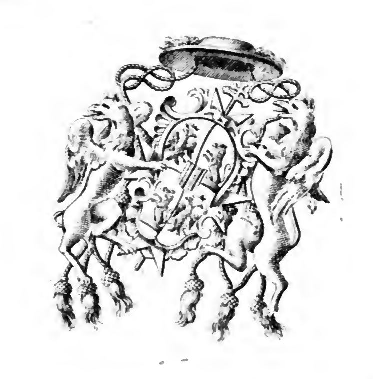
LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE, REVEUES SUR LES...




6
30--B
6
8 L
8


S.s.


ROMA

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

REVUES SUR LES MSS.

ET

TRADUITES EN FRANCOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES, ET LE SUPPLEMENT DES COMPARAISONS qui ont été perdues.

ON Y A JOINT LES TESTES QUE L'ON A PU TROUVER,

ET

Une Table generale des Matieres.

Par M. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Académie Françoise, & Garde des Livres du Cabinet du Roy.*



TOME VIII.



A PARIS,

Chez
- MICHEL CLOUSIER, Quay de Conty, à la Charité.
- NICOLAS GOSSELIN, au Palais, à l'Envie.
- CLAUDE ROBUSTEL, rue S. Jacques, à l'Image S. Jean.
- ET
- PIERRE-MICHEL HUART, au Palais, au Grand Cirus.

M. DCCXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



ARTAXERXE.



E premier des Rois de Perse, qui porta le nom d'Artaxerxe, se distingua au dessus de tous les autres Princes par sa bonté & par sa magnanimité, & fut surnommé *Longuemain*, parce qu'il avoit la main droite plus longue que

Artaxerxe Longuemain.

Nous voicy p rvenus à la fin des vies par lleles que l'on a conservées de Plutarque. Les quatre qui suivent & qui terminent ce grand Ouvrage sont dans un autre genre, & n'ont point de parallele. Plutarque en avoit fait plusieurs autres de la mesme maniere sans y adjouster aucune comparaison. Car il avoit fait la vie d'Auguste, celle de Tibere, celle de Neron, celle de Caligula, celle de Vitellius, celle d'Hercule, celle d'Hesiode, celle de Pindare, celle de Craton, celle de Daiphante, celle d'Aristomene. *Et fut surnommé* Longuemain, *parce qu'il avoit la main droite plus*



l'autre. Il estoit fils de Xerxes. Et le second Artaxerxe, dont nous escrivons la vie, & qui fut surnommé *Mnemon*, estoit fils de la fille du premier. Car le Roy Darius eut de sa femme Parysatis quatre enfants; Artaxerxe, qui estoit l'aisné, Cyrus le second; & Ostanes & Oxathres les plus jeunes. Cyrus porta le nom de l'ancien Cyrus, & celuy-cy eut le nom du soleil, car on dit que les Perses appellent le soleil *Cyrus*. Artaxerxe fut d'abord appellé Arsicas, quoyque Dinon asseure que son premier nom fut *Oartes*. Mais quoyque Ctesias ait farci ses livres de toutes sortes de fables non seulement incroyables, mais

C'est à dire, qui a bonne memoire.

Origine d'Artaxerxe Mnemon.

De Cyrus fils de Cambyse, & dont Dieu avoit annoncé la naissance.

Cyrus, le soleil chez les Perses.

Ou Arsacas qui est le nom general des Rois de Perse.

longue que l'autre.] Dans tous les temps on a donné aux Princes des surnoms tirés non seulement des vices & des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualités du corps. Les exemples en sont frequents. Cet Artaxerxe fut appellé *Longuemain*, parce qu'il avoit une main plus longue que l'autre, ou, comme Strabon le prétend dans son XV. liv. parce qu'il avoit les bras si longs que quand il les estendoit tout debout, ils touchoient à ses genoux. Ce mesme Strabon est tombé sur ce sujet dans une grande faute de memoire, comme Ruauld le luy a reproché, il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe, car jamais Darius n'a esté appellé *Longuemain*.

Car on dit que les Perses appellent le soleil Cyrus] C'est le sentiment d'Hesychius. Κῦρος, dit-il, ἀπὸ τοῦ ἡλίου, τὸν γὰρ ἥλιον οἱ Πέρσαι Κῦρον λέγουσιν. *Cyrus est ainsi appellé du nom du soleil, car les Perses appellent le soleil Cyrus.* Les Perses appelloient le soleil *Cyrus*, comme les Egyptiens *Orus*, c'est-à-dire *Seigneur* & *Maistre*, & les Arabes *Vrotalt Dieu de la lumiere.* Car on trouve là les vestiges du mot *Cyrus.* Je croy que sur ce mot Persan les Grecs ont formé leur κύριος qui signifie *Seigneur.* Il est certain qu'il y a dans la Langue Grecque beaucoup de mots empruntés des estrangers.

Mais quoyque Ctesias ait farci ses livres.] Ce Ctesias estoit de Cnide. Il avoit escrit l'histoire de ce qui s'estoit passé en Assyrie, & en Perse, Ἀσσυριακὰ καὶ Περσικά. Plutarque nous apprend icy le caractere de son esprit.

triviales & ridicules, il n'eſt pourtant pas vray-ſemblable qu'il ait ignoré le nom du Roy à la Cour duquel il eſtoit en qualité de ſon Medecin & de celuy de ſa mere, de ſa femme & de ſes enfants.

Cteſias, ſes eſcrits remplis de fables incroyables & ridicules.

Cyrus fit paroiſtre dés ſon enfance un naturel impetueux & violent ; Artaxerxe au contraire paroiſſoit doux & moderé dans toutes ſes actions & dans tous ſes mouvements. Il eſpouſa par l'ordre du Roy & de la Reine une femme tres-belle & tres-vertueuſe, & la retint enſuite contre leur volonté. Car Darius ayant tué le frere de cette femme, vouloit auſſi la faire mourir. Mais Arſicas ſe jetta aux pieds de ſa mere, & fit tant par ſes prieres & par ſes larmes, qu'enfin il obtint, quoy-qu'avec beaucoup de peine, que le Roy non ſeulement n'oſteroit point la vie à ſa femme, mais encore qu'il ne l'eſloigneroit point de luy. Cepèndant ſa mere avoit plus de tendreſſe pour Cyrus, & elle vouloit qu'il regnaſt aprés la mort de ſon pere. C'eſt pourquoy Darius eſtant tombé malade, elle le rappella de ſon Gouvernement de Lydie où il eſtoit, & il retourna à la Cour plein de grandes eſperances que ſa mere auroit diſpoſé ſon pere à le nommer par ſon teſtament heritier du

Caractere des deux freres Cyrus & Artaxerxe.

Paryſatis avoit plus de tendreſſe pour Cyrus que pour Artaxerxe.

A la Cour duquel il eſtoit en qualité de ſon Medecin & de celuy de ſa mere, de ſa femme & de ſes enfants.] Voilà donc Cteſias qui eſtoit Medecin du Roy, de la Reine ſa mere, de la Reine ſa femme, & des Princes & Princeſſes ſes enfants. Dans ces anciens temps on eſtoit perſuadé qu'un ſeul Medecin pouvoit ſuffire à toute une maiſon Royale, & je croy qu'on avoit raiſon.

Royaume préferablement à son aîné. Car Parysatis avoit mesme pour cela un pretexte specieux tres-plausible, & dont l'ancien Xerxes s'estoit autrefois servi en cas pareil par l'advis de Demaratus ; elle disoit qu'elle estoit accouchée d'Arsicas pendant que Darius n'estoit que simple particulier, & qu'elle avoit mis au monde Cyrus depuis que Darius estoit parvenu à la couronne. Mais quoy qu'elle pust faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius, & l'aîné fut declaré Roy sous le nom d'Artaxerxe. Cyrus estoit Satrape de la Lydie & des Provinces maritimes de ces quartiers-là.

Prétexte dont Parysatis se servoit pour faire regner Cyrus préferablement à son aisné.

Artaxerxe né pendant que son pere n'estoit que particulier, & Cyrus aprés qu'il fut Roy.

Artaxerxe declaré Roy selon le droit de sa naissance.

Peu de jours aprés la mort de Darius, le Roy Artaxerxe partit de sa Capitale, & alla à la ville de Pasargades pour se faire sacrer selon la coustume par les Prestres de Perse. Dans cette ville-là il y a un temple de la Déesse qui préside à la guerre, on peut conjecturer que c'est la mesme que Minerve. Il faut que celuy qui doit estre sacré

Ville destinée pour le sacre des Rois de Perse.

Mais quoy qu'elle pust faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius.] La raison, dont elle se servoit n'estoit pas valable, car l'aîné, quoyque né dans le temps que son pere estoit particulier, conserve son droit d'aînesse pour recueillir toute la fortune qui arrive ensuite à son pere, & est préferé aux enfants nés depuis cette grande élevation.

Et alla à la ville de Pasargades.] Ville de Perse que Cyrus le Grand bastit & à laquelle il accorda de grands privileges, parce qu'il avoit deffait dans ce lieu-là Astyage, & acquis le Royaume par sa victoire. Ptolemée la nomme *Pasacarta.* On trouve encore quelque vestige de ce nom dans celuy qu'elle a aujourd'huy, car selon le P. Lubin on la nomme *Darabegerd*, ou comme les Arabes *Valasegerd.*



entre dans ce temple, que là il quitte sa robe, & qu'il prenne celle que l'ancien Cyrus portoit avant que de devenir Roy, & qu'on y garde avec beaucoup de veneration, & qu'aprés avoir mangé une figue seche, il mâche des feuilles de Terebinthe, & qu'il avale un breuvage composé de vinaigre & de lait. S'il y a quelques autres usages, auxquels il soit obligé de se sousmettre, ils ne sont connus que des Prestres & de celuy qui est sacré.

Ceremonies pratiquées à ce sacre.

Dans le moment qu'Artaxerxe estoit prest à faire toute cette Ceremonie, Tisapherne arrive auprés de luy, & luy amene un des Prestres, qui avoit présidé à l'éducation de Cyrus pendant son enfance, qui luy avoit enseigné la magie, & qui avoit esté plus affligé qu'aucun des Perses de ce que son éleve n'avoit pas esté declaré Roy. C'est pourquoy sa déposition contre Cyrus en estoit d'autant plus croyable; il l'accusoit d'avoir formé le dessein de dresser des embusches au Roy dans le temple, & lorsqu'il despouilleroit sa robe, de se jetter sur luy & de le tuer. Les uns disent que sur cette accusation Cyrus fut arresté, les autres asseurent qu'il entra dans le temple, qu'il s'y cacha, & qu'il fut trahi par ce Prestre, mais que sur le point qu'on alloit le faire mourir, sa mere le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses prieres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoyer dans les Provinces maritimes. Il ne fut pourtant

Cyrus accusé d'avoir conspiré contre Artaxerxe.

Cyrus arresté.

Cyrus sauvé par sa mere qui obtint sa grace.

pas satisfait de ce Gouvernement, & oubliant la grace que le Roy luy avoit faite, il ne se souvint que de l'affront qu'il en avoit receu quand il avoit esté fait prisonnier par son ordre, de sorte que le ressentiment & la colere l'exciterent encore à vouloir se faire Roy.

Il se revolte encore.

Il y a des Auteurs qui escrivent que n'estant pas content de ce qu'on luy donnoit pour sa table & pour son entretien, il s'estoit revolté contre le Roy. Mais ils disent en cela une chose tres-ridile, car quand il n'auroit pas eu d'autre ressource, il avoit la Reine sa mere qui n'auroit pas manqué de luy fournir tout ce qu'il auroit voulu. D'ailleurs quelle plus grande marque veut-on de ses grandes richesses, que les nombreuses troupes estrangeres qu'il entretenoit en differents lieux par le moyen de ses amis & de ses hostes, comme le rapporte Xenophon: car pour mieux cacher ses grands préparatifs, & pour tenir ses levées plus secretes, il ne tenoit pas toutes ces troupes ensemble, mais il avoit en differents lieux des gens qui sous divers prétextes luy levoient des soldats estrangers, & Parysatis, qui estoit tousjours à la Cour auprés du Roy son fils, guerissoit tous ses soupçons, pendant que Cyrus de son costé escrivoit tousjours à son frere en homme sousmis, tantost luy demandant des graces, tantost chargeant & accu-

Marque certaine des grandes richesses de Cyrus.

Dans la retraite des dix mille, au commencement.

Faux semblant dont Cyrus amusoit le Roy son frere.

Tantost chargeant & accusant à son tour Tisapherne.] Il luy enleva les principales villes de son Gouvernement d'Ionie, à l'exception de Milet qu'il alla assieger, & ce fut ce qui aida beaucoup à

ſant à ſon tour Tiſapherne, pour perſuader au Roy qu'il n'en vouloit qu'à luy, & que c'eſtoit à luy que s'adreſſoient toute ſa fureur & toute ſa jalouſie. Joint à cela que le Roy eſtoit d'un naturel peſant & pareſſeux, ce que la pluſpart des gens prenoient pour une marque de douceur & d'humanité. Il eſt vray qu'au commencement de ſon regne il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom, car il ſe monſtroit doux & affable à ceux qui l'approchoient, il honoroit & recompenſoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient merité par leurs ſervices. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit tousjours l'outrage & l'inſulte. Quand on luy faiſoit des preſents, il marquoit eſtre auſſi aiſe que ceux qui les offroient, ou pluſtoſt que ceux qui en recevoient de luy, & quand il donnoit, c'eſtoit avec une joye qui marquoit ſa bonté, ſon humanité, & ſon inclination genereuſe & liberale. Les plus petites choſes qu'on luy offroit, il les recevoit de tres-bon cœur. Un certain Omiſus luy ayant preſenté un jour une grenade d'une exceſſive groſſeur, *par le Dieu Mithra*, s'eſcria-t-il en la recevant, *cet homme rendroit bien-toſt une petite ville tres-grande ſi on la luy confioit.* Une autre fois le Roy eſtant en marche, comme chacun s'empreſſoit à luy faire des preſens, les uns d'une choſe, & les autres d'une autre, il y

Naturel du Roy Artaxerxe.

Mot d'Artaxerxe ſur un homme qui luy preſenta une grenade d'une groſſeur exceſſive.

tromper Artaxerxe qui crut que les levées que Cyrus faiſoit eſtoient contre Tiſapherne.

eut un pauvre homme de meſtier qui ne trouvant rien à luy offrir, courut à la riviere, puiſa de l'eau dans ſes deux mains, & courut la luy preſenter. Artaxerxe ravi luy envoya une coupe d'or, & mille Dariques. Un jour Euclidas de Lacedemone, ayant dit beaucoup de choſes contre luy avec beaucoup d'inſolence, il ſe contenta de luy faire dire par ſon Capitaine des Gardes : *Tu peux dire contre le Roy tout ce qu'il te plaiſt, & le Roy peut non ſeulement dire, mais faire tout ce que bon luy ſemble.*

Comment Artaxerxe recompenſe un pauvre homme qui luy preſente de l'eau dans ſes deux mains.

Ce qu'il fit dire à un mediſant qui le déchiroit.

Une fois à une chaſſe Tiribaſe luy monſtrant ſa robe toute déchirée, le Roy luy dit, *que veux-tu que j'y faſſe?* *que vous en preniés une autre*, reſpondit Tiribaſe, *& que vous me donniés celle là. Je le veux*, dit le Roy, *je te la donne, mais en meſme-temps je te défends de la porter.* Tiribaſe ne fit pas grand compte de cette défenſe, non que ce fuſt un meſchant homme, mais il eſtoit leger & évaporé. Il ne manqua pas de mettre ſur l'heure meſme cette robe du Roy, & non content de cela, il y adjouſta quantité d'ornements & de joyaux d'or, que les Reines avoient ſeules le droit de porter. Tous ceux de la Cour en eſtoient indignés, car cela eſtoit expreſſément defendu par les Loix de Perſe, mais le Roy n'en fit que rire, & luy dit; *Je te donne ces ornements d'or à porter comme à une femme, & cette robe comme à un fou.*

Demande inſolente de Tiribaſe.

Comment le Roy luy accorde ſa demande.

Ornements d'or que les Reines de Perſe avoient ſeules le droit de porter.

Bon mot d'Artaxerxe à l'inſolent Tiribaſe.

C'eſtoit une couſtume de tout temps obſervée que perſonne ne mangeoit à la table du Roy que ſa

ſa mere & ſa femme, ſa mere aſſiſe au deſſus de luy, & ſa femme au deſſous. Artaxerxe y appella auſſi ſes deux jeunes freres Oxanes & Oxathres. Mais ce qui plut aux Perſes plus que tout le reſte, ce fut de voir la Reine Statira ſa femme ſe faire porter par le ruës dans une litiere ouverte & ſans rideaux, qui permettoit aux femmes de ſes ſujets de la ſaluer, & de l'approcher. C'eſt pourquoy la Reine eſtoit ſi fort aimée du peuple. Cependant les eſprits inquiets & remuants, & qui aimoient les nouveautés, alloient diſant que les affaires demandoient un Roy tel que Cyrus, magnifique & liberal, qui aimaſt la guerre & qui comblaſt de biens ſes ſerviteurs, & que la grandeur de l'Empire avoit beſoin d'un Roy plein d'ambition & de courage pour en ſouſtenir, & pour en augmenter l'eſclat. Cyrus donc ſe confiant à tous ces diſcours qu'on tenoit à la Cour, autant & plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de luy, ſe prepara à la guerre.

Perſonne ne mangeoit à la table du Roy de Perſe que ſa mere & ſa femme.

Artaxerxe fit manger avec luy ſes deux freres.

La Reine Statira aimée des Perſes, & pourquoy.

Partiſans que Cyrus avoit à la Cour.

Cyrus ſe prepare à faire la guerre à ſon frere.

D'abord il eſcrivit aux Lacedemoniens pour les prier de le ſecourir & de luy envoyer des hommes, il promettoit des chevaux à ceux qui viendroient à pied, & des chars attellés à ceux qui viendroient à cheval; à ceux qui n'auroient que des terres, il promettoit de leur donner des villages, & à ceux qui n'auroient que des villages, il leur promettoit des villes. Il adjouſta que pour la ſolde de ceux qui ſerviroient dans ſes troupes, elle ſeroit payée non par compte, mais par me-

Grandes promeſſes que Cyrus fait aux ſoldats qui viendront ſervir ſous luy.

ſure & à tas ; & parlant hautement & magnifiquement de luy-meſme, il diſoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus Royal que ſon frere, qu'il eſtoit plus grand Philoſophe, & mieux inſtruit de la magie que luy, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que luy. Il adjouſtoit que ſon frere avoit eſté élevé dans une ſi grande timidité & dans une telle molleſſe, qu'à la chaſſe il n'oſoit ſe tenir à cheval, ni à la guerre ſur un char. Les Lacedemoniens eſcrivirent à Clearque, & luy ordonnerent d'obéïr à Cyrus & d'executer ſes ordres.

Plaiſante qualité que Cyrus ſe donne.

Luy envoyerent la Scytale.

Cyrus partit de Sardis & marcha vers les hautes Provinces de l'Aſie pour faire la guerre à ſon frere. Il menoit avec luy une groſſe armée de Barbares, & prés de treize mille Grecs ſoudoyés, & il trouvoit tous les jours de nouveaux prétextes pour faire agréer à ſon frere la levée de tant de troupes. Mais ſon veritable deſſein ne fut pas long-temps caché, car Tiſapherne, qui s'en douta, partit de Milet & alla en donner advis au Roy.

Tiſapherne advertit le Roy des deſſeins de ſon frere.

A cette nouvelle la Cour fut dans un grand trouble. Toute la haine de cette guerre tomba ſur la Reine Paryſatis, qu'on en regarda comme la principale cauſe, & tous ſes amis & ſes ſerviteurs furent ſoupçonnés d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Mais ce qui faiſoit le plus de peine à Paryſatis, c'eſtoit la Reine Statira qui au deſeſpoir de cette guerre ne ceſſoit de luy crier : *Qu'eſt*

Paryſatis accuſée d'eſtre la cauſe de cette guerre.

devenuë la foy que vous avés si souvent donnée en vous rendant caution pour vostre fils? Que sont devenuës les ardentes prieres dont vous vous estes servie pour arracher à la mort celuy qui avoit conjuré contre le Roy son frere? C'est par cette malheureuse tendresse que vous avés allumé cette guerre, & que vous nous avés précipités dans cet abysme de maux.

Reproches que la Reine Statira fait à Parysatis.

Ces reproches continuels inspirerent à Parysatis, qui estoit naturellement vindicative & violente dans sa colere, & qui conservoit long-temps son ressentiment, une haine si implacable pour Statira, qu'elle chercha les moyens de la faire mourir. L'Historien Dinon escrit que ce fut pendant cette guerre mesme; mais Ctesias asseure que ce fut quelque temps aprés, & il n'est pas vraysemblable que ce dernier ait ignoré le temps où cette noire trahison fut executée, luy qui estoit tesmoin oculaire de tout ce qui se passoit à cette Cour, & qui n'avoit aucune raison de changer les temps, & de ne pas raconter le fait tel qu'il estoit arrivé, quoyque d'ailleurs cet Auteur s'esloigne assés souvent de la verité pour remplir son histoire de fables & d'avantures tragiques. C'est pourquoy nous rapporterons le recit de cette tragedie au temps auquel il l'a placée.

Parysatis cherche les moyens de faire mourir Statira.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il luy vint des advis de toutes parts que le Roy n'estoit pas resolu de combattre si-tost, & qu'il ne se hastoit pas d'en venir aux mains avec luy, mais qu'il avoit fait dessein d'attendre dans le fond de

la Perſe que toutes ſes forces, qui venoient de tous coſtés, fuſſent aſſemblées, & que pour cet effect il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toiſes de largeur & autant de profondeur, & qui s'eſtendoit par l'eſpace de quatre cents ſtades depuis l'Euphrate juſqu'au mur de la Medie. Entre l'Euphrate & ce retranchement on avoit laiſſé un chemin de vingt pieds de large, & ce fut par là que Cyrus paſſa avec toute ſon armée. Le Roy negligea de luy diſputer ce paſſage, & le laiſſa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribaſe fut le premier qui eut l'audace de luy repreſenter qu'il ne devoit pas fuir ainſi le combat, & abandonner à l'ennemi les Royaumes de la Medie, de Babylone, & de Suſe meſme, pour aller ſe cacher au fond de la Perſe, luy ſur tout qui avoit pluſieurs fois autant de troupes que ſon ennemi, & dix mille Satrapes & Capitaines meilleurs que Cyrus & pour le combat & pour le Conſeil.

Artaxerxe tire dans la plaine un retranchement de ſeize lieuës.

Remonſtrance hardie que Tiribaſe fait au Roy.

Cyrus n'avoit que cent treize mille hommes & vingt chariots.

Ces paroles firent prendre au Roy la reſolution de combattre. Il fit tant de diligence que tout d'un coup il parut en bataille avec une armée

Et que pour cet effect il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toiſes de largeur & autant de profondeur.] Xenophon, plus croyable en cecy que Plutarque, ne donne à ce retranchement que cinq toiſes de largeur & trois de profondeur. Mais peut-eſtre que du temps de Plutarque le nombre de toiſes eſtoit marqué differemment dans le texte de Xenophon.

Tout d'un coup il parut avec une armée de neuf cents mille hommes.] Par le rapport des transfuges l'armée d'Artaxerxe eſtoit de douze cents mille hommes ſous quatre Generaux, Tiſapherne, Gobrias,

de neuf cents mille hommes tous bien leſtes & bien équipés, & eſtonna extrémement les troupes de Cyrus, qui par trop de confiance en leur courage, & par le meſpris outré qu'ils avoient pour leurs ennemis, marchoient confuſément & avec beaucoup de negligence, juſques-là qu'ils faiſoient porter leurs armes. De ſorte que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ſes troupes, & qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte & de bruit. Le Roy s'avança au petit pas, & dans un grand ſilence. Cette belle ordonnance & cette diſcipline ſurprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de deſordre & de confuſion dans une ſi grande multitude, & à entendre des cris barbares & deſordonnés. Artaxerxe couvrit le front de ſa phalange de ſes meilleurs chariots armés de faux, afin que par l'impetuoſité de leur courſe ils ouvriſſent & miſſent en pieces les bataillons ennemis avant qu'ils puſſent joindre les ſiens. Pluſieurs hiſtoriens ont eu ſoin de deſcrire cette bataille, mais Xenophon eſt celuy qui la deſcrit le plus vivement, car on ne la lit pas, on la voit, & il tient tousjours ſon lecteur dans la choſe meſme, comme ſi elle eſtoit preſente, & il le fait entrer dans la paſſion comme s'il eſtoit au milieu du peril, tant il la re-

Artaxerxe s'avance contre Cyrus avec une armée de neuf cents mille hommes.

Marche desordonnée des troupes de Cyrus.

Belle ordonnance de l'armée d'Artaxerxe.

Comment Artaxerxe couvre le front de ſa bataille.

Dans ſa retraite des dix mille.

Eloge de ce recit de Xenophon.

Arbaces, & Abrocomas; mais ce dernier n'arriva avec ſes troupes qu'aprés la bataille, ainſi Plutarque ne parle icy que de ceux qui ſe trouverent au combat. Il devoit avoir auſſi deux cents chariots armés de faux, & il n'en eut que cent cinquante, mais outre cela il avoit ſix mille chevaux d'élite qui combattoient devant luy. Xenoph.

Grande modestie de Plutarque.

presente naïvement & avec énergie. C'est pourquoy il ne feroit pas d'un homme sensé de la raconter aprés luy. Tout ce qu'on doit faire, c'est de rapporter quelques particularités dignes de memoire qui luy ont eschappé, ou qu'il a obmises.

63500. pas, c'est environ vingt lieuës.

Le lieu donc, où cette bataille se donna, est appellé Counaxa, & il est à cinq cents stades de Babylone. Un peu avant le combat Clearque conseilloit à Cyrus de ne pas s'engager dans la meslée, & de se tenir derriere les bataillons Macedoniens, & on rapporte que Cyrus luy respondit: *Que me dis-tu là Clearque? Quoy tu veux que dans le mesme temps que je cherche à me faire Roy, je me monstre indigne de l'estre?*

Belle response de Cyrus à Clearque.

Faute de Cyrus.

Cyrus fit là une grande faute de se jetter au milieu du peril sans aucune précaution. Mais Clearque en fit de son costé une autre qui n'est pas moindre, si elle n'est mesme plus grande, c'est qu'il refusa de ranger ses Grecs vis-à-vis du Roy, &

Faute encore plus grande dont Plutarque accuse Clearque.

C'est pourquoy il ne feroit pas d'un homme sensé de la raconter aprés luy.] On voit par tout des marques de la modestie de Plutarque. Il ne veut pas toucher à la relation que Xenophon a faite de la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, il trouve cette entreprise insensée. On connoist des escrivains qui ne sont pas si scrupuleux, ni si timides. Mais pourquoy Plutarque ne raconte-t-il pas cette bataille comme Xenophon, & pourquoy oblige-t-il son lecteur à aller chercher un autre ouvrage pour s'instruire, ou à demeurer sans estre instruit? C'est que Xenophon estoit alors entre les mains de tout le monde.

C'est qu'il refusa de ranger ses Grecs vis-à-vis du Roy, & de donner où il estoit, comme Cyrus l'avoit ordonné.] Ce reproche, que Plutarque fait à Clearque, qui commandoit l'aile droite de Cyrus, merite d'estre examiné. Quand les armées furent en bataille, Cyrus,

de donner où il estoit, comme Cyrus l'avoit ordonné, & qu'il approcha son aile droite de la riviere, de peur d'estre enveloppé par les ennemis qui le débordoient. Car s'il ne cherchoit qu'à se mettre en seureté, & qu'il n'eust d'attention qu'à se garantir luy-mesme de tout eschec, il auroit encore mieux fait de ne bouger de sa maison. Mais aprés avoir fait en armes tant de milliers de stades depuis la mer jusqu'à la plaine de Babylone, sans que personne l'y contraignist, & dans la seule veuë de placer Cyrus sur le Throsne des Perses, d'avoir ensuite choisi pour se mettre en bataille un endroit d'où il ne pourroit sauver son General

Raisons dont Plutarque appuye le re-

qui passoit le long de la ligne avec Pigrés son truchemant & trois ou quatre autres, cria à Clearque *qu'il donnast au milieu où estoit le Roy, parce que de là dépendoit tout le succés du combat.* Mais comme les ennemis estoient en si grand nombre qu'une seule de leurs ailes tenoit tout le front du corps de bataille de Cyrus, & le débordoit, Clearque craignit d'estre enveloppé s'il abandonnoit la riviere, & il luy respondit, *qu'il ne se mist en peine de rien & qu'il auroit soin de faire ce qu'il faudroit.* Plutarque accuse donç Clearque d'avoir fait une grande faute de n'avoir pas suivi l'ordre de son General, & le malheureux succés du combat fait voir que Plutarque a raison. Cependant M. d'Ablancour veut justifier Clearque dans sa note sur cet endroit de Xenophon. *Plutarque*, dit-il, *le blasme dans la vie d'Artaxerxe, comme s'il avoit esté cause par là de la perte de Cyrus. Mais il n'estoit pas responsable de l'évenement, & sçavoit bien mieux la guerre que Plutarque.* Voilà deux mauvaises raisons. Un Officier se rend en quelque façon responsable de l'évenement quand il fait tout le contraire de ce que son General luy a ordonné. Clearque sçavoit mieux la guerre que Plutarque, je le veux, mais Plutarque la sçavoit aussi bien que M. d'Ablancour, & ce qu'il y a de plus fort encore, Cyrus la sçavoit aussi-bien que Clearque, & il avoit fort bien veu que le succés du combat dépendoit de cette attaque. Les raisons que Plutarque donne de sa censure sont tres-solides.

quelques autres vers les Grecs pour leur faire quelques propositions, c'est une fausseté insigne, car Xenophon sçavoit fort bien que Ctesias estoit au service du Roy, & il fait mention de luy dans ses Livres. Il n'est donc pas vraysemblable que si Ctesias avoit esté envoyé aux Grecs de la part du Roy, & qu'il eust esté chargé de leur porter des paroles si considerables, Xenophon l'eust oublié, & qu'il n'eust parlé que de Phaylle. Mais le bon Ctesias, comme il paroist par ses escrits, estoit plein d'ambition & de vanité, d'ailleurs fort partial pour les Lacedemoniens & grand ami de Clearque, & dans ses recits il trouve tousjours moyen de se placer en certains endroits qui luy sont honorables, & qui luy donnent occasion de parler avantageusement de Clearque & de Lacedemone.

Fausseté insigne de Ctesias.

Son ambition, sa vanité & sa partialité pour les Lacedemoniens & pour Clearque.

Aprés la bataille, le Roy envoya de grands & de riches presens au fils d'Artagerses qui avoit esté tué par Cyrus. Il recompensa aussi tres magnifiquement Ctesias & les autres, & ayant enfin trouvé le Caunien, qui avoit donné à Satibarsanes son outre d'eau, de pauvre miserable & d'inconnu qu'il estoit, il le fit riche & homme de grande consideration.

Artaxerxe recompense magnifiquement le Caunien qui avoit donné l'eau qu'il avoit buë.

Et qu'il n'eust parlé que de Phaylle.] Car Xenophon dans le II. Liv. de la Retraite des dix mille, escrit qu'Artaxerxe envoya aux Grecs des Herauts, & avec eux Phaylle, qui estoit Grec & qui faisoit profession de sçavoir fort bien l'art militaire ; mais il ne dit pas un mot de Ctesias. Aussi n'estoit-ce pas l'employ d'un Medecin.

Il mesloit plus de plaisanterie que de severité dans les punitions.

Il mesloit souvent plus de douceur & de plaisanterie que de severité dans la punition de ceux qui avoient commis quelque faute. Un certain Mede, nommé Arbaces, pendant le combat s'estoit jetté dans le parti de Cyrus, & ensuite aprés la mort de Cyrus il estoit revenu dans ses troupes; Artaxerxe ne le taxa ni de trahison ni de mauvaise volonté, mais seulement de timidité & de poltronnerie, & pour le punir, il le condamna à porter tout le jour à son cou dans la place publique une courtisane toute nuë. Un autre, non content d'avoir aussi deserté, s'estoit encore vanté faussement d'avoir tué deux des ennemis, le Roy se contenta d'ordonner qu'on luy perçast la langue avec trois alesnes.

Chastiment dont il punit un deserteur qui estoit revenu.

Il fait percer la langue à un autre deserteur, qui s'estoit vanté à faux d'avoir tué deux Cauniens.

Comme il croyoit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il vouloit que tout le monde le crust & le dist, il envoya de grands presens à Mithridate qui l'avoit blessé le premier, & commanda à ceux qu'il chargea de ces presens de luy dire, *le Roy t'honore de ces presens, parce qu'ayant trouvé la couverture du cheval de Cyrus, tu la luy as apportée.* Et le Carien, qui avoit coupé le jarret à ce Prince, & qui l'avoit fait tomber, luy ayant demandé aussi un present, le Roy le luy accorda, & luy fit dire par ceux qui le luy remirent, *le Roy te fait ce present, parce que tu as esté le second qui luy as apporté la bonne nouvelle. Car Artasyras a esté le premier qui luy a appris la mort de Cyrus, & tu es venu aprés luy.*

Il envoye de grands presents à Mithridate & au Carien qui avoient blessé Cyrus.

Comment par orgueil il déguise les services qu'ils ont rendus.

Pour ce qui eſt de Mithridate, il ſe retira tout triſte ſans dire un ſeul mot. Mais le pauvre malheureux Carien ſe laiſſa entraiſner par ſa ſottiſe dans la paſſion la plus ordinaire aux hommes, qui eſt la vanité. Corrompu vrayſemblablement par les grands biens que le Roy luy avoit faits, il ſe perſuada qu'il devoit aſpirer à des choſes plus relevées & fort au-deſſus de ſon eſtat. Il ne voulut donc point ſouffrir que ces grands preſens fuſſent regardés comme la recompenſe de la bonne nouvelle qu'il avoit portée au Roy, mais il ſe mit en colere, & alloit criant, proteſtant, & prenant tout le monde à teſmoin que nul autre que luy n'avoit tué Cyrus, & que le Roy luy faiſoit une grande injuſtice de le priver de la gloire qui luy eſtoit deuë. Le Roy informé de cette inſolence, en fut ſi irrité, qu'il commanda qu'on luy coupaſt la teſte ſur l'heure. Sa mere Paryſatis, qui ſe trouva preſente, luy dit, *Seigneur, ne puniſſés point de cette maniere ce miſerable Carien, laiſſés m'en la vengeance, & ſouffrés que je luy donne le juſte loyer de l'action dont il a eu l'audace de ſe vanter.* Le Roy le luy ayant permis, elle commanda aux Executeurs de prendre ce malheureux, de luy donner la queſtion pendant dix jours, enſuite aprés qu'ils luy auroient arraché les yeux, de luy verſer dans les oreilles de l'airain fondu, juſqu'à ce qu'il mouruſt dans ce cruel ſupplice.

Sote & malheureuſe ambition du ſoldat Carien.

Punition horrible que la Reine Paryſatis fait du Carien qui s'eſtoit vanté d'avoir tué Cyrus.

Peu de temps aprés Mithridate perit auſſi malheureuſement par ſa ſottiſe, car invité à un feſtin

Mithridate perd ſa prudence dans le vin & perit auſſi

malheureusement que le Carien,

où estoient les Eunuques du Roy, & ceux de sa mere Parysatis, il y alla vestu de la robe que le Roy luy avoit donnée, & orné de tous les joyaux d'or dont il luy avoit fait present. Quand on fut à table & qu'on eut commencé à boire, le plus considerable des Eunuques de la Reine Parysatis, commença à luy dire : *Ah Mithridate, la belle & magnifique robe que le Roy t'a donnée! les beaux bracelets! les beaux carquans! Quel cimeterre! en verité le Roy t'a rendu bien heureux. Il t'a fait un sujet d'admiration & d'envie pour tous les hommes.* Mithridate, qui estoit desja eschauffé par le vin, *Eh qu'est-ce que tout cela?* luy respondit-il, *mon cher Sparamixas, je me montray digne de bien plus grandes & plus belles recompenses le jour de la bataille.* A ces mots Sparamixas sousriant, *je ne te parle point par envie,* luy dit-il, *mais comme les Grecs disent en commun proverbe que la verité est dans le vin, souffre que je te parle franchement. Quel si grand & si esclatant exploit est-ce là, mon cher, d'avoir ramassé la couverture du cheval de Cyrus, qui estoit tombée, & de l'avoir portée au Roy?*

Quand l'Eunuque luy parloit ainsi, ce n'est pas

Vestu de la robe.] Au lieu de ἐσθῆτι χρυσῇ κεκοσμημένος, *vestu de la robe d'or*, il faut lire comme dans le ms. de la Bibliotheque de saint Germain, ἐσθῆτι καὶ χρυσῷ κεκοσμημένος, *vestu de la robe, & orné des joyaux d'or*, &c. comme cela paroist par le mot οἷς qui suit & qui se rapporte à la robe & aux joyaux.

Et qu'on eut commencé à boire.] au lieu de δειπνεῖν, qui est dans le texte, on lit πίνειν dans le ms. de la Bibliotheque de saint Germain.

Que la verité est dans le vin.] Il y a faute au texte οἶνον καὶ ἀλήθειαν εἶναι. Il faut lire comme dans le ms. de saint Germain; οἴνῳ καὶ ἀλήθειαν ἐνεῖναι.

qu'il ne ſceuſt la verité, mais il vouloit le faire parler devant des teſmoins. Il excita donc par ce reproche la legereté & la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard & peu meſuré dans ſes diſcours, & qui n'eſtant plus maiſtre de ſa langue, dit, *Vous autres, vous parlerés tant qu'il vous plaira de couvertures de cheval, & de telles autres ſottiſes. Mais moy, je vous dis bien clairement & bien expreſſément que Cyrus a eſté tué de cette main. Car je ne luy tiray pas mon coup en vain, comme avoit fait Artagerſes, mais je luy enfonçay ma javeline au plus prés de l'œil dans la temple, & avec tant de roideur que je luy perçay la teſte de part en part, & le jettay par terre, de ſorte qu'il mourut de ce ſeul coup.* Tous les autres qui eſtoient à table, prévoyant desja à ce diſcours la mort & la fin malheureuſe de Mithridate, baiſſerent les yeux, & celuy qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridate, *ne ſongeons qu'à boire & qu'à faire bonne chere en adorant la fortune du Roy, & laiſſons-là tous ces diſcours qui ſont au deſſus de nous.*

Mais le ſouper ne fut pas pluſtoſt fini que l'Eunuque alla tout rapporter à Paryſatis, & Paryſatis en alla informer le Roy, qui entra dans une furieuſe colere comme ſe ſentant démenti par là, & perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux, & de plus agreable pour luy dans ſa victoire. Car il vouloit que tous les Grecs & tous les Barbares fuſſent perſuadés que dans les differentes charges qui s'eſtoient faites, & dans le fort

de la meſlée, il avoit receu une bleſſure de la main de ſon frere, & qu'il luy en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fiſt mourir Mithridate, & le condamna au ſupplice des auges. Voicy quel eſt ce ſupplice: on creuſe deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou juſqu'à la cheville des pieds, de maniere qu'elles joignent fort bien & s'emboitent enſemble. On couche le criminel ſur ſon dos dans l'une de ces auges, enſuite on met l'autre auge par deſſus, de maniere que tout le corps eſt bien couvert & bien enfermé, & qu'il ne ſort que la teſte par un bout, & les pieds par l'autre. En cet eſtat on luy donne à manger, & s'il refuſe d'en prendre, on l'y force en luy enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on luy fait boire du miel délayé dans du lait qu'on luy entonne dans la bouche. On luy en verſe auſſi par tout ſur le viſage, & on le tourne tousjours au ſoleil, afin qu'il l'ait inceſſamment dans les yeux, de ſorte que ſon viſage eſt tousjours couvert de mouches, que ce lait & ce miel y attirent. Comme il fait dans cette auge toutes les neceſſités que les hommes, qui mangent & boivent, ne ſçauroient ſe diſpenſer de faire, de la corruption & de la pourriture de ſes excrements, il s'engendre quantité de vers qui luy rongent les chairs & qui penetrent juſqu'aux parties nobles. Quand on voit qu'il eſt mort, on oſte l'auge de deſſus, on trouve toute ſa chair mangée par ces vers, & l'on

Le ſupplice des auges.

descouvre par tout sur ses entrailles des essaims de cette vermine qui y sont attachés & qui rongent encore. Mithridate donc aprés avoir langui dans ces tourments pendant dix sept jours, mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne restoit à Parysatis pour executer tout son projet, que de punir l'Eunuque du Roy, nommé Mesobates, qui par l'ordre de son maistre avoit coupé la teste & la main de Cyrus. Mais comme il ne donnoit aucune prise sur luy, voicy le piege que luy tendit Parysatis. C'estoit une femme fort adroite, qui avoit naturellement beaucoup d'esprit, & qui jouoit parfaitement bien aux dez, c'est pourquoy avant la guerre elle jouoit souvent avec le Roy, & aprés la guerre, s'estant raccommodée avec luy, elle y jouoit encore. Elle estoit mesme de la pluspart de ses plaisirs, elle entroit dans le secret de ses galanteries, & le servoit auprés de ses maistresses, en un mot elle ne le perdoit de veuë que le moins qu'il luy estoit possible, & ne laissoit à Statira, que le moins de temps qu'elle pouvoit d'estre avec luy, car outre qu'elle la haïssoit pardessus tout, elle vouloit avoir le

Projet de Parysatis de faire mourir tous ceux qui avoient eu part à la mort de son fils Cyrus.

Piege qu'elle tendit à Mesobates qui luy avoit coupé la teste & la main.

Parysatis jouoit fort bien aux dez.

Complaisance qu'elle avoit pour son fils Artaxerxe.

Aprés la guerre, s'estant raccommodée.] Il manque icy au texte trois ou quatre lignes que le ms. de saint Germain a heureusement supplées. Voicy le passage entier. μετὰ δὲ τὸν πόλεμον [διαλυθεῖσα πρὸς αὐτὸν οὐκ ἔφυγε τὰς φιλοφροσύνας, ἀλλὰ καὶ συνέπαιζε καὶ τῶν ἐρωτικῶν ἐκοινώνει συμπαροῦσα καὶ συνεργοῦσα καὶ ὅλως μικρότατον αὐτοῦ τῇ Στατείρᾳ μετεδίδου χρῆσθαι καὶ συνεῖναι, μισοῦσα τὴν μάλιστα πάντων ἐκείνην καὶ μέγιστον ἀντιβουλομένη δύνασθαι λαβοῦσα] δή ποτε τὸν, &c. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'interprete Latin a traduit tout ce passage, quoyqu'il ne paroisse pas dans le texte Grec qui est à costé.

principal credit auprés de ſon fils.

Un jour donc voyant que le Roy eſtoit ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle luy propoſa de jouer aux dez mille dariques. Le Roy joua, elle ſe laiſſa perdre, & paya les mille dariques comptant ; mais faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'eſtre piquée, elle le preſſa de jouer encore, & le pria de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roy, qui ne ſe doutoit pas de ſa noire malice, y conſentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon coſté cinq de ſes Eunuques les plus fidelles, que celuy qui gagneroit auroit le choix de tous les autres, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer.

Le darique valloit environ un eſcu d'or.

Paryſatis propoſe au Roy de jouer un Eunuque.

Les conditions du jeu.

Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y employe tout ce qu'elle a de ſcience & d'adreſſe, & favoriſée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choiſit Meſabates, car il n'eſtoit pas du nombre des exceptés. Dés qu'elle l'eut entre ſes mains, avant que le Roy puſt entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle meditoit, elle le livra aux Executeurs, & leur commanda de l'eſcorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur trois croix dreſſées à deux pieds de diſtance l'une de l'autre, & d'eſtendre ſa peau à part ſur des pieux dreſſés tout auprés, ce qui fut executé.

Paryſatis gagne & choiſit le malheureux Meſabates.

La punition qu'elle en fit.

Quand le Roy le ſceut, il en fut tres faſché & entra dans une furieuſe colere contre elle, mais elle

de Clearque. Auſſi eſt-il conſtant qu'avant la bataille Cyrus avoit tres-bien veu ce qui eſtoit le plus expedient pour le ſuccés de cette journée, car il avoit ordonné formellement à Clearque de donner au milieu où eſtoit le Roy. Et Clearque, aprés avoir reſpondu qu'il auroit ſoin de faire ce qui ſeroit pour le mieux, ruina & perdit tout. Car les Grecs battirent les Barbares comme ils voulurent, & les chaſſerent fort loin devant eux. Cyrus monté ſur un cheval hardi & courageux, mais qui avoit la bouche mauvaiſe, on l'appelloit *Paſacas*, fut rencontré, comme le rapporte Cteſias, par Artagerſes General des Caduſiens, qui du plus loin qu'il le vit, pouſſa droit à luy & luy cria, *O le plus injuſte & le plus inſenſé des hommes, toy qui deshonores le nom de Cyrus, qui eſt le plus grand nom qui ſoit parmi les Perſes, tu as fait faire à ces braves troupes Grecques un voyage tres-malheureux pour leur abandonner au pillage les biens des Perſes, & dans l'eſperance de tuer le Roy ton frere & ton Seigneur, qui a autour de luy un million de ſerviteurs & d'eſclaves mille fois plus vaillants que toy, & tu vas l'eſprouver ſur l'heure, car tu vas perdre icy la teſte avant que d'avoir ſeulement veu la face du Roy.*

Cyrus loué de l'ordre qu'il avoit donné à Clearque.

Artagerſes General des Caduſiens.

Diſcours qu'il adreſſe à Cyrus dans le combat.

En finiſſant ces mots il luy lança ſa javeline de

rent renverſés, mais ſes troupes qui le ſuivoient furent miſes en deſordre, & luy bleſſé il fut obligé de ſe retirer ſur une éminence avec peu de gens. Et c'eſt de quoy Clearque ne put s'appercevoir à cauſe du poſte qu'il avoit pris.

toute sa force. La cuirasse se trouva de si bonne trempe que la javeline ne la perça point, Cyrus ne fut point blessé, mais la violence du coup fut si grande qu'il chancella sur son cheval, & comme Artagerses faisoit tourner le sien, Cyrus luy lança sa javeline si heureusement au defaut de la cuirasse, qu'il luy perça le cou au dessus de la clavicule. Car qu'Artagerses ait esté tué de la main de Cyrus, c'est de quoy presque tous les historiens conviennent. Mais sur la mort de Cyrus, comme Xenophon n'en dit qu'un mot parce qu'il ne se trouva pas present au lieu où il fut tué, rien n'empesche que nous ne détaillions icy la maniere dont Dinon la raconte, & ensuite celle dont la rapporte Ctesias.

Cyrus le tuë de sa main.

Dinon escrit donc qu'Artagerses estant tombé du coup, Cyrus poussa son cheval de furie sur ceux qui estoient en bataille devant le Roy pour le couvrir ; qu'il les escarta ; qu'il joignit le Roy ; qu'il luy tua son cheval sous luy, & que le Roy estant tombé, Tiribase le dégagea, le monta sur un autre cheval, & luy dit : *Seigneur, souvenés-vous tousjours de cette journée, car elle merite de n'estre pas mise en oubli* ; que dans ce moment Cyrus poussant encore à luy le blessa du second coup ; qu'aprés cela il le chargea encore, & qu'à cette troisiéme charge le Roy, plein d'indignation, dit à ceux qui estoient prés de luy, *il vaut beaucoup mieux mourir que de souffrir tant d'insultes*, & poussa son cheval contre Cyrus, qui teste baissée & sans

Combat de Cyrus & d'Artaxerxe.

aucun ménagement ſe jettoit au travers d'une greſle de traits qu'on luy lançoit de toutes parts, & le frappa de ſa javeline dans le meſme temps que tous les autres tiroient auſſi ſur luy. Cyrus tomba mort, les uns diſent que ce fut du coup que le Roy luy donna, & les autres aſſeurent qu'il fut tué par un ſoldat Carien, à qui le Roy, pour le recompenſer de ce grand exploit, donna le privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique à la teſte de l'armée dans tous les combats, car les Perſes appellent les Cariens des coqs à cauſe des creſtes dont ils ornent leurs caſques. Voilà la maniere dont Dinon rapporte le fait, & voicy celle de Cteſias, que j'ay un peu abregée.

Cyrus eſt tué.

Privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique.

Cariens pourquoy appellés coqs par les Perſes.

Aprés que Cyrus eut tué de ſa main Artagerſes, il pouſſa ſon cheval contre le Roy, & le Roy vola à ſa rencontre, tous deux ſans dire une ſeule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le Roy, & ne le bleſſa point. Le Roy lança ſa javeline à Cyrus & le manqua, mais il frappa Tiſapherne, homme d'un grand merite & fidelle ſerviteur de Cyrus, & le tua. Alors Cyrus lança ſa javeline contre ſon frere. Le trait perça la cuiraſſe, & luy entra environ deux doigts dans l'eſtomac, de ſorte que le Roy tomba de ſon cheval. Le de-

Artaxerxe tuë Tiſapherne, ou pluſtoſt, Satipherne.

Artaxerxe bleſſé par Cyrus

Artaxerxe tuë Tiſapherne.] Mais Tiſapherne eſtoit un des principaux Officiers d'Artaxerxe meſme. Y en avoit-il un autre de ce nom dans les troupes de Cyrus? Je croy que ce nom eſt corrompu icy & qu'il faut reſtablir la leçon du mſ. de la bibliotheque de S. Germain, où on lit *Satipherne* au lieu de *Tiſapherne*.

ſordre ſe met dans ſes troupes, elles prennent la fuite, & luy s'eſtant relevé, il gagna avec un petit nombre de ſes gens, parmi leſquels eſtoit Cteſias, une petite éminence où il ſe tint en repos. Cyrus environné d'ennemis, fut emporté fort loin par ſon cheval qui prit le mords aux dents. Comme il eſtoit desja nuit, les ennemis ne purent le reconnoiſtre, & ſes gens eſtoient fort en peine, & le cherchoient avec grand ſoin. Mais enflé de ſa victoire, & naturellement plein d'impetuoſité, de feu & d'audace, il alloit çà & là au travers des ennemis leur criant en langage Perſien, *ouvrés-vous, pauvres gens, ouvrés-vous.* Comme il repetoit cela à tout moment, la pluſpart s'ouvroient pour le laiſſer paſſer en luy donnant des marques de leur reſpect. Mais la tiare, qu'il avoit ſur la teſte, tomba malheureuſement, & un jeune Perſe, nommé *Mithridate*, paſſant par hazard prés de luy, le frappa de ſa javeline à la temple prés de l'œil, ſans le connoiſtre. Il perdit tant de ſang par cette playe, que bien-toſt il fut ſaiſi d'un vertige tenebreux, & tomba à terre évanouï, ſon cheval s'échappa & s'enfuit errant par la plaine. Le tapis, qui le couvroit, eſtant tombé, un eſclave de celuy qui l'avoit bleſſé le ramaſſa tout ſanglant.

Cyrus emporté par ſon cheval.

Il eſt bleſſé par un ſoldat Perſe nommé Mithridate.

Quand Cyrus fut un peu revenu de ſa deffaillance avec aſſés de peine, quelques Eunuques, qui l'avoient ſuivi en petit nombre, taſcherent de le mettre ſur un autre cheval, & de le ſauver. Mais comme il n'avoit pas la force de ſe tenir à cheval,

il crut qu'il iroit mieux à pied, & ſes Eunuques le prenant ſous les bras luy aidoient à marcher. Il avoit la teſte ſi eſtonnée de ſa bleſſure, qu'elle panchoit ſur ſon eſpaule, & ne pouvant ſe ſouſtenir ſur ſes pieds, il bronchoit à chaque pas. Mais il eſtoit ranimé par la joye de la victoire qu'il croyoit avoir remportée, car il entendoit de tous coſtés les fuyards qui appelloient Cyrus leur Roy, & qui demandoient quartier.

Dans ce moment quelques Cauniens, gens miſerables, qui ſuivoient l'armée du Roy, gagnant leur vie à rendre les ſervices les plus bas & les plus abjects, ſe trouverent par hazard meſlés comme amis parmi les gens qui eſtoient autour de Cyrus. Mais enfin ayant reconnu avec peine les cottes d'armes rouges que ſes gens portoient, ils virent que c'eſtoient des ennemis, car les troupes du Roy en portoient de blanches. L'un d'eux eut l'audace de donner par derriere un coup de ſa javeline à Cyrus ſans le connoiſtre. Le coup donna dans le jarret, & luy coupa le nerf. Cyrus tombe & en tombant, ſa temple bleſſée donne contre une pierre, & il rend l'eſprit ſur le moment. Voilà comment Cteſias raconte la mort de Cyrus. Et ſon recit eſt comme un poignard émouſſé dont il le tuë enfin avec des peines infinies.

Cauniens, de la ville de Caunus dans la Carie, miſerables qui ſuivoient l'armée du Roy comme des goujats.

Les troupes de Cyrus avoient des cottes d'armes rouges.

Celles du Roy en portoient de blanches.

Cyrus tué par un Caunien ſelon Cteſias.

Et ſon recit eſt comme un poignard émouſſé dont il le tuë enfin aprés des peines infinies.] Plutarque ſe mocque icy du recit penible & laborieux que Cteſias fait de la mort de Cyrus, où aprés bien des avantures tragiques il eſt enfin obligé d'avoir recours à un



Cyrus ne venoit que d'expirer lorſqu'Artaſyras,qu'on appelloit *l'œil du Roy*, paſſa à cheval prés du lieu où il eſtoit. Il reconnut les Eunuques qui teſmoignoient une grande affliction & qui fondoient en larmes. Il s'adreſſa à celuy qui paroiſſoit le plus fidelle & le plus attaché à ſon maiſtre, & luy dit, *Pariſcas, qui eſt celuy que tu pleures ainſi aſſis prés de luy? Eh, Seigneur Artaſyras*, luy reſpondit Pariſcas, *ne voyés-vous pas que c'eſt Cyrus qui eſt mort?* A ce mot Artaſyras, eſtonné, exhorta l'Eunuque à avoir bon courage, & à garder bien le mort, & le quittant il pique à toute bride, & va trouver Artaxerxe qui deſeſperoit desja de ſes affaires & croyoit tout perdu, & qui eſtoit dans un grand abattement tant par la ſoif qui le bruſloit, que

Artaſyras Officier appellé l'œil du Roy.

Il va apprendre au Roy la mort de Cyrus.

miſerable Caunien, qui ne le tuë pas meſme & qui ne le bleſſe qu'au jarret. Cyrus tombe & en tombant il ne meurt que du coup qu'il ſe donne à ſa teſte bleſſée, ce qui eſt tres-ridicule.

Lorſqu' Artaſyras, qu'on appelloit l'œil du Roy.] Les Rois de Perſe avoient des miniſtres que l'on appelloit *les yeux du Roy*, c'eſtoient ceux qui luy rapportoient tout ce qu'ils avoient veu dans le Royaume, & d'autres qu'ils appelloient *les oreilles du Roy*, c'eſtoient ceux qui luy rapportoient tout ce qu'ils avoient entendu. Car les Rois ne peuvent ni tout voir, ni tout entendre par eux-meſmes, & ils ont beſoin de ſecours, c'eſt pourquoy Ariſtote louë cet uſage dans le XVI. chap. du III. liv. de ſa Republique. *Il eſt peut-eſtre abſurde*, dit-il, *de penſer qu'un homme ſeul voye mieux avec deux yeux, qu'il entend mieux avec deux oreilles, & qu'il agit mieux avec deux pieds & deux mains, que pluſieurs avec pluſieurs. C'eſt pourquoy auſſi nous voyons que les Monarques ſe font pluſieurs yeux, pluſieurs oreilles, pluſieurs pieds, & pluſieurs mains, & que ceux qui ſont affectionnés & à eux & à leur Royaume, ils les aſſocient à leur Empire*, &c. Ariſtophane ne laiſſe pas de plaiſanter ſur ce titre *d'œil du Roy*, dans ſes Acharnenſes act. I. ſc. II. & III.

par la blessure qu'il avoit receuë, & l'approchant il luy crie avec un transport de joye, *qu'il venoit de voir Cyrus mort.* D'abord le premier mouvement du Roy fut de l'aller voir luy-mesme, & il commanda à Artasyras de le mener sur le lieu. Mais comme tout estoit rempli de crainte & d'effroy à cause du bruit qui s'estoit respandu que les Grecs avoient tout vaincu de leur costé, & qu'ils estoient encore à poursuivre les fuyards, & à tout passer au fil de l'espée, il changea d'advis & jugea plus à propos d'y envoyer un plus grand nombre de gens qui verroient si la nouvelle estoit vraye, & qui luy en feroient le rapport. Il y envoya donc trente hommes avec des flambeaux. Et comme il estoit sur le point de rendre l'ame par la grande soif qu'il enduroit, l'Eunuque Satibarsanes se mit à courir çà & là pour chercher de l'eau, car il n'y en avoit point dans la plaine, & le camp estoit fort esloigné. Enfin aprés avoir bien couru il rencontra par hazard un de ces pauvres Cauniens, qui portoit dans une meschante outre toute rapiecée environ huit verres d'une meschante eau toute corrompuë. Satibarsanes la prit & la porta au Roy, qui la but toute entiere. Aprés qu'il eut bu, l'Eunuque luy demanda *si cette boisson ne luy avoit pas paru bien mauvaise*, & le Roy luy jura par tous ses Dieux *que jamais il n'avoit bu avec tant de plaisir le vin le plus delicieux, ni l'eau la plus claire & la plus legere; j'en suis si content*, adjousta-t-il, *que si je ne puis trouver celuy qui te l'a donnée pour le recompenser, je prie les*

L'Eunuque Satibarsanes apporte de l'eau corrompuë au Roy qui estoit sur le point de mourir de soif.

elle ſans s'en mettre autrement en peine, luy dit en riant & en plaiſantant : *Vrayment je vous trouve bien merveilleux & bien delicat de vous faſcher pour un meſchant décrepit d'Eunuque. Et moy, qui ay perdu mille dariques, que j'ay fort bien payés, je n'en dis mot, & je ſuis contente.*

Le Roy donc piqué de la ſupercherie, que la Reine ſa mere luy avoit faite, ſe repentit de ſa facilité, & ne fit aucun eſclat. Mais la Reine Statira, outre qu'elle eſtoit oppoſée en tout à ſa belle-mere, ſe plaignoit hautement de ce que pour l'amour de Cyrus, elle faiſoit perir tres cruellement & contre toute ſorte de juſtice les Eunuques du Roy, & ceux qui luy eſtoient les plus affectionnés & les plus fidelles. *La Reine Statira fait de grandes plainte des cruautés de Paryſatis.*

Aprés que Tiſapherne eut trompé Clearque & les autres Officiers Grecs contre la foy donnée, & malgré les ſerments, & que s'en eſtant rendu maiſtre par la plus noire dés perfidies, il les eut mis aux fers, Cteſias eſcrit que Clearque le pria de luy faire recouvrer un peigne, que l'ayant obtenu, & s'en eſtant peigné, il y prit tant de plaiſir que pour luy marquer ſa reconnoiſſance, il *Infidelité de Tiſapherne.* *Recit de Cteſias.*

Aprés que Tiſapherne eut trompé Clearque & les autres Officiers Grecs.] Xenophon dans ſon II. Livre, conte en détail tout ce qui ſe paſſa à l'entreveuë de Clearque & de Tiſapherne, & l'infidelité de ce dernier. Clearque eſtant allé à la tente de Tiſapherne avec quatre Officiers principaux & vingt Capitaines, on fit entrer Clearque avec ſes quatre Officiers, qui furent auſſi-toſt arreſtés, & on tailla en pieces les vingt Capitaines. Enſuite le Roy fit couper la teſte à Clearque, & aux quatre Officiers, excepté Menon.

luy donna ſon anneau, afin que s'il alloit un jour à Lacedemone, cet anneau luy ſerviſt auprés de ſes amis & de ſes parents de ſigne & de gage de l'amitié qu'il avoit euë pour luy, & que ſur la pierre de cet anneau eſtoit gravée une danſe de Caryatides. Il adjouſte que tous les vivres qu'on envoyoit à Clearque, les autres Grecs, qui eſtoient priſonniers avec luy, les enlevoient & les conſumoient, & qu'ils n'en faiſoient qu'une tres-petite part à Clearque; que luy Cteſias remedia à cela, en faiſant en ſorte qu'on en envoyaſt en plus grande quantité à Clearque, & qu'on en donnaſt d'autres en particulier aux autres priſonniers; qu'il luy rendit ce ſervice, & luy fournit ces vivres du conſentement & par la faveur meſme de Paryſatis; & que comme il envoyoit tous les jours à Clearque parmi ces proviſions un jambon, Clear-

Clearque eſtoit de Lacedemone.

Que ſur la pierre de cet anneau eſtoit gravée une danſe de Caryatides.] Il n'y a perſonne qui en liſant ce paſſage ne ſouhaite de ſçavoir quelle eſtoit cette danſe de Caryatides, qui eſtoit gravée ſur l'anneau de Clearque. Pauſanias nous l'explique parfaitement dans ſes Laconiques, où il dit, qu'en deſcendant du lieu, appellé Hermes, par le grand chemin, le troiſiéme détour qu'on trouve à droite mene au bourg de Carya, & au Temple de Diane, car tout ce lieu de Carya eſt conſacré à Diane & aux Nymphes; que dans la place qui eſt devant le temple, il y a une ſtatuë de Diane Caryatide; que les filles des Lacedemoniens vont tous les ans faire des danſes autour de cette ſtatuë, & qu'elles danſent à la maniere du pays. Il eſt aiſé de voir que cette danſe de Caryatides gravée ſur l'anneau de Clearque, n'eſt autre qu'une danſe de ces filles de Lacedemone, qui alloient tous les ans danſer autour de la ſtatuë de Diane Caryatide. Lucien dans ſon Traité de la danſe, parle de cette danſe qu'on apprenoit dans la ville de Carya, & qui luy eſtoit particuliere, comme nous voyons encore des pays qui ont certaines danſes celebres nées chés eux.

que luy insinua & le pria instamment de fourrer dans un jambon un petit poignard, & de le luy envoyer, afin de ne pas laisser sa vie à la discretion & à la cruauté du Roy; mais que craignant ce Prince, il avoit refusé de le faire. Il adjouste que le Roy accorda la grace de Clearque aux pressantes prieres de la Reine sa mere, & qu'il promit avec serment qu'il ne le feroit pas mourir. Mais que dans la suite à la persuasion de Statira, il fit mourir tous les prisonniers excepté Menon. Que depuis ce moment Parysatis chercha les moyens de se deffaire de Statira & de luy donner du poison. En quoy il dit une tres-grande folie, alleguant une raison qui n'a aucune ombre de vraysemblance. Car quelle apparence que pour venger Clearque, Parysatis eust voulu s'exposer au danger d'une entreprise si hazardeuse d'empoisonner la femme legitime du Roy, & une femme dont il avoit des enfants destinés au throsne? Mais il est évident que cet Historien invente tout ce recit, comme une fable de tragedie pour faire honneur à la memoire de Clearque; car il adjouste mesme que tous les Officiers Grecs, qu'on mit à mort, furent déchirés par les chiens & par les oiseaux, mais qu'un furieux tourbillon de vent s'estant levé porta sur le corps de Clearque un tres grand monceau de sable dont il luy fit un tombeau; qu'autour de ce monceau il vint quelques palmiers, qui en tres-peu de temps formerent un bois admirable, qui ombragea ce

Plutarque combat ce rapport de Ctesias par des raisons tres-solides.

Ctesias n'a inventé tout ce recit que pour faire honneur à Clearque.

Miracle inventé par Ctesias, en faveur de son ami.

tombeau, de ſorte que le Roy frappé de ce miracle, ſe repentit veritablement d'avoir fait mourir Clearque qui eſtoit ſi aimé des Dieux.

Ce qui détermine Paryſatis à empoiſonner Statira.

Ce ne fut donc nullement pour l'amour de Clearque que Paryſatis conçut le deſſein d'empoiſonner Statira, elle y fut portée par la haine & par la jalouſie dont elle eſtoit animée de longue main contre ſa belle-fille, parce qu'elle voyoit que tout le credit qu'elle avoit auprés du Roy ſon fils, n'eſtoit que l'effect du reſpect & de la conſideration qu'il avoit pour elle comme pour ſa mere, au lieu que celuy de Statira eſtoit fondé ſur l'amour & ſur la confiance, qui rendoient ce credit bien plus grand & bien plus ſeur. Ce fut uniquement ce qui la détermina à hazarder ainſi le tout pour le tout dans la veuë de ſe deffaire d'une rivale ſi redoutable.

Credit qui vient de l'amour & de la confiance bien plus ſeur que celuy qui vient du reſpect.

Elle avoit une femme de chambre, nommée Gigis, en qui elle avoit une entiere confiance, & qui pouvoit tout ſur ſon eſprit. Dinon eſcrit qu'elle luy preſta ſon miniſtere pour donner le poiſon. Mais Cteſias aſſeure qu'elle le ſçut ſeulement & que ce fut malgré elle. Celuy qui donna le poiſon, Dinon l'appelle Belitaras, & Cteſias le nomme Melantas.

Dinon l'appelle Belitaras, & Cteſias le nomme Melantas.] M. Huet ancien Eveſque d'Avranches, & un des plus ſçavants hommes de l'Europe, croit que ce nom de *Belitaras* eſt le meſme que celuy de *Belitaſar* ou *Baltaſar*; fort uſité en Perſe, & que celuy de *Melantas*, que Cteſias donne à ce meſme homme, eſt encore le meſme, mais corrompu. Demonſt. Evangel. pag. 224.

Les deux Reines faisant semblant d'avoir oublié leurs anciens soupçons & leurs anciennes querelles, s'estoient raccommodées en apparence; elles se voyoient comme auparavant & mangeoient l'une chés l'autre. Mais les mesmes craintes subsistant tousjours, elles se tenoient sur leurs gardes, & ne mangeoient que des mesmes viandes & des mesmes morceaux. Il y a en Perse un certain petit oiseau, qui n'a nuls excrements & dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire que ce petit animal ne se nourrit que de rosée & de vent, on l'appelle *Rhyntaces*.

Les deux Reines s'estoient raccommodées en apparence.

Jusqu'où elles portoient leur défiance mutuelle.

Rhyntaces, *petit oiseau de Perse.*

Ctesias escrit que Parysatis prit un de ces oiseaux, qu'elle le partagea par le milieu avec un couteau qui estoit frotté de poison d'un costé, qu'elle mit promptement le costé sain dans sa bou-

Maniere dont Parysatis empoisonna Statira à table.

Et ne mangeoient que des mesmes viandes & des mesmes morceaux.] C'est ainsi à mon advis qu'il faut traduire ces mots du texte, τοῖς αὐτοῖς σιτίοις κ) ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἐχρῶντο, & non pas *mangeoient des mesmes viandes & estoient servies par les mesmes Officiers.* Car de se faire servir par les mesmes Officiers, ce n'estoit pas une précaution bien seure contre le poison. Parmi ces mesmes Officiers n'y en pouvoit-il pas avoir un qui auroit esté gagné? Non seulement elles mangeoient des mesmes viandes, cela ne paroissoit pas encore assés seur, mais elles mangeoient des mesmes morceaux qu'elles partageoient, la suite mesme le prouve.

Il y a en Perse un certain petit oiseau, qui n'a nuls excrements & dont les intestins sont remplis de graisse.] C'estoit comme icy nos ortolans. Et voicy la preuve de l'explication que j'ay donnée au texte de Plutarque dans la remarque précedente; car on voit manifestement que ces Reines ne se contentoient pas de manger des mesmes viandes, mais qu'elles mangeoient des mesmes morceaux. Ce n'est pas la coustume qu'on partage un ortolan, on le mange entier, mais les Reines le partageoient par un effect de leur défiance.

che, & qu'elle donna à Statira le costé empoisonné. Mais Dinon asseure que ce ne fut pas Parysatis, mais Melantas qui coupa les viandes, & qui mit du costé de Statira celles qui avoient touché au poison. Cette Princesse mourant donc dans de grandes douleurs, & dans des convulsions horribles, connut fort bien d'où venoit son mal, & inspira au Roy de violents soupçons contre sa mere, dont il connoissoit d'ailleurs la cruauté & l'esprit implacable & vindicatif. Dés que Statira fut morte, il fit une exacte recherche du crime. Tous les domestiques & les Officiers de sa mere furent arrestés & appliqués à la question. Parysatis retint dans son appartement sa femme de chambre Gigis, & le Roy eut beau la demander, elle la refusa. Mais quelque temps aprés Gigis, ayant prié sa maistresse de la laisser aller dans sa maison la nuit, le Roy qui en fut adverti, plaça sur son chemin des gardes qui l'enleverent, & il la condamna à mort. Et voicy le supplice auquel la Loy des Perses condamne les empoisonneurs : il y a une grande pierre fort large sur laquelle on leur fait mettre la teste, & avec une autre pierre, on frappe dessus jusqu'à ce que la teste soit tout écrasée, & qu'il n'en reste pas la moindre figure. Gigis fut donc executée de cette façon. Et pour Parysatis le Roy ne luy dit rien, & ne luy fit aucun autre mal, sinon qu'il la confina à Babylone où elle demanda d'aller, & luy dit que tant qu'elle y seroit, jamais il n'y mettroit le pied. Voilà

Statira meurt & connoist la cause de sa mort.

Le Roy fait une recherche exacte de ce crime.

Il fait enlever la femme de chambre de sa mere, & la condamne à mort.

Supplice des empoisonneurs en Perse.

Le Roy confine sa mere a Babylone.

l'eſtat où ſe trouvoient ſes affaires domeſtiques.

Le Roy n'avoit rien oublié pour ſe rendre maiſtre des Grecs, qui eſtoient venus avec Cyrus luy faire la guerre juſques ſous les murs de ſa Capitale, & il le deſiroit avec plus de paſſion qu'il n'avoit deſiré de vaincre Cyrus luy-meſme, & de conſerver ſes Eſtats. Et il n'en avoit pu venir à bout, car les Grecs, aprés avoir perdu Cyrus leur General, & tous leurs Capitaines, ne laiſſerent pas de ſe ſauver du fond de ſon Royaume, &, pour ainſi dire, des portes de ſon Palais, en monſtrant & faiſant connoiſtre par experience que tout le fait du Roy Artaxerxe & des Perſes n'eſtoit qu'or, argent, luxe, delices, belles femmes, & du reſte faſte & vaine oſtentation. Cela inſpira à toute la Grece une merveilleuſe confiance en ſes propres forces, & luy donna un tres-grand meſpris pour les Barbares, juſques-là que les Lacedemoniens trouverent qu'il leur ſeroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la ſervitude de ces Barbares les Grecs d'Aſie, & pour faire ceſſer les inſolences & les outrages dont ils les accabloient continuellement. Ils l'avoient deſja tenté par le moyen de leur Capitaine

Avec quelle paſſion Artaxerxe deſiroit de ſe rendre maiſtre des Grecs qui avoient ſecouru ſon frere.

Retraite des dix mille Grecs, quelle honte pour la Perſe.

Effect que cela fit ſur la Grece.

Et faiſant connoiſtre par experience que tout le fait du Roy Artaxerxe & des Perſes n'eſtoit qu'or, argent, luxe, delices, belles femmes, & du reſte faſte & vaine oſtentation.] Cela parut évidemment, car toutes les forces de ce Roy ne purent empeſcher ces dix mille Grecs de ſe ſauver les armes à la main du fond de ſon Royaume, & de faire une retraite qui ſera éternellement la gloire des Grecs, & la honte des Perſes.

Ils l'avoient deſja tenté par le moyen de leur Capitaine Thim-

Thimbron, ensuite par le moyen de Dercyllidas, & tous leurs efforts ayant esté inutiles, enfin ils remirent cette guerre entre les mains d'Agesilas. Ce General passa en Asie avec une grosse flotte, fit d'abord de grands exploits, & acquit beaucoup de reputation, car il deffit en bataille rangée Tisapherne Lieutenant du Roy, & fit revolter contre luy la pluspart des villes.

L'année suivante, l'an 398. avant la naissance de J. C.

Quatre ans aprés.

Ces grands exploits firent concevoir à Artaxerxe la maniere dont il devoit faire la guerre aux Grecs. Il envoya en Grece Hermocrate de Rhodes avec beaucoup d'or & d'argent, & luy ordonna de s'en servir pour corrompre ceux qui avoient le plus de credit & d'autorité dans les villes, & pour faire souslever toute la Grece contre Lacedemone. Hermocrate s'acquitta fort bien de sa commission, toutes les plus grandes villes se liguerent contre Lacedemone, & tout le Peloponese en fut esbranslé, de sorte que le Conseil de Lacedemone fut contraint de rappeller Agesilas d'Asie. Et l'on rapporte qu'Agesilas en se rembarquant dit à ses amis qui estoient auprés de luy, *que le Roy le chassoit d'Asie avec trente mille Archers*. Car la monnoye de Perse a un Archer pour empreinte.

Artaxerxe comprend que c'est avec l'argent qu'il doit attaquer les Grecs.

Il envoye en Grece Hermocrate ou Timocrate avec de grosses sommes, pour faire revolter les villes.

Les plus grandes villes se liguent contre Lacedemone.

Agesilas est rappellé d'Asie.

La monnoye de Perse avoit pour empreinte un archer.

Le Roy Artaxerxe osta l'empire de la mer aux Lacedemoniens par le moyen de Conon General

Comment Artaxerxe osta l'empire de la mer aux Lacedemoniens.

bron.] Ils l'avoient envoyé d'abord aprés la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, & Thimbron ayant receu le renfort des Grecs, qui revenoient de Perse à la fin de l'hyver, enleva quelques villes à Tisapherne.

des

des Atheniens qui ſe joignit à Artabaſe, car Conon aprés la bataille navale, qu'il avoit perduë à Ægos Potamos, ſe tenoit dans l'Iſle de Cypre, non ſeulement pour y eſtre en ſeureté de ſa perſonne, mais auſſi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme attend le retour de la marée pour s'embarquer. Voyant donc que les deſſeins, qu'il meditoit, avoient beſoin d'une grande puiſſance, & que la grande puiſſance du Roy avoit beſoin d'un Capitaine ſage & experimenté, il eſcrivit à ce Prince pour luy expliquer ſes projets, & commanda à celuy qu'il chargea de la lettre, de la faire rendre en main propre par Zenon de Crete, ou par Polycrite de Mendes, dont le premier eſtoit un baladin du Roy, & l'autre ſon Medecin, ou, s'ils eſtoient tous deux abſens, de la remettre au Medecin Cteſias. On dit que cette lettre fut remiſe à Cteſias en l'abſence des deux autres, & qu'à ce que Conon eſcrivoit, il adjouſta, *qu'il le prioit de luy envoyer Cteſias comme un homme tres-utile à ſon ſervice, ſur tout pour les affaires de la marine.* Cteſias dit pourtant que ce fut le Roy qui l'envoya de ſon propre mouvement, & qui le chargea de cet employ.

La riviere de la Chevre.

Conon retiré à Cypre aprés ſa deffaite à la bataille de la riviere de la Chevre.

Conon eſcrit à Artaxerxe pour luy expliquer ſes projets.

Ce que Cteſias adjouſta par vanité à la lettre de Conon.

Aprés qu'Artaxerxe par la grande bataille navale, que ſes Lieutenants Conon & Pharnabaſe gagnerent prés de Gnide, eut dépoſſedé les Lacedemoniens de l'empire de la mer, il attira à luy toute la Grece, de ſorte qu'il donna aux

Paix d'Antalcidas honteuse aux Grecs. Elle fut faite la II. année de l'Olymp. XCVIII. l'an 385. avant J. C.

Antalcidas Spartiate dans les interests d'Artaxerxe.

Grecs aux conditions qu'il voulut cette paix celebre, qui fut appellée la paix d'Antalcidas. Cet Antalcidas estoit Spartiate, fils de Leon, & si fort dans les interests du Roy, qu'il fit en sorte que par les articles de cette paix les Lacedemoniens abandonnerent au Roy toutes les villes Grecques d'Asie, & toutes les isles qui en dépendoient, afin qu'il en jouist tranquillement & qu'il en tirast tous les tributs comme de ses propres Provinces, si l'on peut appeller paix, une paix qui fut la honte & l'opprobre de la Grece, une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit esté celle de la plus cruelle guerre aprés une entiere deffaite. C'est pourquoy Artaxerxe, qui avoit tousjours eu en abomination tous les autres Spartiates, & qui, selon le rapport de Dinon, les regardoit comme les plus impudents de tous les hommes, aima singulierement cet Antalcidas quand il fut à sa Cour. Un jour il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une essence de tres-grand prix, dont il s'estoit servi à sa table, & l'envoya à Antalcidas. Tous les courtisans furent fort estonnés de cette grande caresse & de cette faveur insigne. Et veritablement il paroist que cet Antalcidas estoit digne de

Une paix honteuse ne doit pas estre appellee paix.

Spartiates regardés par Artaxerxe comme les plus impudents des hommes.

Grande faveur que le Roy fait à Antalcidas.

Et veritablement il paroist que cet Antalcidas estoit digne de vivre dans ce luxe, & dans ces delices, & de recevoir une telle couronne.] C'est un beau trait que Plutarque lasche icy contre Antalcidas. En effect il meritoit de recevoir une telle couronne, qui estoit la marque du luxe & de la mollesse des Perses, puisqu'il avoit eu la lascheté de se mocquer en public de la severité de Sparte, & de fouler aux pieds la decence & l'honnesteté.

vivre dans ce luxe, & dans ces delices, & de recevoir une telle couronne, luy qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas, deux des plus grands personnages de Sparte. Surquoy quelqu'un ayant dit devant Agesilas, *Ah la malheureuse Grece où les Lacedemoniens Persisent! Ne di point que les Lacedemoniens Persisent*, respondit vivement Agesilas, *di plustost que les Medes Laconisent*. Mais la fierté de cette responce n'effaça point la honte de cette action, car bientost aprés ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur deffaite à la bataille de Leuctres où ils firent fort mal, & toute la gloire de Sparte fut perduë par les articles de cette paix.

Lascheté insigne d'Antalcidas.

Vive & fiere repartie d'Agesilas à un mot qui fut dit devant luy.

Les Lacedemoniens perdirent la Seigneurie de la Grece par leur deffaite à Leuctres, la II. année de l'Olymp. CII quatorze ans aprés la paix d'Antalcidas.

Luy qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas.] C'est le sens des paroles du texte, qui dit *en dansant Leonidas & Callicratidas*. Antalcidas en dansant imitoit la severité de ces grands personnages, pour les tourner en ridicule, ce qui ne pouvoit pas manquer de faire un tres-grand plaisir aux Perses, qui voyoient un Spartiate se mocquer de tout ce qu'il y avoit de plus respectable dans son pays, & exposer à la risée publique deux hommes considerables, qui estoient les plus grands ennemis des Barbares & de leur faste.

Di plustost que les Medes Laconisent.] Par cette responce Agesilas veut esloigner l'idée d'inferiorité que le mot de cet inconnu donnoit de Lacedemone, car ce sont ordinairement les vaincus qui prennent les mœurs & les manieres des vainqueurs. C'est sur cela qu'est fondée cette responce, qui ne seroit ni juste, ni fiere autrement.

Car bien-tost aprés ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur deffaite à la bataille de Leuctres.] Où les Thebains sous la conduite d'Epaminondas & de Pelopidas deffirent les Lacedemoniens commandés par Cleombrotus, qui fut tué dans le combat. Cela arriva la II. année de l'Olymp. CII. l'an 369. avant nostre Seigneur, quatorze ans aprés la paix d'Antalcidas dont il vient de parler. C'est pourquoy il dit *bien-tost aprés*.

Pendant que Sparte tint le premier rang en Grece, Artaxerxe appella tousjours Antalcidas son hoste & son ami; mais aprés que la perte de la bataille de Leuctres les eut mis fort bas, ils eurent besoin d'argent, & envoyerent Agesilas en Egypte, & dans le mesme temps Antalcidas retourna en Perse pour presser le Roy d'envoyer du secours aux Lacedemoniens. Mais le Roy en fit si peu de compte, le mesprisa, & le rejetta tellement, qu'il s'en retourna tout confus à Sparte, où mocqué de ses ennemis, & craignant encore l'indignation des Ephores, il se laissa mourir de faim. Ismenias le Thebain & Pelopidas, qui avoit desja gagné la bataille de Leuctres, allerent aussi à la Cour d'Artaxerxe. Pelopidas ne fit rien de bas ni de honteux; mais Ismenias, comme on luy ordonnoit d'adorer le Prince, laissa tomber à terre devant luy son anneau, & s'estant baissé pour le ramasser, il parut dans la posture d'un homme qui adoroit. Timagoras l'Athenien escrivit un jour au Roy pour luy donner quelque advis secret, & luy envoya sa Lettre par un Secretaire, nommé Belouris. Le Roy, ravi, luy envoya dix mille dariques. Le mesme Timagoras estant tombé malade d'une maladie de langueur, fit prier le Roy de luy envoyer du lait de vache, & le Roy luy envoya sur l'heure quatre vingts vaches qui le suivoient par tout pour luy fournir son lait. Il luy envoya encore un

Le Roy mesprise & rejette Antalcidas, dés qu'il ne le trouve plus utile.

Antalcidas de retour à Sparte, se fait mourir en s'abstenant de manger.

Ismenias & Pelopidas vont à la Cour d'Artaxerxe.

Fierté & courage de Pelopidas.

Lascheté & bassesse d'Ismenias.

Timagoras prie le Roy de luy envoyer du lait de vache, & le Roy luy envoye quatre vingts vaches.

Il luy envoya encore un lict, des couvertures, des valets de cham-

lict, des couvertures, des valets de chambre, parce que les Grecs n'estoient point adroits à faire un lict, & des porteurs pour le porter en chaise jusqu'à la mer à cause de son indisposition, & pendant qu'il fut à la Cour, il luy entretint une table magnifique, de sorte qu'Ostane, le frere du Roy, luy dit un jour, *Timagoras, souviens-toy bien de cette table, car elle n'est pas si magnifique pour rien*; ce qu'il luy disoit bien plus pour luy reprocher sa trahison, que pour le porter à la reconnoissance. Aussi quelque temps aprés Timagoras fut condamné à mort par les Atheniens pour avoir pris de l'argent du Roy de Perse.

Les Grecs mal-adroits à faire les licts.

Timagoras porté en chaise depuis la Cour jusqu'à la mer.

Mot du frere du Roy, qui reproche à Timagoras sa trahison.

Timagoras de retour à Athenes, condamné à mort.

Artaxerxe fit une chose qui donna une tres-grande satisfaction aux Grecs, & qui les consola de tous les déplaisirs qu'il leur avoit faits, il fit mourir Tisapherne, qui estoit leur plus grand & leur plus implacable ennemi, & Parysatis ne contribua pas peu à sa mort en aggravant par ses dépositions les charges qui estoient contre luy. Car le Roy ne demeura pas long-temps dans sa

Artaxerxe fait mourir Tisapherne.

bre, parce que les Grecs n'estoient point adroits à faire un lict.] Voicy encore une marque de la mollesse des Perses. Ils trouvoient les Grecs tres-grossiers & tres-mal-adroits à faire un lict. Et asseurément ils n'estoient pas bien couchez. C'est pourquoy Agamemnon dit dans le 1. Liv. de l'Iliade, *qu'il gardera Chryseis dans son Palais, afin qu'elle ait soin de son lict*, à quoy les Asiatiques estoient fort entendus.

Et des porteurs pour le porter en chaise jusqu'à la mer.] Il n'y a peut estre jamais eu d'exemple d'un si long voyage fait en chaise, car il y a loin de la Cour du Roy jusqu'à la mer. Plutarque, qui a escrit toute cette histoire dans la vie de Pelopidas, nous apprend que ses porteurs eurent du Roy quatre talents, c'est-à-dire, douze mille livres.

colere, mais il pardonna à la Reine sa mere, se raccommoda avec elle & la rappella, voyant que c'estoit une femme de beaucoup de sens & d'un grand courage, & capable de gouverner un grand Royaume, & d'ailleurs n'y ayant plus aucune raison qui les empeschast de se voir & d'estre ensemble, de crainte de reveiller leurs jalousies & renouveller leurs mécontentements.

Il rappelle sa mere de Babylone.

Parysatis, femme d'un grand sens & d'un grand courage.

Depuis ce moment Parysatis ne songea qu'à complaire au Roy en toutes choses, & à ne trouver rien de mauvais de tout ce qu'il faisoit. Par cette complaisance aveugle, elle acquit un si grand credit sur son esprit, qu'elle obtenoit de luy tout ce qu'elle demandoit. Bien-tost elle s'apperceut qu'il estoit éperdument amoureux d'une de ses propres filles nommée *Atossa*. Il cachoit sa passion & la déguisoit devant elle le mieux qu'il luy estoit possible, quoyque quelques Auteurs asseurent qu'il avoit desja eu avec elle quelque commerce secret.

Grand credit que Parysatis acquit sur l'esprit du Roy son fils, par sa complaisance.

Artaxerxe devient amoureux de sa fille Atossa.

Dés que Parysatis se fut apperceuë de son amour, elle se mit à caresser sa petite-fille plus que de coustume, & elle estoit continuellement à louer sa beauté à Artaxerxe, sa sagesse, ses mœurs, comme d'une Princesse parfaite, tres-magnanime & tres-digne d'estre Reine. Enfin elle fit tant qu'elle luy persuada de l'espouser, & d'en faire sa femme legitime en se mocquant des opinions & des Loix des Grecs. *Car*, luy dit-elle, *c'est vous que Dieu a donné aux Perses comme la seule*

Parysatis luy persuade de l'espouser.

Leçon detestable

loy & la seule regle de tout ce qui est honneste, ou deshonneste, vertueux, ou vicieux. Il y a mesme des Auteurs, entr'autres Heraclide de Cumes, qui asseurent qu'Artaxerxe n'espousa pas seulement sa fille Atossa, mais aussi son autre fille nommée Amestris, comme nous le rapporterons dans la suite. Son amour pour Atossa fut si ferme & si ardent, que quoyqu'il fust survenu à cette Princesse une dartre farineuse qui luy couvroit tout le corps, il n'eut aucun refroidissement, ni aucun esloignement pour elle, & fut tousjours en prieres dans le temple de Junon, n'adorant que cette Déesse, se prosternant devant sa Statuë en empoignant la terre, & luy faisant envoyer par ses Lieutenants & ses Satrapes tant de presens & d'offrandes, que tout le chemin depuis son palais jusqu'au temple pendant seize grands stades, estoit plein d'or, d'argent, d'estoffes de pourpre & de chevaux qu'on y envoyoit.

& pernicieuse que Parysatis donne au Roy son fils.

L'amour qu'Artaxerxe eut pour Atossa.

C'estoit la marque de la plus grande affliction.

Presents qu'il fait envoyer à Junon pour la guerison de sa femme.

Il declara la guerre aux Egyptiens, & envoya contre eux ses Lieutenants Pharnabase & Iphicrate. Mais cette expedition fut malheureuse par la division qui se mit entre ces deux Generaux.

Il declare la guerre aux Egyptiens.

Ce qui rendit cette expedition malheureuse.

Et de chevaux qu'on y envoyoit.] Le mot *ἵππων chevaux* m'est suspect. Envoyoit-on des chevaux au temple de Junon? Et pourquoy faire? Estoit-ce pour des sacrifices? Mais on n'immoloit point de chevaux à Junon. D'ailleurs pourquoy mettre des chevaux parmi l'or, l'argent, les estoffes de pourpre? Je croy qu'au lieu d'ἵππων il faut lire λίθων *de pierres precieuses*, car puisqu'on envoyoit de tous costés de l'or, de l'argent, de riches estoffes, il ne faut pas douter qu'on n'envoyast aussi des pierreries.

Il marche contre les Caduſiens, peuples de la Medie Atropatene, prés de la mer Caſpiene.

Diſette affreuſe où il ſe précipita par ſon imprudence.

Il alla en perſonne contre les Caduſiens avec une armée de trois cents mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Il entra dans leur pays qui eſt aſpre & difficile, tousjours couvert d'eſpais nuages, qui ne produit ni bled ni fruit, & qui ne nourrit ſes habitants, hommes de courage & belliqueux, qu'avec des poires & des pommes ſauvages, & ſans qu'il y priſt garde, il ſe précipita dans une diſette affreuſe, & dans de tres-grands dangers, car ſes troupes ne trouvoient rien à manger, & il eſtoit impoſſible de faire venir des vivres d'ailleurs à cauſe des chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de beſtes de ſomme, qu'on tuoit, & elles devinrent bien-toſt ſi rares que la teſte d'un aſne y valoit ſoixante drachmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roy meſme vint à manquer, & il ne reſtoit que peu de chevaux, tous les autres ayant eſté conſommés.

La teſte d'un aſne venduë dix eſcus dans ſon camp.

Fortune diverſe de Tiribaſe.

Stratagême dont il s'aviſa pour ſauver le Roy & l'armée.

En cette occaſion Tiribaſe, qui pluſieurs fois s'eſtoit veu élevé au plus haut degré d'honneur auprés du Roy à cauſe de ſon courage, qui en avoit eſté auſſi pluſieurs fois dégradé à cauſe de ſa legereté & de ſa folie, & qui encore alors eſtoit meſpriſé de tout le monde & dans un eſtat fort abject, ſauva le Roy & l'armée par un ſtratagême dont il s'aviſa. Il y avoit deux Rois des

Et il ne reſtoit que peu de chevaux.] Ce paſſage eſt corrompu dans le texte. Il doit eſtre corrigé par le mſ. de S. Germain, où on lit καὶ τῶν ἵππων ὀλίγοι περιῆσαν ἔτι.

Caduſiens,

Caduſiens, tous deux campés ſeparément avec leurs troupes. Tiribaſe, aprés avoir parlé au Roy & luy avoir communiqué ſon deſſein, s'en va trouver l'un de ces deux Rois, & envoye ſon fils à l'autre. Tous deux ils abuſerent ces deux Rois chacun de leur coſté, en leur faiſant entendre ſeparément que l'autre Roy envoyoit à ſon inſceu des Ambaſſadeurs à Artaxerxe pour traiter avec luy, & pour faire ſeul avec luy à ſon préjudice amitié & alliance, & en leur diſant à chacun, *Si vous eſtes ſage, vous vous haſterés de prévenir voſtre rival & de traiter le premier avec Artaxerxe; de mon coſté je vous rendray tous les ſervices qui dépendront de moy.* Ces paroles perſuaderent ces deux Princes; chacun, convaincu que ſon compagnon luy portoit envie & vouloit le prévenir, envoya ſes Ambaſſadeurs, les uns partirent de leur coſté avec Tiribaſe, & les autres du leur avec ſon fils.

Comme cette double negociation dura un peu de temps, Artaxerxe commença à entrer en ſoupçon contre Tiribaſe, & ſes ennemis, profitant de cette occaſion, n'oublierent rien pour le calomnier & pour achever de le perdre; desja meſme le Roy ſe repentoit de s'eſtre fié à luy, & par là il donnoit lieu à ſes envieux de reſpandre leurs calomnies. Mais ſur ces entrefaites Tiribaſe arrivant de ſon coſté, & ſon fils de l'autre avec chacun les Ambaſſadeurs des Caduſiens, & le traité ayant eſté conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Tiribaſe devint plus grand & plus brillant que

Tiribaſe ſuſpect au Roy & calomnié par les courtiſans dans le temps qu'il rend le plus grand ſervice.

La mollesse & la lascheté ne sont pas le fruit du luxe.

Leur veritable cause.

Artaxerxe portoit sur ses habits pour trente-six millions de pierreries.

Il inspiroit le courage & la patience par son exemple.

Il faisoit tous les jours plus de huit lieuës a pied.

jamais, & partit avec le Roy qui fit voir en cette occasion que la lascheté & la mollesse ne sont point le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité, comme le pensent la pluspart de hommes, mais qu'elles sont l'effect d'une basse & mauvaise nature, qui suit de mauvaises opinions. Car ni tout l'or, dont le Roy estoit couvert, ni sa robe de pourpre, ni ses pierreries, qui brilloient sur sa personne & qui montoient à la somme de douze mille talents, ne l'empeschoient point de travailler & de fatiguer comme le moindre soldat. On le voyoit le carquois sur l'espaule, & le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. De sorte que tous les soldats voyant sa force, sa patience & son courage, excités par son exemple, devenoient si legers qu'il sembloit qu'ils eussent des ailes, car il faisoit chaque jour plus de deux cents stades. Enfin il arriva à une de ses maisons Royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande estenduë, & d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs estoit nuë & sans aucun arbre.

Que la lascheté & la mollesse ne sont point le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité.] Ce principe est certain, le luxe, la pompe & la superfluité n'engendrent pas la lascheté & la mollesse, car si cela estoit, il n'y auroit presque pas de Prince ni de grand Seigneur qui ne fust lasche & mou. Ces vices viennent d'une nature basse & mauvaise. Mais il faut avouer que si les delices ne les engendrent pas, elles les entretiennent & les fomentent, & empeschent qu'une ame basse ne vienne à se relever. Elles achevent de l'abattre.

Comme on estoit au cœur de l'hyver, & qu'il faisoit un froid horrible, il permit à ses soldats de couper du bois dans son parc sans espargner ses plus beaux arbres, ni ses pins, ni ses cyprés. Mais ses soldats ne pouvant se resoudre à couper des arbres, dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roy prit la coignée luy-mesme, & commença à couper l'arbre qui luy parut le plus beau & le plus grand, aprés quoy les soldats ne ménagerent plus rien, couperent tout le bois qui leur estoit necessaire, & allumerent tant de feux, qu'ils passerent la nuit sans aucune incommodité.

Il permet à ses soldats de couper des arbres de son parc pour se chauffer.

Les soldats en font difficulté, & il prend luy-mesme la coignée.

Ainsi le Roy se vit de retour dans sa Capitale aprés avoir perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens & presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le mesprisoit à cause de ses grandes pertes & du mauvais succés de son expedition, il eut pour suspects les plus grands de sa Cour, en fit mourir un grand nombre par colere, & un plus grand encore par crainte & par timidité, car la crainte est une passion tres-meurtriere & tres sanguinaire dans les Tyrans, au lieu que le veritable courage est doux, humain, & esloigné de tout soupçon. Voilà pourquoy parmi les animaux ceux qui sont le plus difficiles à adoucir, & à apprivoiser, sont tousjours les plus craintifs & les plus timides, au lieu que les plus genereux, tirant une plus grande confiance de leur hardiesse & de leur courage, ne fuyent point le commerce & les caresses des hommes.

Ses pertes le rendent soupçonneux & cruel.

La crainte, passion tres-meurtriere dans les Tyrans.

Le veritable courage est doux & humain.

Artaxerxe sur ses vieux jours s'apperçoit des brigues que ses deux fils faisoient pour l'Empire.

Artaxerxe estant desja vieux s'apperceut que ses deux fils estoient en different pour l'Empire, qu'ils faisoient des brigues & des cabales, & que cela partageoit tous leurs amis & toute la Cour. Les plus sages & les plus raisonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit succéde à la Couronne par droit d'aisnesse, il la laissast de mesme à Darius, qui estoit l'aisné. Mais le puisné, nommé Ochus, homme vif & violent, avoit aussi un parti tres-fort & tres-nombreux, & il se flattoit qu'il viendroit à bout de son pere par le moyen de la Reyne Atossa à qui il faisoit fort la cour, & qu'il flattoit mesme de l'esperance qu'il l'espouseroit, & la feroit regner avec luy aprés la mort de son pere.

Ochus avoit un parti tres-fort contre Darius qui estoit son aisné.

Ochus soupçonné d'avoir quelque commerce criminel avec sa belle-mere Atossa.

Il couroit mesme un bruit sourd qu'il avoit eu avec elle quelque commerce, mais Artaxerxe l'avoit ignoré, & voulant oster à Ochus toute esperance de parvenir à la couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitast des guerres & des seditions dans ses Estats aprés sa mort, il declara heritier du Royaume aprés luy son fils aisné Darius, qui estoit dans sa cinquantiéme année, & luy permit de porter la pointe de son bonnet droite, ce qui est la marque de la Royauté.

Darius declaré heritier du Royaume.

La pointe du bonnet droite, la marque de la Royauté.

C'est une coustume parmi les Perses que celuy qui est declaré heriter du Royaume, demande à

Qui estoit dans sa cinquantiéme année.] Comment cela pouvoit-il estre? Plutarque à la page suivante l'appelle νεανίσκον, *un jeune homme*. On n'appelle pas *jeune* un homme de cinquante ans. Au lieu de πεντηκοστὸν, il faut lire πέμπτον καὶ εἰκοστὸν, comme dans un ms. *Qui estoit dans sa vingt-cinquiéme année.*

celuy qui l'a nommé son successeur, un don que celui-cy ne peut luy refuser, pourveu qu'il ne demande rien d'impossible. Darius demanda donc au Roy son pere Aspasie, qui estoit celle que Cyrus avoit le plus aimée de toutes ses maistresses, & qui estoit alors une des concubines du Roy. Elle estoit de Phocée en Ionie, née de parents libres, & elle avoit esté élevée dans l'honnesteté & dans la vertu. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus avec plusieurs autres femmes. Celles-cy s'assirent librement auprés de luy, & quand Cyrus se mit à badiner avec elles, à les agacer, & à leur dire des plaisanteries, elles ne firent point les rencheries, & souffrirent ses caresses & ses railleries avec grand plaisir. Mais Aspasie se tint debout auprés de la table dans un profond silence, & avec une contenance pleine de modestie. Cyrus eut beau la prier de s'approcher, elle ne le voulut jamais; ses valets de chambre voulurent la prendre & la mener par force, mais elle cria, *celuy qui aura l'insolence de mettre la main sur moy, s'en repentira.* Tous les courtisans la trouverent grossiere

Coustume remarquable parmi les Perses.

Darius demande au Roy son pere Aspasie sa concubine.

Histoire d'Aspasie.

Noble hardiesse d'Aspasie.

Elle estoit de Phocée en Ionie.] Je releveray icy en passant une faute de M. d'Ablancour, qui dans sa traduction de la Retraite des dix mille a mis, *il prit une de ses concubines qui estoit de la Phocide.* Il s'est trompé, Xenophon dit φωκαΐδα, & φωκαΐδα ne signifie pas *de la Phocide*, mais *de Phocée*, comme Plutarque l'a fort bien mis.

Et elle avoit esté élevée dans l'honnesteté & dans la vertu.] Mais cette bonne éducation n'avoit esté que comme une teinture bien foible, qui ne resiste pas au grand air, & qui s'efface tres-promptement. Il faut avouer aussi que le pas, où sa vertu succomba, estoit un pas tres-glissant pour une jeune personne.

& farouche, & disoient qu'elle ne sçavoit pas vivre. Mais Cyrus fut ravi de cette sagesse, & se prenant à rire, il dit à celuy qui avoit amené ces femmes, *Tu vois bien, mon ami, que de toutes ces femmes, c'est la seule qui soit sage & vertueuse*. Depuis ce moment il s'attacha à elle, l'aima plus que toutes ses autres maistresses, & la nomma *la Sage*.

Cyrus s'attacha à elle, & la nomma la Sage.

Aprés que Cyrus eut esté tué dans le combat, elle fut prise au pillage du camp. Darius l'ayant donc demandée, il affligea fort son pere, car les Barbares sont excessivement jaloux dans leurs amours, de sorte que non seulement celuy qui ose parler à une concubine du Roy & la toucher, mais encore celuy qui dans un chemin passe devant les chariots qui portent ses concubines, est puni de mort. Et quoyqu'Artaxerxe eust la Reyne Atossa qu'il avoit espousée par amour contre la Loy, il ne laissoit pas d'avoir trois cents soixante concubines toutes d'une singuliere beauté. Cependant quand Darius luy eut demandé celle-là, il declara *qu'elle estoit libre, qu'il pouvoit la prendre si elle consentoit d'aller avec luy, mais qu'il ne vouloit pas qu'on luy fist la moindre violence*. On fit donc venir Aspasie, & contre l'attente du Roy, elle choisit Darius. Artaxerxe la luy donna forcé par la Loy, mais bien-tost

Excés où les Perses portent leur jalousie dans leurs amours.

Artaxerxe avoit trois cents soixante concubines.

Et contre l'attente du Roy, elle choisit Darius.] Artaxerxe estoit bien simple de s'attendre à autre chose. Voilà un assés bon tour de courtisane. Aspasie préfere le fils au pere, le jeune au vieux. Ainsi cette personne, qui avoit esté élevée dans l'honnesteté & dans la vertu, fut au service du pere, du fils & de l'oncle.

aprés il la luy enleva, car il la fit Religieuse à Ecbatane dans le temple de Diane, qu'on appelle *Anitis*, afin qu'elle passast le reste de ses jours à servir la Déesse, & dans une perpetuelle chasteté. Par là il crut punir son fils d'un chastiment qui ne seroit point severe, mais au contraire moderé & meslé de quelque sorte de jeu & de plaisanterie. Mais Darius ne supporta pas moderement & patiemment un si cruel tour, soit que l'amour, qu'il avoit pour Aspasie, le luy rendist plus sensible, ou qu'il fust piqué de l'injure & de l'affront qu'on luy faisoit.

Il la luy enleve bien tost aprés, & la fait Religieuse dans le temple de Diane.

Darius vivement touché de ce cruel tour de son pere.

Tiribase, qui s'apperceut du ressentiment qu'il en avoit, l'aigrit encore davantage, cherchant à venger son injure particuliere dans celle de Darius. Et voicy quelle estoit cette injure qu'il avoit receuë: Artaxerxe avoit plusieurs filles; il avoit promis de marier Apama avec Pharnabase, de donner Rhodogune à Oronte, & de faire espouser à Tiribase Amestris. Il tint parole aux deux premiers, & il trompa Tiribase, car il espousa luy-mesme Amestris, & à sa place il luy promit Atossa

Il est encore aigri par Tiribase.

Injure qu'Artaxerxe avoit faite à Tiribase.

Artaxerxe espouse sa fille Ame-

Il la fit Religieuse à Ecbatane dans le temple de Diane, qu'on appelle Anitis.] Justin écrit qu'il la fit Religieuse du Soleil. Cette Diane, que Plutarque appelle *Anitis*, est appellée par Pausanias *Anaitis*. Et il dit, que les Lydiens ont chés eux un temple de Diane Anaitis. ἀρτέμιδος ἀναΐτιδος.

De donner Rhodogune à Oronte.] Ce fut cet Oronte, gendre d'Artaxerxe, qui ayant esté ensuite disgracié & privé de ses Estats, dit ce bon mot, *que les Favoris des Princes ressembloient proprement aux doigts de la main de ceux qui comptent*, car comme ils les font valoir tantost un, & tantost dix mille, ainsi ces Favoris peuvent un jour tout, & le lendemain ils ne peuvent rien.

stris, & ensuite Atossa qui estoit la cadette.

qui estoit la plus jeune. Mais il le trompa encore, car devenu passionnément amoureux d'Atossa, il l'espousa luy-mesme, comme nous l'avons dit.

Caractere de Tiribase.

Ce procedé piqua extrêmement Tiribase & luy inspira une haine mortelle pour le Roy, non que de son naturel il fust homme seditieux & porté à la revolte, mais il estoit inconstant, leger & fort estourdi. C'est pourquoy tantost élevé aux premieres dignités, & tantost décheu de ce haut degré d'honneur, & mesprisé de tout le monde, il ne put supportèr sagement ni l'un ni l'autre de ces deux estats, car honoré, il se rendoit insupportable par sa vanité & par son insolence, & disgracié, il ne pouvoit encore s'humilier, mais il estoit plus fier & plus hautain que dans sa bonne fortune. Ce fut donc du feu adjousté au feu que le commerce que Tiribase eut avec le jeune Prince, car il luy souffloit continuellement aux oreilles *que ce n'estoit pas un avantage bien considerable que de porter la pointe de son bonnet droite & relevée quand on ne sçavoit pas chercher les moyens de relever aussi ses affaires; qu'il s'abusoit extrêmement si pendant que son frere de son costé se faisoit un parti considerable par le moyen des femmes, & que son pere radotoit du sien à cause de son grand âge, & changeoit a toute heure de veuës & de sentiments, il esperoit que la succession à la couronne luy fust fort asseurée, car celuy qui pour une petite courtisane Grecque a violé une Loy inviolable parmi les Perses, ne sera jamais fidelle à garder ses promesses & à observer ses traités dans des choses plus importantes; que ce n'estoit pas*

Le feu adjousté au feu, proverbe.

Discours artificieux de Tiribase pour aigrir Darius contre son pere.

Il parle d'Aspasie que le Roy luy avoit enlevée contre la Loy, aprés la luy avoir donnée.

pas la mesme chose pour Ochus de ne pas obtenir la couronne, que pour luy d'en estre exclus. Car pour Ochus personne ne l'empescheroit de vivre heureux dans l'estat de particulier, au lieu que pour luy, aprés avoir esté declaré Roy, c'estoit une necessité absoluë de regner, ou de ne plus vivre. Enfin ce mot de Sophocle se trouva vray en cette occasion, *la persuasion du mal est prompte & gagne tousjours.* Car le chemin qui mene les hommes à ce qu'ils veulent, est un chemin uni & une pente douce, & la pluspart veulent le mal à cause de l'ignorance où ils sont du bien qu'ils n'ont jamais esprouvé. Avec tout cela encore la grandeur de l'Empire & la crainte, que Darius avoit d'Ochus, fournirent à Tiribase d'autres raisons pour le porter à tout ce qu'il voulut, & la Déesse de Cypre ne fournit pas le motif le moins puissant par l'enlevement d'Aspasie. Voilà donc Darius qui se livre entierement à Tiribase, & qui conspire contre son pere. Desja le nombre des conjurés estoit grand, & l'heure estoit prise, lorsqu'un Eunuque alla descouvrir au Roy la conspiration, & toutes les mesures qu'on avoit prises, car il estoit parfaitement instruit que les conjurés devoient entrer la nuit dans son appartement, & le tuer dans son lit.

Beau mot de Sophocle.

Ce qui mene les hommes à ce qu'ils veulent, est une pente douce, & un chemin uni.

Darius conspire contre son pere.

Un Eunuque descouvre au Roy cette conspiration.

Et la Déesse de Cypre ne fournit pas le motif le moins puissant par l'enlevement d'Aspasie.] Il veut dire que l'amour contribua encore plus que l'ambition, & que la vengeance, au parti que prit Darius. Cet endroit est si élegant & si poëtique, que je ne doute pas que Plutarque ne se soit servi icy de l'expression de quelque Poëte, comme il l'a fait souvent sans que l'on s'en soit apperceu.

Sur cette denonciation Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mespriser un si grand danger en negligeant d'approfondir la conjuration, mais que c'en seroit une plus grande encore d'y adjouster foy sans aucune preuve certaine & indubitable. Voicy donc ce qu'il fit pour s'asseurer du fait : Il commanda à l'Eunuque, qui luy avoit donné l'advis, de s'attacher à ces gens & de les suivre, & cependant il fit ouvrir le mur de sa chambre derriere son lit, & y fit une fausse porte qu'il couvrit d'une tapisserie.

Conduite que doit tenir un Prince a-verti de quelque conjuration contre luy.

Ce que fit Artaxerxe pour s'asseurer de la verité.

L'heure, que l'Eunuque luy avoit declarée, estant venuë, il attendit sur son lit, & ne se leva qu'aprés avoir veu les visages de ceux qui venoient sur luy, & les avoir tous parfaitement distingués & connus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards & qu'ils venoient à son lit, il leva promptement la tapisserie, & se sauva dans la chambre voisine dont il ferma la porte sur luy en appellant au secours. Les meurtriers, se voyant descouverts, & voyant leur coup manqué, prirent la fuite, & exhorterent Tiribase à s'enfuir de

Mais que c'en seroit une plus grande encore.] Voicy une maxime bien sage, & qui doit estre la regle des Princes. C'est une grande imprudence de negliger l'advis d'une conspiration, mais c'en est une plus grande d'y adjouster foy sans des preuves certaines & indubitables, & de se porter d'abord aux dernieres extrémités, sur un advis qui peut estre faux.

Il attendit sur son lit, & ne se leva qu'aprés avoir veu les visages de ceux qui venoient sur luy.] Mais n'estoit-ce pas une grande imprudence d'attendre pour se lever que les conjurés fussent dans sa chambre ? Estoit-il asseuré qu'ils luy donneroient le temps de passer par cette fausse porte, & qu'ils n'iroient pas d'abord à son lit ?

mesme, parce qu'il avoit esté reconnu.

Tous ces conjurés se separerent, & s'enfuirent chacun de leur costé, mais Tiribase fut surpris & enveloppé par les gardes du Roy. Il se défendit courageusement, en tua plusieurs, & enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline, qu'on luy lança de loin, car on craignoit de l'approcher. Darius fut pris aussi dans sa fuite & mené prisonnier avec ses enfants. Le Roy luy donna les Juges de son Conseil pour luy faire son procés. Il ne voulut ni assister à ce jugement, ni se porter pour accusateur, mais il commit d'autres gens pour l'accuser & pour déduire les charges, & commanda aux Greffiers d'escrire les advis de chacun des Juges, & de les luy apporter. Tous les advis ayant esté conformes, & Darius ayant esté condamné à la mort tout d'une voix, les Greffiers le prirent & le menerent dans une chambre voisine, & l'executeur mandé vint avec le rasoir dont il coupoit la gorge aux criminels. Dés qu'il fut entré dans la chambre & qu'il vit Darius, il fut saisi d'horreur, & recula vers la porte, comme n'ayant ni la force, ni l'audace de mettre la main sur la personne du Roy. Mais les Juges, qui estoient à la porte de la chambre en dehors, le menacerent de le faire mourir luy-mesme, & luy ordonnerent d'executer la sentence sans differer. Il retourna donc sur ses pas, prit Darius par les cheveux, & avec son rasoir il luy coupa la gorge. Il y a d'autres escrivains qui rapportent que Darius fut jugé en pre-

Tiribase enveloppé par les gardes du Roy se défend courageusement & est tué.

Darius est pris & le Roy luy donne des Juges de son Conseil.

Il est condamné à la mort tout d'une voix.

Respect de l'executeur pour la personne de Darius.

ſence du Roy, & que quand il ſe vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit refuter, il ſe proſterna à terre, & demanda grace au Roy avec les prieres les plus ardentes; que le Roy, tranſporté de colere, ſe leva; que tirant ſon cimeterre, il luy en donna tant de coups qu'il le tua ſur la place, & qu'aprés cette ſanglante execution, il s'en retourna dans ſon Palais, qu'il adora le ſoleil, & qu'il dit à tous ceux qui l'avoient accompagné, *Seigneurs Perſiens, retournés-vous-en dans vos maiſons faire bonne chere & vous resjouir, & apprenés à tous les autres cette bonne nouvelle que le grand Oromaze a puni ceux qui avoient comploté contre moy le plus grand & le plus impie de tous les crimes.* Voilà quelle fut la fin de cette conſpiration.

Ochus craint encore ſes deux freres Ariaſpe & Arſames, dont le dernier eſtoit baſtard.

Depuis ce moment Ochus ſe vit au comble de ſes eſperances par la faveur ſur tout de la Reyne Atoſſa ſa ſœur. Mais il craignoit encore ſon frere Ariaſpe, qui eſtoit le ſeul qui reſtoit des fils legitimes d'Artaxerxe, & de ſes freres baſtards il redoutoit Arſames. Ariaſpe n'eſtoit pas tant à craindre parce qu'il eſtoit l'aiſné d'Ochus, que parce qu'eſtant doux, ſimple & humain, tous les Perſes le deſiroient pour Roy : & quant à Arſames il avoit du ſens & de l'entendement, & Ochus eſtoit bien in-

Que le Grand Oromaze.] Outre le ſoleil, que les Perſes adoroient comme un Dieu, ils reconnoiſſoient deux autres Dieux, l'un principe du bien, qu'ils appelloient Oromaze, & l'autre principe du mal, qu'ils nommoient Arimanius. On peut voir le traité de Plutarque *d'Iſis & d'Oſiris*.

formé que ſon pere avoit pour luy beaucoup de tendreſſe. Il leur dreſſa donc des embuſches à l'un & à l'autre, & comme il eſtoit naturellement ruſé & cruel, il employa ſa cruauté contre Arſames, & ſes ruſes & ſes fineſſes contre Ariaſpe. Car connoiſſant ce dernier ſimple & credule, il luy envoyoit tous les jours ſecretement des Eunuques & des amis particuliers du Roy qui luy rapportoient de prétenduës menaces & des propos terribles qu'ils avoient ouïs de la propre bouche du Roy, & qui luy faiſoient entendre que ſon pere avoit reſolu de le faire mourir d'une maniere tres-cruelle & tres-ignominieuſe. Ces gens, ſi artificieuſement apoſtés, luy allant faire tous les jours ces faux rapports, qu'ils luy faiſoient à l'oreille comme luy diſant des choſes tres-ſecretes, & l'aſſeurant que le Roy alloit executer tout à l'heure une partie de ces menaces, & qu'il executeroit les autres bien toſt aprés, ils eſtonnerent ſi fort ce pauvre Prince, ils luy inſpirerent une ſi grande terreur, & le jetterent dans un ſi grand trouble & dans un tel deſeſpoir, que ne trouvant en luy-meſme aucune reſſource, il prépara un poiſon mortel, l'avala, & ſe délivra de la vie.

Il leur dreſſe des embuſches.

La ruſe dont il ſe ſervit pour perdre Ariaſpe.

Ariaſpe effrayé par les émiſſaires d'Ochus, s'empoiſonne luy-meſme.

Le Roy, informé de ſa mort, le pleura tendrement & en ſoupçonna la cauſe, mais ſa grande vieilleſſe l'empeſchant d'en faire la recherche, & d'averer le fait, il s'attacha davantage à Arſames qui luy devint encore plus cher, & l'on voyoit clairement que le Roy mettoit en luy toute ſa con-

Artaxerxe le pleure & ſe doute de la cauſe de ſa mort.

fiance, & luy descouvroit tous ses sentiments les plus secrets. Cette preference si marquée obligea Ochus à ne pas differer son entreprise, il atitra Harpates, fils de Tiribase, qui tua ce Prince de sa main. Artaxerxe estoit alors si vieux & si cassé que la moindre chose estoit capable de le mettre dans le tombeau. Il ne put donc resister à l'affliction que luy causa la mort d'Arsames, le regret & la douleur l'esteignirent en peu de jours. Il avoit quatre vingts quatorze ans, & en avoit regné soixante-deux. Il passa pour un Prince doux, humain, & qui aimoit ses peuples, mais ce qui contribua plus que tout à luy donner cette bonne reputation, ce fut la comparaison de son fils Ochus, qui en cruauté, en inhumanité & en naturel sanguinaire surpassa tous les hommes du monde, mesme les plus cruels.

Ochus fait assassiner Arsames par Harpates fils de Tiribase.

Artaxerxe meurt de douleur de la mort d'Arsames.

Ochus un monstre de cruauté.

Il ne put donc resister à l'affliction que luy causa la mort d'Arsames.] Il ne meurt point de douleur de la mort d'Ariaspe son dernier fils legitime, & il meurt d'affliction de la mort d'Arsames son bastard. Mais il ne faut pas croire que ce fut cette derniere affliction qui le tua seule. Ce fut un dernier coup qui acheva ce que beaucoup d'autres avoient avancé.



ARATUS.

IL me femble, mon cher Polycrate, que le Philofophe Chryfippe, choqué du mauvais fens qu'il trouvoit dans un ancien proverbe, a pris la liberté de le changer, car il le rapporte, non tel qu'il eft, mais tel qu'il a cru qu'il devoit eftre, & comme le voicy : *Qui eft-ce qui louë*

Changement que Chryfippe fit à un ancien proverbe.

Car il le rapporte, non tel qu'il eft, mais tel qu'il a cru qu'il devoit eftre, & comme le voicy : Qui eft-ce qui louë fon pere que les enfants heureux?] Quand Chryfippe changea le proverbe, ce n'eft pas qu'il ne comprift le fens de l'ancien proverbe, & qu'il n'en fentift la pointe & la verité, mais c'eft qu'il l'accommodoit à un autre fens, qui eft auffi tres-bon & tres-vray; il vouloit faire

Les enfants vertueux, la gloire des peres.

son pere que les enfants heureux? Mais Dionysodore de Trezene le reprend sur cela, & raccommodant le proverbe, il le rend dans ses propres termes, *Qui est-ce qui louera son pere que les enfants malheureux?* Et il dit que ce proverbe est fait pour fermer la bouche à ceux qui n'ayant aucun merite, ni aucune vertu en eux-mesmes, se parent des vertus de leurs ancestres, & sont tousjours à les louer. Mais *pour ceux en qui esclate naturellement la generosité de leurs peres*, pour me servir des termes de Pindare, comme on le voit en vous, qui conformés toute vostre vie au plus parfait des exemplaires que vos ayeux vous ont laissé, c'est une grande felicité de se souvenir tousjours des gens de bien, qui ont esté dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes actions, & de les raconter eux-mesmes. Car faute de biens qui leur soient propres,

Ce proverbe raccommodé par Dionysidore, & son veritable sens.

Il n'y a que les enfants sans merite qui louent tousjours leurs peres.

Il faut conformer sa vie au plus parfait modelle qu'on a dans sa famille.

entendre que les enfants heureux, c'est-à-dire, les enfants vertueux, font l'éloge des peres; car la vertu des enfants est pour l'ordinaire le fruit de la vertu de leurs peres & de la bonne éducation qu'ils en ont receuë. Comme les peres vertueux sont la gloire des enfants, de mesme les enfants vertueux sont la couronne des peres: & comme dit Salomon, *Filius sapiens doctrina patris.* Proverb. XIII. I. & l'Auteur de l'Ecclesiastique a dit dans le mesme sens que Chrysippe, *qui docet filium suum laudabitur in illo.* XXX. II.

Mais Dionysodore de Trezene le reprend sur cela.] Chrysippe n'estoit nullement à reprendre, d'avoir changé un mot dans le proverbe, pour luy donner un autre sens, puisque ce sens est fort bon. Il n'avoit qu'à le remettre tel qu'il estoit.

Qui est-ce qui louera son pere que les enfants malheureux?] Car il n'y a que les enfants dénués de toute vertu qui vont tousjours prosnant les vertus de leurs ancestres pour se faire valoir par là, ne pouvant se faire valoir par eux-mesmes.

ils

ils ne font pas despendre leur reputation de ces louanges estrangeres, mais en adjoustant leurs bonnes actions à celles de leurs devanciers, ils les benissent & les louent, non seulement comme les auteurs de leur race, mais encore comme les modelles de leur vie. Voilà pourquoy je vous envoye la vie que je viens d'escrire d'Aratus vostre concitoyen, & l'un de vos ayeux, que vous ne deshonorés en aucune maniere, soit que l'on contemple la gloire que vous vous estes acquise, soit que l'on considere la puissance à laquelle vous vous estes élevé. Et si je vous l'envoye, ce n'est pas que je ne sois bien persuadé que vous avés pris tout le soin possible de vous instruire mieux que personne de tout ce qu'il a fait de beau, mais c'est afin que vos enfants Polycrate & Pythocles soient nourris & élevés parmi ces grands exemples domestiques, en lisant eux-mesmes & en entendant dire tout ce qu'ils doivent imiter. Car c'est le propre d'un homme amoureux de luy-mesme, & nullement amoureux de l'honnesteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.

Comment il faut louer ses ancestres.

Se croire plus parfait que les autres vient de l'amour de soy-mesme, & non de l'amour de la vertu.

Car c'est le propre d'un homme amoureux de luy-mesme, & nullement amoureux de l'honnesteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.] Cette maxime est certaine. Il n'y a que l'amour propre qui puisse nous donner cette grande idée de nous. Au lieu que l'amour de l'honnesteté & de la vertu, en nous faisant admirer les vertus des autres, nous descouvre les imperfections qui sont en nous, & que nous devons tascher de corriger. Ceux qui aiment l'honnesteté & la vertu, regardent les vertus des autres comme des tableaux, mille fois plus admirables & plus precieux que les tableaux des plus grands peintres.

Aprés que l'Aristocratie pure & veritablement Doriene eut esté une fois ruinée à Sicyone, comme une harmonie qui tombe dans le desordre & la confusion, & qu'elle eut fait place aux seditions, & à toute la furieuse ambition des harangueurs du peuple, cette pauvre ville se vit travaillée de maux & de troubles horribles. Elle ne fit que changer tous les jours de Tyrans, jusqu'à ce que les citoyens eurent éleu pour leurs premiers Magistrats Clinias & Timoclidas, les deux personnages qui avoient le plus de reputation & la plus grande autorité dans la ville. Desja sous leur administration le Gouvernement paroissoit se restablir & prendre une meilleure forme lorsque Timoclidas vint à mourir.

Clinias, pere d'Aratus, & Timoclidas, deux Magistrats tres-sages.

Clinias tué par Abantidas.

Abantidas, fils de Paseas, profitant de cette occasion pour se saisir de la Tyrannie, tua Clinias, & de tous ses parents ou amis, il chassa les uns, & tua les autres. Il cherchoit aussi son fils Aratus qui n'avoit que sept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le desordre, dont la maison estoit pleine quand le pere fut tué, cet enfant se desroba avec ceux qui prirent la fuite, &, errant par la ville, saisi de frayeur & sans aucun secours,

Comment Aratus se sauva quand on tuoit son pere.

Aprés que l'Aristocratie pure & veritablement Doriene.] C'est-à-dire, & entierement parfaite, par une figure empruntée des modes de la musique Grecque, parmi lesquels le Dorien tenoit le premier rang, & estoit estimé comme le plus parfait, jusques-là que Platon dit en quelque endroit, que le ton Dorien meritoit seul le nom d'harmonie Grecque. J'en ay fait ailleurs une remarque. Au reste quand Plutarque dit icy *veritablement Doriene*, il a esgard à ce que la ville de Sicyone estoit Doriene d'origine.

il entra par hazard ſans eſtre veu dans la maiſon d'une femme, nommée Soſo, qui eſtoit ſœur d'Abantidas, mais qui eſtoit mariée à Prophantus frere de Clinias. Cette femme naturellement genereuſe, & d'ailleurs perſuadée que c'eſtoit ſous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'eſtoit refugié chés elle, le cacha avec grand ſoin, & la nuit venuë elle l'envoya ſecretement à Argos.

Il ſe ſauve dans la maiſon de la ſœur d'Abantidas, qui eſtoit ſa tante.

Generoſité de cette femme.

Aratus, ſauvé de cette maniere & eſchappé de ce grand danger, ſentit dés ce moment s'allumer en luy la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta touſjours avec l'âge. Il fut élevé avec grand ſoin chés les hoſtes & les amis de ſon pere. Et voyant qu'il devenoit grand & robuſte, il s'adonna aux exercices de la paleſtre, & y devint ſi habile, qu'il combattit aux cinq ſortes d'exercices qu'on appelle du Pentathle, & y fut couronné. Auſſi paroiſt-il ſur ſes ſtatuës un certain air d'Athlete, & au travers de la mine majeſtueuſe & grave qui eſclate ſur ſon viſage, on démeſle la voracité & le hoyau du Champion. De là vint qu'il s'attacha moins à l'E-

Haine d'Aratus pour les Tyrans.

Progrés qu'il fit dans les exercices. Il fut couronné aux jeux du Pentathle.

Air d'Athlete qui paroiſſoit ſur ſes ſtatuës.

On démeſle la voracité & le hoyau du Champion.] Car les Athletes mangeoient beaucoup, & un des inſtruments de leurs exercices eſtoit le hoyau, pour becher la terre, & pour augmenter par là leurs forces. Theocrite a compris l'un & l'autre, la voracité des Athletes & leur hoyau, dans ce vers de ſon IV. Idylle :

Κᾤχετ' ἔχων σκαπάναν τε κ' εἴκατι τηνόθι μᾶλα.

Il eſt parti avec un hoyau & vingt moutons.

De là vint qu'il s'attacha moins à l'Eloquence qu'il ne convenoit à un homme d'Eſtat.] Car la trop

loquence qu'il ne convenoit à un homme d'Estat, quoyqu'il y en ait qui prétendent qu'il a esté plus éloquent que beaucoup de gens n'ont cru, & qui en jugent par les memoires qu'il a laissés, & qu'il composa à la haste au milieu d'une infinité d'autres occupations, & dans les termes les plus ordinaires & les moins recherchés.

Memoires d'Aratus.

Quelque temps aprés Dinias & Aristote le Dialectitien dresserent des embusches à Abantidas, qui ne manquoit pas de se trouver tous les jours aux conversations & aux disputes qu'ils avoient ensemble dans la place publique, & de disputer mesme avec eux, car ils l'avoient insensiblement jetté dans ce goust-là pour executer leur projet, & le tuerent. Aprés la mort d'Abantibas, son pere Paseas occupa la Tyrannie, & Nicocles l'ayant tué en trahison, s'en empara aussi à son tour. On dit que ce Nicocles ressembloit parfaitement de visage à Periandre, fils de Cypselus, comme Oronte le Perse ressembloit à Alcmeon fils d'Amphiaraus, & comme ressembloit au Grand Hector ce jeune Lacedemonien, qui, selon le rapport de Myrsilus, fut escrasé par la foule des gens que la curiosité attira pour le voir dés que le bruit en fut respandu.

Dinias & Aristote le Dialectitien tuent Abantidas.

Paseas pere d'Abantidas, s'empare de la Tyrannie, & est tué par Nicocles, qui s'en saisit à son tour.

On en jugeoit par les statuës qui restoient de ces personnages.

Jeune Lacedemonien, qui ressembloit à Hector, escrasé par la foule qui accouroit pour le voir.

grande application aux exercices du corps nuit fort à ceux de l'esprit. Comme aussi ceux de l'esprit nuisent fort à ceux du corps: on peut voir cette verité mise dans son jour dans le dialogue de Platon, intitulé *les Rivaux*, Tom. II. de ma seconde édition pag. 597. Le milieu qu'il faut suivre, c'est d'exercer moderement le corps & l'esprit, & de donner un peu plus à l'esprit qu'au corps.

Nicocles, aprés avoir regné quatre mois, pendant lesquels il fit plusieurs grands maux à sa ville, se vit sur le point d'estre dépossedé par les Etoliens qui luy avoient dresse des embusches. Aratus commençoit alors à entrer dans l'âge d'homme, & il estoit desja en grande consideration tant à cause de sa naissance, que de son courage où l'on ne remarquoit ni petitesse, ni paresse, mais une gravité au-delà de son âge, accompagnée de beaucoup d'ardeur & d'un sens ferme & rassis. Ces qualités, qui estoient connuës, faisoient que les bannis de Sicyone avoient particulierement les yeux sur luy, le regardant comme leur ressource, & Nicocles de son costé ne negligeoit point ses demarches & faisoit espier sous main & observer tous ses mouvements. Ce n'est pas qu'il craignist de luy une action aussi audacieuse, ni une entreprise aussi hazardeuse & aussi temeraire que celle qu'il fit; il soupçonnoit seulement qu'il s'adresseroit aux Rois, qui avoient esté amis & hostes de son pere, & qu'il tascheroit de les ameuter contre luy. En effect Aratus tascha d'abord de prendre cette voye. Mais Antigonus, qui luy avoit promis, luy ayant manqué, & les esperances, qu'il avoit conceuës de l'Egypte & de Ptolemée, traisnant en longueur, il resolut de se deffaire du Tyran par luy-mesme sans aucun secours estranger.

Qualités qu'on remarquoit dans Aratus dés sa jeunesse.

Nicocles observoit soigneusement toutes ses demarches.

Voyes qu'Aratus tenta pour délivrer sa ville du Tyran.

Enfin il l'entreprend seul.

Les premiers à qui il communiqua son dessein, furent Aristomaque & Ecdelus, Aristomaque

Il s'ouvre à Aristomaque & à Ec-

delus, ou Eudemus selon Polybe.

banni de Sicyone, & Ecdelus Arcadien banni de Megalopolis, homme fort appliqué à la philosophie, mais à la philosophie qui enseigne à agir, ayant esté à Athenes disciple d'Arcesilas l'Académicien. Ces deux personnages ayant receu de tres-bon cœur cette ouverture, il parla aux autres bannis. Les uns de honte d'abandonner & de trahir une si grande esperance, se joignirent à luy, & les autres, en plus grand nombre, bien loin d'approuver ses veuës, tascherent de l'en destourner, luy disant que faute d'experience & de connoissance des affaires, il se jettoit dans une entreprise temeraire, & sans aucune apparence de succés.

Qui avoit esté disciple de Crantor & avoit estabili la moyenne Académie.

Car Aratus n'avoit pas encore vingt ans.

Pendant qu'il cherchoit dans sa teste les moyens de s'emparer de quelque poste dans le territoire de Sicyone, dont il feroit comme sa place d'armes pour faire la guerre au Tyran, il arriva à Argos un homme de Sicyone, qui s'estoit sauvé de la prison. C'estoit le propre frere de Xenocles l'un des bannis. Xenocles le mena d'abord à Aratus. Dés qu'il fut en sa presence, aprés luy avoit fait en peu de mots le recit de son avanture, il luy dit que l'endroit de la muraille, par où il s'estoit sauvé, estoit presque de plein pied par dedans au terrein de la ville, qui de ce costé-là se trouvoit fort élevé, fort escarpé, & plein de rochers, & que par dehors la muraille n'estoit pas si haute qu'on ne pust tres-aisément l'escalader.

Rapport que fait à Aratus le frere de Xenocles, de l'estat de la muraille de Sicyone.

Aratus envoye

Sur ce rapport Aratus envoye avec Xenocles

deux de ses esclaves, Seuthas & Technon, pour reconnoistre la muraille, resolu, pour peu qu'il vist de jour à entreprendre la chose secretement & à s'en tirer par un seul peril, de hazarder le tout pour le tout plustost que de prendre la voye d'une longue guerre & d'infinis combats contre le Tyran, luy qui n'estoit que simple particulier.

avec Xenocles deux de ses esclaves reconnoistre la muraille.

Les deux esclaves, qui estoient partis avec Xenocles, estant revenus aprés avoir pris la hauteur de la muraille, rapporterent que cet endroit n'estoit naturellement ni inaccessible, ni mesme difficile, mais que l'approche en estoit dangereuse parce qu'on ne pourroit se cacher à cause de quelques chiens d'un jardinier du voisinage, qui estoient fort petits, mais tres-courageux, tres ardents, & qu'on ne pouvoit adoucir, ni apprivoiser.

Leur rapport conforme à celuy du frere de Xenocles.

Ce qui rendoit difficile l'approche de la muraille.

Aratus mit d'abord la main à l'œuvre. Il leur fut aisé de faire provision d'armes sans donner aucun soupçon, car alors tout le monde marchoit armé à cause des brigandages, & des pillerieres qui se commettoient dans le pays, & des courses qu'on faisoit les uns sur les autres. Et Euphranor put faire aussi des eschelles à la veuë de tout le monde, son mestier de Charpentier luy en donnant le moyen sans le rendre suspect, car il estoit aussi un des bannis. Tous ses amis d'Argos luy donnerent des hommes; ceux qui avoient le moins de domestiques, en fournirent dix; il en arma trente des siens, & il acheta de Xenophilus, qui estoit le premier Capitaine des bandits, une petite troupe

Aratus fait provision d'armes sans donner du soupçon.

Euphranor charpentier fait les eschelles.

Xenophilus Capitaine de bandits.

de soldats auxquels il fit entendre qu'on les menoit à Sicyone pour enlever les haras du Roy, & la pluspart furent envoyés par differents chemins à la tour de Polygnotus, où ils eurent ordre de l'attendre. Il envoya aussi devant Caphesias en équipage de voyageur avec quatre de ses compagnons, qui devoient arriver de nuit chés le jardinier, comme gens qui passoient leur chemin & que la nuit avoit surpris, & qui estant logés chés luy, devoient l'enfermer luy & ses chiens, car il n'y avoit point d'autre chemin pour approcher de la muraille, & mettant dans des paniers les eschelles qui estoient brisées, ils les chargerent sur des chariots & leur firent prendre aussi les devants.

La tour de Polygnotus, entre Argos & Nemée.

Mesures que prend Aratus pour le succés de son dessein.

Eschelles brisées.

Sur ces entrefaites arriverent à Argos quelques espions, que le Tyran Nicocles y envoyoit, & le bruit se respandit qu'ils se promenoient par tout à la sourdine pour observer Aratus. Le lendemain au point du jour Aratus parut à la place & fut long-temps à s'entretenir avec ses amis; ensuite il entra dans le Gymnase, s'exerça, se fit frotter d'huile, & emmenant de la palestre quelques-uns des jeunes gens, qui avoient accoustumé de boire & de se divertir avec luy, il s'en retourna dans sa maison. Quelques moments aprés on vit de ses domestiques traverser la place; l'un portoit à la main des chapeaux de fleurs, celuy cy achetoit des flambeaux, & celuy-là s'entretenoit avec des musiciennes, qui alloient ordinairement chés luy chanter & jouer des instruments pendant son disner,

Des espions du Tyran Nicocles arrivent à Argos.

Comment Aratus les abusa.

disner, ce que voyant ces espions, ils estoient fort abusés, & en riant ils se disoient les uns aux autres : *Vrayment on voit bien qu'il n'y a rien de plus timide qu'un Tyran, puisque Nicocles mesme, qui est maistre d'une si grosse ville, & environné d'une si grande puissance, ne laisse pas de redouter un jeune homme, qui despense en voluptés & en festins en plein jour le peu de bien qui luy reste pour s'entretenir dans son exil*, & aprés ces faux raisonnements ils se retirerent.

Rien n'est si timide qu'un Tyran.

Mais Aratus au sortir de table partit d'Argos, & alla joindre les soldats qui l'attendoient à la tour de Polygnotus. Dés qu'il les eut joints, il les mena à Nemée, où il declara à la plusspart le dessein qu'il avoit formé. Il commença par les exhorter & par leur faire de grandes promesses, & aprés leur avoir donné pour mot *Apollon tres favorable*, il les mena droit à Sicyone, hastant le pas à mesure que la lune penchoit vers son coucher, & s'arrestant de mesme pour ne pas la devancer, pour jouïr de sa clarté pendant sa marche, & pour n'arriver à la maison du jardinier, qui estoit prés de la muraille, qu'aprés qu'elle seroit couchée. Caphesias vint le rencontrer prés de là, & luy dit qu'il n'avoit pu enfermer les chiens, parce que quand il estoit arrivé, ils estoient desja laschés, mais qu'il avoit enfermé le jardinier. Cela fit perdre courage à la plusspart de ses gens, jusques-là qu'ils le pressoient d'abandonner son entreprise, & de s'en retourner. Mais il les rasseura, leur promettant qu'il les remeneroit, si les chiens

Ville sur le chemin d'Argos à Sicyone.

Ce qui fit perdre courage à la plusspart des soldats d'Aratus.

leur faiſoient trop de peine.

En meſme-temps il fit marcher à la teſte de tout ſous la conduite d'Ecdelus & de Mnaſitheus ceux qui portoient les eſchelles, & il ſuivoit tout doucement. Desja les chiens abboyoient tres-fort & ſuivoient à la piſte ceux qui marchoient avec Ecdelus. Ils ne laiſſerent pas d'approcher de la muraille, & de planter leurs eſchelles en toute ſeureté, & les premiers commençoient desja à monter, mais la garde, qui devoit eſtre relevée le matin, marchoit pour achever ſa ronde, & paſſa là devant avec une clochette, quantité de torches allumées, & un grand bruit, car la garde eſtoit forte. Les gens d'Ecdelus, entendant ce bruit ſi prés d'eux, ſe tapirent ſur leurs eſchelles comme ils eſtoient, de ſorte qu'ils purent aſſés facilement s'empeſcher d'eſtre apperceus. Mais la garde du matin, qui s'avançoit pour relever l'autre, les mit dans un tres-grand peril. Neanmoins comme elle paſſa ſans les deſcouvrir, Ecdelus & Mnaſitheus, eſchappés à ce danger, monterent les premiers ſur la muraille, & s'eſtant emparés du chemin à droit & à gauche, ils envoyerent Technon à Aratus pour luy dire de ſe preſſer.

Ils ſont en danger d'eſtre deſcouverts par la garde qui achevoit ſa ronde.

Comment on faiſoit la ronde à Sicyone.

La garde qui marchoit pour relever l'autre, les met dans un plus grand danger.

Il n'y avoit pas une grande diſtance depuis le jardin juſqu'à la muraille & à la tour où l'on tenoit un grand chien de chaſſe pour faire le guet. Ce chien ne ſentit pas l'approche des gens d'Aratus, ſoit qu'il fuſt naturellement pareſſeux & laſche, ſoit qu'il ſe fuſt trop fatigué le jour. Mais

Chien de chaſſe nourri dans une tour pour faire le guet.

les petits chiens du jardinier abboyant d'embas, le reveillerent. Il leur respondit d'abord par un abboy sourd & peu marqué; mais quand ces gens passerent prés de sa tour, il se mit à japper de toute sa force, de sorte que tous les environs retentissoient de ses abbois, & que la sentinelle, qui estoit au delà, demanda à haute voix au Veneur *qui c'estoit que son chien abboyoit avec tant d'acharnement, & s'il n'y avoit pas là quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.* Le Veneur respondit de sa tour *qu'il n'y avoit rien dont il dust estre en peine, & que c'estoient les torches des gardes & le son de la clochette qui irritoient son chien & le faisoient abboyer.*

Il est reveillé par les chiens du jardinier.

Le Veneur paresseux est trompé & trompe la sentinelle.

Cette responsе encouragea les soldats d'Aratus plus que toute autre chose, car ils crurent que le Veneur les cachoit, parce qu'il estoit d'intelligence avec Aratus, & ils s'imaginerent qu'il y en avoit encore beaucoup d'autres dans la ville qui estoient de la conjuration. Mais quand ils furent tous au pied de la muraille & qu'ils voulurent monter, le danger devint tres-grand, l'affaire tirant en longueur à cause que les eschelles branfloient, s'ils ne montoient tout doucement & un à un, & l'heure les pressoit, car desja les coqs commençoient à chanter, & les gens de la campagne, qui avoient coustume de porter tous les matins leurs denrées au marché, alloient arriver incessamment. Voilà pourquoy Aratus se hasta de monter aprés avoir fait monter quarante de ses soldats avant luy. Il en attendit encore un petit

Aratus se trouve en grand peril, à cause de l'approche du jour.

Il monte le premier, marche au Palais du Tyran, & se rend maistre de sa garde.

nombre de ceux qui estoient en bas, & se mettant à leur teste il marcha au Palais du Tyran. Là les soldats de sa garde passoient la nuit sous les armes ; il tombe sur eux à l'improviste, les prend tous prisonniers sans en tuer un seul, & envoye sur le champ chés tous ses amis les presser de sortir de leurs maisons, & de le venir joindre. Comme ils accouroient de tous costés, le jour parut, & le theatre se trouva plein d'une foule de peuple qu'un bruit obscur, respandu par la ville, avoit excité, & qui ne sçavoit encore rien de certain de tout ce qui s'estoit passé, jusqu'à ce qu'un heraut s'avançant au milieu de l'assemblée, se mit à crier qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les Citoyens à la liberté.*

Un heraut d'Aratus appelle les Citoyens à la liberté.

Alors, persuadés que ce qu'ils attendoient depuis si long-temps estoit arrivé, ils courent en foule au Palais du Tyran, & y mettent le feu. En un moment le Palais fut embrasé, & la flamme s'éleva si forte & si haute, qu'elle fut veuë jusqu'à Corinthe, de sorte que les Corinthiens, estonnés & ne sçachant ce que ce pouvoit estre, furent sur le point de marcher au secours. Le Tyran se sauva & sortit de la ville par quelques conduits sousterrains. Les soldats esteignirent le feu avec les Sicyoniens, & pillerent le Palais. Aratus ne se mit pas en peine de l'empescher, & faisant prendre tout ce qui resta des richesses des Tyrans, il le porta en commun pour le partager à tout le peuple.

Les Citoyens mettent le feu au Palais du Tyran.

La flamme est veuë de Corinthe qui estoit à trois cents stades, ou douze lieuës de Sicyone.

Le Tyran se sauve par des conduits sousterrains.

Il n'y eut pas un seul homme de tué ni de blessé de tous ceux qui escaladerent la ville ; ni mesme

Sicyone prise & le Tyran chassé, sans un seul homme tué, ni blessé.

des ennemis, la Fortune ayant pris ſoin de conſerver cette action pure & nette du ſang des Citoyens. Aratus rappella les bannis, non ſeulement ceux que Nicocles avoit exilés, & qui eſtoient au nombre de quatre vingts, mais auſſi ceux que les autres Tyrans, qui avoient eſté avant luy, avoient chaſſés & qui n'eſtoient pas moins de cinq cents. Ces derniers avoient eſté errants & vagabonds fort loin de leur pays pendant cinquante années. Ces pauvres gens eſtant donc revenus fort miſerables, rentrerent auſſi-toſt en poſſeſſion des biens qu'ils avoient eus & retournerent dans leurs maiſons & dans leurs terres, ce qui jetta Aratus dans un tres-grand embarras. Car au dehors il voyoit qu'Antigonus jettoit un œil d'envie ſur ſa ville & cherchoit les moyens de s'en emparer depuis qu'elle eſtoit libre, & au dedans il la voyoit pleine de trouble & de ſedition. C'eſt pourquoy prenant le meilleur parti dans la conjoncture delicate où il ſe trouvoit, il la joignit à la ligue des A-

Tous les bannis rappelés.

Grand embarras où ſe trouva Aratus.

Le parti ſage qu'il prit.

Et au dedans il la voyoit pleine de trouble & de ſedition.] Car les bannis eſtant de retour rentroient dans leurs maiſons & dans leurs terres, ce que ceux qui en eſtoient en poſſeſſion depuis leur exil, ne pouvoient ſupporter. Et cela devenoit d'autant plus embarraſſant pour Aratus, qu'Antigonus n'eſpioit que l'occaſion de ſe rendre maiſtre de ſa ville, & qu'il eſtoit à craindre que ceux qu'on vouloit dépoſſeder, pour reſtablir les bannis dans leurs biens, ne l'appellaſſent.

C'eſt pourquoy prenant le meilleur parti dans la conjoncture delicate où il ſe trouvoit, il la joignit à la ligue des Achéens.] Plutarque dit fort bien que c'eſtoit le meilleur parti pour Aratus, car il n'avoit pas d'autre moyen de ſauver ſa ville, & de l'ambition d'Antigonus, & des deſordres qu'y cauſoit la diſſention des Citoyens.

Sicyoniens Doriens d'origine.

chéens. Et quoyqu'ils fussent Doriens d'origine, ils prirent pourtant tres-volontiers le nom & la police des Achéens, qui veritablement n'avoient alors ni beaucoup de consideration, ni une grande puissance, car ils n'avoient la pluspart que de tres-petites villes, leur pays n'estoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une coste qui n'avoit ni ports ni abris, & toute bordée de grandes roches entre lesquelles la mer entroit dans le continent. Mais tout petits qu'ils estoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs sont invincibles toutes les fois qu'ils ont de l'ordre & de la discipline, qu'ils demeurent bien unis, & qu'ils sont conduits par un General qui a de la sagesse & de l'experience.

De la coste occidentale du Peloponese.

L'ordre, la discipline & l'union, sources de force dans les peuples mesmes les plus petits.

En effect ces mesmes Achéens, qui n'estoient qu'une tres-petite partie des Grecs d'autrefois, & qui tous ensemble n'avoient alors que la puissance d'une ville passablement bonne, cependant en prenant tousjours de bons conseils, en demeurant unis & en ne portant point d'envie à celuy qui estoit le premier en vertu, mais en luy obéïssant, &

L'envie contre les plus vertueux, la ruine des Estats.

Mais tout petits qu'ils estoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs sont invincibles.] Plutarque donne icy un grand precepte. L'ordre, la discipline & l'union rendent invincibles les peuples mesme les plus petits ; au lieu que la division rend les plus puissants tres-foibles, & les livre en proye à leurs ennemis. C'est cette mesme verité qu'Homere a voulu enseigner dans sa fable de l'Iliade ; l'ordre & la discipline ne suffisent point, il faut que l'union s'y trouve, sans elle tout est perdu.

Et en ne portant point d'envie à celuy qui estoit le premier en vertu.] Le mauvais ordre, la mauvaise discipline & la divi-

en le suivant, non seulement ils se maintinrent libres au milieu de tant de grandes villes, de tant de grosses puissances, & de tant de Tyrans, mais encore ils affranchirent & sauverent la pluspart des Grecs.

Quant aux mœurs d'Aratus, il estoit naturellement honneste & poli, magnanime, plus attentif à l'interest commun, qu'au sien propre, implaca- *Portrait d'Aratus.*

sion ne sont pas les seules causes de la ruine des Estats, il y en a une autre, qui n'est pas moins infaillible, c'est l'envie qu'on porte souvent aux hommes les plus vertueux, quand ils se trouvent à la teste des affaires. Car elle porte à leur desobéïr, à troubler leurs sages mesures, à traverser leurs plus grands desseins, & à faire des cabales pour les débusquer, d'où s'ensuit une perte inévitable. L'Histoire fournit mille exemples de cette verité, & si nous voulions, nous en trouverions de domestiques.

Quant aux mœurs d'Aratus, il estoit naturellement honneste & poli, magnanime, plus attentif à l'interest commun, qu'au sien propre.] Le portrait que Plutarque fait icy d'Aratus, est conforme à celuy que Polybe en a laissé dans son IV. liv. Le Lecteur ne sera pas fasché de le voir. *Aratus estoit un homme accompli de tout point pour estre à la teste des affaires, car il sçavoit bien parler & bien penser, & cacher ce qu'il avoit resolu. Il supportoit doucement les differents qui s'élevent souvent dans les deliberations; il ne cedoit à personne dans l'art de faire des amis & des alliances; il estoit tres-propre à faire des entreprises contre les ennemis, à leur dresser des embusches, & à les conduire à une heureuse fin, par sa patience & par son audace. C'est ce que temoignent mille actions qu'il a faites, &c. Cependant le mesme Aratus toutes les fois qu'il estoit question d'agir à descouvert, estoit lent à former ses resolutions, & timide à les executer. En presence de l'ennemi il ne pouvoit soustenir la veuë du danger. De là vient que tout le Peloponese a esté rempli de trophées de ses deffaites, & que de ce costé-là il pouvoit estre tousjours facilement vaincu. C'est ainsi que la nature a mis des qualités differentes & contraires, non seulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les esprits. De sorte que le mesme homme n'est plus le mesme, non seulement dans les differentes operations, mais dans les mesmes & dans celles auxquelles il est le plus heureusement né.*

La ſeule regle qu'Aratus avoit pour ſa haine & ſon amitié.

ble ennemi des Tyrans, & il n'avoit jamais pour ſa haine ni pour ſon amitié d'autre regle que l'utilité publique. De là vint qu'il ne parut pas ſi bon & ſi parfait ami, qu'ennemi doux & humain. Car dans l'occaſion il changeoit ſouvent ſes amitiés & ſes haines, & tousjours pour le bien de l'Eſtat. En un mot c'eſtoit le conſentement general des nations, des communautés, des villes, & des aſſemblées des theatres, elles publioient toutes d'une commune voix qu'Aratus n'aimoit que ce qui eſtoit beau & honneſte, que veritablement pour les guerres ouvertes & les batailles rangees il eſtoit timide & défiant, mais que pour executer des deſſeins ſecrets, pour en deſrober la connoiſſance à l'ennemi, pour ſurprendre des villes & des Tyrans, c'eſtoit le plus hardi & le plus rusé de tous les hommes.

Bel éloge d'Aratus.

Aratus timide pour les guerres ouvertes & les batailles.

Le plus hardi & plus ruſe pour conduire des deſſeins ſecrets.

De là vint qu'aprés avoir executé des entrepriſes tres difficiles où il n'y avoit nulle apparence de ſuccés, dans leſquelles il monſtra beaucoup de courage & d'audace, il en manqua beaucoup d'autres, qui n'eſtoient pas moins conſiderables & qui paroiſſoient tres poſſibles, & il les manqua par trop de timidité & de précaution. Car comme parmi les animaux on en trouve qui voyent

Animaux aveugles le jour, & qui

Car tantoſt il eſt tres-vif & tres-ingenieux, & tantoſt tres-peſant & tres-ſtupide; aujourd'huy hardi & courageux, demain tres-poltron & tres-timide. Ce portrait eſclaircit celuy que Plutarque a fait.

Car comme parmi les animaux on en trouve.] Plutarque a pris un autre tour: *Car il ſemble*, dit-il, *que ce n'eſt pas ſeulement parmi les animaux qu'on en trouve qui voyent clair pendant les tene-*

clair

clair pendant les tenebres de la nuit, & qui ſont aveugles le jour, la ſechereſſe & la ſubtilité de l'humeur aqueuſe de leurs yeux ne pouvant ſupporter la lumiere ; de meſme parmi les hommes les plus courageux & les plus hardis on en voit qui ſe démentent naturellement & qui perdent courage dans les dangers où il faut aller en plein jour & à deſcouvert, & qui au contraire s'aſſeurent & monſtrent une audace eſtonnante dans les occaſions ſecretes & deſrobées. Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellents, vient de ce que leur raiſon n'eſt pas eſclairée par les preceptes de la Philoſophie, & que la Nature ſeule, ſans le ſecours de la ſcience, y produit la vertu comme un fruit ſauvage qui vient de luy-

voyent clair la nuit.

La cauſe de cette contrarieté.

Le meſme homme courageux la nuit, & timide le jour.

La cauſe de cette inégalité dans le meſme homme.

La Nature ſans la ſcience ne produit que des fruits ſauvages.

bres, &c. mais encore parmi les hommes, &c. Il m'a paru que la comparaiſon faiſoit mieux icy, & que le tour eſtoit plus naturel & plus ſenſible.

Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellents, vient de ce que leur raiſon n'eſt pas eſclairée par les preceptes de la Philoſophie.] Plutarque ne perd aucune occaſion de faire voir que les défauts des hommes viennent tous de l'ignorance, & de ce que leur raiſon n'eſt pas eſclairée par la Philoſophie, & cela eſt certain. La Philoſophie enſeigne à connoiſtre la nature des choſes, & un eſprit inſtruit agit conformément aux verités qu'il connoiſt, & dont il eſt convaincu. Par exemple, pour ne pas ſortir du fait dont il s'agit icy, la Philoſophie enſeigne ce qui eſt veritablement terrible, & ce qui ne l'eſt pas. Si Aratus avoit donc eſté eſclairé de cette lumiere, il n'auroit pas eſté hardi la nuit, & poltron le jour, mais il auroit tousjours eu le meſme courage, car un danger n'eſt pas plus grand le jour que la nuit.

Et que la Nature ſeule, ſans le ſecours de la ſcience, y produit la vertu comme un fruit ſauvage qui vient de luy-meſme ſans eſtre cultivé.] Ce paſſage de Plutarque ſert à decider la fameuſe queſtion ſi ſouvent debattuë, lequel vaut mieux, ou l'eſtude, ou le naturel. La Nature ſans l'eſtude, ſans la

mesme sans estre cultivé. Mais quant à cette question, elle pourra estre mieux esclaircie & décidée par les exemples.

Aratus aprés un si grand exploit se met à servir dans la cavalerie.

Aratus donc aprés s'estre engagé & avoir engagé sa ville dans la Ligue des Achéens, se mit à servir dans la cavalerie, & il se fit extrêmement aimer de ses Generaux par son obéïssance, car quoyqu'il eust infiniment contribué de sa part à la communauté en y apportant sa propre reputation & toutes les forces de sa patrie, cependant il se monstroit en tout aussi sousmis que le moindre soldat à celuy qui estoit éleu General des Achéens, soit qu'il fust de la ville de Dyme, ou de celle de Tritta, ou de quelque autre plus petite encore.

Sa sousmission pour ses Generaux.

Il reçoit un present du Roy d'Egypte Usage qu'il en fait.

Vingt cinq mille escus.

Le Roy d'Egypte luy envoya un present de vingt-cinq talents. Aratus l'accepta, mais il le distribua sur l'heure à tous ses pauvres citoyens, tant pour subvenir à leurs necessités, que pour leur aider à délivrer les prisonniers.

Comme les bannis, qui estoient de retour, se rendoient tres-difficiles & importunoient extrêmement ceux qui estoient en possession de leurs biens, & que par là Sicyone se trouvoit à la veille

science, ne produit que des fruits sauvages. Mais aidée par la science, elle en produit des plus doux & des plus excellents, & qui se sentent de la cùlture, qui les a perfectionnés.

Soit qu'il fust de la ville de Dyme, ou de celle de Tritta.] Deux des plus petites villes de toute l'Achaïe. Cela n'est pas adjousté inutilement: car il est certain que les hommes ont plus de repugnance à se sousmettre à des Capitaines qui viennent de lieux obscurs.

de ſon entiere ruine par une guerre civile, qui eſtoit inévitable, Aratus, qui ne voyoit d'autre reſſource pour elle que l'humanité & la liberalité de Ptolemée, reſolut de monter ſur mer & d'aller prier le Roy de luy fournir tout l'argent neceſſaire pour appaiſer les bannis & pour terminer tous ces differents. Il alla donc s'embarquer à Methone au deſſus du Cap de Malée dans l'eſperance que de là il iroit tout droit en Egypte. Mais il eut le vent ſi contraire & la mer ſi haute & ſi irritée, que le Pilote ne pouvant gouverner, ſe laiſſa aller au vent, & qu'aprés avoir eſté balotté & porté çà & là, enfin il aborda à la ville d'Adria, qui eſtoit ſon ennemie, car elle eſtoit entre les mains d'Antigonus, qui y avoit une forte garniſon. Pour l'éviter Aratus ſe haſta de deſcendre, & laiſſant ſon vaiſſeau, il s'eſloigna le plus qu'il put de la mer, n'ayant avec luy qu'un de ſes amis, nommé Timanthe, & s'eſtant jettés tous deux dans un lieu plein de bois, ils y paſſerent la nuit fort mal à leur aiſe.

Aratus s'embarque pour l'Egypte.

Il eſt battu d'une grande tempeſte qui l'oblige de relaſcher à la ville d'Adria ſon ennemie.

Il ſe ſauve avec un de ſes amis, & paſſe la nuit dans un bois.

A peine eſtoit-il ſorti du vaiſſeau, que le Capitaine de la Garniſon ſurvint pour chercher Aratus, mais il fut abuſé par ſes domeſtiques qu'il avoit bien embouchés, & qui luy dirent que leur maiſtre s'en eſtoit fui d'abord & avoit pris la routre d'Eubée. Le Capitaine fit donc declarer ennemi & de bonne priſe ſon vaiſſeau, & le retint avec tous ſes domeſtiques & tout ce qui eſtoit dedans. Quelques jours aprés, comme Aratus eſtoit dans une perplexité ſi grande qu'il ne ſçavoit que

Le Capitaine de la garniſon ſe ſaiſit de ſon vaiſſeau, & le fait declarer de bonne priſe.

faire ni que devenir, il luy arriva un tres-grand bonheur; un vaiſſeau Romain relaſcha par hazard prés du lieu où il ſe tenoit tantoſt ſe cachant, & tantoſt eſpiant s'il ne deſcouvriroit rien qui puſt luy eſtre favorable. Ce vaiſſeau alloit en Syrie; Aratus fit tant auprés du Patron qu'il le receut, & promit de le porter juſqu'en Carie, comme il le fit. Mais Aratus ne ſe trouva pas dans un moindre peril à cette ſeconde traverſée qu'à la premiere, car il eſſuya une grande tempeſte.

Bonheur ineſperé qui ſauve Aratus.

Il eſſuye une autre tempeſte auſſi furieuſe.

Il fut long-temps à paſſer de Carie en Egypte, & en arrivant il eut une longue audience du Roy, qui de longue main eſtoit favorablement diſpoſé pour luy, parce qu'Aratus luy avoit fort bien fait ſa cour en luy envoyant ſouvent des portraits, des tableaux, & autres curioſités de la Grece. Car Aratus, qui avoit le gouſt tres-fin & tres-exquis pour toutes ces raretés, aſſembloit tousjours tout ce qu'il pouvoit trouver des plus grands Maiſtres, principalement de Pamphilus & de Melanthus, & l'envoyoit au Roy. Sicyone eſtoit encore alors en grande reputation pour les arts, & pour la peinture ſur tout qui paſſoit pour avoir conſervé toute ſon ancienne beauté ſans s'eſtre corrompuë, ni abaſtardie, de ſorte que le Grand

Il arrive enfin en Egypte, & eſt receu favorablement.

Aratus avoit fait ſa cour à Ptolemée, en luy envoyant des tableaux, & autres curioſités de la Grece.

Il avoit un gouſt tres-fin & tres-exquis.

Sicyone en grande reputation pour les arts, & ſur tout pour la peinture.

Principalement de Pamphilus & de Melanthus.] Deux des plus grands Peintres. Pamphilus avoit eſté l'éleve d'Eupompus, & il fut le maiſtre d'Apelle & de Melanthus. Les tableaux les plus celebres de Pamphilus, eſtoient *une Confrairie, le combat de Phlionte, la victoire des Atheniens, & Vlyſſe ſur ſa nacelle.* Les tableaux de Melanthus eſtoient ſans prix. V. Pline liv. VII. chap. VII.

Apelle desja admiré de tout le monde, alla à Sicyone, & s'attacha à ces deux peintres, à qui il donna un talent, moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande reputation. Voilà pourquoy dés qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville, il effaça tous les portraits des Tyrans; mais quand il vint à celuy d'Aristratus, qui avoit regné du temps de Philippe, il balança long-temps s'il l'effaceroit, car il avoit esté peint par tous les disciples de Melanthus, qui l'avoient representé debout sur un char de victoire, & Apelle luy-mesme y avoit mis la main, comme le rapporte Polemon le Geographe.

Apelle va à Sicyone, & se rend disciple de Melanthus & de Pamphilus.

Mille escus, c'estoit le prix que Melanthus prenoit de ses éleves.

Aratus efface tous les portraits des Tyrans.

Tableau du Tyran Aristratus peint par tous les disciples de Melanthus.

Cet ouvrage estoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art; mais bien-tost aprés emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans, il ordonna qu'on l'effaçast. On dit que le peintre Nealces, qui se trouva present

Aratus touché de la beauté de ce tableau.

La haine des Tyrans fut enfin la plus forte.

Moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande reputation.] Car lorsqu'il y a une Escole celebre dans un art, quelque habile qu'on soit, on a besoin d'attacher sa gloire & sa reputation à celle de cette Escole. Ainsi, bien qu'Apelle fust tres-grand Peintre, pour se rendre plus celebre, il eut besoin de travailler sous ces grands maistres qui passoient pour les premiers de leur profession.

On dit que le peintre Nealces, qui se trouva present quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau.] Ce Nealces estoit un Peintre de grande reputation. Il avoit peint Venus, il estoit ingenieux & solide dans son art. Il peignit la bataille navale des Egyptiens contre les Perses, & comme il vouloit faire connoistre que l'action s'estoit passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre par un signe ce qu'il ne pouvoit désigner par son art, il peignit sur le bord un asne qui beuvoit, & tout auprés un crocodile qui le guettoit, tout prest à se jetter sur luy. Plin. liv. XXXV. chap. XI.

quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau & qu'il la demanda avec larmes, & voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il luy dit, *Aratus, il faut tousjours faire la guerre aux Tyrans, & jamais à leurs portraits. Mais au moins espargnons le char & la victoire, & je m'en vais tout à l'heure vous faire voir Aristratus qui abandonnera son tableau.* Aratus luy en ayant donné la permission, Nealces effaça la figure d'Aristratus, & à la place il mit une palme, & n'osa y adjouster autre chose de sa façon. Mais on dit que les pieds d'Aristratus effacé demeurerent cachés au fond du char.

Beau mot du peintre Nealces à Aratus.

Comment Nealces conserva ce tableau en abandonnant à Aratus la figure d'Aristratus.

Ce goust pour la peinture avoit desja mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolemée, mais aprés qu'il se fut mieux fait connoistre à luy par sa conversation, le Roy en fut encore plus charmé & plus touché, & il luy donna pour sa ville la somme de cent cinquante talents. Aratus en emporta d'abord quarante avec luy en partant pour le Peloponese, & le Roy ayant partagé les autres en differents payements, les envoya ensuite par parties aux termes marqués. C'estoit donc une grande & belle action à Aratus d'avoir délivré à ses Citoyens une si grosse somme, lorsqu'il n'y avoit rien de plus commun que de voir des Capitaines, Gouverneurs, & harangueurs du peuple pour de bien moindres sommes qu'ils rece-

Ptolemée est charmé de la conversation d'Aratus.

Il luy donne cent cinquante mille escus pour Sicyone.

Grande difference d'Aratus aux autres Capitaines de son temps.

Nealces effaça la figure d'Aristratus.] Le mot du texte διήληφεν, est corrompu. Il faut lire comme il y a dans un ms. διήλειφεν, du verbe διαλείφω, *deleo.*

voient des Rois, vendre, livrer & aſſujettir leurs villes. Mais ce qu'il y eut encore de plus grand & de plus conſiderable, c'eſt que par le moyen de cet argent, tous les differents des pauvres avec les riches furent aſſoupis, la concorde reſtablie, & tout le peuple remis en repos & en ſeureté.

La moderation de ce perſonnage dans une ſi grande puiſſance eſt encore digne d'admiration. Car ayant eſté nommé ſeul arbitre ſouverain & maiſtre abſolu pour terminer tous les differents de ces pauvres bannis, & pour regler leurs partages, il ne voulut pas s'en charger, & nomma quinze de ſes Citoyens, qu'il prit pour adjoints, & avec leſquels, aprés un fort grand travail, & de longues ſeances, il parvint à reſtablir l'amitié & la paix entre les habitants. En reconnoiſſance d'un ſi grand ſervice, non ſeulement tous les Citoyens luy defererent en commun les honneurs qui luy eſtoient deus, mais encore les bannis en leur particulier luy éleverent une ſtatuë de bronze, & mirent au bas cette inſcription, qui eſtoit en vers Elegiaques : *Les bons conſeils, les grands exploits, & toute la force de ce perſonnage pour le ſalut de la Grece, ont retenti juſqu'aux colomnes d'Hercule. Pour nous, Aratus, aprés l'heureux retour que vous nous avés procuré, nous vous avons érigé une ſtatuë pour celebrer voſtre vertu & voſtre juſtice. La ſtatuë d'un Dieu ſauveur ſera meſlée avec celle des Dieux ſauveurs, parce que vous avés eſtabli dans voſtre patrie une parfaite égalité, & que vous luy avés donné une forme*

Moderation admirable d'Aratus.

Les bannis luy élevent une ſtatuë de bronze.

Magnifique inſcription miſe au bas de ſa ſtatuë.

de Gouvernement & des Loix toutes divines.

Aprés toutes ces grandes actions Aratus avoit encore vaincu l'envie du peuple par tous les bienfaits dont il l'avoit comblé. Mais le Roy Antigonus, affligé de ces ſuccés, voulant, ou le gagner, ou le rendre ſuſpect à Ptolemée, luy donna de grandes marques de ſon affection, quoyqu'il ne les recherchaſt point, & qu'il ne fiſt rien pour ſe les attirer. Entre autres, ayant fait un jour un grand ſacrifice dans la ville de Corinthe, il en envoya des portions à Aratus à Sicyone. Et au milieu du feſtin du ſacrifice où il y avoit beaucoup de gens à table avec luy, il dit tout haut : *Je penſois que ce jeune homme de Sicyone n'eſtoit qu'un homme franc & libre de ſon naturel, & qui aimoit ſeulement la liberté de ſon pays. Mais il me paroiſt preſentement que c'eſt un excellent juge des mœurs, & de toute la conduite des princes. Car d'abord il nous a meſpriſés, & n'a fait aucun cas de nous, emporté par ſes eſperances, qui luy faiſoient jetter les yeux hors de ſon pays, & il admiroit les richeſſes d'Egypte, ſes élephants, ſes flottes, & la magnificence de ſa Cour ; mais preſentement qu'entré dans ſes pavillons il a veu de prés que toute cette pompe n'eſt qu'une vaine décoration de theatre, il s'eſt tourné vers nous, & j'ay receu ce jeune homme de tout mon cœur, bien reſolu de m'en ſervir dans toutes mes affaires, & je vous prie tous de le regarder comme voſtre ami.*

Antigonus veut gagner Aratus, ou le rendre ſuſpect à Ptolemée.

Il luy envoye de Corinthe des portions d'un ſacrifice.

Eloge artificieux & malin qu'il luy donne au milieu du feſtin.

Ces paroles ne tomberent pas à terre ; les malins & les envieux en tirerent un ample prétexte

d'eſcrire

d'eſcrire à l'envi à Ptolemée beaucoup de choſes faſcheuſes contre Aratus, de ſorte que le Roy luy envoya un courier pour ſe plaindre à luy-meſme de ſon changement. Voilà comme dans les ardentes amitiés de ces Princes, qui comme de veritables amants paſſionnés & jaloux, ſe diſputoient Aratus, & ſe battoient pour l'avoir, il s'y mesloit beaucoup de malignité & d'envie.

Ptolemée eſt informé de ce diſcours d'Antigonus.

Il envoye un courier à Aratus pour ſe plaindre de ſon changement.

Les Rois jaloux d'Aratus comme d'une maiſtreſſe.

Aratus ayant eſté éleu pour la premiere fois General des Achéens, alla ravager la Locride qui eſt vis-à-vis au-delà du Golfe de Corinthe, & tout le territoire de Calydon; mais eſtant parti avec dix mille hommes pour aller au ſecours des Beotiens, il n'arriva malheureuſement qu'aprés la bataille qu'ils perdirent à Cheronée, où ils furent battus par les Etoliens & où Abojocritus leur General fut tué ſur la place avec mille de ſes meilleurs ſoldats.

Aratus éleu General des Achéens à l'âge de vingt ans.

Abojocritus General des Beotiens.

Mais l'année ſuivante ayant encore eſté éleu

Aratus éleu General pour la ſeconde fois.

Voilà comme dans les ardentes amitiés de ces Princes.] Je dois rendre compte icy d'une conjecture de M. Salvini, qui me paroiſt tres-vrayſemblable & tres-heureuſe. Il y a dans le texte, ταῖς μὲν οὖν περιμαχήτοις καὶ διαπύροις. πεξενουμέναις ἔρωτι φιλίαις Ce ſçavant homme lit, ταῖς μὲν οὖν περιμαχήτοις καὶ διαπύρῳ ὑπεξενουμέναις ἔρωτι φιλίαις. Cela eſt tres-élegant; φιλίαις διαπύρῳ ὑπεξενουμέναις ἔρωτι, mot à mot, *Amicitiæ flagranti amore vibratæ.*

Il n'arriva malheureuſement qu'aprés la bataille qu'ils perdirent à Cheronée.] Il ne faut pas confondre cette bataille de Cheronée, avec la celebre bataille de Cheronée, où les Atheniens & les Thebains furent deffaits par Philippe, & qui fut donnée la troiſiéme année de l'Olymp. CX. LXVI. ans avant la naiſſance d'Aratus.

Mais l'année ſuivante ayant encore eſté éleu General.] Selon Polybe, qui a ſuivi les memoires

Il reprend le Chasteau de Corinthe sur Antigonus.

General, il fit cette fameuse entreprise de reprendre le Chasteau de Corinthe, entreprise qui ne tendoit pas seulement au bien des Sicyoniens & des Achéens, mais à l'avantage de toute la Grece, puisqu'il travailloit à en chasser la garnison des Macedoniens comme une veritable Tyrannie qui la tenoit toute entiere sous le joug. Comme Chares, Capitaine des Atheniens, aprés un grand avantage, qu'il remporta un jour dans un combat contre les Lieutenants du Roy, escrivit au peuple d'Athenes qu'il avoit remporté une victoire, qu'on pouvoit appeller la sœur germaine de celle de Marathon ; tout de mesme, sans craindre de se tromper, on peut appeller cette action d'Aratus la sœur germaine de celle de Pelopidas le Thebain & de Thrasybule l'Athenien, quand ils tuerent les Tyrans, avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut pas entreprise contre des Grecs, mais contre une Puissance estrangere, ce qui la rend bien plus excellente. Car l'Isthme de

Cette action, appellée la sœur germaine de celle de Pelopidas, & de celle de Thrasybule.

Difference avantageuse de cette action d'Aratus aux deux autres.

mesmes d'Aratus, & qui a commencé son Histoire où Aratus avoit fini, marque qu'entre le premier generalat d'Aratus, & le second où il surprit le chasteau de Corinthe, il y eut huit ans entiers.

Avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut pas entreprise contre des Grecs, mais contre une Puissance estrangere, ce qui la rend bien plus excellente.] Ce principe est certain ; toute grande action entreprise avec succés contre des ennemis estrangers a un esclat bien plus grand, & est d'une bien plus grande utilité, qu'une action entreprise contre ceux de sa nation.

Car l'Isthme de Corinthe, qui separe les deux mers, unit & joint le continent de la Grece avec celuy du Peloponese.] Il fait voir en quoy consistoient la grandeur & l'utilité de l'action d'Aratus d'avoir enlevé la citadelle de Corinthe à Antigonus, qui par son moyen estoit maistre de la Grece.

Corinthe, qui separe les deux mers, unit & joint le continent de la Grece avec celuy du Peloponese, & le Chasteau de Corinthe, qui est planté sur une haute montagne, se trouvant justement au milieu de ces deux continents, & les separant dans un passage d'ailleurs assés estroit, quand il est pourveu d'une bonne garnison, rompt & empesche tout commerce au dedans de l'Isthme, de sorte qu'on ne peut ni passer, ni mener des gens de guerre, ni faire aucun trafic, ni par terre ni par mer, & qu'il rend maistre absolu de la Grece celuy qui en est saisi, & qui y entretient des troupes. Aussi rapporte-t-on que le jeune Philippe, Roy de Macedoine, appelloit tousjours, non en riant, mais tres serieusement, la ville de Corinthe *les fers de la Grece*. Voilà pourquoy cette place estoit si jalouse, & excitoit l'envie de tous ses voisins, sur tout des Rois & des Princes.

Le Chasteau de Corinthe rend maistre de toute la Grece celuy qui le tient.

Corinthe appellée les fers de la Grece.

La passion qu'Antigonus avoit de la posseder, estoit si violente qu'elle ne differoit en rien de la fureur des amants les plus passionnes, il ne pensoit nuit & jour qu'aux moyens de l'enlever par surprise à ceux qui la tenoient, car il n'y avoit nulle apparence de pouvoir y réüssir par la force ouverte. Alexandre, qui estoit maistre de cette Citadelle, estant mort du poison qu'on dit qu'Antigonus luy fit donner, elle demeura entre les mains de Nicea sa femme, qui prit le gouvernement des affaires, & garda sa citadelle tres soigneusement. Antigonus luy envoya d'abord son fils Deme-

Passion avec laquelle Antigonus desiroit d'estre maistre de Corinthe.

Alexandre empoisonné par Antigonus.

Nicea veuve d'Alexandre, garde la Citadelle de Corinthe.

trius, en la flattant de la douce esperance qu'il la luy feroit espouser, & ce n'estoit pas une chose peu agreable & peu flatteuse pour une femme desja sur l'âge, que d'avoir pour mari un jeune Prince beau & bien fait. Il la gagna donc par le moyen de son fils, dont il se servit comme d'un appast pour l'attirer dans ses pieges. Elle n'abandonna pourtant point sa citadelle, mais la garda avec grand soin. Antigonus feignit de ne s'en pas soucier, & fit à Corinthe le festin de leurs nopces avec beaucoup de magnificence. Ce n'estoient que spectacles & festins, & tous les jours il donnoit de nouvelles festes, comme un homme que l'excés de sa joye portoit à ne penser qu'à faire bonne chere & à se divertir.

Antigonus la gagne par le moyen de son fils Demetrius.

Antigonus fait le festin des nopces de son fils Demetrius avec Nicea.

Un jour que le celebre musicien Amoibeus devoit chanter sur le theatre, Antigonus voulut accompagner luy-mesme à ce spectacle la Reine Nicea, qui estoit portée dans une litiere royalement ornée, & qui, toute fiere de ce grand honneur, estoit bien loin de penser au malheur dont elle estoit menacée. Quand la litiere fut arrivée à un détour par où il falloit monter, il ordonna à ceux qui la conduisoient de la mener au theatre, & laissant là le musicien Amoibeus & toutes les nopces, il se hasta de monter à la citadelle de Corinthe, en s'efforçant plus que son âge ne permettoit. Comme il trouva la porte fermée, il heurta avec son baston, & commanda qu'on luy ouvrist. Les soldats de la garnison, estonnés de sa

Amoibeus celebre musicien.

Comment Antigonus se rendit maistre de la citadelle.

preſence, luy ouvrirent; de cette maniere il ſe rendit maiſtre du chaſteau, & en fut ſi tranſporté de joye, qu'il ne put ſe contenir, il ſe mit à boire & à ſe resjouir au milieu des ruës & de la place publique, menant avec luy des chanteuſes & des joueuſes d'inſtruments, & portant des chapeaux de fleurs ſur la teſte. Un homme de ſon âge, & qui avoit eſprouvé tant & de ſi grands changements de fortune, folaſtroit & faiſoit ainſi la deſbauche, comme un jeune homme, arreſtant tous les paſſants, leur parlant & les embraſſant, tant il eſt vray que la joye, qui vient à s'emparer tout à coup du cœur de l'homme, & qui n'eſt retenuë par aucun diſcours de la raiſon, le fait ſortir hors de luy-meſme beaucoup plus que ne font la triſteſſe & la peur, & jette ſon ame dans un plus grand trouble.

Excés tres indecents que les tranſports de ſa joye luy firent commettre.

Joye ſubite, qui n'eſt point moderée par la raiſon, trouble plus l'ame que la triſteſſe & que la crainte.

Antigonus s'eſtant donc rendu maiſtre de la citadelle de Corinthe, comme nous l'avons dit, la mit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance, & y eſtablit pour Capitaine le Philoſophe Perſeus. Aratus, pendant la vie d'Alexandre, avoit bien formé le deſſein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à ſa patrie,

Antigonus eſtablit pour Capitaine dans la citadelle le Philoſophe Perſeus.

Avoit bien formé le deſſein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à ſa patrie.] J'ay plus ſuivi icy le ſens que les mots. Car il m'a paru que le texte eſt défectueux. Il y a dans le Grec, ἐπεχείρησε τῇ πατρίδι. Il manque manifeſtement un mot, comme σώζειν ou βοηθεῖν. Dans un mſ. au lieu de τῇ πατρίδι, on lit τῇ πράξει, mais cela ne ſatisfait point, car *entreprit l'action*, ne dit rien ſi on n'a expliqué auparavant l'action dont on parle.

mais il y renonça à cause de la ligue qu'il fit avec les Achéens, & avec cet Alexandre mesme.

Occasion qui donna lieu à Aratus de s'emparer de cette citadelle.

Il se presenta bien-tost une nouvelle occasion d'executer cette entreprise, & voicy ce qui y donna lieu.

Du Roy Antigonus.

Il y avoit à Corinthe quatre freres, Syriens de nation; l'un d'eux, nommé Diocles, estoit soldat de la garnison, les trois autres ayant volé quelque or du Roy, se retirerent à Sicyone, & s'adresserent à un certain Ægias, qui estoit banquier, & dont Aratus se servoit dans les choses qui regardoient son commerce. D'abord ils mirent une partie de cet or entre les mains de ce banquier, & Erginus, l'un de ces trois freres, allant le voir tous les jours, changea peu à peu tout le reste. Cela produisit quelque sorte de familiarité entre Erginus & le banquier.

Ægias gagne Erginus frere de Diocles soldat de la garnison de la citadelle.

Un jour ce banquier le mit sur le propos de la citadelle de Corinthe, & de la garnison qui y estoit. Erginus luy dit que comme il y alloit souvent pour voir son frere, il avoit remarqué dans le costé le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, & qui conduisoit à l'endroit où la muraille du chasteau estoit tres basse. A ces mots Ægias se prenant à rire & à badiner, luy dit: *Eh quoy, mon ami, pour ce peu d'argent vous allés déranger toutes les affaires du Roy, lorsque vous pourriés vendre une seule heure de vostre temps des sommes immenses? Si vous estiés pris, ne vous feroit on pas mourir pour ce petit vol, comme si vous aviés livré la citadelle?*

Alors Erginus, riant auſſi à ſon tour, luy promit de ſonder ſur cela ſon frere Diocles, & luy dit qu'il ne ſe fioit pas beaucoup à ſes autres freres.

Peu de jours aprés il revint, & ſe chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de luy aider à executer le reſte de ſon entrepriſe avec ſon frere Diocles. Aratus de ſon coſté promit de leur donner ſoixante talents ſi l'affaire réüſſiſſoit; & ſi elle manquoit, & qu'ils en revinſſent luy & eux ſains & saufs, il leur engagea ſa foy & ſa parole qu'il leur donneroit à chacun une maiſon & un talent. Mais comme il falloit que ces ſoixante talents fuſſent dépoſés chés le banquier pour la ſeureté d'Erginus & de ſon frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du ſoupçon, & d'eſventer ſon entrepriſe, il prit la plus grande partie de ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & les joyaux de ſa femme, & les mit en gage chés Ægias pour toute la ſomme. Car il avoit l'ame ſi grande, & il eſtoit ſi enflammé d'amour pour les grandes actions, que ſçachant que Phocion & Epaminondas avoient eſté eſtimés les plus juſtes & les plus gens de bien de toute la Grece pour avoir refuſé les grands preſents qu'on leur offroit, & pour n'avoir pas voulu vendre à beaux deniers comptants l'honneſteté & la vertu, il voulut les ſurpaſſer encore en genero-

Soixante mille eſcus.

Gages qu'Aratus dépoſe chés Ægias pour la ſeureté des ſommes qu'il promettoit.

Comment il ſur-

Il voulut les ſurpaſſer encore en generoſité, il prit le parti d'employer & de deſpenſer ſecretement tout ſon bien.] Car il y a bien de

passa en generosité Phocion & Epaminondas.

sité, il prit le parti d'employer & de despenser secretement tout son bien pour une entreprise où il s'exposoit seul au danger pour tous les autres, sans mesme qu'ils en fussent instruits & qu'ils sceussent ce qu'il entreprenoit pour eux. Qui est-ce donc qui n'admirera pas une magnanimité si rare & si surprenante? Qui est-ce encore aujourd'uy qui ne s'interessera pas à ce grand exploit, & qui ne combattra pas encore, pour ainsi dire, avec ce grand personnage, qui achete si cherement un si grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus precieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son costé d'autre gage que la seule esperance de faire une belle action?

Avec quel art Plutarque releve cette action d'Aratus.

Cette action, qui estoit si dangereuse par elle-mesme, devint encore plus dangereuse par une faute que l'on commit par ignorance dés le commencement. Le mesme Technon, dont j'ay desja parlé, esclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoistre la muraille avec Diocles, qu'il devoit joindre,

Le danger de cette entreprise devint encore plus grand par une faute qu'on fit.

la difference entre refuser les presents qu'on nous offre, & despenser nous-mesmes nostre bien pour le service du public. Rien ne manque à cette action d'Aratus pour la rendre tres-grande. Il donne son bien, il le donne sans qu'on le sçache, & il le donne par une entreprise dont il courra seul le danger. On ne peut la mieux relever que Plutarque le fait icy.

Et qui ne combattra pas encore, pour ainsi dire, avec ce grand personnage.] Plutarque est si transporté, si enthousiasmé de cette grande action, qu'il veut faire passer son transport jusques dans nostre ame & l'enflammer de la mesme ardeur, afin qu'encore aujourd'huy son Lecteur s'interesse à cet exploit, & qu'il combatte, pour ainsi dire, avec ce grand homme.

Il

Il ne connoiſſoit pas ſon viſage, mais il croyoit avoir ſa figure & ſes traits ſuffiſamment empreints dans ſon eſprit ſur la peinture qu'Erginus luy en avoit faite, en luy diſant qu'il eſtoit brun, qu'il avoit les cheveux friſés, & qu'il n'avoit point de barbe. Eſtant donc arrivé au lieu où on luy avoit ordonné de ſe rendre, il s'aſſit devant les portes de la ville en un endroit appellé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec ſon frere Diocles.

Par hazard dans ce moment paſſe par là un autre frere d'Erginus & de Diocles, qui avoit nom Dionyſius, qui ne ſçavoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui reſſembloit parfaitement à Diocles. Technon ne l'eut pas pluſtoſt apperceu, que frappé de cette reſſemblance ſur les enſeignes qu'on luy avoit données, il l'aborda, & luy demanda, *s'il ne connoiſſoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec luy quelque commerce?* Dionyſius reſpondit, *qu'il eſtoit ſon frere.* Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlaſt à Diocles, & ſans luy demander ſon nom & ſans attendre d'autre indice ſur lequel il puſt s'aſſeurer, il luy parla de la trame avec Erginus, & luy fit ſur cela beaucoup de queſtions. Dionyſius profita finement de ſon erreur, reſpondit en avouant tout, comme s'il eſtoit du complot, & reprenant le chemin de la ville, il y conduiſoit doucement Technon en s'entretenant avec luy, ſans luy donner le moindre ombrage.

Meſpriſe qui penſa ruiner ce grand deſſein d'Aratus.

Comme il approchoit des portes & qu'il estoit sur le point de saisir Technon au corps, par un autre coup de hazard Erginus les rencontra. D'abord il se douta de la mesprise, & voyant le grand danger où il estoit, il fit signe de la teste à Technon de s'enfuïr, & prenant tous deux en mesme-temps leur course, ils se sauverent de vitesse vers Aratus, qui pour cet accident ne rabattit rien de ses esperances, mais envoya sur l'heure Erginus à Dionysius luy porter de l'argent, & le prier de garder le silence. Erginus s'acquitta fort bien de sa commission, parla à Dionysius, & en s'en retournant il le mena avec luy à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyerent point, mais l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maison où ils le garderent, & se preparerent à executer leur dessein.

Aratus ne se rebute point, & envoye de l'argent à Dionysius.

Tout estant prest, Aratus ordonna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes, & prenant avec luy quatre cents soldats choisis, dont la plus-part ignoroient ce qu'on alloit executer, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. On estoit alors au cœur de l'Esté, la Lune estoit dans son plein, & la nuit estoit tres-claire & sans le moindre nuage, de sorte que les armes, qui reluisoient aux rais de la Lune, leur faisoient craindre d'estre descouverts. Desja la teste estoit prés des murailles, lorsque du costé de la mer il se leva des nuages qui couvrirent la ville & tous les environs, & y respandirent

Aratus se met en marche avec quatre cents soldats pour surprendre la citadelle.

Des nuages se levent tout d'un coup du costé de la mer, & cachent Aratus.

une grande obſcurité. Là toutes les troupes s'aſſirent pour oſter leurs ſouliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les pieds nuds, que parce qu'on monte mieux ſur des eſchelles, & qu'on n'eſt pas ſi ſujet à gliſſer. Mais Erginus & avec luy ſept jeunes hommes déterminés, équipés en voyageurs, ſe gliſſerent dans la porte ſans eſtre apperceus, & tuerent d'abord la ſentinelle & les gardes qui faiſoient le guet. En meſme-temps on applique les eſchelles aux murailles, & Aratus fait monter promptement avec luy cent des plus reſolus, ordonne aux autres de ſuivre, & ayant tout auſſi-toſt retiré les eſchelles, il deſcend dans la ville, & à la teſte de ſes cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joye, comme ayant desja réüſſi parce qu'il n'eſtoit pas deſcouvert.

Aratus eſcalade les murs de Corinthe.

En avançant ils rencontrerent une garde de quatre hommes qui portoient de la lumiere, & dont ils ne furent point apperceus, parce qu'ils eſtoient enfoncés dans l'ombre, mais eux ils les apperceurent de fort loin à la clarté de leur lumiere. Aratus & ſes gens ſe tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles maſures comme dans une embuſcade, d'où, quand ces quatre hommes vinrent à paſſer, ils ſe jetterent ſur eux, & en tuerent trois; le quatriéme, bleſſé d'un grand coup d'eſpée à la teſte, s'enfuit criant que les ennemis eſtoient dans la ville. Un moment aprés les trompettes ſonnerent l'alarme & toute la ville accourut au bruit. Desja toutes les ruës eſtoient

Ils rencontrent une garde de quatre hommes, & en tuent trois.

Le quatriéme fort bleſſé, s'enfuit & donne l'alarme.

pleines de gens qui couroient çà & là, & esclairées d'une infinité de lumieres que l'on allumoit partout en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la citadelle, & de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démesler.

Aratus gravit sur les rochers avec des peines infinies.

Cependant Aratus continuoit son chemin & s'efforçoit de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui estoit enfoncé & caché au travers de ces roches escarpées, & qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de retours, & de circuits tres-difficiles. Mais bien-tost, comme par une espece de miracle, la Lune dissipant les nuages, & venant à esclairer tout à coup, luy dévoila tout le labyrinthe de ce sentier jusqu'à ce qu'il fut au pied de la muraille à l'endroit qu'on luy avoit marqué. Et alors par une suite du mesme miracle, les nuages se rassemblerent, & la Lune s'estant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

La Lune dissipe les nuages pour esclairer Aratus.

Les nuages se rassemblent pour le cacher encore.

Ce qui arriva aux trois cents soldats qu'Aratus a-

Les trois cents soldats, qu'Aratus avoit laissés en dehors aux portes prés du temple de Junon,

Mais bien-tost, comme par une espece de miracle, la Lune dissipant les nuages.] La Poësie qui tient tous les miracles du monde dans sa manche, ne les dispense pas mieux ni plus à propos que l'histoire le fait icy. Les nuages se levent tout d'un coup au milieu d'une nuit tres-claire quand il est necessaire de cacher la marche d'Aratus. Ils se dissipent quand il faut l'esclairer pour luy faire démesler le sentier, & ils se rassemblent quand il faut le cacher dans l'obscurité.

Et venant à esclairer tout à coup.] Le mot ὑπολαβοῦσα est corrompu, Plutarque avoit escrit ὑπολάμπουσα, & c'est ainsi qu'il est escrit dans un ms.

eſtant entrés dans la ville, qu'ils trouverent pleine de tumulte & de confuſion, & toute eſclairée de cette infinité de lumieres, & ne pouvant trouver le ſentier qu'avoit pris Aratus, ni le ſuivre à la trace, ſe ſerrerent tous enſemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent là dans un grand deſeſpoir & une grande détreſſe. Desja Aratus eſtoit attaché au combat ſur les remparts de la Citadelle, on tiroit ſur luy de tous coſtés, & du bas du chaſteau on entendoit bien le bruit des combattants & leurs cris, mais comme ils eſtoient repetés par les échos des montagnes voiſines, on ne pouvoit diſcerner d'où ils venoient. Ces trois cents ſoldats ne ſçachant donc de quel coſté ils devoient tourner, Archelaus, qui commandoit les troupes du Roy Antigonus, ayant pris bon nombre de ſoldats avec luy monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queuë, & en marchant il paſſa devant ces trois cents ſans les appercevoir. Il ne fut pas pluſtoſt paſſé que ceux-cy ſe leverent comme d'une embuſcade où ils auroient eſté placés, tomberent ſur luy, tuerent les premiers qu'ils rencontrerent, & donnant l'eſ-

voit laiſſés aux portes.

Grand ſervice que rendirent ces trois cents ſoldats.

Il ne fut pas pluſtoſt paſſé que ceux-cy ſe leverent comme d'une embuſcade où ils auroient eſté placés.] Le hazard fait quelquefois mieux que toute la prudence n'auroit ſceu faire. Ces trois cents ſoldats, qui ſont tapis au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche, parce qu'ils ne ſçavent par où monter, ſervent plus à la victoire d'Aratus que s'ils eſtoient montés. On n'auroit pu les mieux placer contre le ſecours.

qui n'avoient pu monter.

pouvante à tous les autres & à Archelaus mesme, ils les escarterent, les mirent en fuite, & les menerent battant jusqu'à ce qu'ils se dispersent dans la ville chacun de leur costé.

Comme ils achevoient cette deffaite, Erginus arrive, envoyé par ceux qui combattoient au haut de la Citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus estoit aux mains avec les Ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur, que le combat estoit fort acharné sur la muraille, & qu'il avoit besoin d'estre promptement secouru. Dans le moment ils luy ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur approche par leurs cris pour rasseurer leurs amis & pour redoubler leur courage. La lune, qui estoit au plein, donnant sur leurs armes, les faisoit paroistre en plus grand nombre qu'ils n'estoient à cause de la longueur du chemin, par où ils montoient, & le silence de la nuit rendant les échos plus forts & plus sensibles, faisoit paroistre leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin s'estant tous joints ils firent une charge si violente, qu'ils chasserent les Ennemis, prirent poste sur la muraille, & se virent entierement maistres de la Citadelle au point du jour, de sorte que les premiers rayons du soleil esclairerent leur gloire. En mesme-temps le reste de leurs troupes arrive de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrent leurs portes tres-volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigonus.

Les gens d'Aratu prennent poste sur la muraille & se rendent maistres du Chasteau.

Dés qu'Aratus eut bien asseuré sa victoire, il descendit de la Citadelle dans le theatre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir & d'entendre le discours qu'il feroit aux Corinthiens. Aprés qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenuës du theatre de costé & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scene & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & deffait par le travail & par les veilles, de sorte que la joye, qui possedoit son ame, & la fierté que ce grand succés luy inspiroit, estoient effacées par son grand abattement & par son extrême foiblesse. Dés qu'il parut, tout le peuple à l'envi se mit à luy faire toutes sortes d'honneurs & de caresses, & luy, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuyant sur sa pique il se tint long-temps dans cette posture, & receut dans le silence les applaudissements & les acclamations de ces milliers d'hommes qui exaltoient sa vertu & benissoient sa fortune.

Aratus descend de la forteresse dans le theatre.

Attitude où la foiblesse fait tenir Aratus.

Quand ils eurent cessé, & que tout le theatre fut calme, alors ramassant le peu qui luy restoit de forces, il fit aux Corinthiens sur la Ligue des Achéens un long discours tres-convenable à l'action qu'il venoit d'executer, leur persuada d'entrer eux-mesmes dans cette ligue, & leur rendit en mesme-temps les clefs de leur ville, qui depuis le temps de Philippe n'avoient point esté en leur pouvoir. Quant aux Capitaines d'Antigonus, il

Il fait un grand discours aux Corinthiens & leur persuade d'entrer dans la Ligue des Achéens.

Il donne la liberté à Archelaus, & fait mourir Theophraste.

donna la liberté à Archelaus qu'il avoit fait prisonnier, & fit mourir Theophraste, qui refusoit de sortir de la ville. Pour Persée, quand il vit la Citadelle prise, il trouva le moyen de s'eschapper & de se retirer à Cenchrées. Et l'on rapporte que quelque temps aprés, comme il s'amusoit à disputer sur la Philosophie, quelqu'un luy ayant dit *qu'il luy paroissoit que le Sage estoit seul bon Capitaine*; *Par tous les Dieux*, luy respondit-il, *je le croyois autrefois comme toy & j'avois fortement embrassé ce dogme de Zenon*; *mais presentement j'ay bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.* Voilà ce que plusieurs historiens ont escrit de Persée.

Persée se sauve.

Mot de Persée sur un paradoxe de Zenon.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon & du port de Lechée où il prit vingt-cinq vaisseaux du Roy. Il prit aussi cinq cents chevaux pour la guerre, & quatre cents Syriens qu'il vendit. Les Achéens garderent la Citadelle, & y mirent une Garnison de quatre cents hommes avec cinquante chiens & autant de chasseurs.

Les Romains pleins d'admiration pour Philopœmen, l'appelloient *le dernier des Grecs*, pour faire

Mais presentement j'ay bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.] Il veut dire que ce dogme de Zenon, *Que le Sage est bon Capitaine*, est démenti par l'experience qu'il avoit faite le jour de la prise du Chasteau de Corinthe par Aratus. Experience qui fournit une double preuve du contraire, car luy Persée, qui estoit homme sage & fort versé dans la Philosophie, il avoit esté asses mauvais Capitaine pour se laisser surprendre par Aratus. Et ce mesme Aratus, qui estoit un jeune homme, & par consequent peu sage, & qui avoit formé la plus folle des entreprises, y avoit pourtant réüssi.

entendre

entendre que depuis luy il n'y avoit eu parmi les Grecs aucun grand perſonnage. Pour moy je dirois de cet exploit d'Aratus, que c'eſt le dernier des exploits des Grecs, & qu'il eſt comparable aux exploits les plus merveilleux tant par l'audace, que par la fortune, comme le fit voir d'une maniere bien ſenſible ce qui arriva bien-toſt aprés. Car les Megariens, quittant le parti d'Antigonus, ſe joignirent à Aratus, les Trezeniens & les Epidauriens ſuivirent leur exemple, & entrerent dans la Ligue des Achéens.

Plutarque appelle cet exploit d'Aratus, le dernier des exploits des Grecs.

Les fruits de cet exploit.

Aratus à ſa premiere ſortie courut toute l'Attique, & paſſa à Salamine qu'il pilla ſe ſervant des troupes des Achéens comme de troupes qu'il auroit tirées de priſon pour les employer à tout ce qu'il voudroit. Il renvoya libres & ſans rançon les priſonniers Atheniens, ce qui fut comme la premiere ſemence de leur revolte contre les Macedoniens. Il attira auſſi dans la Ligue des Achéens le Roy Ptolemée en luy laiſſant l'Intendance de la Guerre, & en le nommant Generaliſſime de leurs troupes ſur terre & ſur mer. Cela luy acquit une ſi grande reputation & un tel credit parmi les Achéens, que s'il eſtoit défendu par la Loy de l'élire Capitaine General toutes les années, on l'éliſoit au moins de deux années l'une, & que de fait ou par ſes conſeils il commandoit tousjours ſans aucune diſcontinuation. Car on voyoit clairement qu'il n'y avoit ni richeſſes, ni gloire, ni amitié des Rois, ni avantage de ſa propre patrie,

Il renvoye ſans rançon les priſonniers Atheniens.

Il attire dans la Ligue des Achéens le Roy Ptolemée.

Il le nomme Generaliſſime de leurs troupes.

Aratus éleu General de deux années l'une.

ni aucun autre bien de quelque nature qu'il puſt eſtre, qu'il préferaſt à l'avantage & à l'accroiſſement des Achéens. Il eſtoit perſuadé que les villes, qui ſont foibles par elles-meſmes, ſe maintiennent & ſe conſervent par leur union avec les autres, comme attachées & liées au bien commun, & qu'il en eſt d'elles comme des parties du corps, qui ne ſe nourriſſent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entre elles, & qui, dés qu'elles ſont ſeparées, ne prennent plus de nourriture, & viennent enfin à ſe corrompre & à ſe pourrir. De meſme on voit les villes déperir par tout ce qui rompt leur ſocieté, & ſe fortifier au contraire & s'accroiſtre lorſque devenuës parties d'un grand corps, elles participent à la prévoyance commune, qui eſt cet eſprit de vie qui les anime & les entretient.

L'union maintient les villes quelque foibles qu'elles ſoient.

Il en eſt des villes d'un Etat, comme des parties du corps.

Prévoyance commune, l'eſprit de vie qui nourrit & conſerve les villes.

Voyant donc que les plus braves de ſes voiſins eſtoient libres & avoient leurs Loix, & ne pouvant ſupporter que les Argiens fuſſent dans la ſervitude, il entreprit de ſe deffaire du Tyran Ariſtomaque, qui les tenoit aſſujettis, & ſe fit un point d'honneur de rendre à cette ville ſa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit receuë, & en meſme-temps d'adjouſter une ville ſi puiſſante à la ligue des Achéens. Il trouva des gens aſſés hardis pour tenter cette entrepriſe. A leur teſte eſtoient Eſchyle & Charimenes le Devin, mais ils n'avoient point d'eſpée, car il eſtoit défendu d'avoir des armes chés ſoy, le Tyran ayant eſtabli de groſſes peines contre ceux chés qui on en

Aratus entreprend de délivrer Argos du Tyran Ariſtomaque.

Aratus élevé à Argos.

Le Tyran Ariſtomaque avoit defendu aux Argiens

auroit trouvé. Pour remedier à cet inconvenient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bestes de somme qui portoient quelques meschantes hardes, & les envoya à Argos.

d'avoir des armes chés eux.

Aratus fait faire à Corinthe de petits poignards, & les envoye à Argos.

Charimenes le Devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent tres-faschés, & laissant là Charimenes, ils continuerent seuls l'entreprise. Charimenes, s'en estant apperceu, fut si transporté de colere, qu'il alla declarer les conjurés dans le moment qu'ils partoient desja pour aller poignarder le Tyran. Se voyant donc descouverts, la plupart se hasterent de s'enfuir & se retirerent à Corinthe.

Grande faute de ceux qui avoient conspiré contre le Tyran.

Peu de temps aprés Aristomaque fut tué par ses domestiques, & avant qu'on pust donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus

Aristomaque tué par ses domestiques.

Le Devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent tres-faschés.] Ils vouloient avoir la gloire d'executer seuls cette grande action; mais s'ils estoient faschés, c'estoit une grande imprudence de le tesmoigner & de continuer l'entreprise sans y appeller le Devin & son ami.

Charimenes, s'en estant apperceu, fut si transporté de colere, qu'il alla declarer les conjurés.] Eschyle & ses compagnons ne devoient-ils pas s'attendre à cette avanture, aprés l'affront qu'ils venoient de faire à Charimenes & à son ami? Dans une affaire si delicate & si perilleuse il n'y a pas de plus grande imprudence que d'offenser un homme instruit.

Peu de temps aprés Aristomaque fut tué par ses domestiques.] Il ne faut pas confondre cet Aristomaque, tué par ses domestiques, avec Aristomaque qui fut jetté dans la mer à Cenchrées. Le premier eut pour successeur à la Tyrannie Aristippe; & le second succeda à cet Aristippe, & surpassa tous les autres Tyrans en cruauté. Je suis surpris que Polybe n'ait rien dit de cet Aristippe qui se saisit de la Tyrannie aprés le premier Tyran Aristomaque.

Aristippe usurpe la Tyrannie.

detestable Tyran que le premier, se saisit de la domination. Sur l'heure mesme Aratus prit avec luy tous ceux des Achéens, qui estoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette ville, ne doutant point que les Argiens ne fussent tres-disposés à le soustenir. Mais comme il trouva le peuple desja tout accoustumé à la servitude, & sousmis volontairement au joug, & que personne ne parut pour se joindre à luy, il se retira, n'ayant fait par son expedition qu'attirer aux Achéens une grosse affaire, car on les accusoit d'avoir commencé la guerre en pleine paix, & ils furent appellés en justice devant les Mantinéens.

Aratus marche pour secourir Argos.

Cette marche d'Aratus attire aux Achéens une grosse affaire.

La cause fut plaidée sans qu'Aratus comparust, & Aristippe luy-mesme la poursuivit si vivement, qu'il gagna & qu'il fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Et comme il haïssoit & craignoit également Aratus, il complotta de le faire tuer avec l'aide du Roy Antigonus qui s'estoit presté à sa vengeance. Desja il y avoit par tout de leurs émissaires, qui n'espioient que l'occasion d'executer leur dessein. Mais il n'y a point de si bonne, ni de si seure garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraye affection

Aristippe fait condamner les Achéens à une amende de cinq cents escus.

Il complotte de faire tuer Aratus.

L'affection des sujets, la plus seure garde des Princes.

Sur l'heure mesme Aratus prit avec luy tous ceux des Achéens, qui estoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette ville.] Je crains que Plutarque n'ait confondu icy les temps. Selon Polybe cette action d'Aratus ne fut pas faite lorsqu'Aristippe eut succedé à Aristomaque; mais du temps du second Aristomaque, à moins qu'on ne dise qu'Aratus fit deux fois la mesme tentative sur Argos avec le mesme succés. V. Polybe liv. II.

de ceux qui luy ſont ſouſmis, car lorſqu'une fois le peuple & les nobles ſont accouſtumés à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour luy, alors il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui ſe paſſe. Voilà pourquoy je veux interrompre icy le fil de mon recit, pour rapporter la maniere de vivre du Tyran Ariſtippe, cette maniere de vivre dont la Tyrannie, ſi enviée, & le faſte de la Monarchie, qu'on vante tant, & qui paroiſt ſi heureuſe, luy avoit imposé la neceſſité.

Ce que ſont à un Prince les ſujets qui craignent pour luy.

Ce Tyran, qui avoit pour allié le Roy Antigonus, qui nourriſſoit tant de troupes pour la ſeureté de ſa perſonne, & qui n'avoit laiſſé dans ſa ville aucun de ſes ennemis vivant, ne ſouffroit pas que ſes gardes fuſſent dans le Palais, il vouloit qu'ils fiſſent la garde en dehors dans les portiques qui eſtoient tout autour. D'abord aprés ſouper il chaſſoit tous ſes domeſtiques, fermoit ſur luy la porte de ſa cour, & avec ſa concubine il ſe retiroit dans une chambre haute, qui fermoit avec une trappe ſur laquelle il mettoit ſon lit, où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet eſtat, tousjours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mere de ſa concubine retiroit la nuit l'eſchelle par où il montoit à cette chambre, & l'enfermoit dans une autre chambre, & le lendemain matin elle la rapportoit, & appelloit ce merveilleux, cet heureux Tyran, qui ſortoit comme un ſerpent de ſon repaire.

Maniere de vivre du Tyran Ariſtippe.

Difference bien sensible entre un Tyran & un Prince juste.

Au lieu qu'Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu & par la force des Loix, une domination perpetuelle, paroissoit devant tout le monde avec une robe toute simple & un meschant manteau, & se monstrant par tout l'ennemi irreconciliable de tous les Tyrans, il a laissé une posterité qui dure de nos jours, & qui est honorée & respectée de tout le monde. Et parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui nourrissent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trappes, comme autant de remparts pour leur seureté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente non plus que les lievres, & aucun d'eux ne laisse aprés luy ni maison, ni race, ni tombeau qui en conserve une memoire honorable.

Peu de Tyrans se garantissent d'une mort violente.

Leur posterité rare.

Frequentes entreprises d'Aratus sur Argos tousjours inutiles.

Il estoit parvenu une fois à gagner le haut de la muraille.

Aratus ayant donc souvent tasché de surprendre Aristippe & à la desrobée, & à force ouverte, & de luy enlever Argos, il manqua tousjours son entreprise. Une fois entre autres il estoit parvenu jusqu'à planter les eschelles, & à gagner le haut de la muraille, suivi de peu de gens, & avec un tres grand danger; il avoit mesme passé au fil de l'espée tous les gardes qui estoient accourus au

Il a laissé une posterité qui dure de nos jours.] Polycrate, à qui Plutarque adresse cette vie, estoit un des descendants d'Aratus, & il avoit deux fils qui continuerent encore sa race qui avoit desja duré trois cents cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

Non plus que les lievres.] Il prend l'exemple des lievres, comme des animaux les plus timides & qui sont tousjours cachés dans des trous. Cependant toute leur timidité n'empesche pas qu'ils ne meurent presque tous de mort violente.

ſecours. Mais dés que le jour parut, le Tyran eſtant tombé ſur luy de tous coſtés, ceux d'Argos comme ſi ce n'euſt pas eſté pour leur liberté qu'Aratus euſt combattu, & qu'ils euſſent ſeulement préſidé aux combats des Jeux Neméens, ſe tinrent là les bras croiſés, ſpectateurs équitables & nullement partiaux. Cependant Aratus ſe défendoit avec beaucoup de courage, & il receut un coup de pique qui luy perça la cuiſſe de part en part, il ne laiſſa pas de demeurer maiſtre du poſte où il combattoit, & s'y maintint tout le jour juſqu'à la nuit ſans en eſtre repouſſé, quoyqu'il euſt continuellement les ennemis ſur les bras. Si ſes forces luy euſſent permis de ſouſtenir le combat toute la nuit, il ſeroit venu à bout de ſon entrepriſe, car le Tyran ne penſoit qu'à prendre la fuite, & il avoit desja envoyé ſur ſes vaiſſeaux une grande partie de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais perſonne n'en donna advis à Aratus; d'ailleurs il manquoit d'eau, & ne pouvoit ni agir, ni ſe ſouſtenir à cauſe de ſa bleſſure. Il prit donc le parti de ramener ſes ſoldats, & renonçant à la voye de la ſurpriſe, il eut recours à la force ouverte, & ſe jetta avec toute ſon armée dans les terres d'Argos, qu'il pilla & fourragea.

Les Argiens préſidoient à ces jeux. C'eſt une ironie amere contre les Argiens.

Il eſt bleſſé d'un coup de pique ſur la muraille.

Grande valeur d'Aratus.

Il ſe retire & ſe jette ſur les terres d'Argos.

Il eut là un grand combat contre le Tyran prés de la riviere de Charés, & en cette occaſion il s'attira le blaſme de s'eſtre retiré de la meſlée tres-mal à propos, & d'avoir abandonné laſchement la victoire. Car ſes autres troupes, de l'aveu de

Il donne un grand combat contre le Tyran.

tout le monde, avoient vaincu l'ennemi de leur costé, & l'avoient poursuivi fort loin, & luy du sien, sans estre pressé par les ennemis à qui il avoit affaire, mais par une défiance du succés, & par une terreur panique, il se retira plein de trouble & en grand desordre dans son Camp. Ses gens, revenus de la poursuite, trouverent tres-mauvais qu'aprés avoir rompu les ennemis, & leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient perdu, ils manquassent cependant d'élever un trophée d'une victoire que personne ne pouvoit leur disputer.

Il est accusé d'avoir abandonné la victoire par trop de défiance.

Aratus, honteux de ces reproches, resolut de donner un second combat pour le seul trophée. Aprés avoir donc laissé reposer ses troupes un jour, il mit le lendemain son armée en bataille. Mais voyant que les troupes du Tyran estoient augmentées par un renfort qui leur estoit arrivé, & qu'elles se preparoient à combattre avec plus d'audace & de confiance, il n'osa hazarder le combat, & se retira, aprés avoir demandé une tréve pour enlever ses morts. Cependant par la douceur & par les graces de sa conversation, & par sa grande experience dans la politique il effaça cette faute, il attira la ville de Cleones dans l'alliance des Achéens, & fit celebrer dans cette ville les Jeux Neméens comme des jeux qui avoient pris là leur naissance, & qui par consequent luy appartenoient plus justement qu'à toute autre ville. Les Argiens qui ne vouloient pas ceder

Il se resout à donner un second combat.

Il n'ose le hazarder & se retire.

Comment il effaça sa faute.

Ville de l'Argolide entre Corinthe & Argos.

Ces jeux furent instituës à Nemée, qui est à une demi-lieuë de Cleones.

ceder cet honneur, les firent auſſi celebrer de leur coſté dans leur ville, & ce fut alors pour la premiere fois que la franchiſe & la ſeureté, que l'on avoit données de tout temps à ceux qui ſe preſentoient pour combattre à ces jeux, furent violées, les Achéens ayant fait vendre comme ennemis tous ceux qui avoient combattu aux jeux d'Argos, & qui avoient repaſſé ſur leurs terres, ſi violent & ſi implacable eſtoit Aratus dans la haine qu'il avoit conceuë contre les Tyrans.

Franchiſe & ſeureté données de tout temps à ceux qui ſe preſentoient pour combattre aux grand jeux de la Grece.

Violées dans cette occaſion par Aratus.

Peu de temps aprés informé qu'Ariſtippe formoit le deſſein de ſurprendre Cleones, mais qu'il le craignoit à cauſe du voiſinage de Corinthe où il demeuroit actuellement, envoya par tout ſes ordres pour aſſembler les troupes, & leur ayant fait prendre des vivres pour pluſieurs jours, il deſcendit à Cenchrées dans la veuë de provoquer Ariſtippe par cette ruſe, & de luy donner l'envie de profiter de ſon abſence pour attaquer les Cleonéens. Cela réüſſit comme il l'avoit penſé, car Ariſtippe ſe preſenta en meſme-temps avec ſon armée devant Cleones. Mais Aratus eſtant retourné le ſoir meſme à Corinthe qu'il eſtoit desja nuit cloſe, & ayant diſpoſé des gardes par tous les chemins, il marcha à la teſte des Achéens qui le ſuivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté, & d'allegreſſe, que non ſeulement ils firent leur marche, mais entrerent dans Cleones la meſme nuit, & ſe mirent en bataille,

Ruſe d'Aratus pour exciter Ariſtippe à attaquer Cleones.

ſans qu'Ariſtippe en euſt eu le moindre vent.

Aratus attaque les troupes d'Ariſtippe, les renverſe & les met en fuite.

Le lendemain à la pointe du jour les portes eſtant oüvertes, & les trompettes ayant donné le ſignal, il fondit ſur les ennemis avec de grands cris de victoire, & les chargea avec tant de furie qu'il les renverſa du premier choc, les mit en fuite, & les pourſuivit par le chemin qu'il luy parut que le Tyran avoit deu pluſtoſt prendre pour s'enfuir, car cette campagne eſtoit coupée de pluſieurs traverſes & de pluſieurs routes. La pourſuite dura juſqu'à Mycenes. Le Tyran fut attrapé par un Cretois, nommé Tragiſcus, & eſgorgé ſur le champ, ſelon le rapport de Dinias, & il y eut plus de quinze cents des ennemis tués. Aratus ayant remporté une victoire ſi eſclatante & ſans avoir perdu un ſeul homme, ne put pourtant ſe rendre maiſtre de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté, car Agias & le jeune Ariſtomaque s'y jetterent avec les troupes du Roy, & s'en emparerent.

Ariſtippe attrapé dans ſa fuite & eſgorgé.

Cette grande action fit taire la calomnie & ceſſer les diſcours injurieux, les brocards, & les plaiſanteries de ceux, qui, pour flatter les Tyrans, & pour leur plaire, alloient diſant que le ventre du General des Achéens commençoit à ſe brouiller quand il falloit ſe preparer à combattre ; que dés que les trompettes donnoient le ſignal, il avoit des eſtourdiſſements & des vertiges, & que quand le mot eſtoit donné, & que les troupes s'eſbranſloient pour aller à la charge, il demandoit à ſes Lieutenants & à ſes Capitaines ſi l'affaire deman-

Brocards que les amis des Tyrans laſchoient contre Aratus.

doit sa presence, car le dé en estoit jetté, & s'il ne pouvoit pas aller un peu au loin attendre l'évenement de cette journée. Et ces bruits avoient si fort prévalu, que les Philosophes mesmes dans leurs escoles recherchant si le battement du cœur & le changement de visage dans les occasions, qui paroissent terribles, sont des marques de timidité, ou si ce ne sont que des indices de quelque défaut de temperament, ou de quelque frigidité naturelle, ne manquoient jamais de citer Aratus en exemple, comme un excellent General, mais à qui ces accidents arrivoient toutes les fois qu'il falloit combattre.

Jusqu'à quel point ces mauvais bruits avoient prévalu contre Aratus.

Aprés qu'il eut deffait & tué Aristippe, il chercha les moyens de ruiner Lysiades, qui avoit usurpé la domination de la ville de Megalopolis sa patrie. Ce Lysiades avoit naturellement le cœur grand & noble, & estoit plein d'une genereuse ambition. Il n'avoit pas fait comme la plus-part des autres Souverains, il ne s'estoit pas laissé aller à commettre cette injustice pour satisfaire son intemperance & son avarice, mais poussé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant fol-

Lysiades Tyran de Megalopolis.

Son caractere.

Car le dé en estoit jetté.] Il y a dans le Grec βεβλῆσθαι γὰρ τὸν ἀστραγάλους. Il veut dire que le signal estant donné, l'affaire estoit engagée de maniere qu'il n'y avoit plus moyen de s'en dédire ni de reculer. Amiot a fait icy une faute tres-grossiere, car il a traduit *parce qu'il estoit blessé aux talons.* Il n'y a rien dans le texte qui puisse fonder ce sens. L'Interprete Latin n'y a pas esté trompé.

Mais poussé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant follement receu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la Tyrannie.] Ce Lysiades estoit comme Platon

lement receu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la Tyrannie, comme si c'estoit l'estat du monde le plus desirable & le plus heureux, il s'estoit fait Tyran, pour parvenir à cette felicité tant vantée. Mais bientost aprés saoul des peines & des embarras qu'entraisne la Monarchie, portant envie à la tranquillité & au bonheur d'Aratus, & aussi craignant un peu les embusches qu'il luy dressoit, il changea de sentiment & forma un dessein tres-beau & tres-louable, premierement de se desrober à la haine, de se délivrer de ses craintes, & de congedier la garnison & les satellites qu'il estoit obligé de tenir autour de luy pour le garder, & ensuite de se rendre le bienfaicteur de sa patrie.

Fausses idées de la Tyrannie combien funestes aux jeunes gens.

Genereuse resolution du Tyran Lysiades.

Ayant donc fait venir Aratus, il déposa la Tyrannie, & fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens, qui touchés d'une action si genereuse, exalterent extrêmement sa vertu, & l'éleurent sur le champ leur Capitaine General. D'abord il se piqua de surpasser la gloire d'Aratus, & fit

Il dépose la Tyrannie, & fait entrer sa ville dans la ligue des Achéens.

Les Achéens l'élisent leur General.

nous represente Alcibiade, qui par ambition auroit voulu estre Tyran d'Athenes, & non seulement d'Athenes, mais du monde entier, & à qui Socrate fait voir les dangers qui accompagnent cette ambition si injuste. On peut voir le second Alcibiade. Ceux qui ne recherchent la Tyrannie que par des veuës d'ambition & de gloire sont plus aisés à ramener. Aussi Lysiades désabusé déposa bientost la Tyrannie.

Et fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens.] Il est estonnant qu'on ait si constamment receu dans le texte une faute aussi grossiere que celle qui est dans toutes les éditions ; μετηκόσμησεν est ridicule. Il faut restablir comme dans un mſ. μετηκόμισεν.

plusieurs entreprises, qui ne paroissoient pas necessaires, entre autres il declara la guerre aux Lacedemoniens. Aratus eut beau s'y opposer de tout son pouvoir, tous ses efforts ne parurent que des effects de l'envie. Lysiades fut éleu General pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui vouloit que le commandement fust donné à un autre; car, comme nous l'avons dit, Aratus ne commandoit que de deux années l'une. Lysiades fut assés heureux pour parvenir à son troisiéme Generalat, & il commandoit alternativement avec Aratus, mais estant entré contre luy dans une inimitié declarée, & l'ayant souvent accusé en plein Conseil des Achéens, il se descria tellement par cette conduite, qu'il fut chassé, car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu sincere & solide. Et comme Esope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oyseaux, pourquoy ils le fuyoient dés qu'ils le voyoient, & que les petits oyseaux luy respondirent qu'ils craignoient que tout d'un coup il ne*

Il declare la guerre aux Lacedemoniens, malgré Aratus.

Il est éleu General pour la seconde fois.

Son troisiéme Generalat.

Il se brouille avec Aratus, & est chassé.

Fable d'Esope appliquée à Lysiades.

Car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu sincere & solide.] Et quand cela est, il ne se peut que tost ou tard ce qui est contrefait ne se démente. A la longue le mensonge ne tient pas contre la verité. On peut dire à ces mœurs contrefaites qui attaquent une vertu solide, ce que la lime dit au serpent:

——— *Fragili quærens illidere dentem,*
Offendes solido. Horat. sat. 1. liv. 11.

*Et comme Esope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oyseaux, pourquoy ils le fuyoient.] Cette fable du coucou & des oyseaux n'est pas aujourd'huy dans le recueil que nous avons des fables d'Esope; mais il y en a une du faucon & des oyseaux à laquelle celle-cy fait allusion.

devinst faucon, la mesme chose arriva à Lysiades. Il resta tousjours dans l'esprit des hommes un soupçon qu'il n'estoit pas changé de bonne foy, & qu'il conservoit tousjours cet esprit de Tyrannie, tout prest à le faire esclater à la premiere occasion.

On soupçonnoit qu'il n'estoit pas changé de bonne foy.

Aratus acquit une nouvelle reputation par tout ce qu'il fit contre les Etoliens, car comme les Achéens vouloient à toute force leur donner la bataille sur les confins de Megare, & que le Roy de Lacedemone, Agis, venu avec son armée, les excitoit à les attaquer, Aratus s'y opposa tres-fortement. Il soustint toutes les injures & tous les reproches dont on l'accabla en le taxant de lascheté & de foiblesse, & par la vaine crainte d'une fausse infamie, il n'abandonna point les veuës sages qu'il avoit pour le bien public. Il se retira devant les ennemis, leur laissa passer tranquillement le mont Gerania, & leur permit d'entrer dans le Peloponese sans les combattre. Mais dés qu'il eut veu qu'en passant ils s'estoient saisis de la ville de Pellene, ce ne fut plus le mesme homme, il ne differa plus, & sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avoit avec luy, & marcha aux ennemis, devenus plus foibles par leur victoire qui les jetta dans le

Sage conduite d'Aratus contre les Etoliens.

La crainte d'une fausse infamie ne doit pas faire abandonner les veuës qui vont au bien public.

Montagne de l'Attique entre Megare & Corinthe.

Moment qu'Aratus choisit pour attaquer les Etoliens.

Il resta tousjours dans l'esprit des hommes un soupçon qu'il n'estoit pas changé de bonne foy.] Car s'il avoit esté changé de bonne foy, & qu'il eust despouillé cet esprit de Tyrannie, auroit-il attaqué un homme aussi vertueux & aussi sage qu'Aratus, & le plus grand ennemi des Tyrans ?

desordre & dans l'insolence. En effect ils ne furent pas plustost entrés dans la ville de Pellene, que tous les soldats se débanderent & se disperserent par les maisons, se poussant les uns les autres, & en venant aux mains entre eux pour le butin, & les Generaux & les Capitaines enlevoient les femmes & les filles, & leur mettoient leurs casques sur la teste, afin qu'aucun autre ne s'en saisist, & que les casques marquassent les maistres à qui elles appartenoient.

Desordre des Etoliens, quand ils furent maistres de Pellene.

Les Officiers mettent leurs casques sur la teste des femmes & des filles qu'ils prennent.

Pendant qu'ils sont dans cette occupation, on les advertit qu'Aratus arrive & qu'il va tomber sur eux. Voilà d'abord l'effroy qui les saisit, comme il est vraysemblable dans un si grand desordre, & avant que les derniers soient advertis du peril, les premiers, trouvant en teste les Achéens aux portes & dans les fauxbourgs, prennent la fuite desja deffaits, & fuyant ainsi à vau de route, ils jetterent l'espouvante parmi ceux qui se rallioient pour venir à leur secours, tellement qu'ils ne sçavoient à quoy se déterminer. Dans cette confusion & dans ce tumulte, une des captives, fille d'Epigethes, d'une des plus nobles maisons de Pellene, & qui estoit d'une beauté singuliere, & d'une taille majestueuse, qui la faisoit remarquer sur toutes les autres, estoit assise dans le temple de Diane, où le Capitaine, qui l'avoit prise, l'avoit refugiée, luy ayant mis sur la teste son casque ombragé de trois grands pennaches. Cette fille, entendant ce grand desordre, se leve prom-

Histoire singuliere d'une belle captive refugiée dans le temple de Diane.

ptement pour s'enfuir. Quand elle fut sur la porte du temple, & que du haut du perron elle jetta les yeux sur les combattants, ayant encore sur sa teste ce casque à trois pennaches, ses Cytoyens, frappés d'admiration, crurent voir une figure plus respectable, & plus majestueuse qu'une figure humaine, & les ennemis la regarderent comme une veritable Divinité, tellement que saisis de frayeur & d'estonnement, ils n'eurent plus la force de se défendre.

Fable que les Pelleniens debitoient de la statuë de Diane qui estoit dans leur ville.

Les habitans de Pellene disent que la statuë de la Déesse Diane demeure ordinairement enfermée sans qu'on y touche, mais que quand la grande Prestresse la remuë de sa place & qu'on la porte en procession, personne n'ose la regarder en face, & que tout le monde en destourne les yeux, car la veuë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes, mais par tout où elle passe, elle rend les arbres steriles, & fait tomber tous les fruits. Ils adjoustent que c'est cette formidable statuë que la grande Prestresse tira du temple en cette occasion, & que luy tournant tousjours le visage du costé des Etoliens, elle les mit hors d'eux-mesmes, & leur osta le sens & l'entendement. Il est vray qu'Aratus, dans les Memoires qu'il a laissés,

Memoires d'Aratus.

Car la veuë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes.] Voilà donc une ancienne rancune que cette Déesse conservoit encore contre toute la race des hommes, depuis l'insolence d'Acteon. Elle faisoit encore perdre le sens à tous ceux qui la regardoient.

Il est vray qu'Aratus, dans les Memoires qu'il a laissés, n'a rien escrit de semblable.] Aratus n'a-

n'a

n'a rien escrit de semblable. Il dit seulement qu'ayant rompu & mis en fuite les Etoliens, il estoit entré dans la ville pesle mesle avec les fuyards, qu'il les en avoit chassés de vive force, & qu'il en avoit tué sept cents. Cet exploit fut fort celebre, & on le regarda comme un des plus grands qui eussent esté faits. Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force qu'il semble que ce n'est pas un tableau qu'on voit, mais la chose mesme, tant le sujet y est vivement & naïvement representé.

Le Peintre Timanthes avoit peint ce combat d'Aratus.

Cependant plusieurs peuples & Princes s'estant ligués contre les Achéens, Aratus se hasta de faire amitié & alliance avec les peuples d'Etolie. Il se servit pour cet effect du secours de Pantaleon, un des plus puissants d'entre eux & qui avoit le plus d'autorité & de credit. Par son entremise non seulement il conclut la paix, mais il moyenna une Ligue offensive & défensive entre les deux Nations des Etoliens & des Achéens. Ensuite, comme il desiroit passionnément d'affranchir Athenes,

Aratus fait alliance avec les Etoliens.

Pantaleon un des plus puissants des Etoliens.

La passion qu'avoit Aratus d'affranchir Athenes

voit garde de rapporter dans ses Memoires des faits si fabuleux, & qui n'estoient sans doute que dans la bouche du peuple.

Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force.] Je m'estonne que Pline n'ait pas fait mention de ce tableau parmi les ouvrages qu'il rapporte de Timanthes. Et je m'estonne encore que quelque grand Peintre de nos jours n'ait peint ce sujet, qui seroit certainement un beau tableau. Pline dit de ce Timanthes qu'il avoit beaucoup d'esprit, que dans ses ouvrages on descouvroit plus de choses qu'il n'en peignoit, qu'estant grand par son art, il estoit encore plus grand par son esprit, & qu'en peignant un Heros, il avoit employé tout ce que la peinture avoit de force. Liv. xxxv. x.

du joug des Macedoniens. il encourut en cela le blasme des Achéens, & donna à sa reputation une rude atteinte parce qu'il essaya de surprendre le port du Pirée pendant une tréve qu'il avoit avec les Macedoniens. Mais Aratus nie formellement le fait dans ses Memoires, & accuse de cette infraction le mesme Erginus avec lequel il avoit recouvré la forteresse de Corinthe. Car il dit que cet Erginus attaqua ce port en son particulier; qu'ayant voulu l'escalader, son eschelle rompit; qu'estant poursuivi, il nomma plusieurs fois Aratus, & l'appella à son secours, comme s'il estoit present, & qu'il eschappa par cette ruse qui trompa les ennemis. Mais cette justification paroist peu vraysemblable, car quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fust mis dans la teste un si grand dessein, s'il n'avoit eu Aratus pour Capitaine, & s'il n'eust receu des troupes, & pris mesme

Il est accusé d'avoir essayé de surprendre le Pirée pendant une tréve.

Aratus se justifie de ce reproche dans ses Memoires.

Sa justification peu vraysemblable.

Et qu'il eschappa par cette ruse qui trompa les ennemis.] Car les ennemis entendant Erginus qui appelloit Aratus à son secours, crurent qu'Aratus estoit là effectivement avec des troupes pour le soustenir, & sur cela ils cesserent de le poursuivre.

Car quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien nation, se fust mis dans la teste un si grand dessein.] Ce raisonnement de Plutarque est tres-sensé & tres-solide. Cependant on pourroit dire, pour appuyer la justification d'Aratus, que cet Erginus aprés le succés de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu estre tenté d'employer cet argent à ramasser quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il estoit bien seur de tirer une grande recompense s'il réüssissoit. Les diverses tentatives qu'Aratus fit depuis sur ce port, tesmoignent un peu contre luy, mais elles ne sont pas une preuve bien seure. Aratus pouvoit fort bien s'estre mis dans la teste le projet d'Erginus, & avoit voulu l'executer.

de luy l'ordre & le temps de l'execution? Et c'eſt ce qu'Aratus fit aſſés voir dans la ſuite; car il n'attaqua pas le Pirée deux fois & trois fois ſeulement, mais à pluſieurs repriſes, comme les amants infortunés ne ſe laſſent point de faire tousjours de nouvelles tentatives auprés de leurs maiſtreſſes.

Aratus eſtoit pour le port du Pirée, comme les amants infortunés ſont pour leurs maiſtreſſes.

Tous ces mauvais ſuccés ne le rebuterent point, au contraire, comme dans toutes ſes attaques ſon eſperance n'avoit eſté trompée que d'un moment, & qu'il n'avoit preſque tenu à rien qu'il n'euſt réüſſi, il tiroit tousjours de là un nouveau prétexte de nourrir ſon audace, & de s'opiniaſtrer dans ſon deſſein. Une fois entre autres ayant eſté repouſſé, & fuyant au travers de la plaine de Thriaſie, il ſe rompit la jambe, de ſorte qu'il fut obligé d'eſſuyer pluſieurs inciſions pendant qu'on le traitoit, & qu'il fut long-temps dans la neceſſité de ſe faire porter en litiere dans ſes campagnes.

Repouſſé à une attaque, & fuyant, il ſe romps une jambe.

Aratus porté en litiere dans ſes campagnes.

Antigonus eſtant mort, & ſon fils Demetrius luy ayant ſuccedé, Aratus n'en pourſuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athenes, & n'en eut que plus de meſpris pour les Macedoniens. C'eſt pourquoy ayant eſté deffait dans une bataille prés de Phylacie par Bithys, l'un des Lieutenants du Roy Demetrius, & un grand bruit s'eſtant reſpandu d'un coſté qu'il eſtoit priſonnier, & de

C'eſt Antigonus Gonatas fils de Demetrius Poliorcete. Son fils Demetrius II. luy succeda.

Aratus deffait en bataille par Bithys Lieutenant de Demetrius.

Et c'eſt ce qu'Aratus fit aſſés voir dans la ſuite.] Sur ces mots du texte ἐδήλωσε ϗ αὐτὸς ὁ Ἄρατος, à la marge du mſ. de la Bibliotheque de ſaint Germain, on lit qu'il faut eſcrire, ἐδήλωσεν αὖθις ϗ ὁ Ἄρατος, & je croy cette leçon fort bonne.

l'autre qu'il avoit esté tué, Diogene, qui commandoit au Pirée, escrivit à Corinthe une lettre par laquelle il ordonnoit aux Achéens *de se retirer de Corinthe attendu qu'Aratus estoit mort.* Quand cette lettre fut portée à Corinthe, il se trouva qu'Aratus y estoit present. Ainsi les Envoyés de Diogene, aprés avoir donné un grand sujet de discourir & de rire d'une si plaisante avanture, s'en retournerent tout confus. Le Roy de Macedoine mesme fit partir un vaisseau dans lequel il ordonnoit *qu'on luy envoyast Aratus pieds & poings liés.*

Plaisante avanture d'une lettre que Diogene escrit aux Achéens de Corinthe.

Demetrius ordonne aux Atheniens de luy envoyer Aratus pieds & poings liés.

En cette occasion les Atheniens surpasserent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer, pour faire leur cour aux Macedoniens, jusques là qu'ils se couronnerent de chapeaux de fleurs sur les premieres nouvelles qu'ils receurent qu'Aratus estoit mort. Aratus, irrité de cette ingratitude & de cette bassesse, mena d'abord contre eux son armée & s'avança jusqu'au parc de l'Académie; mais fléchi par leurs prieres, il ne leur fit aucun mal. Les Atheniens ayant reconnu sa vertu, & voulant profiter de la mort de Demetrius pour recouvrer leur liberté, l'appellerent à leur secours. Alors Aratus, quoyqu'il y eust cette année-là un autre General des Achéens, & qu'il fust luy-mesme obligé de garder le lict pour une longue maladie dont il estoit attaqué, ne laissa pas de se faire porter dans une litiere pour aller rendre ce service à Athenes.

Lasche flatterie des Atheniens pour Demetrius.

Aratus mene son armée contre eux, & est appaisé par leurs prieres.

Les Atheniens l'appellent à leur secours.

Malade, il se fait porter en litiere à Athenes.

Dés qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogene, qui

commandoit la garnison, de remettre le Pirée, le fort de Munichia, Salamine, & Sunium entre les mains des Atheniens pour la somme de cent cinquante talents, dont Aratus en fournit vingt de son bien propre. En mesme-temps les Eginetes, & ceux d'Hermione se joignirent aux Achéens, & la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple. De sorte que comme les Macedoniens se trouverent alors embarrassés de guerres contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considerablement augmentée, veu mesme que les Etoliens entrerent dans leur parti. Aratus, qui vouloit accomplir son ancienne promesse, & qui estoit fasché de voir si prés de luy la Tyrannie establie à Argos, profita de cette conjoncture, envoya vers Aristomaque luy remonstrer *qu'il feroit bien de remettre sa ville en liberté, de la joindre à la Ligue des Achéens, d'imiter la generosité de Lysiades, & d'aimer mieux estre le General d'une si puissante nation, avec l'estime & les benedictions de tout le monde, que le Tyran d'une seule ville, avec la haine & le mespris de tous les gens de bien, & nuit & jour en grand danger de sa personne.*

Negociation qu'il fait avec Diogene en faveur des Atheniens.

Cinquante mille escus. Generosité d'Aratus.

Il persuade au jeune Aristomaque de renoncer à la Tyrannie.

Grande maxime.

Aristomaque escouta ses remonstrances, & le pria de luy envoyer cinquante talents afin qu'il pust payer & congedier les troupes qu'il avoit

Et d'aimer mieux estre le General d'une si puissante nation, avec l'estime & les benedictions de tout le monde.] Cette remonstrance est tres-sage, & le principe tres-vray; mais je dis davantage, il vaut mieux pour un Prince estre l'arbitre des nations par sa justice, que de devenir leur maistre par ses conquestes & par ses usurpations.

appellées. L'argent ayant esté fourni sur l'heure, Lysiades, qui estoit encore Capitaine General, & qui avoit l'ambition de vouloir que cette negociation fust regardée des Achéens comme son ouvrage, descria Aratus auprés d'Aristomaque, luy disant qu'il estoit l'implacable ennemi des Tyrans, & qu'il ne devoit attendre de luy aucune grace, & luy insinuant qu'il devoit se remettre plustost entre ses mains, qu'entre celles d'un ennemi si redoutable, & auquel il ne devoit pas se fier. Aristomaque le crut, & ainsi Lysiades eut tout l'honneur d'avoir amené le Tyran dans la Ligue des Achéens. Ce fut en cette occasion sur tout que le Conseil des Achéens fit paroistre l'affection dont ils estoient portés pour Aratus, & la foy qu'ils avoient en luy, car Aratus s'estant opposé à ce qu'Aristomaque fust receu, ils le chasserent en colere. Ensuite lorsqu'Aratus s'estant laissé gagner, eut changé d'advis, & qu'il parla en plein Conseil pour l'admettre, ils accorderent tout ce qu'il voulut, passerent le decret, receurent les Argiens & les Phliasiens dans la Ligue, & l'année suivante ils nommerent Aristomaque Capitaine General.

Ruse de Lysiades pour avoir l'honneur d'avoir amené Aristomaque dans la Ligue des Achéens.

Affection que les Achéens tesmoignent à Aratus en cette rencontre.

Aristomaque éleu General des Achéens.

Aristomaque qui se voyoit estimé & honoré des Achéens, & qui brusloit d'envie d'entrer à main armée dans la Laconie, appella Aratus, qui estoit alors à Athenes. Aratus luy escrivit pour luy conseiller de renoncer absolument à cette expedition, ne voulant point que les Achéens s'attaquassent à Cleomene, qui estoit un jeune homme

Aratus escrit à Aristomaque pour le destourner de faire la guerre aux Lacedemoniens.

fier, audacieux, & dont les plus grands dangers ne faisoient qu'augmenter la reputation & la puissance. Mais Aristomaque s'estant opiniastré à cette entreprise, Aratus obeït & se rendit à l'armée. Cleomene se presenta en bataille devant eux prés de Pallantium, & Aratus ayant empesché Aristomaque d'accepter le combat, Lysiades luy fit sur cela une grosse affaire auprés des Achéens, de sorte que l'année suivante il brigua contre luy le Generalat, & luy fit teste, mais Aratus eut la pluralité des suffrages, & fut eleu General pour la douziéme fois.

Caractere de Cleomene Roy de Sparte.

Aratus élu General pour la douziéme fois.

Cette année-là il fut deffait par Cleomene prés du mont Lycée, & ayant pris la fuite il s'égara la nuit & passa pour mort. Ce fut pour la seconde fois que le bruit de sa mort fut respandu parmi les Grecs. S'estant donc sauvé, & ayant ramassé le débris de ses troupes, il ne compta pour rien de se retirer en seureté, mais se servant habilement de l'occasion, lorsque personne ne s'y attendoit, & ne pensoit pas mesme que cela pust jamais arriver, il tomba tout à coup sur les Mantinéens; alliés de Cleomene, & s'estant rendu maistre de leur ville, il y mit garnison, declara citoyens tous les estrangers qui s'y estoient establis, & luy seul il acquit aux Achéens vaincus ce qu'ils n'auroient osé esperer, quand mesme ils auroient esté vainqueurs.

Il est battu par Cleomene.

Aratus battu, se rend maistre de Mantinée dans sa fuite.

Les Lacedemoniens estant entrés une seconde fois en armes dans les terres des Megalopolitains, Aratus marcha au secours de ces derniers, mais il

Il refuse encore le combat contre Cleomene.

n'eut garde d'en venir aux mains avec Cleomene, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, & il resista fortement aux Megalopolitains qui vouloient le forcer à combattre. Car outre qu'il n'estoit pas naturellement trop porté à hazarder des batailles, il se trouvoit alors fort inferieur en forces à son ennemi, & sentant son courage refroidi par la vieillesse, & son ambition chastiée par de mauvais succés, il craignoit d'attaquer un jeune homme audacieux, ardent, & enflé par des prosperités inesperées. Enfin il pensoit que si Cleomene par sa temerité & par son audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point, luy, il devoit chercher à conserver par beaucoup de précaution & de sagesse celle qu'il avoit desja.

Grand principe d'Aratus.

La bataille s'engage malgré luy.

Cependant l'Infanterie legere s'estant esbranslée, & ayant poussé les Spartiates jusques dans leur Camp où elle entra avec eux, les soldats se disperserent dans les tentes pour les piller. Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant

Enfin il pensoit que si Cleomene par sa temérité & par son audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point.] Cecy renferme un grand principe. Des Generaux qui n'ont encore acquis aucune gloire, peuvent la chercher par l'audace & la temerité, mais ceux qui en ont desja doivent plustost penser à la conserver par la précaution & par la sagesse, & ne rien donner au hazard,

Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant ses troupes sur le bord d'un ravin où elles s'estoient avancées, il les empescha de passer.] Deux raisons purent empescher Aratus de mener ses troupes suivre son infanterie legere; la premiere, la difficulté des lieux où il falloit les engager; & la seconde, plus forte encore, c'est qu'il voyoit l'aile droite des Spartiates en bataille devant luy, & toute preste à tomber sur les

ses

ſes troupes ſur le bord d'un ravin, où elles s'eſtoient avancées, il les empeſcha de paſſer. Lyſiades au deſeſpoir de cette manœuvre, & traitant mille fois Aratus de laſche, appella ſa cavalerie pour la mener ſouſtenir ceux qui pourſuivoient les Ennemis, la priant de ne pas trahir leur victoire, & de ne pas l'abandonner quand il combattoit pour ſon pays. Ainſi ayant aſſemblé autour de luy beaucoup de bonnes troupes, & des gens choiſis, il alla charger l'aile droite des Spartiates avec tant de furie, qu'il la rompit & la mit en fuite. Mais comme il la pourſuivit avec une ardeur trop inconſiderée & avec un deſir de gloire trop emporté, il ſe laiſſa attirer dans des lieux tortueux, heriſſés d'arbres, & coupés par de grands foſſés, où Cleomene, ſe repliant ſur luy, le chargea ſi rudement qu'il tomba mort ſur la place en ſe défendant avec beaucoup de valeur, & en combattant le plus beau & le plus glorieux de tous les combats aux portes de ſa patrie. Tout le reſte de ſa cavalerie, prenant la fuite, ſe jetta dans le corps de bataille, & mettant le deſordre dans cette infanterie, elle remplit toute l'armée d'effroy & y communiqua ſa fuite & ſa deffaite.

Il empeſche ſes troupes de paſſer un ravin.

Il eſt traité de laſche par Lyſiades.

Ardeur trop inconſiderée de Lyſiades.

Lyſiades tué.

Le plus beau & le plus glorieux des combats.

La plus grande partie de ce malheur fut rejettée ſur Aratus qui parut avoir abandonné mal à propos Lyſiades. Les Achéens, qui ſe retiroient en colere, le forcerent de les ſuivre juſqu'à Ægium. Là

Le malheur de cette deffaite rejetté ſur Aratus.

troupes, qui n'auroient pu paſſer le ravin ſans ſe rompre & ſans donner par ce deſordre un grand avantage à l'ennemi.

le Conseil s'estant assemblé, ils resolurent de ne plus fournir d'argent à Aratus & de ne plus luy entretenir des troupes estrangeres, & luy declarerent que s'il vouloit continuer la guerre, il n'avoit qu'à le faire à ses despens. Aratus, se voyant traité si indignement, fut sur le point de leur rendre leur sceau, & de déposer le Generalat. Mais aprés avoir pensé en luy-mesme, & rappellé sa raison, il eut patience pour l'heure, & bien-tost aprés menant les Acheens à Orchomene, il donna un grand combat à Megistonus, beau-pere de Cleomene, le battit, luy tua trois cents hommes, & le prit luy-mesme prisonnier. Et comme il avoit accoustumé de commander de deux années l'une, quand son tour revint, & qu'on l'appella aprés l'élection, il refusa la charge, & à sa place Timoxene fut éleu General.

Les Achéens prennent la resolution de ne plus fournir de l'argent à Aratus.

Aratus indigné est sur le point de quitter le Generalat.

Il mene les Achéens à Orchomene & gagne un grand combat.

Deux ans aprés il refuse la charge de General.

La cause qu'on allegue de son refus, qu'il estoit mescontent du peuple & fort irrité contre luy, ne paroist pas vraye, la seule veritable c'est l'estat où il trouvoit les affaires des Achéens, & les malheurs dont il les voyoit menacés. Car Cleomene n'alloit plus doucement & insensiblement à ses desseins & ne gardoit plus de mesures, comme il faisoit auparavant, quand les Ephores s'opposoient à ses veuës & contrebalançoient sa puissance. Mais aprés avoir fait mourir tous ces Magistrats, partagé les terres, & donné droit de bourgeoisie à quantité d'estrangers, il se rendit maistre absolu de Lacedemone sans que personne le controllast, & alors il s'attacha

La veritable cause de ce refus.

Par quelle voyes Cleomene s'estoit rendu maistre absolu dans Lacedemone.

tout de bon aux Achéens, & demanda hautement qu'on l'éleust General de la Ligue. Voilà pourquoy on blasme fort Aratus de ce que dans une si grande tourmente, & dans un orage si furieux qui bouleversoit entierement toutes les affaires, luy qui estoit le pilote, il avoit abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau, lorsqu'il auroit esté beau & honneste de le prendre mesme par force s'il ne l'avoit pas eu, & de pourvoir ainsi au salut commun aux despens mesme de sa vie. Ou, s'il desesperoit des affaires & des forces des Achéens, il devoit plustost ceder à Cleomene, que de rendre une seconde fois tout le Peloponese barbare par tant de garnisons de Macedoniens, que de remplir le chasteau de Corinthe d'armes Gauloises & Illyriennes, & que d'aller prendre des gens, qu'il avoit battus si souvent dans les combats, dont il avoit plusieurs fois surpris la politique dans ses traités, & qu'il accabloit d'injures dans ses Memoires, pour les establir maistres dans toutes ses villes en les appellant alliés pour adoucir par un beau nom la honte d'une action si lasche.

Cleomene demande d'estre éleu General de la Ligue.

Blasme que l'on donnoit à Aratus.

En quelle occasion un homme de bien peut prendre par force le gouvernail.

Lorsqu'il auroit esté beau & honneste de le prendre mesme par force s'il ne l'avoit pas eu.] Car dans ces temps d'orage un homme qui a fait de si grandes actions, & qui se sent capable de servir utilement sa patrie, peut prendre par force le commandement. L'Histoire en fournit les exemples.

Il devoit plustost ceder à Cleomene.] Car il auroit esté plus honneste & plus glorieux pour les Achéens, d'avoir un Roy de Sparte pour General de la Ligue, que de voir par leur dissention le Peloponese rendu barbare par tant de garnisons de Macedoniens, de Gaulois, d'Illyriens, &c.

On dira que Cleomene estoit un homme violent, injuste, un veritable Tyran, je le veux, mais il descendoit des Heraclides, & il avoit Sparte pour patrie, de laquelle il valloit mieux prendre le dernier citoyen, que de choisir le premier des Macedoniens pour l'establir chef de la Ligue, au moins pour ceux qui sçavent faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs. Car mesme Cleomene ne demandoit ce Generalat aux Achéens que pour faire de grands biens aux villes en reconnoissance de ce grand honneur & d'un si glorieux titre. Au lieu qu'Antigonus n'eut pas plustost esté declaré Generalissime & sur terre & sur mer, qu'il ne voulut jamais accepter cette charge qu'on ne luy eust donné la Citadelle de Corinthe pour loyer de ses peines & de ses travaux, imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esope, qui ne voulut jamais monter sur son cheval qu'il ne l'eust auparavant bridé. Antigonus de mesme ne voulut jamais, pour ainsi dire, monter sur les Achéens, qui l'en prioient & qui l'en sollicitoient par leurs ambassades & par leurs decrets, qu'il ne les eust bridés par la Garnison qu'il mit dans la Citadelle, & par les ostages qu'il exigea. Il est vray

Beau jugement de Plutarque.

Il estoit honteux aux Grecs d'obeïr à un autre qu'à un Grec.

Antigonus III. declaré Generalissime des Achéens, se fait donner la forteresse de Corinthe.

La fable d'Esope du Cheval & du Cerf appliquée à Antigonus.

Imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esope.] C'est la mesme Fable qu'Horace a si bien placée dans l'Epistre x. du 1. Liv.

Cervus equum, pugna melior, communibus herbis
Pellebat.

Cette Fable est dans le Recueil d'Esope, mais on prétend qu'avant luy le Poëte Stesichore s'en estoit servi en parlant aux Hymeriens, qui alloient establir des gardes à Phalaris.

qu'Aratus se refcrie sur cela & qu'il se justifie sur la necessité qui le contraignit ; mais Polybe asseure que long-temps avant cette necessité, se défiant de l'audace trop entreprenante de Cleomene, il avoit traité secretement avec Antigonus, & avoit attitré les Megalopolitains pour demander au Conseil des Achéens qu'on appellast Antigonus. Car les Megalopolitains estoient les plus exposés aux courses & aux pilleries de Cleomene, dés qu'il y avoit la moindre guerre. Phylarque escrit la mesme chose, mais il ne faudroit pas adjouster beaucoup de foy à cet historien, s'il n'estoit appuyé du tesmoignage de Polybe, car toutes les fois qu'il parle de Cleomene, il entre dans une espece d'enthousiasme par le zele qu'il a pour luy, & il fait dans son histoire comme dans un veritable plaidoyer, il s'attache tousjours à charger l'un, & à justifier l'autre.

Aratus cherche à se justifier.

Polybe destruit sa justification. Tout ce fait est detaillé dans son II. Livre.

Partialité de l'Historien Phylarque pour Cleomene.

Les Achéens perdirent donc la ville de Mantinée, que Cleomene leur prit pour la seconde fois. Et ayant ensuite esté deffaits dans une grande bataille prés d'Hecatonbæon, ils furent si consternés de cet échec, qu'ils envoyerent d'abord des Ambassadeurs à Cleomene le prier de se rendre à Argos pour y recevoir le Generalat & se mettre à la teste des troupes ; mais Aratus n'eut pas plustost eu advis qu'il venoit, & qu'il estoit desja prés de Lerne avec son armée, qu'effrayé de son arrivée, il envoya au devant de luy des Ambassadeurs pour le prier de ne venir que comme vers des amis & des

Mantinée prise & les Acheens deffaits par Cleomene.

Prés de la ville de Dymes ou Dymée dans l'Achaïe.

Les Achéens envoyent prier Cleomene de recevoir le Generalat.

Lerne, ville au dessus d'Argos.

Aratus s'oppose à Cleomene.

alliés seulement avec trois cents hommes, & que s'il avoit quelque défiance, il n'avoit qu'à demander tels ostages qu'il voudroit. Cleomene, prenant cette priere pour une mocquerie & pour un outrage, s'en retourna sur l'heure, & escrivit au Conseil des Achéens une lettre toute pleine de plaintes & d'invectives contre Aratus. Aratus en escrivit aussi de son costé sur le mesme ton contre Cleomene, & dans ces injures ils se porterent tous deux à un tel excés, qu'il n'y a sorte d'infamies qu'ils ne dissent de leurs mariages & de leurs femmes.

Injures atroces qu'Aratus & Cleomene s'escrivent reciproquement.

Cleomene declare la guerre aux Achéens.

Cleomene, piqué jusqu'au vif, envoya un heraut declarer la guerre aux Achéens, & il s'en fallut fort peu qu'il ne leur enlevast la ville de Sicyone par une intelligence qu'il avoit avec des traistres; mais ayant manqué son coup, il se retira & alla tomber sur Pellene, qu'il prit aprés en avoir chassé le General des Achéens. Peu de temps aprés il prit la ville de Phenée, & celle de Pentelée. Bientost aprés les Argiens se joignirent à luy, & les Phliasiens receurent garnison, de sorte qu'il ne resta presque plus rien d'asseuré aux Achéens de tout ce qu'ils avoient conquis, & qu'Aratus se trouva dans un grand embarras & dans un grand trouble, voyant tout le Peloponese en bransle, & toutes les villes prestes à se soulever par les pratiques de ceux qui ne demandoient que des nouveautés, car rien ne demeuroit dans une assiette tranquille, & il n'y avoit personne qui fust con-

Villes qu'il leur prend.

Grand embarras d'Aratus.

tent de l'estat où l'on se trouvoit, parmi les Sicyoniens mesme & parmi les Corinthiens on en descouvrit beaucoup qui avoient intelligence avec Cleomene, & que le desir de gouverner eux-mesmes avoit rendu depuis long temps tres-mal intentionnés pour le bien public.

Aratus condamne à mort tous ceux des Sicyoniens qui furent convaincus d'avoir intelligence avec Cleomene.

Aratus ayant receu l'autorité de les juger en dernier ressort, condamna à mort tous ceux de Sicyone qu'il trouva convaincus de cette corruption. Et ayant voulu ensuite rechercher ceux de Corinthe pour les faire punir, il souslevа le peuple, qui estoit desja malade de la mesme maladie, & qui estoit las du Gouvernement des Achéens. S'estant donc tous assemblés dans le temple d'Apollon, ils envoyerent prier Aratus de s'y rendre, resolus de le tuer, ou de le prendre prisonnier avant que d'en venir à une revolte declarée. Aratus vint menant luy-mesme son cheval par la bride, comme ne se défiant de rien & n'ayant aucun soupçon. Quand il parut à la porte du temple, plusieurs se leverent & se mirent à l'accabler d'injures & de reproches, & luy avec un visage posé & asseuré, & avec des paroles pleines de douceur, il leur commanda de se rasseoir, & de ne pas tant crier en se tenant ainsi debout avec beaucoup de confusion & de desordre. Il fit mesme rentrer ceux qui estoient à la porte, & en leur parlant doucement, il s'esloignoit du temple au petit pas, comme cherchant quelqu'un à qui donner son cheval. S'estant desrobé de cette maniere insensiblement, & parlant sans au-

Grand danger qu'Aratus courut à Corinthe, & la maniere dont il s'en tira.

cune émotion & ſans aucun trouble aux Corinthiens, qu'il rencontroit, & les preſſant de ſe rendre au temple, quand il ſe vit prés de la Citadelle, avant qu'on ſe fuſt apperceu de ſon deſſein il ſe jetta ſur ſon cheval, & aprés avoir donné ordre à Cleopater, qui commandoit la garniſon, de bien garder ſa citadelle, il piqua à toute bride & alla à Sicyone ſuivi ſeulement de trente ſoldats, tous les autres l'ayant abandonné & s'eſtant diſperſés de coſté & d'autre.

Il ſe retire à Sicyone.

Un moment aprés les Corinthiens, advertis de ſa fuite, envoyerent des gens le pourſuivre, & ces gens n'ayant pu l'atteindre, ils firent venir Cleomene, & luy remirent leur ville. Mais il ne crut pas avoir tant gagné en recevant leur ville, qu'il crut avoir perdu par la fuite d'Aratus qu'ils avoient laiſſé eſchapper. Cleomene donc, aprés que ceux qui habitoient le quartier de la mer, appellé Acte, ſe furent joints à luy, & luy eurent ainſi livré leurs villes, il environna la Citadelle d'une bonne muraille & d'un retranchement paliſſadé.

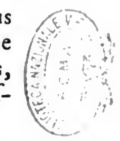
Les Corinthiens remettent leur ville à Cleomene.

C'eſtoit toute la coſte de l'Achaïe.

Cependant Aratus arrivé à Sicyone, pluſieurs des Achéens ſe rendirent auprés de luy. On tint une aſſemblée generale, & là il fut encore éleu General avec une autorité ſouveraine, & il fut reduit à ſe faire une Garde de ſes propres Citoyens. Aprés avoir gouverné les affaires des Achéens pendant trente-trois ans, & avoir touſjours eſté le premier de la Grece en reputation & en puiſſance, il ſe trouvoit alors abandonné, pauvre, perſecuté, & porté comme

Aratus éleu encore General.

comme sur une planche du naufrage de sa patrie au milieu de la plus horrible tempeste & des plus grands dangers, car les Etoliens luy refuserent le secours qu'il leur demandoit, & la ville d'Athenes, qui estoit tres-portée à le favoriser, en fut empeschée par Euclide & par Micion.



Aratus avoit à Corinthe une maison & beaucoup d'argent. Cleomene n'y toucha point & ne souffrit point qu'on y touchast, mais il envoya chercher les principaux amis d'Aratus & ses gens d'affaires, & leur ordonna d'en avoir soin, & de le garder pour luy en rendre compte dans la suite. Et en particulier il luy envoya Tripylus, & pour la seconde fois son beau pere Megistonus, luy faire de sa part toute sorte de grandes promesses, & luy offrir cependant une pension de douze talents, qui estoit le double de celle qu'il recevoit du Roy Ptolemée, & pour cela il ne demandoit que d'estre declaré General des Achéens, & que de garder conjointement avec eux la Citadelle. Aratus respondit *qu'il ne gouvernoit pas les affaires, mais que les affaires le gouvernoient.*

Grands ménagements de Cleomene pour Aratus.

Il luy envoye des gens pour le gagner & pour luy offrir une pension de douze mille escus.

Pension que le Roy Ptolemée faisoit à Aratus.

Responſe d'Aratus aux propositions de Cleomene.

Cleomene prit cette responſe pour une deffaite & pour une mocquerie, se jetta d'abord dans les terres de Sicyone qu'il pilla & ravagea, & se tint trois mois devant la ville avec son armée, Aratus ne se démentant point pour cela, & déliberant en luy-mesme s'il recevroit Antigonus pour luy livrer la Citadelle, car Antigonus ne vouloit le secourir qu'à cette condition.

Cleomene se jette dans les terres de Sicyone.

Déliberation d'Aratus.

Ville Maritime de l'Achaïe à l'extrémité du Golfe de Corinthe.

Les Achéens s'eſtant rendus à Ægium pour y tenir une aſſemblée, y appellerent Aratus. Mais comme Sicyone eſtoit inveſtie par les troupes de Cleomene, il y avoit du danger à en ſortir. D'ailleurs ſes citoyens le retenoient par leurs prieres, & ne vouloient pas ſouffrir qu'il expoſaſt ſa perſonne en paſſant ainſi au travers des Ennemis. Les femmes meſme & les enfants l'environnoient comme leur pere commun & leur ſauveur, & ſe tenoient pendus à ſon cou en le conjurant & en verſant des torrents de larmes. Aratus, quoyqu'attendri, les raſſeura, les conſola, & montant à cheval, il ſe rendit ſur la coſte de la mer avec dix de ſes amis ſeulement, & avec ſon fils qui entroit dans l'âge de l'adoleſcence. Ayant trouvé là quelques vaiſſeaux à l'ancre, ils s'embarquerent & arriverent heureuſement à Ægium où ſe tenoit l'aſſemblée, & où il fut reſolu qu'on appelleroit Antigonus, & qu'on luy remettroit la Citadelle; Aratus luy envoya meſme ſon fils parmi les autres oſtages.

Grande affection que ceux de Sicyone teſmoignent à Aratus.

Il arrive heureuſement à Ægium.

Les Achéens appellent Antigonus, & Aratus luy envoye ſon fils en oſtage.

Les Corinthiens furent tellement irrités de ce decret & de l'action d'Aratus, qu'ils pillerent tout ſon argent, & qu'ils donnerent ſa maiſon à Cleomene; & comme Antigonus venoit à grandes journées avec ſon armée, qui eſtoit de vingt mille hommes de pied & de quatorze cents chevaux, Aratus avec les Magiſtrats & les principaux Offi-

Les Corinthiens irrités, pillent ſon argent & donnent ſa maiſon à Cleomene.

Aratus avec les Magiſtrats & les principaux Officiers de la Ligue.] Le Grec dit, μετὰ τῶν δαμιοργῶν. Car les Doriens appelloient de ce nom leurs Magiſtrats, leurs principaux Officiers. Δαμιοργ-

ciers de la Ligue alla par mer au devant de luy jusqu'à la ville de Peges à l'insceu des Ennemis, quoyqu'il ne s'asseurast pas trop sur Antigonus & qu'il se défiast des Macedoniens. Car il sçavoit qu'il ne s'estoit agrandi que par les maux qu'il leur avoit faits, & que l'ancienne haine qu'il avoit pour Antigonus, avoit esté le premier fondement de sa fortune, & comme le premier degré de son élevation. Mais voyant la necessité indispensable & l'occasion qu'il ne pouvoit éviter, & à laquelle ceux qui pensent commander, sont forcés d'obeïr, il en courut le hazard.

Ville maritime tout au bout du Golfe de Corinthe.

Moyens par lesquels Aratus s'estoit agrandi.

L'occasion force souvent d'obéïr ceux qui croyent commander.

Dés qu'Antigonus fut adverti qu'Aratus arrivoit en personne, il s'avança, fit à tous les autres un accueil honneste & sans aucune distinction marquée, mais pour Aratus, dez cette premiere entreveuë, il luy fit toutes sortes d'honneurs, & dans la suite l'ayant trouvé homme de bien & de tres-grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus intime, jusqu'à luy communiquer ses secrets les plus importants, & à se servir de luy dans ses plus grandes affaires. Aussi Aratus n'estoit pas seulement utile dans tout ce qui regardoit le gouvernement, mais d'un commerce tres-agreable & l'homme du monde le plus propre à estre auprés d'un Roy qui se trouvoit libre, & qui ne cherchoit qu'à se divertir & à passer le

Antigonus fait de grands honneurs à Aratus.

Aratus, l'homme du monde le plus propre à estre auprés d'un Roy.

γοὶ, παρὰ τοῖς Δωριεῦσιν οἱ ἄρχοντες τὰ δημόσια πράττοντες, ὥσπερ Ἀθήνησιν οἱ δήμαρχοι λέγονται. Hesych. Demiourgoi, *chés les Doriens sont les Magistrats qui font les affaires publiques, ceux que l'on appelle à Athenes* Demarques.

temps. C'est pourquoy Antigonus, quoyqu'alors encore fort jeune, n'eut pas plustost connu les mœurs & les grandes qualités de ce personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fust digne de l'amitié d'un Roy, le préfera non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les Macedoniens qu'il avoit à sa Cour, & continua de se servir de luy en toutes choses. Et le signe, que Dieu avoit fait paroistre dans les entrailles des victimes, eut son accomplissement. Car on raconte que peu de temps auparavant, comme Aratus offroit un sacrifice, on vit prés du foye deux vesicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe de graisse, & que le Devin prédit sur cela que deux ennemis, qui paroissoient irreconciliables, seroient bien-tost réünis dans une estroite amitié. Aratus mesprisa pour lors cette prédiction, car il n'adjoustoit pas autrement beaucoup de foy aux signes des victimes, ni à toutes les prédictions des Devins, & il aimoit à se servir de sa raison. Mais quelque temps aprés, comme la guerre alloit heureusement son train, & estoit fort avancée, Antigonus fit un grand festin dans la ville de Corinthe où il y eut beaucoup de gens priés, & où il fit placer Aratus à table à ses costés au-dessus de luy. Et quelques moments aprés, ayant commandé qu'on luy apportast un tapis pour se couvrir, il demanda à Aratus *s'il ne trouvoit pas qu'il fist grand froid?* Aratus ayant respondu *que le froid estoit tres-rude*, Antigonus le pressa de s'approcher encore plus de luy, & ses

Il n'avoit point de qualité qui ne fust digne de l'amitié d'un Roy.

Signe qui arriva à Aratus dans un sacrifice qu'il offroit.

Deux vesicules du fiel enveloppées dans une seule coiffe.

L'explication de ce signe.

Aratus n'adjoustoit pas beaucoup de foy aux signes des victimes, ni aux prédictions des Devins.

Grand festin qu'Antigonus fait à Corinthe, & l'honneur qu'Aratus y reçoit.

Officiers ayant apporté un grand tapis, ils les en enveloppèrent tous deux. Alors Aratus se ressouvenant de son sacrifice, se prit à rire, & conta au Roy le signe qui avoit paru, & la prédiction qui avoit esté faite. Mais cecy n'arriva que long-temps aprés le temps dont nous parlons.

Antigonus & Aratus envelopés du mesme tapis, accomplissement du signe.

Estant donc tous deux à Peges aprés avoir presté & receu les serments, ils marcherent contre les ennemis. Il y eut plusieurs grands combats sous les murs de Corinthe, Cleomene s'estant bien fortifié, & les Corinthiens se défendant avec beaucoup d'ardeur & de courage.

Pendant qu'on en est en ces termes, Aristote d'Argos, ami particulier d'Aratus, luy dépesche secretement un homme pour luy dire qu'il feroit revolter sa ville, s'il y venoit promptement avec quelques troupes. Aratus communiqua cette proposition à Antigonus, qui luy donna sur le champ quinze cents hommes, avec lesquels il s'embarqua en toute diligence à un port de l'Isthme, & arriva tres-promptement à Epidaure. Les Argiens, sans attendre son arrivée, allerent attaquer les troupes de Cleomene, les pousserent, & les enfermerent dans la citadelle. Cleomene, qui

Aristote d'Argos offre à Aratus de faire revolter sa ville, s'il veut y venir.

Aratus s'embarque avec des troupes pour aller faire revolter Argos contre Cleomene.

Alors Aratus se ressouvenant de son sacrifice, se prit à rire, & conta au Roy le signe qui avoit paru, & la prédiction qui avoit esté faite.] Le signe, ni la prédiction ne pouvoient avoir un accomplissement plus formel ni plus sensible. Antigonus & Aratus enveloppés d'un mesme tapis estoient les deux vesicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe. Cela devoit bien vaincre l'incredulité d'Aratus. Cependant il ne fit qu'en rire, grande sagesse pour un homme que la Philosophie n'avoit pas formé.

estoit à Corinthe, ayant appris ces nouvelles, craignit que si les ennemis se rendoient maistres d'Argos, ils ne luy coupassent le chemin de sa retraite, abandonna le chasteau de Corinthe la nuit mesme, & marcha au secours de ses gens. Il arriva à Argos avant qu'on eust eu le moindre vent de son approche, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais peu de jours aprés Aratus y estant arrivé de son costé, & le Roy Antigonus ayant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cleomene se retira à Mantinée.

Cleomene abandonne le chasteau de Corinthe, & va au secours de ses troupes à Argos.

L'arrivée d'Aratus & l'approche d'Antigonus l'obligent à se retirer à Mantinée.

Depuis ce moment toutes les villes du Peloponese se remirent entre les mains des Achéens. Antigonus s'empara du chasteau de Corinthe, & Aratus éleu General par les Argiens, leur persuada de donner à Antigonus tous les biens des Tyrans, & ceux de tous les traistres. Les Argiens, aprés avoir donné la torture à Aristomaque dans la ville de Cenchrées, le jetterent dans la mer. Sur quoy Aratus fut fort blasmé d'avoir laissé perir si injuste-

Aratus éleu General par les Argiens.

Il fait donner à Antigonus tous les biens des Tyrans & des traistres.

Aristomaque aprés avoir eu la torture est jetté dans la mer.

Le jetterent dans la mer.] L'Historien Phylarque exaggere extrêmement la mort de ce Tyran Aristomaque, comme si on luy avoit fait souffrir les supplices les plus cruels. Polybe le refute tres-solidement dans son 11. liv.

Sur quoy Aratus fut fort blasmé d'avoir laissé perir si injustement un homme qui n'estoit point meschant.] Plutarque me paroist suivre icy les impressions injustes que Phylarque pour noircir Aratus veut donner de la mort d'Aristomaque, dont il estoit grand partisan. Il auroit mieux fait de suivre Polybe, qui, dans son 11. liv. fait voir que cet Aristomaque meritoit des supplices beaucoup plus cruels que celuy d'estre jetté dans la mer, & que quand bien on luy auroit fait souffrir de plus grandes peines que celles dont parle Phylarque, il n'auroit pas encore assés souffert pour expier ce qu'il fit dans un seul jour, lorsqu'Aratus à la teste

ment un homme qui n'estoit point meschant, avec lequel il avoit esté en commerce, & qui à sa persuasion avoit déposé la Tyrannie, & avoit fait entrer sa ville dans la Ligue des Achéens. On luy imputoit encore plusieurs autres choses, on l'accusoit d'estre seul la cause qu'ils avoient donné à Antigonus la ville de Corinthe comme s'ils luy avoient donné un petit village; qu'ils avoient souffert qu'aprés avoir pillé Orchomene, il y mist une Garnison de Macedoniens; qu'ils avoient passé un decret qui portoit qu'on n'escriroit à aucun Roy, & qu'on n'envoyeroit aucune

Aratus blasmé.

Charges contre Aratus.

d'une troupe d'Achéens estant entré secretement dans Argos, & s'estant exposé au plus grand de tous les dangers, en combattant pour la liberté des Argiens, il fut obligé de se retirer, parce que la crainte du Tyran estoit si grande qu'aucun des Citoyens ne bransla pour le secourir. Aristomaque saisissant cette occasion d'assouvir sa cruauté, prétexta qu'il y avoit plusieurs des Argiens qui estoient d'intelligence avec les Achéens, & fit esgorger quatre vingts des plus considerables, aprés leur avoir fait donner la torture en presence de leurs parents. N'est-ce pas là un meschant homme? Il est vray qu'il avoit déposé la Tyrannie à la persuasion d'Aratus, & qu'en faveur de ce changement les Achéens luy avoient pardonné tous ses anciens crimes, luy avoient donné part à l'administration de leur Republique, & l'avoient mesme fait General de leurs troupes. Mais dés qu'il vit reluire des esperances plus favorables du costé de Cleomene, il oublia cette humanité des Achéens, il se separa & separa sa patrie de la Ligue des Achéens dans les temps les plus difficiles, & se tourna du costé de leurs ennemis, de sorte que lorsqu'il eut esté pris il falloit le mener par tout le Peloponese, & aprés l'avoir monstré à tout le monde, le faire mourir en public dans les supplices. Cependant un si meschant homme ne souffrit d'autre peine que d'estre jetté dans la mer pour quelques choses qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une assés bonne apologie d'Aratus, j'aurois voulu que Plutarque y eust fait quelque attention.

Ambaſſade à qui que ce puſt eſtre, que par la permiſſion d'Antigonus ; qu'ils s'eſtoient laiſſé forcer à nourrir & à payer la Garniſon Macedonienne, & qu'ils faiſoient des ſacrifices, des libations, & des jeux en l'honneur d'Antigonus, les Citoyens d'Aratus en ayant donné les premiers l'exemple, & receu dans leur ville Antigonus par le conſeil d'Aratus qui le regala dans ſa maiſon. Voilà les choſes dont ils le chargeoient tous, ne faiſant pas reflexion qu'aprés avoir remis à ce Prince les reſnes du gouvernement, Aratus entraiſné luy-meſme par l'impetuoſité de la licence Royale, n'avoit plus eſté maiſtre que de ſa voix toute ſeule, & dont encore il ne pouvoit ſe ſervir librement qu'avec beaucoup de danger. Car on voyoit clairement qu'il eſtoit tres-affligé de la pluſpart des choſes qui ſe paſſoient, ſur tout de ce qui ſe paſſa au ſujet des ſtatuës. Antigonus releva dans Argos toutes celles des Tyrans qu'Aratus avoit abattuës, & abattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient ſurpris la citadelle de Corinthe, hors une ſeule qui eſtoit celle d'Aratus meſme. Et quelques prieres qu'Aratus luy fiſt, il ne put jamais l'en empeſcher. Il ſemble auſſi que ce que

Aratus comment juſtifié par Plutarque.

Statuës qu'Antigonus releve & abat dans Argos.

Qu'aprés avoir remis à ce Prince les reſnes du gouvernement.] Car par une déliberation publique Antigonus avoit eſté nommé Generaliſſime des Achéens ſur terre & ſur mer, & on luy avoit donné la citadelle de Corinthe. Comment donc Aratus, aprés luy avoir cedé ſa place & remis les reſnes de l'Eſtat, auroit-il pu reſiſter à ſa puiſſance, n'eſtant plus que particulier, & n'ayant plus que ſa voix ſeule ?

Il ſemble auſſi que ce que les Achéens firent à Mantinée.] Le mot δοκεῖ du texte pourroit

les

les Achéens firent à Mantinée, ne se ressent point du tout de l'humanité & de la generosité des Grecs. Car s'estant rendu maistres de la ville par le moyen d'Antigonus, ils firent mourir les plus nobles & les plus considerables de ses habitants, & des autres ils vendirent les uns, & envoyerent les autres en Macedoine chargés de chaines, firent esclaves les femmes & les enfants, les vendirent, & de l'argent qui revint de cette vente, ils en partagerent le tiers entre eux, & les deux autres tiers, ils les donnerent aux Macedoniens. Mais on peut dire que tout cela se faisoit par un esprit de vengeance, & selon la loy des represailles. Car quoyque ce soit une chose horrible de traiter ainsi par

Inhumanités que les Achéens exercerent à Mantinée.

Loy des represailles.

s'expliquer. On lit dans un ms. διῳκεῖσθαι. Et je croy qu'il faut recevoir la correction qui paroist dans le ms. de la Bibliotheque de saint Germain, διοικεῖσθαι.

Mais on peut dire que tout cela se faisoit par un esprit de vengeance, & selon la loy des represailles.] Car les Mantinéens avoient envoyé demander aux Achéens une garnison pour se défendre contre les pratiques des Lacedemoniens. Les Achéens leur envoyerent trois cents de leurs Citoyens, & deux cents soldats estrangers. Quelque temps aprés ces Mantinéens, par la plus detestable de toutes les perfidies, esgorgerent cette garnison qu'ils avoient demandée. Que ne meritoient donc point des gens qui avoient commis un si horrible crime? Cependant les Mantinéens repris par les Achéens ne souffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens, & la vente des personnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus nobles & des plus considerables des Mantinéens, c'est un mensonge de Phylarque, qui a voulu encherir sur la verité, pour noircir les Achéens & Aratus. Mais quand mesme cela seroit vray, Polybe fait fort bien voir qu'il n'y avoit rien que les Mantinéens ne meritassent, & que si Aratus & les Achéens ne se porterent pas contre eux aux derniers excés de la vengeance, il faut attribuer cette moderation à leur humanité.

un excés de colere des peuples de mesme nation & de mesme origine, cependant dans la necessité, c'est, comme dit Simonide, une douceur, & non une dureté, de donner de l'allegement à un cœur qui souffre, & qui, enflammé de colere & bouffi de dépit, ne cherche qu'à les exhaler.

Comment Plutarque justifie ces cruautez des Achéens.

Mais sur ce qui se fit ensuite dans la mesme ville, il est impossible de justifier Aratus, & de donner à son action le moindre prétexte honneste & juste. Car les Argiens ayant receu d'Antigonus cette ville en don, & ayant resolu de la repeupler, Aratus fut choisi pour faire ce repeuplement, & estant Capitaine General, il ordonna par un decret que la ville ne seroit plus appellée *Mantinée*, mais *Antigonée*, qui est le nom qu'elle porte encore aujourd'huy. Ainsi il semble que par son moyen Mantinée, *l'aimable Mantinée*, comme Homere l'appelle, ne subsiste plus, & qu'à sa place on a une ville qui porte le nom de ceux qui ont ruiné & destruit ses habitants.

Beau jugement de Plutarque sur une action d'Aratus qui ne peut estre justifiée.

Antigonus donne Mantinée aux Argiens.

Aratus choisi pour aller la repeupler.

Il change son nom, & l'appelle Antigonée.

Dans le 11. liv. de l'Iliad.

Quelque temps aprés Cleomene, vaincu dans une grande bataille prés de Sellasie par Antigonus, se sauva à Sparte qu'il abandonna la nuit suivante & se retira à Alexandrie. Et Antigonus, aprés avoir fait à Aratus tous les traitements les plus humains, les plus gracieux, & les plus hon-

Cleomene battu par Antigonus prés de Sellasie. V. la vie de Philopœmen.

Il se retire à Alexandrie.

Et qu'à sa place on a une ville qui porte le nom de ceux qui ont ruiné & destruit ses habitants.] Plutarque marque tousjours l'amour qu'il a pour la Grece. Il n'y a rien de plus indigne que d'oster à une ville son ancien nom, pour luy donner le nom de celuy qui a esté la principale cause de sa ruine.

nestes, s'en retourna en Macedoine sur les nouvelles que les Illyriens y estoient entrés, & y estant tombé malade presque en arrivant, il nomma pour son successeur Philippe, fils de Demetrius, qui sortoit à peine de l'enfance, l'envoya dans le Peloponese, & luy ordonna sur toutes choses de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les villes, & qu'il voudroit se faire connoistre aux Achéens. Aratus luy fit le meilleur accueil qu'il luy fut possible, & le gouverna si sagement qu'il le renvoya en Macedoine plein d'affection pour luy, & dans les dispositions les plus favorables pour les interests de la Grece.

Antigonus s'en retourne en Macedoine, où il meurt de maladie.

Il nomme pour son successeur Philippe son nepveu, fils de Demetrius II.

Il luy ordonne de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils.

Aprés la mort d'Antigonus les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mespris pour la lascheté & pour la paresse des Achéens, car accoustumés à se défendre par des mains estrangeres, & à se tapir sous les armes des Macedoniens, ils passoient leur vie dans l'oisiveté & sans aucune discipline. Cela donna aux Etoliens l'audace de

Aprés la mort d'Antigonus les Achéens tombent dans la lascheté & dans la paresse.

Ce qui arrive à un Estat qui ne

Les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mespris pour la lascheté & pour la paresse des Achéens.] Polybe marque dans son IV. liv. que depuis que Cleomene avoit perdu son Royaume, les peuples du Peloponese, qui estoient las des premieres guerres, & qui croyoient que l'estat present des affaires dureroit tousjours, avoient entierement negligé les armes & le mestier de la guerre. Ce qui fait voir combien il est important d'entretenir les peuples & de les exercer dans le mestier des armes pendant les temps mesme les plus tranquilles.

Cela donna aux Etoliens l'audace de penser à s'emparer du Peloponese.] Il y avoit long-temps que les Etoliens ne pouvoient souffrir la paix, parce que pen-

Se défend que par des troupes estrangeres.

penser à s'emparer du Peloponese. Ils y entrent à main armée ; chemin faisant ils emmenent quelques troupeaux & quelque butin des terres de Patres & de Dyme, & se jettant sur Messene ils font un ravage horrible dans tout le pays des environs. Aratus, irrité de cette insolence & de cette perfidie, & voyant que celuy qui estoit cette année-là Capitaine General, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du temps, parce que son année alloit expirer, comme il estoit nommé pour luy succeder l'année suivante, il avança de cinq jours son Generalat pour courir au secours des Messeniens. Ayant donc assemblé les Achéens, dont ni les corps n'estoient plus endurcis à l'exercice des armes, ni les courages portés

Aratus avance son Generalat de cinq jours.

dant la paix ils estoient obligés de vivre à leurs despens, & qu'ils estoient accoustumés à ne vivre que de brigandages. Antigonus les avoit tenus en respect, mais aprés sa mort ils mespriserent l'enfance de Philippe, & ne chercherent que des prétextes pour faire la guerre aux peuples du Peloponese. Polyb. liv. IV.

Et voyant que celuy qui estoit cette année-là Capitaine General, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du temps, parce que son année alloit expirer.] Timoxene n'estoit nullement d'advis de cette expedition, parce qu'il n'avoit point du tout de confiance aux Achéens, à cause des raisons que je viens d'expliquer ; & comme il ne restoit que cinq jours de l'année de son Generalat, il estoit bien aise de gagner ce temps-là. Mais Aratus, indigné de l'audace des Etoliens, poursuivit la chose ardemment, & ayant retiré le sceau des mains de Timoxene, il escrivit sur l'heure à toutes les villes, & ordonna à toute la jeunesse capable de porter les armes de se trouver à jour marqué à Megalopolis. Ainsi Timoxene ne merite pas d'estre blasmé de n'avoir pas voulu hazarder le salut de sa patrie avec des troupes dont il connoissoit la lascheté & la paresse ; sur tout n'ayant que peu de jours à attendre pour sortir de charge & quitter le commandement.

à la guerre, il fut battu prés de Caphyes, & comme il fut accusé de s'estre porté en cette occasion *Il est battu prés de Caphyes, ville d'Arcadie.*

Il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accusé de s'estre porté avec plus d'ardeur que de prudence.] Quand le Lecteur sçait qu'Aratus fut battu prés de Caphyes, & qu'il fut accusé de s'estre porté avec plus d'ardeur que de prudence, il n'en est gueres plus avancé. Plutarque n'escrivant qu'une vie, n'a pas cru qu'il fust de son devoir de l'instruire davantage & de luy marquer les fautes qu'on reprochoit à Aratus dans cette occasion. Mais Polybe, qui escrivoit une histoire, ne l'a pas oublié, jugeant avec raison, que c'est ce qu'il y a de plus instructif. Aprés avoir détaillé l'action, il ramasse en un seul point de veuë les fautes qu'on reprochoit à Aratus, & je vais les rapporter, car cela ne peut qu'estre utile.

Le premier reproche, qu'on luy faisoit, c'estoit d'avoir usurpé le Generalat avant que le temps de Timoxene fust expiré, & d'avoir entrepris une chose dont le succés devoit luy paroistre fort douteux.

Le second, c'estoit d'avoir congedié mal à propos les Achéens & les Lacedemoniens, lorsqu'il voyoit les Etoliens au milieu du Peloponese, parce qu'il crut trop legerement que les Etoliens s'en retourneroient deux jours aprés.

La troisiéme faute dont on l'accusoit, c'estoit d'avoir engagé le combat avec peu de troupes, lorsqu'il pouvoit se retirer sans peril dans les villes voisines, pour assembler cependant les Achéens, & donner ensuite la bataille, quand il l'auroit jugé necessaire.

Enfin la quatriéme, qui estoit mesme la plus grande qu'on luy imputoit, c'estoit qu'ayant resolu de combattre, il avoit fait toutes choses avec tres-peu de conduite & beaucoup d'imprudence, car il avoit envoyé attaquer l'arriere-garde des ennemis avec sa cavalerie & son armure legere, aprés que leur avant-garde eut gagné les montagnes, au lieu qu'il devoit tomber sur l'avant-garde pendant qu'elle estoit dans la plaine, qui luy estoit favorable, & où il pouvoit tout esperer de ses gens pesamment armés.

Voilà les chefs d'accusation; Aratus y respondit & monstra que la perte qu'on luy imputoit, n'estoit pas arrivée par sa faute. Du reste s'il avoit fait quelque chose contre le devoir d'un bon Capitaine, il en demanda pardon, & pria qu'on examinast ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'Assemblée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre.

Accusé de s'estre mal conduit en cette occasion.

Le découragement où cela le jetta.

avec plus d'ardeur que de prudence, il se refroidit si fort dans la suite, & abandonna tellement les affaires & ses esperances, que les Etoliens luy ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point, leur laissa exercer dans le Peloponese toutes leurs insolences, & souffrit qu'ils y vescussent avec une licence desordonnée, comme si c'eust esté des gens qui dans un excés de desbauche n'eussent eu en veuë que de folastrer & de s'enyvrer.

Les Achéens appellent Philippe.

Voilà donc les Achéens encore obligés de tendre les mains à la Macedoine, & d'appeller le Roy Philippe pour le prier de prendre entre ses mains les affaires des Grecs, dans l'esperance que l'affection qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en luy, le rendroient doux & traitable & qu'ils en feroient tout ce qu'ils voudroient. Mais Apelles, Megareus, & quelques autres courtisans s'estant mis à calomnier Aratus auprés du Roy, ce prince presta l'oreille à leurs discours, favorisa dans le Conseil la faction contraire, & porta les Achéens à élire Eperatus pour leur Capitaine Ge-

Quelques courtisans de Philippe calomnient Aratus auprés de luy.

Ce prince trompé, favorise la faction opposée à Aratus.

Que les Etoliens luy ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point.] Polybe marque effectivement que dans la suite il se gouverna de maniere qu'on l'auroit plustost pris pour un sage Citoyen, que pour un grand Capitaine, qu'il se tint sans rien faire par le souvenir de l'échec qu'il avoit receu, qu'il laissa faire aux Etoliens tout ce qu'ils voulurent, & qu'il souffrit qu'ils se retirassent tranquillement, quoyqu'ils fissent leur retraite par des lieux estroits & difficiles, où il ne falloit, pour ainsi dire, qu'un trompete pour remporter sur eux une victoire entiere sans coup ferir.

neral. Mais cet Eperatus estant tombé d'abord dans le dernier mespris, & Aratus ne voulant plus se mesler des affaires, il ne se faisoit plus rien de bien, & Philippe reconnut alors qu'il s'estoit entierement trompé, & qu'il avoit pris un tres-meschant parti. Il se tourna donc encore du costé d'Aratus, se donna tout entier à luy, & voyant qu'aprés cette demarche ses affaires prosperoient visiblement, & que sa reputation & sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus dépendre que de luy comme du seul homme de qui venoient toute sa grandeur & toute sa gloire. Aussi il parut à tout le monde qu'Aratus estoit un excellent maistre, non seulement pour bien regler une Democratie, mais encore pour bien establir & constituer un Royaume. Car la droiture de ses intentions & la bonté de ses mœurs paroissoient dans toutes les actions de ce jeune Prince comme une couleur qui en rehaussoit tout l'esclat. En effect la moderation avec laquelle il traita les Lacedemoniens aprés la faute qu'ils avoient com-

Philippe détrompé, se tourne du costé d'Aratus.

Grand éloge d'Aratus.

La droiture des Ministres paroist dans les actions du Prince.

En effect la moderation avec laquelle il traita les Lacedemoniens aprés la faute qu'ils avoient commise contre luy.] Les Lacedemoniens avoient voulu changer la forme de leur Gouvernement & le reduire en Democratie, & ils avoient tué Adimas un des Ephores, & avec luy plusieurs autres Citoyens qui tenoient le parti des Rois. Les Ephores envoyerent à Philippe, qui venoit d'arriver de Macedoine, des Ambassadeurs pour justifier cette action. Ces Ambassadeurs trouverent le Roy prés de la montagne de Parthenie. Philippe leur dit, qu'ils s'en retournassent à Lacedemone, & que les Ephores luy envoyassent à Tegée des hommes qui pussent conferer avec luy sur les affaires presentes. Les Ephores luy envoyerent dix hommes des premiers de Sparte; ils furent introduits dans

mise contre luy, la sage conduite qu'il eut avec les Cretois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle, & son expedition contre les Etoliens, qui fut tres-heureuse, & tres-glorieuse, donnent à Philippe la gloire d'avoir esté assés prudent

Polybe la descrit en détail Liv. IV. & Liv. V.

le Conseil, & aprés avoir accusé Adimas de tout le desordre & fait à Philippe de grandes protestations de fidelité, ils se retirerent. Le Conseil fut fort partagé sur le traitement qu'il falloit faire aux Lacedemoniens. La pluspart, persuadés de leur mauvaise volonté, & sçachant qu'Adimas avoit esté tué pour avoir favorisé le parti de Philippe, & qu'ils avoient voulu faire alliance avec les Etoliens, estoient d'advis que le Roy en devoit faire un exemple, & les traiter comme Alexandre avoit traité les Thebains. Les autres, & de ce nombre estoient les plus vieux, remonstroient que cette punition estoit plus grande que la faute, que le Roy devoit se contenter de punir les auteurs de la sedition, leur oster leurs charges & les donner à ses amis. Quand ce fut au Roy à opiner, il dit que les fautes, que les Alliés commettoient en particulier les uns contre les autres, ne le regardoient point personnellement, & que sur cela il ne pouvoit que leur parler & leur escrire pour les porter à rentrer dans leur devoir, & pour leur faire connoistre qu'il remarquoit tout ce qui se passoit. Que pour ce qui estoit fait contre l'Alliance commune, Voilà, dit-il, ce qui doit estre puni en commun & d'un commun consentement; que les Lacedemoniens n'ayant rien fait ouvertement contre cette alliance, & promettant de faire tout ce qui seroit juste & raisonnable à son esgard, il ne seroit pas honneste de prendre contre eux des resolutions violentes, & qu'il paroistroit bien estrange que son pere aprés les avoir vaincus comme ses ennemis, n'ayant rien fait contre eux de cruel, luy pour de si legers sujets de plainte, il exerçast sur eux une vengeance si terrible. Cet advis passa, & c'est cette response pleine de sagesse & d'humanité, que Polybe nous a conservée, & qu'il attribuë à Aratus, parce qu'il n'est pas vraysemblable qu'un prince, qui n'avoit alors que dix-sept ans, eust pu parler de luy-mesme avec tant de moderation & de sagesse.

La sage conduite qu'il eut avec les Cretois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle.] Polybe parle bien des desordres & des seditions qui arriverent de ce temps-là en Crete. Mais il n'a point expliqué cette conduite, par laquelle Philippe sousmit en peu de jours toute l'Isle, & j'avouë que je n'en ay rien veu ailleurs.

Donnent à Philippe la gloire

pour

pour ſuivre de bons advis, & à Aratus celle d'avoir eſté aſſés habile pour les donner.

Il y a de la gloire à ſuivre un bon advis.

Ces grands ſuccés ne firent qu'augmenter la jalouſie & l'envie des courtiſans. Mais voyant que leurs calomnies ſecretes ne produiſoient rien, ils ſe mirent à le calomnier ouvertement & à luy rompre en viſiere à table avec la derniere inſolence & avec des plaiſanteries outrées, qui alloient juſqu'à la deriſion. Un ſoir meſme comme il ſe retiroit dans ſa tente aprés ſouper ils le pourſuivirent à coups de pierres, dequoy Philippe eſtant fort irrité, les condamna d'abord à une amende de vingt talents, & enſuite voyant qu'ils ruinoient ſes affaires & qu'ils ne faiſoient que brouiller, il les fit mourir. Mais bien-toſt enflé & corrompu par les faveurs de la Fortune, il pouſſa en dehors, comme autant d'abſcés, beaucoup de cupidités, & toutes tres-grandes, & ſa perverſité naturelle ayant ſurmonté & vaincu le déguiſement forcé dont il avoit voulu la cacher, deſcouvrit peu à peu, & fit paroiſtre à nud le vice de ſes mœurs. Premierement il fit une injure atroce au jeune Aratus en corrompant ſa femme. Ce commerce fut long-temps caché parce qu'il logeoit dans la meſme maiſon, où Aratus l'avoit receu.

Jalouſie & envie des courtiſan. contre Aratus.

Excés où elles les portent.

Punition que Philippe en fait.

Le mauvais naturel de Philippe ſe deſcouvre enfin.

Il corrompt la femme du fils d'Aratus.

Enſuite il commença à traiter plus durement les villes, & l'on voyoit viſiblement qu'il n'avoit

d'avoir eſté aſſés prudent pour ſuivre de bons advis.] Homere dit fort bien en quelque endroit de l'Iliade qu'un bon advis fait autant d'honneur à celuy qui le ſuit qu'à celuy qui le donne.

plus la mesme consideration pour Aratus, & qu'il s'esloignoit de luy. Le commencement de ses soupçons & de sa défiance vint de ce qui se passa à Messene: La division s'estant mise parmi les Messeniens, Aratus alla à leur secours, mais il y arriva un jour plus tard que Philippe qui le devança, & qui, dez qu'il fut arrivé, au lieu d'appaiser les habitants, les excita encore davantage les uns contre les autres, demandant d'un costé aux Gouverneurs & aux Magistrats s'ils n'avoient pas des loix pour se faire obeïr du peuple, & d'un autre costé demandant à ceux qui estoient à la teste du peuple s'ils n'avoient pas des mains pour s'en servir contre les Tyrans. Ainsi ces deux partis se confiant en luy, & pensant l'avoir chacun de son costé, les Gouverneurs & les Magistrats voulurent se saisir des harangueurs du peuple, & ceux-cy s'élevant avec le peuple contre les Magistrats & leurs Officiers, les tuerent, & tuerent avec eux plusieurs autres des plus considerables de la ville, de sorte qu'il y eut bien prés de deux cents hommes tués dans cette sedition.

Origine de l'esloignement que Philippe eut pour Aratus.

Philippe excite les Messeniens les uns contre les autres.

Philippe ayant commis cet acte si inhumain, & acharné encore davantage les Messeniens les uns contre les autres, Aratus arriva. D'abord il tesmoigna assés ouvertement qu'il supportoit avec peine ce procedé de Philippe, & il n'imposa point silence à son fils, qui le reprochoit à ce Prince avec beaucoup d'aigreur, & qui s'emportoit mesme jusqu'à luy dire des injures. Il paroissoit que ce

jeune Aratus estoit amoureux de Philippe. S'emportant donc contre luy en cette occasion, il luy dit en propres termes *qu'il ne le trouvoit plus beau depuis qu'il avoit fait une si vilaine action, mais qu'au contraire il le trouvoit tres-laid.* Philippe ne luy respondit rien, quoyqu'on s'attendist qu'il respondroit avec colere, & que pendant le discours d'Aratus, on l'eust entendu plusieurs fois se rescrier & murmurer; mais tendant la main à Aratus le pere, comme ayant pris fort doucement les grosses paroles que son fils luy avoit dites, & contrefaisant l'homme moderé & poli, il le fit sortir du theatre & le mena avec luy à la citadelle d'Ithome pour y faire un sacrifice à Jupiter & pour visiter la place, qui n'est pas moins forte que la Citadelle de Corinthe, & qui avec une bonne garnison est fort incommode pour ses voisins, & presque imprenable. Philippe y estant monté & ayant fait son sacrifice, le Devin luy apporta les entrailles du bœuf qu'il venoit d'immoler; il les prit entre ses mains & les monstra à Aratus & à Demetrius de Phare, en se penchant tantost vers l'un, & tantost vers l'autre, & leur demandant *ce qu'ils voyoient dans ces entrailles de la victime, & s'il garderoit la citadelle, ou s'il la rendroit aux Messeniens.* Alors Demetrius, se mettant à rire luy dit: *Si vous avés l'ame d'un Devin, vous la*

Le jeune Aratus amoureux de Philippe.

Les vilaines actions effacent la plus grande beauté.

Philippe mene Aratus à Ithome place forte de la Messenie.

Ce qui se passa au sacrifice qu'il offrit à Jupiter.

Bon mot de Demetrius de Phare à Philippe.

Et à Demetrius de Phare.] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Demetrius de Phalere.* Ce Demetrius de Phalere estoit mort il y avoit desja long-temps. Et Plutarque parle de Demetrius de Phare, qui estoit chef des Illyriens. Il en est souvent parlé dans Polybe.

Si vous avés l'ame d'un Devin,

rendrés, & si vous avés l'ame d'un Roy, vous retiendrés le bœuf par les deux cornes, designant par ce bœuf le Peloponese, & luy insinuant que s'il tenoit la Citadelle d'Ithome, & celle de Corinthe, tout le Peloponese luy seroit sousmis & entierement sous son obéïssance. Mais Aratus fut long-temps sans proferer une seule parole. Philippe le pria donc de luy dire ce qu'il pensoit. Alors il luy dit : *Philippe, il y a en Crete plusieurs grandes montagnes fort escarpées. Dans la Beotie & dans la Phocide, il y a quantité de chasteaux assis sur des rochers inaccessibles. Il y en a aussi beaucoup dans le pays des Acarnaniens, tant au milieu des terres que sur la coste, & tous extrêmement forts. Vous n'en avés pris aucun de vive force, cependant ils vous obéïssent tous volontairement. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers, à se fortifier dans des lieux escarpés, & à s'environner de précipices ; mais pour un Roy*

Discours plus sage d'Aratus.

C'est aux brigands à se fortifier & à se renfermer dans des rochers.

vous la rendrés.] Comme n'y ayant qu'un Devin qui dust adjouster foy aux signes qui paroissoient aux entrailles des victimes, & comme s'il falloit avoir l'ame d'un Devin pour garder la foy. Ce mot ne laisse pas d'estre plein de force & de sens, par rapport à la politique ordinaire des Princes.

Il y a en Crete plusieurs grandes montagnes.] Cette responce d'Aratus est plus courte dans Polybe, qui rapporte ses propres termes, Liv. VII. les voicy. *Si vous pouvés la garder sans violer la foy que vous avés donnée aux Messeniens, gardés-la sans scrupule : mais si au contraire en y mettant garnison, vous perdés toutes les autres citadelles & places fortes, & la garnison que vous avés receuë d'Antigonus, & qui vous a conservé vos Alliés*, il appelloit ainsi la bonne foy, *prenez bien garde qu'il ne vous soit plus avantageux & plus expedient pour vos affaires en faisant sortir cette garnison d'hommes, d'y laisser pour garnison la bonne foy, & de conserver par son moyen, non seulement Messene, mais encore tous vos autres Alliés.* Plutarque a estendu ce discours pour en démesler mieux le sens & pour le rendre plus instructif en le rendant plus sensible.

il n'a point de forteresse plus seure ni plus imprenable que la douceur, l'humanité, & la bonne foy, qui luy attirent l'affection de tous les hommes. Ce sont ces qualités qui vous ont ouvert la mer de Crete, ce sont elles qui vous ont introduit dans le Peloponese ; & c'est par elles enfin qu'encore tout jeune comme vous voilà, vous estes devenu le General des uns & le maistre des autres.

Quelle est pour un Roy la forteresse la plus seure & la plus imprenable.

Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin, & prenant Aratus par la main, & le tirant hors de la Citadelle, *Allons donc*, luy dit-il, *retournons-nous-en par le mesme chemin par où nous sommes venus*, comme Aratus l'ayant forcé par ses paroles, & luy ayant arraché la citadelle des mains.

Depuis ce moment-là Aratus commença à se retirer de la Cour & à rompre peu à peu tout commerce avec Philippe. Ce Prince le pria instamment de le suivre en Epire, & de l'accompagner à cette expedition, & il le refusa & demeura de peur de s'attirer une partie du blasme de tout ce qu'il feroit de mal. Mais Philippe, aprés qu'il eut tres-honteusement perdu ses vaisseaux dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains, & qu'il eut esté battu devant Apollonie, s'en retourna plein de confusion en Macedoine, & il revint peu de temps aprés

Aratus se retire peu à peu de la Cour & rompt tout commerce avec Philippe.

Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin.] Polybe marque que si Philippe eust suivi son sentiment, il estoit tout prest à violer la foy, comme cela parut évidemment par la suite, mais qu'il eut honte de resister a cette remonstrance d'Aratus. Tant il est vray qu'une parole forte & genereuse a beaucoup de pouvoir sur les esprits mesmes les plus corrompus.

dans le Peloponese, où il fit encore tous ses efforts pour abuser & pour surprendre les Messeniens; mais ses ruses ayant esté descouvertes, il leva le masque & ravagea tout le pays.

Il rompt absolument avec ce Prince.

Cela fit qu'Aratus rompit absolument avec luy, & se plaignit hautement de son injustice, car mesme il avoit sceu le commerce qu'il avoit eu avec sa belle-fille, dont il avoit esté tres-affligé, mais il n'en avoit rien dit à son fils, à qui il n'auroit de rien servi de connoistre sa honte, lorsqu'il estoit dans l'impuissance de s'en venger. Il s'estoit fait dans Philippe le plus grand & le plus incroyable de tous les changements; de Roy doux & humain, & de jeune homme plein de sagesse & de temperance, il estoit devenu tout d'un coup un homme tres-dissolu, perdu de desbauches, & le plus pernicieux de tous les Tyrans. Mais ce n'estoit pas un veritable changement de naturel, c'estoit seulement une manifestation de ses vices, que la crainte l'avoit obligé de tenir long-temps cachés, & que la licence & l'impunité luy donnoient lieu de faire paroistre. Car que l'affection, que ce Prince eut dez le commencement pour Aratus, fust meslée de respect & de crainte, c'est ce que tesmoigne assés évidemment ce qu'il fit ensuite contre luy.

Changement incroyable arrivé dans Philippe.

Ce que c'estoit que ce changement de Philippe.

En effect quoyqu'il desirast avec passion de s'en deffaire, & qu'il fust tres-persuadé que tant qu'Aratus seroit en vie, il ne seroit pas mesme libre, bien loin d'estre Tyran, ou Roy, cependant il n'osa recourir à la force ouverte, mais il luy destacha Tau-

Philippe n'ose recourir à la force ou-

rion, un de ses Lieutenants, & son ami particulier, à qui il donna ordre de le faire mourir par quelque voye secrete, sur tout par le poison, & en son absence. Taurion ayant fait amitié avec Aratus, & s'estant insinué dans sa familiarité, luy donna un poison, qui n'estoit pas de ces poisons violents & prompts, mais de ces poisons qui allument dans le corps un feu lent, & excitent une petite toux, & qui peu à peu conduisent enfin dans une phthisie incurable.

verte pour se deffaire d'Aratus, il le fait empoisonner.

Taurion donne à Aratus un poison lent.

Aratus connut fort bien la cause de son mal, mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta doucement & patiemment sans en dire un seul mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement, un de ses amis estant dans sa chambre, il cracha du sang; son ami le voyant & s'en estonnant, *mon cher Cephalon*, dit Aratus, *voilà le fruit de l'amitié des Rois*. Il mourut de cette maniere à Ægium lorsqu'il estoit Capitaine General pour la dix-septiéme fois. Les Achéens vouloient qu'il fust enterré dans le mesme lieu, & se faisoient un honneur de luy élever un tombeau qui respondist à la gloire de sa vie, & les Sicyoniens, regardant comme un affront qu'il fust enterré ailleurs que dans leur ville, persuaderent aux Achéens de leur ceder cet honneur qui leur appartenoit. Mais il y avoit une ancienne Loy qui défendoit que personne fust enterré dans l'enceinte des murailles, & cette Loy estoit appuyée par une merveilleuse superstition, qui s'estoit em-

Moderation avec laquelle Aratus supporta son mal dont il connoissoit la cause.

Non pas de l'amitié des Rois, mais de l'amitié des Tyrans.

Il meurt à Ægium dans son XVII. Generalat.

On envoye sur ce à Delphes, interroger la Pythie.

parée de tous les esprits. Ils envoyerent donc à Delphes interroger la Pythie, qui leur rendit cet Oracle : *Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta reputation, de ta liberté & de ta gloire, & tu demandes quels honneurs tu feras à ton Roy qui vient de mourir; sçache que toutes les offenses que l'on commettra contre ce personnage, sont autant d'impietés qui souillent la terre, la mer & le ciel.*

Oracle rendu en faveur d'Aratus mort.

Cet Oracle ayant esté porté à Sicyone, tous les Achéens en furent ravis, & sur tout les Sicyoniens, qui d'abord changerent leur deuil en feste, & qui couronnés de chapeaux de fleurs & vestus de robes blanches, enleverent le corps à Ægium, & le porterent en pompe à Sicyone en dansant & en chantant en son honneur des Hymnes & des Cantiques. Dez qu'ils furent arrivés ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrerent comme le fondateur & le sauveur de leur ville. Le lieu où il est enterré s'appelle encore aujourd'huy *Aratium*, & ils luy offrent tous les ans deux sacrifices solemnels, le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la Tyrannie, qui est le cinquiéme jour du mois de Daisius, que les Atheniens appellent Anthesterion, & ce sacrifice porte le nom de *Soteria*, & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Le premier sacrifice, ce

Le corps d'Aratus porté en pompe à Sicyone.

Son tombeau existoit encore du temps de Plutarque, & estoit appellé Aratium.

C'est le mois de Mars, c'est-à-dire, la Feste de la délivrance.

Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta reputation, de ta liberté & de ta gloire.] Les vers Grecs sont fort difficiles, car il paroist qu'il y manque un Verbe. J'ay suivi le sens qui m'a paru le plus naturel, car, *ζωάγριον* signifie le prix que l'on paye pour sa liberte, la rançon ; & cela convient fort bien à Aratus qui avoit délivré Sicyone de ses Tyrans. C'est pourquoy la feste qu'on celebroit pour conserver la memoire de ce grand jour s'appelloit *la Feste de la délivrance*,

fut

fut le grand Preſtre de Jupiter ſauveur qui l'offrit luy-meſme; & l'autre ce fut le fils meſme d'Aratus ceint d'un tablier, qui n'eſtoit pas entierement blanc, mais dont la moitié eſtoit de couleur de pourpre. Pendant le ſacrifice, des chœurs de Muſique, accouſtumés à ſervir aux theatres, chantoient ſur la lyre des Cantiques, & le maiſtre des chœurs, à la teſte des enfants & des jeunes hommes, faiſoit une proceſſion autour de l'autel. Le Senat, couronné de chapeaux de fleurs, ſuivoit cette proceſſion, & ils eſtoient ſuivis d'une foule d'habitants & de tous ceux qui voulurent y aſſiſter. Encore aujourd'huy on conſerve de petites marques de ces feſtes comme par une eſpece de Religion, & la pluſpart des autres honneurs qu'on luy faiſoit, ont ceſſé ſoit par le laps du temps, ou par les nouvelles affaires qui ſont ſurvenuës. Mais tous les Hiſtoriens conviennent que tel fut Aratus, & tel tout le cours de ſa vie.

Tablier de deux couleurs dont eſtoit ceint le fils d'Aratus quand il fit un ſacrifice à ſon pere.

Des chœurs de muſique chantoient des Cantiques ſur la lyre pendant le ſacrifice.

Petites marques des feſtes d'Aratus conſervées encore du temps de Plutarque.

Quant à ſon fils, il eut un ſort encore plus déplorable, car Philippe, naturellement ſcelerat, & qui cherchoit tousjours à meſler à ſa cruauté l'outrage, employa contre luy, non les poiſons mortels, mais ceux qui font perdre la raiſon, & qui jettent dans la demence, & le porta par là à entreprendre les choſes les plus horribles & les plus eſtranges, à n'avoir de gouſt qu'à commettre les actions les plus indignes, & à ſatisfaire les paſſions les plus abominables & les plus infames. De ſorte que quoyqu'il fuſt alors fort jeune & dans la fleur de

Philippe fait donner au jeune Aratus des poiſons qui le jettent dans une demence horrible.

son âge, la mort fut pour luy non un malheur, mais une heureuse délivrance de ses maux, & le seul salut qu'il pouvoit desirer & attendre. Mais ce malheureux Philippe, pendant qu'il vescut, paya tousjours à Jupiter, protecteur de l'hospitalité & de l'amitié, la peine que meritoient ses actions impies & detestables, car deffait en bataille par les Romains, il se remit à leur merci ; il fut privé de toutes les autres terres & de toutes les autres provinces qu'il avoit adjoustées à sa domination, & contraint d'abandonner tous ses vaisseaux & de n'en conserver que cinq, & forcé de payer encore une amende de mille talents & de donner son fils en ostage. Enfin par compassion on luy laissa la Macedoine & toutes ses appartenances, où, continuant de faire mourir tous les plus gens de bien, & ceux de sa famille, il remplit tout son Royaume d'horreur & de haine pour luy. Le seul bonheur qui luy restoit parmi tant de maux, c'estoit un fils fort superieur à tous les autres princes par sa vertu, & il s'en priva ; il le fit mourir par un mouvement d'envie & de jalousie qu'il eut contre luy à cause de tous les honneurs qu'il recevoit des Romains, & donna son Royaume à son autre fils Persée, qui, à ce qu'on dit, n'estoit pas son fils legitime, mais un fils supposé, né d'une cousturiere, appellée Gnathœnium. C'est celuy que Paul Emile deffit en bataille, & dont il triompha, & en luy finit la race Royale d'Antigonus, au lieu que la race d'Aratus subsiste encore de nostre temps à Sicyone & à Pellene.

Jupiter protecteur de l'hospitalité & de l'amitié punit Philippe de ses actions impies.

Estat auquel ce Prince fut reduit par les Romains.

De trois millions.

Cruautés que Philippe exerça dans ses Estats.

Son fils Demetrius. Son éloge.

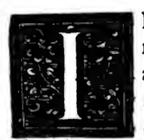
Persée n'estoit pas fils legitime de Philippe.

Deux branches de la famille d'Aratus du temps de Plutarque.

Ces deux dernieres vies de Galba & d'Othon ne sont point dans les volumes de vies de l'édition de Henri Estienne. Elles estoient originairement dans les opuscules, & comme ces derniers ouvrages ne paroissent pas tous de la main de Plutarque, il y a lieu de soupçonner que ces deux vies sont aussi d'une autre main. Ce soupçon se fortifie encore quand on en examine le style, qui paroist fort different. Ce n'est pas qu'on n'y remarque des tours & des manieres dignes de Plutarque; mais comme ces vies sont apparemment d'un de ses fils, elles peuvent fort bien avoir de ces coups de pinceau qu'on appelle des coups de maistre. Les éleves se sentent d'ordinaire de l'Escole où ils ont travaillé. Quoy qu'il en soit, ces deux dernieres vies de Galba & d'Othon ne laissent pas d'estre dignes de nostre curiosité, & il seroit à souhaiter que nous eussions toutes les autres vies destachées qui ont esté perduës, quoyqu'elles ne fussent pas du mesme prix que les paralleles, & qu'il y en eust une partie d'une autre main.



GALBA.



IPHICRATE, General des Atheniens, vouloit que le ſoldat fuſt avide d'argent, & voluptueux, afin que pour avoir dequoy fournir à ſes voluptés il combattiſt avec plus d'audace, & qu'il s'expoſaſt plus volontiers aux plus grands perils. Mais la pluſpart des au-

Sentiment peu raiſonnable d'Iphicrate.

Iphicrate, General des Atheniens, vouloit que le ſoldat fuſt avide d'argent, & voluptueux, afin que, &c.] Voilà un gouſt particulier, & qui eſt fondé ſur des raiſons tres-fauſſes. Car ſi un ſoldat avare & voluptueux combat quelquefois avec plus d'audace, auſſi quand il aura dequoy paſſer ſon temps & faire la deſbauche, il évitera le danger, outre qu'il ſera plus aiſé à corrompre.

tres veulent que le ſoldat ſoit comme un corps fort & robuſte, qui de luy-meſme n'a aucun mouvement, mais qui ſuit celuy qui le pouſſe, & qu'ainſi le ſoldat ne ſuive que les mouvements de celuy qui le commande. C'eſt pourquoy on rapporte que Paul Emile ayant trouvé en Macedoine ſon armée pleine de babil & de curioſité, & qui s'ingeroit dans les fonctions du General, fit publier dans tout ſon camp, *que chaque ſoldat euſt la main prompte & ſon eſpée bien affilée, & qu'il auroit ſoin de tout le reſte.* Et Platon diſoit que le plus excellent Capitaine eſt inutile, ſi ſon armée n'eſt bien diſciplinée & bien obéïſſante, eſtimant que la vertu de bien obeïr n'a pas moins beſoin d'un naturel genereux, & du ſecours d'une bonne nourriture, que la vertu de bien commander. Car c'eſt ce bon naturel & cette bonne nourriture qui temperent l'impetuoſité emportée & agiſſante de la colere par le meſlange de la douceur & de l'humanité. Et il n'y a que trop d'exemples qui prouvent la verité de cette maxime. Sur tout ce qui arriva aux Romains aprés la mort de Neron, eſt une preuve bien ſuffiſante qu'il n'y a rien de plus dangereux, ni de plus terrible qu'une armée où il n'y a ni ordre ni diſcipline, & qui avec une licence effrenée ſuit ſes mouvements forcenés & brutaux. Auſſi Demades, aprés la mort d'Alexandre, comparoit l'armée des Macedoniens au Cyclope Polypheme aprés qu'il eut eu l'œil crevé, en voyant tous ſes mouvements deſordonnés, &,

C'eſt ſa veritablement comme doit eſtre le ſoldat.

Publication que Paul Emile fit faire dans ſon camp.

Sentiment remarquable de Platon.

Naturel genereux auſſi neceſſaire pour bien obéir que pour bien commander.

Rien de plus dangereux pour un Etat qu'une armée où il n'y a ni ordre ni diſcipline.

A quoy Demades comparoit l'armée des Macedoniens aprés la mort d'Alexandre.

s'il eſt permis de parler ainſi, veritablement aveugles. Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconvenients & dans tous les mouvements inſenſés des Titans, tels que les Poëtes nous les repreſentent, diviſé en pluſieurs parties par la rebellion, & tournant par tout ſes armes contre luy-meſme, moins par l'ambition de ſes Empereurs, que par l'avarice & par l'inſolence de ſes gens de guerre qui chaſſoient les Empereurs les uns par les autres, *comme un cloud chaſſe l'autre*, pour me ſervir de ce proverbe commun.

L'Empire Romain tombe dans tous les mouvements inſenſés des Titans.

Denys le Tyran de Sicile, en parlant de Pheræus, qui avoit regné en Theſſalie pendant dix mois ſeulement, & qui avoit eſté tué enſuite, l'appelloit tousjours un Tyran de tragedie, pour ſe mocquer du prompt changement de ſon Eſtat. Mais le Palais & la maiſon Imperiale des Ceſars ont receu en un moindre eſpace de temps quatre Empereurs de ſuite, les ſoldats y faiſant entrer l'un & en chaſſant l'autre, tout de meſme que ſur un theatre. Il eſt vray que les Romains, qui ſouffroient tous ces maux, avoient au moins cette conſolation qu'ils n'avoient pas beſoin d'autre vengeance contre les auteurs de toutes ces miſeres, & qu'ils les voyoient s'entretuer les uns les autres, & qu'ils virent perir le premier, & avec grande juſtice,

Tyran de tragedie un Tyran qui regne peu de temps.

Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconvenients & dans tous les mouvements inſenſés des Titans.] Cette image eſt tres-belle, & convient parfaitement. Tacite dans le 1. liv. de ſon Hiſtoire a fait une deſcription admirable de l'eſtat où ſe trouvoit alors tout l'Empire, & des mouvements inſenſés dont il eſtoit agité.

Nymphidius Sabinus.

celuy qui les avoit attirés & qui leur avoit appris à esperer du changement d'Empereur tout ce qu'il luy avoit plu de leur en promettre, en flestrissant & en deshonorant une action tres-belle & tres-glorieuse, qui estoit la revolte contre Neron, qu'il fit dégenerer en trahison par le salaire dont il la paya. Car Nymphidius Sabinus, qui, comme nous l'avons dit, estoit Prefect du Pretoire avec Tigellinus, voyant les affaires de Neron desesperées, & Neron sur le point de se retirer en Egypte, persuada aux soldats, comme si Neron n'y estoit plus, & qu'il eust desja pris la fuite, de nommer Galba Empereur, & promit pour recompense à tous les soldats des Cohortes Pretoriennes sept mille cinq cents drachmes par teste, & à tous les autres soldats des armées respanduës dans les Provinces douze cents cinquante pour chacun. Ce qui faisoit une somme si immense qu'il auroit esté impossible de la ramasser sans faire dix mille fois plus de maux aux Romains que Neron ne leur en avoit fait en tout son regne.

Jugement remarquable de Plutarque

Trois mille sept cents cinquante livres.

Six cents vingt-cinq livres.

Et ce fut ce qui perdit d'abord Neron, & bientost aprés Galba luy-mesme. Car ils abandonnerent l'un pour recevoir ce salaire, qu'on leur

Qu'il fit dégenerer en trahison par le salaire dont il la paya.] Ce jugement de Plutarque est tres-juste & tres-solide, la revolte contre un Tyran ne doit estre faite que pour délivrer les hommes de ses cruautés, & elle devient trahison quand elle est faite pour le salaire.

Qui, comme nous l'avons dit, estoit Prefect du Pretoire.] Il n'en a point parlé dans ce que nous venons de lire. Mais il en avoit parlé sans doute dans la vie de Neron que l'Auteur avoit faite.

avoit

avoit promis, & tuerent ensuite l'autre, parce qu'ils ne le receurent point, & qu'on leur manqua de parole. Ensuite cherchant quelqu'un qui pust leur en donner autant, il se trouva qu'ils se furent plustost consumés eux-mesmes en revoltes & en trahisons, qu'ils ne purent recevoir la recompense tant desirée. Or de rapporter en détail toutes les choses qui arriverent alors, c'est le devoir de l'Escrivain, qui escrit une histoire exacte & complete; mais pour moy, qui n'escris que des vies, il me suffit de ne pas oublier les choses les plus importantes & les faits les plus dignes de memoire, qui se rencontrent dans la vie des Cesars.

C'est une chose connuë & avouée de tous les Historiens que Sulpicius Galba estoit le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la maison des Cesars, car il n'avoit avec elle aucune parenté. Et quoyqu'il fust tres-fier de la grandeur de sa naissance, estant issu de la maison des Serviens, il tenoit à plus grande gloire d'estre parent de Q. Catulus Capitolinus, qui estoit le premier de son temps en vertu & en reputation, quoyqu'il cedast volontairement à d'autres le premier degré d'autorité & de puissance.

Richesse de Galba.

Sa noblesse fort ancienne.

Galba estoit un peu parent de Livie, femme

Galba estoit un peu parent de Livie, femme d'Auguste.] Il n'est donc pas absolument vray que Galba n'eust aucune parenté avec la maison des Cesars, mais ce n'estoit que par alliance. Ce fut sans doute à cause de cette parenté que Livie luy laissa dans son testament un legs de six cents vingt-cinq mille livres, mais que Tibere reduisit à soixante-deux mille cinq cents, qui ne luy furent pas mesmes payés.

d'Auguste, & ce fut par la faveur de cette Princesse qu'il partit du Palais d'Auguste quand il alla prendre possession de son Consulat. On dit aussi qu'il commanda avec succés l'armée dans la Germanie, & qu'estant Proconsul en Afrique, il se distingua parmi ceux qui y acquirent le plus d'honneur. Mais sa simplicité dans sa vie ordinaire & la modicité de sa despense, esloignée de toute superfluité, passerent pour avarice dés qu'il fut devenu Empereur, & l'on trouva que la gloire, qu'il tiroit de son œconomie & de sa temperance, estoit une gloire hors de saison.

Où il succeda à Getulicus.

La gloire qui se tire de l'œconomie, n'est pas celle d'un Empereur.

Il fut envoyé commander en Espagne par Neron avant que ce Prince eust appris à redouter les Citoyens qui avoient la plus grande autorité dans la ville. Et comme Galba paroissoit d'un naturel doux & humain, sa vieillesse fit croire qu'il avoit aussi beaucoup de prudence & de sagesse. Les Intendants du prince, tous grands scelerats, pilloient & vexoient leurs provinces avec la derniere cruauté. Galba ne put donner aucun secours à ces Provinces desolées, mais il

Galba envoyé commander en Espagne par Neron.

Et qu'estant Proconsul en Afrique, il se distingua.] Il gouverna deux ans l'Afrique en qualité de Proconsul, ayant esté nommé extraordinairement pour aller regler cette Province, qui estoit agitée par des dissensions intestines, & par les mouvements des Barbares, & il y restablit l'ordre avec beaucoup de severité & de prudence.

Les Intendants du prince.] Ces Intendants du prince, *procuratores principis*, estoient des Officiers que les Empereurs envoyoient dans leurs Provinces pour ramasser les tributs & tous leurs revenus, en un mot pour recevoir tout ce qui appartenoit au Fisc.

tesmoignoit ouvertement la douleur qu'il avoit des maux qu'elles souffroient, & il en paroissoit aussi affligé que s'il les eust soufferts luy-mesme, & c'estoit au moins une espece de soulagement & une consolation pour ceux qui estoient condamnés & vendus mesme comme esclaves.

maux que les Intendants du prince faisoient dans leurs Provinces.

Dans ce temps-là on fit contre Neron des chansons sanglantes qui coururent beaucoup, & que l'on chantoit par tout, Galba ne les défendit point, & ne se fascha point comme les Intendants de Neron, ce qui le fit encore plus aimer de tous ceux du pays avec lesquels il avoit contracté une sorte d'amitié & de familiarité, parce qu'il y avoit desja huit ans qu'il commandoit dans cette Province lorsque Junius Vindex, qui commandoit en Gaule, se souleva contre Neron.

Chansons sanglantes contre Neron chantées publiquement.

On dit qu'avant que la conjuration fust bien formée, Vindex en escrivit à Galba, qui ne voulut ni la croire ni la descouvrir, comme firent plusieurs autres Commandants à qui il en avoit aussi escrit, qui envoyerent leurs lettres au prince, & qui par là ruinerent l'entreprise autant qu'il fut en eux, & dans la suite ces mesmes denonciateurs s'estant trouvé complices, furent obligés d'avoüer qu'ils ne s'estoient pas moins trahis eux-mesmes, qu'ils avoient trahi Vindex.

Lettre de Vindex à Galba pour l'informer de sa conjuration contre Neron.

Mais aprés que ce dernier eut ouvertement declaré la guerre à Neron, il escrivit encore à Galba pour l'exhorter *à accepter l'Empire, à se*

Autre lettre de Vindex pour l'exhorter à accepter l'Empire.

donner pour chef aux Gaules, à ce corps fort & puissant qui avoit cent mille hommes sous les armes, & qui en pouvoit encore lever un plus grand nombre.

Galba assemble ses amis pour déliberer sur cela.

Galba assembla ses amis pour en déliberer avec eux ; la pluspart furent d'advis qu'il devoit ne se pas presser, & attendre pour voir quel mouvement & quelles demarches Rome feroit quand ce changement viendroit à esclater. Mais Titus Vinius, Capitaine d'une cohorte Pretorienne, luy dit : *Galba, pourquoy déliberer? Car de chercher si nous demeurerons fidelles à Neron, c'est desja estre infidelles. Il n'y a point là de milieu, il faut accepter l'amitié de Vindex, comme si Neron estoit desja nostre ennemi declaré, ou l'accuser tout à l'heure & luy faire la guerre, parce qu'il aime mieux que les Romains ayent Galba pour Empereur, que Neron pour Tyran.* Dés ce moment Galba par affiches publiques assigna un jour auquel il promettoit d'affranchir de son costé tous ceux qui se presenteroient.

Discours de Titus Vinius à Galba qui balançoit.

Pourquoy déliberer? Car de chercher si nous demeurerons fidelles à Neron, c'est desja estre infidelles.] La seule negative retranchée avoit défiguré tout ce passage. Voicy comme il est dans toutes les éditions : τίνα τρόπον βουλευσόμεθα ; τὸ γὰρ ζητεῖν Νέρωνι εἰ πιστοὶ μενοῦμεν ἤδη μενόντων ἐστί. *Car de chercher si nous demeurerons fidelles à Neron, c'est desja demeurer fidelles.* Lipse a fort bien veu qu'il falloit rappeller la negative. ἤδη οὐ μενόντων ἐστί. *C'est desja ne pas demeurer fidelles*, selon cette maxime de Tacite : *Nam qui deliberant, desciverunt.* Car déliberer si l'on violera sa foy, c'est l'avoir desja violée. Il y a sur cela une belle response d'Agrippinus à Florus qui luy demandoit, *Irayje au theatre avec Neron, & danseray-je avec luy ? Va*, luy dit Agrippinus. *Et toy*, luy dit Florus, *pourquoy n'y viens-tu pas aussi ? C'est*, luy respondit Agrippinus, *que je n'ay pas déliberé.* Epict. I I. Max. liv. I. Max. XIII.

Le bruit de cette publication s'estant respandu, assembla autour de luy une foule d'hommes devoués à la nouveauté, & prests à tout faire, & à peine estoit-il monté sur son tribunal que tout d'une voix ils le declarerent Empereur. Il ne receut pourant pas d'abord ce titre, mais aprés avoir accusé hautement Neron, & pleuré le sort de tant de personnages considerables par leur vertu & par leur naissance, qu'il avoit fait mourir, il declara *qu'il donneroit tous ses soins à la patrie sans se nommer ni Cesar, ni Empereur, mais avec le seul titre de Lieutenant du Senat & du peuple.*

Galba nommé Empereur.

Il n'accepte l'Empire que sous le titre de Lieutenant du Senat & du peuple.

Or pour faire voir que Vindex avoit tres bien & tres sagement fait de l'appeller à l'Empire, il n'en pouvoit donner de meilleure preuve que Neron luy-mesme. Car ce Tyran, qui faisoit semblant de le mespriser, & de ne faire aucun compte de la revolte des Gaules, n'eut pas plustost appris la nouvelle de Galba, il sortoit alors du bain & se mettoit à table pour souper, qu'il fut si irrité & s'oublia tellement luy-mesme, qu'il renversa la table. Cependant quand le Senat eut declaré Galba ennemi de la patrie, il s'avisa de vouloir rire & badiner avec ses amis & de contrefaire l'asseuré comme ne craignant rien, & dit *que ce prétexte d'amasser de l'argent dont il avoit grand besoin, luy estoit venu bien à propos ; que tous les biens des Gaulois seroient sa proye aprés qu'il les auroit conquis, & qu'en attendant il alloit avoir les biens de Galba, pour les vendre & s'en servir, puisqu'il estoit declaré son*

Emportement de Neron, quand il apprit que Galba avoit esté declaré Empereur.

Il fait semblant ensuite de se rasseurer.

Neron fait vendre les biens de Galba.

ennemi. En effect il commanda sur l'heure que ces biens fussent mis à l'encan.

Galba fit vendre de mesme les biens que Neron avoit en Espagne.

Dés que Galba en eut la nouvelle, il fit vendre aussi de son costé à son de trompe tous les biens que Neron avoit en Espagne, & il trouva un plus grand nombre d'acheteurs. Tout le monde donc abandonnant Neron, & se joignant à Galba, il n'y eut que Clodius Macer, Commandant en Afrique, & Verginius Rufus, General de l'armée de Germanie, qui agissoient separément & qui avoient leurs veuës particulieres, n'estant pas tous deux de la mesme faction. Car Clodius, qui se sentoit coupable de beaucoup de rapines, de concussions & de meurtres, que sa cruauté & son avarice luy avoient fait commettre, se monstroit flottant & incertain, en ce qu'il ne laschoit, ni ne retenoit l'Empire; & Verginius, ayant sous ses ordres les plus braves & les plus puissantes legions qui l'avoient souvent nommé Empereur, & qui avoient voulu le forcer à accepter ce titre, respondit *qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il ne souffriroit jamais qu'il fust donné à un autre qu'à celuy qui seroit choisi par le Senat.*

C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas Clodius Maurus.

Exactions & cruautes de Clodius Macer.

Response de Verginius Rufus aux legions qui vouloient luy faire accepter l'Empire.

Cela troubla d'abord extrêmement Galba. Mais aprés que les deux armées de Verginius & de Vindex eurent forcé leurs Chefs à en venir aux mains & à donner une grande bataille, comme deux Chartiers qui ne pouvant retenir leurs chevaux, sont forcés de se heurter & de se battre, & que Vindex se fut tué sur

Verginius remporte une grande vi-

vingt mille Gaulois qui moururent dans ce combat, le bruit se respandit que les vainqueurs vouloient que pour prix d'une si grande victoire, Verginius acceptast l'Empire, ou qu'ils menaçoient de reprendre le parti de Neron.

ctoire sur Vindex, qui se tuë.

Alors Galba, veritablement allarmé, escrivit à Verginius pour l'exhorter à estre d'intelligence avec luy afin de conserver l'Empire & la liberté aux Romains, & s'en retourna avec ses amis dans une ville d'Espagne appellée Colonia, où il fit quelque sejour, plus occupé à se repentir de ce qu'il avoit fait, & à desirer la vie tranquille & oisive à laquelle il estoit accoustumé, qu'à faire quelque chose d'utile pour ses affaires. On estoit alors au commencement de l'esté. Un jour, un peu avant la nuit, un de ses affranchis, natif de Sicile, arriva de Rome à Colonia en sept jours, & ayant appris en arrivant que Galba estoit desja retiré, il monta à sa chambre, l'ouvrit, y entra malgré ses valets de chambre qui vouloient l'en empescher, & luy annonça *que Neron estant encore en vie, mais ne paroissant point, l'armée d'abord, & ensuite le peuple & le Senat l'avoient declaré Empereur, & que peu de temps aprés on avoit appris la nouvelle de la mort du Tyran.* Il adjousta *qu'il n'avoit pas voulu s'en rapporter à ceux qui la publioient, mais qu'il estoit allé sur le lieu, qu'il avoit veu le cadavre estendu à terre, & que sur cela il estoit parti.*

Galba allarmé escrit à Verginius.

Il se retire à Colonia ville de l'Espagne Tarraconoise.

Sa disposition.

Icelus affranchi de Galba arrive de Rome à Colonia en sept jours.

Grandes nouvelles qu'il porte à Galba.

Cette grande nouvelle resjouit extrêmement

Galba. En mesme temps sa porte fut assiegée par une foule innombrable de gens, qu'il rasseura en leur faisant part de cette nouvelle, quoyque la diligence du courrier parust incroyable. Mais deux jours aprés, Titus Vinius arriva du camp avec plusieurs autres, & luy apporta le détail de tout ce que le Senat avoit ordonné. Ce Titus eut pour recompense une charge honorable, & l'affranchi eut le droit de porter l'anneau d'or; au lieu d'Icelus il fut nommé Martianus, & eut luy seul plus d'autorité & de credit que tous les autres affranchis.

Titus Vinius arrive du camp avec la confirmation de ces nouvelles.

Icelus est fait Chevalier & change de nom.

Cependant à Rome Nymphidius Sabinus attiroit à luy toutes les affaires, & usurpoit toute l'autorité, non pas insensiblement & peu à peu, mais tout d'un coup, comme Galba estant desja vieux, & ayant à peine assés de force pour se faire porter à Rome, à cause de son grand âge, car il avoit soixante-treize ans. D'ailleurs les soldats Pretoriens lui vouloient beaucoup de bien de longue main, & alors sur tout ils ne reconnoissoient que luy seul, & n'avoient d'es-

Nymphidius Sabinus chef des gardes Pretoriennes veut usurper l'autorité.

Age de Galba quand il fut nommé Empereur.

Ce Titus eut pour recompense une charge honorable.] Tacite dit seulement qu'il fut élevé à un plus haut rang. Il veut dire qu'il fut fait Consul. Il estoit de famille Pretorienne. Il passa par toutes les charges sans infamie, s'acquitta dignement de celle de Tribun d'une legion aprés sa Preture, il se gouverna ensuite avec beaucoup de justice & d'integrité dans sa charge de Gouverneur de la Gaule Narbonnoise ; mais enfin devenu un des favoris & des principaux Ministres de Galba, il abusa de son autorité, & chargea son maistre du mespris & de la haine publique. Il fut tué & receut les derniers devoirs des mains de sa fille. Tacit. Hist. liv. 1.

perance

perance qu'en luy, le regardant comme leur bienfaicteur à cause de la grosse somme qu'il leur avoit promise, pendant qu'ils ne regardoient Galba que comme leur debiteur.

D'abord il commanda à Tigellinus, qui comme luy estoit Prefect du Pretoire, de quitter l'espée. Il fit de grands festins où il traita toux ceux qui avoient esté Consuls, ou qui avoient commandé des armées, & qu'il envoya prier au nom de Galba. Il attirra dans le Camp beaucoup de soldats qui alloient disant qu'il falloit envoyer vers Galba le prier de leur donner Nymphidius pour Capitaine seul sans compagnon. Mais ce que le Senat fit en son honneur & pour augmenter sa puissance, en l'appellant son bienfaicteur, en allant tous les matins à sa porte, & en ordonnant que son nom seroit à la teste de tous les decrets, & qu'il les autoriseroit, le poussa au comble de l'insolence & de l'audace, de sorte qu'en tres peu de temps il se rendit non seulement odieux, mais redoutable à ceux mesme qui luy faisoient le plus la cour.

Nymphidius commande à Tigellinus de quitter l'espée.

Bassesses du Senat pour Nymphidius.

Un jour les Consuls ayant chargé les Cour-

Il commanda à Tigellinus, qui comme luy estoit Prefect du Pretoire.] Ce Tigellinus estoit un homme de basse naissance, qui s'estoit souillé de mille crimes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Aprés avoir obtenu en haste par ses vices les recompenses tardives de la vertu, & passé de la charge de Capitaine du Guet, à celle de Chef des Cohortes Pretoriennes, il commença à commettre des crimes plus forts, & à mesler à ses desbauches la cruauté & l'avarice. Tacite raconte sa mort infame dans le 1. liv. de son Histoire.

riers publics de leurs dépesches, où estoient contenuës leurs déliberations, pour les porter à l'Empereur, & leur ayant donné leurs lettres signées de leur main & scellées de leur sceau, sur lesquelles les Magistrats des villes, aprés avoir reconnu le sceau & la signature, font fournir des chariots tout frais à ces Courriers pour les mettre en estat de faire plus de diligence, il se mit dans une terrible colere de ce qu'ils n'avoient pas pris de luy des lettres scellées de son sceau & des soldats pour faire la course. On dit mesme qu'il délibera s'il ne déposeroit pas les Consuls; mais comme ils allerent s'excuser & luy demander pardon, il appaisa sa colere; & pour faire plaisir au peuple, il n'empescha point qu'il ne fist mourir dans les tourments tous ceux des domestiques, ou des partisans de Neron qui tomberent entre ses mains. Un Gladiateur, nommé Spicilus, fut mis sous les statuës de Neron qu'on traisnoit dans les ruës & escrasé ainsi au milieu de la place; un certain Aponius, celebre délateur, fut estendu à terre, & on fit passer sur son corps des charrettes chargées de pierres. Ils en déchirerent & mirent en pieces plusieurs autres, & quelques-uns mesme qui estoient innocents. De sorte que Mauriscus, qui passoit pour un des plus gens de bien de la ville, & qui l'estoit en effect, dit en plein Senat, *qu'il avoit grand peur que bientost on ne regrettast Neron.*

Lettres données aux Courriers pour leur faire fournir les voitures.

Insolence de Nymphidius.

Le peuple fait mourir dans les tourments plusieurs domestiques & partisans de Neron.

Genre de mort du Gladiateur Spicilus.

Supplice d'Aponius, celebre délateur.

Mot de Mauriscus Senateur.

Ainsi Nymphidius, approchant tous les jours

de plus en plus du but où tendoient ses esperances, ne fut pas fasché que l'on semast des bruits qu'il estoit fils de Caïus Cesar, qui avoit regné aprés Tiberc. Car ce Prince estant encore jeune, avoit eu quelque commerce avec sa mere, qui estoit assés belle, & que Callistus un des affranchis de Cesar avoit euë d'une cousturiere qu'il entretenoit. Mais il paroist que ce commerce de Caïus avec elle est posterieur à la naissance de Nymphidius, & on tenoit pour certain qu'il estoit fils du Gladiateur Martianus, dont Nymphidia sa mere avoit esté amoureuse à cause de sa grande reputation, & la parfaite ressemblance qu'il avoit avec ce Gladiateur, prouve qu'il venoit plustost de luy. Quoy qu'il en soit, il avouoit qu'il estoit fils de cette Nymphidia, & comme il se vantoit d'estre le seul auteur de la mort de Neron, il ne se croyoit pas assés recompensé par tous les honneurs qu'on luy faisoit, & par tous les biens dont il jouissoit, & n'estoit pas content d'avoir pour ses infames plaisirs Sporus, le mignon de Neron, qu'il fit venir du pied du bucher pendant que le corps du deffunt brusloit encore, qu'il tint auprés de luy comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea, il aspiroit

Nymphidius vouloit passer pour fils de Caligula.

Callistus affranchi de Claude.

La veritable naissance de Nymphidius.

Il prend avec luy Sporus qui avoit servi aux plaisirs de Neron.

Qu'il tint auprés de luy comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea.] Ce monstre, aprés avoir passé pour la femme de Neron, pouvoit bien passer pour la femme de Nymphidius; mais cette qualité fait voir qu'au lieu de *Poppeus*, qui est dans le texte, il faut lire *Poppea*, comme je l'ay corrigé; Nymphidius l'appelle *Poppea*, qui est un nom de femme, comme Neron l'avoit appel-

Il aspire à l'Empire.

encore à l'Empire, & faisoit dans Rome ses secretes menées par le moyen de ses amis, de quelques femmes intrigantes, & de quelques Consulaires qui le favorisoient. Il envoya aussi en Espagne un de ses amis, nommé Gellianus, pour observer toutes les demarches de Galba, & pour espier tout ce qui s'y passoit.

Gellianus espion de Galba en Espagne.

Mais aprés la mort de Neron, tout succeda à Galba. Le seul Verginius Rufus, flottant entre les deux partis, luy donnoit encore quelque inquietude. Il craignoit qu'estant à la teste d'une puissante armée, qu'ayant par dessus cela le merite d'avoir vaincu Vindex, & que tenant sous sa main une grande partie de l'Empire Romain, la Gaule entiere, qui estoit dans une grande agitation, & tres portee à la revolte, il ne prestast l'oreille à ceux qui l'appelloient à l'Empire Car il n'y avoit point alors de Capitaine d'un si grand nom & d'une si grande reputation que Verginius, & personne n'avoit joué un si grand rolle que luy dans toutes les affaires de ce temps-là, ni tant contribué à

Verginius Rufus donne encore de l'inquietude à Galba.

Le merite & la reputation de Verginius.

lé *Sabina.* Casaub. en avoit advetti dans ses remarques sur le passage de Suetone. Au reste sur ce monstrueux mariage de Neron avec cet infame Sporus, il y eut un bon mot d'un Romain qui dit que *le genre humain auroit esté heureux, si Domitius, pere de Neron, n'avoit jamais eu qu'une telle femme.*

Pour observer toutes les demarches de Galba, & pour espier tout ce qui s'y passoit.] J'ay suppléé ces paroles pour la lacune qui est dans le texte, & où Plutarque n'a pu escrire que ce que j'ay mis. Au lieu de καὶ παρείας κατασκεψόμενον, il faut lire comme M. de la Grive l'a corrigé à la marge de son exemplaire, καὶ τὰ ἐκεῖ κατασκεψόμενον.

délivrer en mesme-temps l'Empire Romain & de la Tyrannie & des guerres des Gaules. Mais perseverant tousjours dans ses premiers sentiments, il reservoit au Senat le choix du nouvel Empereur. Et mesme aprés que la mort de Neron fut certaine, quoyque les soldats, assemblés autour de sa tente, le pressassent de prendre ce titre, & qu'un des Tribuns, entrant dans sa tente l'espée à la main, luy ordonnast de recevoir ou l'Empire, ou cette espée au travers du corps, il ne changea point de resolution.

Grande fermeté de Verginius à refuser l'Empire.

Mais aprés que Fabius Valens, Capitaine d'une Legion, eut le premier presté serment de fidelité à Galba, & que par les lettres de Rome il eut appris tout ce que le Senat avoit ordonné, alors il porta les soldats à reconnoistre Galba pour Empereur, & il n'en vint à bout qu'avec beaucoup de peine. Et Galba luy ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordeonius, il le receut parfaitement & luy ayant remis l'armée, il alla au devant de Galba qui s'avançoit vers Rome, & l'accompagna sans recevoir de luy aucune marque ni de ressentiment, ni de reconnoissance. Galba ne luy marquoit aucun ressentiment, parce qu'il le consideroit & le respectoit, & il ne luy donnoit non plus aucune marque de reconnoissance, & ne luy faisoit aucune sorte d'honneur, parce qu'il en estoit empesché par ses amis, & sur tout par Titus Vinius, qui meu d'une noire envie contre Verginius, pensoit nuire par là à son

Verginius porte les soldats à reconnoistre Galba.

Flaccus Hordeonius envoyé pour successeur a Verginius

Verginius luy remet l'armée, & va au devant de Galba.

Le traitement qu'il en reçoit.

Les envieux servent quelquefois en voulant nuire.

avancement. Mais il ne prenoit pas garde que malgré luy il secondoit sa bonne fortune, en le desrobant à toutes les guerres & à tous les maux, dont tous les autres Capitaines furent travaillés, & en le jettant dans une vie tranquille & sans orages, & dans une vieillesse pleine de repos & de paix.

Les Romains envoyent à Galba des Ambassadeurs pour le presser de venir.

Les Ambassadeurs, que le Senat envoyoit à Galba, le rencontrerent prés de Narbonne ville des Gaules; là ils luy firent leurs compliments & le prierent de se haster le plus qu'il luy seroit possible, & de se monstrer à son peuple, qui desiroit ardemment sa presence. Galba leur fit un tres-bon accueil, s'entretint avec eux tres-humainement & tres-familierement, leur fit tres-bonne chere, & quoyque Nymphidius luy eust envoyé quantité de riches meubles, & de vaisselle d'or & d'argent de Neron, il ne s'en servit jamais dans tous les festins qu'il donna, & n'estala que sa vaisselle & ses meubles, en quoy il se monstra homme magnanime & superieur à la vanité. Mais bien-tost Titus Vinius luy fit entendre que cette magnanimité, cette simplicité & cette modestie estoient une maniere basse de flatter le peuple, & que la veritable grandeur la dédaignoit, & il luy persuada de se servir des richesses de Neron, & de ne rien espargner pour faire paroistre à sa table une magnificence Royale. De sorte que le vieil-

Modestie & simplicité de Galba.

Vinius le fait bien-tost renoncer à cette simplicité.

Quantité de riches meubles.] Au lieu de καὶ θεραπείας ἡλίκης, du texte, M. de la Grive a fort bien corrigé, καὶ θεραπείας βασιλικῆς, ἣν ἐκ τοῦ Νέρωνος, &c.

lard fit connoiſtre tres-évidemment que dans peu il ſe laiſſeroit entierement mener & gouverner par Vinius, qui eſtoit le plus avare de tous les hommes & tres-adonné aux femmes. Car eſtant encore jeune, & faiſant ſa premiere campagne ſous Calviſius Sabinus, il mena une nuit dans le Camp deguiſée en ſoldat la femme de ſon General, qui eſtoit fort desbauchée, & coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent *Principia*. Pour cette action ſi infame Caïus Ceſar le fit mettre en priſon; mais aprés la mort de ce Prince il eut le bonheur d'en ſortir, & ſoupant un ſoir chés l'Empereur Claude, il vola une coupe d'argent.

Portrait de Vinius.

Vinius deſrobe une coupe d'argent en ſoupant chés l'Empereur Claude.

L'Empereur en ayant eſté informé, l'envoya prier à ſouper le lendemain, & defendit à ſes Officiers de ſervir devant luy aucune vaiſſelle d'argent, & leur commanda de ne le ſervir qu'en vaiſſelle de terre. Ainſi par cette plaiſante moderation du prince ce larcin parut plus digne de riſée que de colere & de punition. Mais les vols qu'il commit depuis, gouvernant Galba à ſon gré, & diſpoſant avec un plein pouvoir de ſes finances, cauſerent de grands malheurs, & des accidents veritablement tragiques, en donnant lieu aux uns, & ſervant de pretexte aux autres. Car Nym-

Plaiſante punition que l'Empereur fit de ce vol.

Le pouvoir de Vinius cauſa de grands malheurs.

E coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent Principia.] Cette action inſolente & honteuſe par elle-meſme, l'eſtoit encore davantage à cauſe du lieu où elle fut commiſe, car cet endroit du camp eſtoit ſacré. C'eſtoit là que l'on mettoit les enſeignes, & là eſtoient les autels des Dieux.

phidius, aprés le retour de Gellianus, qu'il avoit envoyé en Espagne comme l'espion de Galba, ayant appris que Cornelius Laco avoit esté declaré Prefect du Palais & des Gardes, que Vinius avoit tout le credit & toute l'autorité à la Cour, & voyant que pour luy il n'avoit pas seulement la liberté d'approcher du Prince & de l'entretenir en secret, parce qu'il estoit devenu suspect à tout le monde, & que tout le monde l'observoit & avoit l'œil sur luy, il se trouva dans un grand trouble. Il assembla tous les Capitaines de son armée, & il leur dit que Galba estoit à la verité un bon vieillard, plein de moderation & d'humanité, mais qu'il ne se servoit pas de sa propre raison pour se conduire, & qu'il se laissoit entierement gouverner par Vinius & par Laco, qui le gouvernoient tres-mal; qu'avant donc que ces deux favoris eussent le temps de se fortifier à leur insceu & d'acquerir dans les affaires le mesme credit & la mesme autorité qu'avoit Tigellinus, il falloit envoyer des Ambassadeurs à l'Empereur au nom de toute l'armée, pour luy remonstrer qu'en esloignant de luy ces deux hommes-là seuls, il en seroit mieux receu à Rome, & se rendroit plus agreable aux Romains. Mais voyant que ses Officiers ne goustoient point cette pensée, & qu'au contraire ils trouvoient tres-ridicule & tres estrange de vouloir prescrire à un vieux Empereur, comme à un enfant qui ne feroit que commencer à taster de l'Empire, quels sont les amis dont il

Nymphidius propose aux Officiers d'envoyer demander à Galba l'esloignement de Vinius & de Laco.

Les Officiers trouvent cette proposition ridicule.

il doit ſe ſervir ou ne pas ſe ſervir, il prit un autre chemin. Il eſcrivit à Galba, pour l'effrayer, tantoſt que tout eſtoit à Rome dans une grande agitation & qu'il s'y tramoit quelque revolte; tantoſt que Clodius Macer faiſoit de grands magaſins en Afrique; une autre fois que les armées de la Germanie ſe ſouſlevoient, & qu'on luy eſcrivoit la meſme choſe des troupes qui eſtoient en Syrie & en Judée. Mais comme Galba ne faiſoit pas grand compte de ſes advis & qu'il ne luy adjouſtoit aucune foy, il reſolut enfin de le prévenir & d'occuper l'Empire, malgré tout ce que Clodius Celſus d'Antioche, homme tres-ſenſé & ſon ami le plus fidelle, puſt luy dire pour l'en diſſuader. Car il ne ceſſoit de luy repreſenter qu'il ne penſoit pas qu'il y euſt à Rome une ſeule maiſon qui puſt donner à Nymphidius le titre de Ceſar. Mais la pluſpart ſe mocquoient de Galba, & Mithridate de Pont, qui le brocardoit inceſſamment ſur ſon viſage ridé & ſur ſa teſte chauve, dit: *preſentement les Romains le regardent comme un grand perſonnage parce qu'il eſt eſloigné; mais dés qu'il ſera arrivé, & qu'ils le verront, ils reconnoiſtront que c'eſt une infamie & un éternel opprobre de nos jours qu'il ait eſté nommé Ceſar.*

Nymphidius prend un autre chemin, il eſcrit à Galba pour l'effrayer.

Il ſe reſout à s'emparer de l'Empire.

Clodius Celſus taſche de l'en deſtourner.

Mot de Mithridate de Pont ſur Galba.

En meſme-temps il fut conclu que ſur le minuit on meneroit Nymphidius au camp, & que là on le proclameroit Empereur. Mais Antonius Honoratus, le premier des Tribuns, aſſembla ſur le ſoir les ſoldats qu'il commandoit, commença à blaſmer Nymphidius le premier, & blaſma en-

Antonius Honoratus le premier des Tribuns.

ſuite les autres de ce qu'en ſi peu de temps ils avoient ſi ſouvent changé de parti, non pour ſuivre la raiſon & pour choiſir ce qui eſtoit le meilleur, mais agités par quelque mauvais Genie qui les pouſſoit de trahiſon en trahiſon; que veritablement ce qu'ils avoient fait en premier lieu avoit un prétexte juſte, les crimes & les abominations de Neron. *Mais aujourd'huy*, leur dit-il, *quelle raiſon avés-vous d'abandonner & de trahir Galba? Lui reprochés-vous d'avoir tué ſa mere? d'avoir fait mourir ſa femme? Et avés-vous eu la honte & la confuſion de voir voſtre Empereur monter ſur le Theatre comme un baſteleur, danſer, chanter, & jouer des Tragedies? Malgré meſme ces actions horribles & infames encore n'euſmes-nous pas le cœur d'abandonner ce monſtre, nous ne l'abandonnaſmes que ſur la nouvelle, que Nymphidius nous donna, & que nous crumes, qu'il nous avoit abandonnés le premier, & qu'il ſe retiroit en Egypte. Qu'allons-nous donc faire? Allons-nous immoler encore Galba ſur Neron, & nous deffaiſant du parent de Livie comme nous nous ſommes deffaits du fils d'Agrippine, allons nous prendre pour Ceſar le fils de Nymphidia? Ou pluſtoſt, aprés avoir fait ſouffrir au premier la peine de ſes crimes, ne nous piquerons-nous pas d'eſtre les gardes fidelles de Galba comme nous avons eſté les ennemis declarés & les puniſſeurs de Neron?*

Diſcours tres-ſenſé d'Antonius Honoratus aux ſoldats.

A ces diſcours du Tribun tous les ſoldats ſe rangerent de ſon coſté, & allant trouver leurs compagnons, ils les exhortoient à garder le ſerment de fidelité qu'ils avoient fait à l'Empereur,

Les ſoldats ſe rangent du coſté du Tribun.

& ils en firent changer un grand nombre. En mesme temps un grand cri s'estant élevé de toute l'armée, Nymphidius, soit qu'il crust, comme quelques-uns pensent, que les soldats l'appelloient desja pour le proclamer, soit qu'il voulust prévenir l'émeute & rasseurer ceux qui chanceloient encore, sortit à la clarté de quantité de flambeaux tenant dans sa main une harangue, que Varron lui avoit composée, & qu'il avoit apprise par cœur, pour la faire aux soldats. Mais voyant les portes du camp fermées, & sur les murailles plusieurs hommes armés, il commença à craindre, & s'avançant il demanda à ces hommes *ce qu'ils vouloient faire, & qui c'estoit qui leur avoit commandé de prendre les armes?* Ils respondirent tous en mesme temps & d'une commune voix *qu'ils ne reconnoissoient pour Empereur que Galba.* Alors faisant semblant d'entrer dans leur sentiment, il applaudit à leur fidelité, & commanda à ceux qui l'accompagnoient de suivre son exemple.

Il s'appelloit Cingonius Varro.

Ceux qui gardoient les portes l'ayant laissé entrer avec un petit nombre de ses gens, on luy lança d'abord une javeline, que Septimius, qui marchoit devant luy, receut dans son bouclier. Mais les autres se jettant sur luy l'espée à la main, il prit la fuite; on le poursuivit, & on le massacra dans la hutte d'un soldat. Son corps fut traisné au milieu du camp, qu'on environna de barrieres, & le lendemain on l'exposa à la veuë de tout le monde.

Nymphidius massacré dans la hutte d'un soldat.

Galba ordonne qu'on fasse mourir ses complices.

Nymphidius ayant fini sa vie de cette maniere, Galba, qui en fut d'abord adverti, ordonna que l'on fist mourir tous ses complices qui n'auroient pas prévenu cet arrest par leur mort. Du nombre de ces complices fut Varron, qui avoit composé la harangue, & Mithridate de Pont. Mais quoyqu'ils fussent coupables, on les regarda comme innocents, & on trouva qu'on ne les avoit condamnés ni selon les loix, ni selon les coustumes Romaines, parce qu'on avoit fait mourir des hommes de cette consequence sans les avoir jugés, car tout le monde s'estoit attendu à une autre forme de gouvernement, trompé, comme cela est ordinaire, par les premiers bruits qu'on avoit semés. Mais ce qui les affligea encore plus que tout le reste, c'est qu'un personnage de dignité Consulaire, nommé Petronius Turpilianus, eut ordre de se faire mourir, parce qu'il avoit esté fidelle à Neron. Car d'avoir fait tuer en Afrique Macer par les mains de Trebonianus, & Fonteius Capito dans la Germanie par Valens, il en avoit quelque sorte de prétexte; ils estoient en armes & dans des camps, & par là il pouvoit les craindre. Mais un homme comme Turpilianus, cassé de vieillesse, nud, & sans armes, rien n'empeschoit qu'il ne fust au moins entendu par un Prince qui auroit voulu garder dans ses actions la moderation qu'il promettoit par ses paroles. Voilà quelles sont les plaintes qu'on peut former contre Galba & les reproches qu'on peut luy faire.

Coupables regardés comme innocents, quand on les fait mourir sans leur avoir fait le procés.

Petronius Turpilianus a ordre de se faire mourir. Il est mal nommé dans le Grec, Tertullianus.

Quand il fut à vingt-cinq ſtades de Rome il ſe trouva tout au milieu d'un tumulte excité par des matelots qui avoient occupé le chemin, & qui l'environnoient de tous coſtés. C'eſtoient les mariniers, dont Neron avoit fait des ſoldats, & dont il avoit compoſé une Legion. Tous ces gens-là s'eſtant aſſemblés ſur ſon paſſage, le prioient de leur confirmer leur eſtat, & empeſchoient tous ceux qui eſtoient venus au devant de l'Empereur pour le ſaluer, de l'approcher, de le voir, & de s'en faire entendre; ils faiſoient beaucoup de bruit en jettant de grands cris, & demandoient des enſeignes & des quartiers pour leur Legion. Comme l'Empereur les remettoit à une autre fois, & leur ordonnoit de revenir luy parler, ils prirent cette remiſe pour un refus, ſe mirent en colere & le ſuivirent ſans eſpargner les murmures & les cris, & quelques-uns ayant eu l'inſolence de tirer l'eſpée, Galba ordonna à ſa cavalerie de les charger. Aucun d'eux ne reſiſta, les uns furent renverſés & foulés aux pieds, & les autres tués dans leur fuite. Et ce ne fut pas un heureux préſage pour Galba d'entrer dans ſa ville capitale au milieu de tant de ſang & de tant de morts. Mais au moins ſi quelqu'un le meſpriſoit auparavant en le voyant ſi foible & ſi vieux, alors il paroiſſoit terrible & redoutable à tout le monde.

Trois mille cent vingt-cinq pas.

Les matelots dont Neron avoit fait une legion, environnent Galba.

Ils demandent des enſeignes & des quartiers.

Galba les fait charger par ſa cavalerie, ils ſont tous maſſacrés.

Malheureux préſage pour Galba d'entrer dans Rome au milieu de tant de ſang.

Du reſte voulant faire voir un grand changement dans les largeſſes immenſes que faiſoit Neron, & dans ſa deſpenſe exceſſive, il parut

s'esloigner infiniment de ce qui est seant & honneste à un Empereur; car un certain Canus, ayant joué de la fluste un soir à son souper, ce Canus estoit un homme excellent dans son art, l'Empereur, aprés l'avoir beaucoup loué, & marqué avoir pris un grand plaisir à l'entendre, commanda qu'on luy apportast sa bourse, & prenant quelques pieces d'or, il les luy donna en luy disant qu'il luy faisoit cette gratification de son argent, & non pas de l'argent public. Et tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, basteleurs, farceurs & gens de palestre, il commanda qu'on les retirast sans quartier, & qu'on ne leur en laissast que le dixiéme. Mais comme il ne retira que tres-peu de chose de cette recherche, car la pluspart de ces gens-là vivent au jour la journée, & sont si desbauchés qu'ils despensent tout à mesure qu'ils gagnent, il estendit sa recherche sur ceux qui avoient acheté, ou receu quelque chose d'eux, & les obligea de restituer. Et parce que cette affaire n'avoit point de bornes, & qu'elle enveloppoit une infinité de gens, toute la honte en tomba sur

Canus excellent joueur de fluste.

Present que luy fait Galba, aprés qu'il eut joué à son souper.

Il fait retirer tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, farceurs, basteleurs, & ne leur en laisse que le dixiéme.

Il estend cette recherche sur ceux qui avoient acheté ou receu d'eux.

La honte de cette recherche tombe sur

Et prenant quelques pieces d'or, il les luy donna.] Suetone, qui raconte cette histoire, dit que Galba ne luy donna que cinq deniers, c'est-à-dire, cinquante sols de nostre monnoye. *Cano autem choraulæ mire placenti, denarios quinque donasse, prolatos manu sua è peculiaribus loculis.*

Et tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, basteleurs, farceurs.] Cette action de Galba est indigne d'un Empereur, & paroist bien plustost venir d'un excés d'avarice que d'un esprit de reforme. Cette reforme ne pouvoit estre approuvée que dans les dons excessifs faits à ces personnages indignes, & qui n'avoient pas encore esté payés.

l'Empereur, & toute la haine sur Vinius; car on vit qu'il ne rendoit l'Empereur mesquin & avare pour tous les autres, que pour profiter seul de ses richesses, & pour fournir à ses profusions en prenant à toutes mains, en vendant tout & en se rendant absolument le maistre. En effect selon le precepte d'Hesiode qui dit *qu'il ne faut espargner le tonneau ni quand il est plein, ni quand il commence à estre au bas*, Vinius voyant l'Empereur vieux & cassé, voulut se gorger de sa fortune qu'il voyoit en mesme-temps pleine & au bas. Cependant il faisoit grand tort au pauvre vieillard, en ce que d'un costé il administroit mal ses biens & ses finances, & que de l'autre il blasmoit ou empeschoit ses meilleures intentions, entre autres la punition des Ministres de Neron. L'Empereur fit mourir la pluspart de ces méchants, du nombre desquels furent un Eleus, un Polyclitus, un Petinus, & un Petrobius. Le peuple battoit des mains quand on les menoit au supplice au travers de la place Romaine, & crioit que c'estoit une procession tres-belle & tres-sainte, mais que les Dieux & les hommes demandoient encore le precepteur & le promoteur de la Tyrannie, Tigellinus. Mais ce brave personnage avoit gagné les devants en s'asseurant de Vinius par les grands presents qu'il luy fit, & qui n'estoient que comme les arrhes de

Galba, & la haine sur Vinius son ministre.

Precepte d'Hesiode.

Usage que Vinius fait de ce precepte.

Meschants qu'on mene au supplice, procession tres-belle & tres-sainte.

Tigellinus s'estoit asseuré de Vinius par ses presents.

Qu'il voyoit en mesme-temps pleine & au bas.] Il la voyoit pleine à cause des richesses immenses de Galba, & il la voyoit au bas à cause de la vieillesse de cet Empereur.

Turpilianus executé injustement.

ce qu'il luy promettoit. Pour Turpilianus, haï seulement parce qu'il n'avoit ni haï, ni trahi un maistre qui estoit si méchant, & sans avoir commis aucune injustice marquée, ni trempé en aucune maniere dans les crimes de Neron, il fut executé, lorsque celuy qui avoit rendu ce Prince si digne de mort, & qui, aprés l'avoir rendu tel, l'avoit abandonné & trahi, restoit non seulement en vie, mais dans une haute fortune, grande preuve qu'il n'y avoit rien dont on dust desesperer, & qu'on ne fust seur d'obtenir de Vinius quand on lui donnoit, car il n'y avoit point de spectacle que le peuple Romain desirast avec tant de passion que de voir Tigellinus traisné au supplice. Il ne cessoit de le demander par tout au theatre & au Cirque, tant qu'enfin l'Empereur les en tança par un Edit qui fut publié & affiché, & dans lequel il les asseuroit que Tigellinus ne vivroit pas encore long-temps, parce qu'il estoit attaqué d'une phthisie qui le consumoit peu à peu, & leur demandoit instamment qu'ils ne l'aigrissent point & qu'ils ne fissent point dégenerer sa domination en Tyrannie.

Tigellinus.

Le peuple demande la mort de Tigellinus avec empressement.

Galba par un Edit qu'il fait afficher, reprend le peuple de son acharnement sur Tigellinus.

Le peuple fut tres-fasché de cette publication, mais ces malheureux n'en firent que rire, car ce jour-là mesme Tigellinus offrit un sacrifice d'action de graces pour remercier les Dieux de son salut, & prepara un festin magnifique. Et Vinius, aprés avoir soupé avec l'Empereur, alla faire collation chés Tigellinus, menant avec luy sa fille, qui estoit veuve. Dés qu'il fut entré, Tigellinus demanda

Tigellinus offre un sacrifice d'action de graces, & prepare un grand festin.

Tigellinus boit à

demanda une coupe, but à la santé de cette veuve en lui faisant un don de deux cents cinquante mille drachmes, & en commandant à la principale de ses concubines d'oster de son cou un collier estimé cent cinquante mille drachmes pour le luy donner.

La santé de la fille de Vinius, & luy donne cent vingt-cinq mille livres, & un beau collier.

Vingt-cinq mille escus.

Depuis ce moment-là les choses mesmes, qui estoient faites avec le plus de moderation, furent condamnées, comme ce que l'Empereur fit pour les Gaulois, qui avoient conspiré avec Vindex, car on crut qu'ils n'avoient pas obtenu de l'humanité de l'Empereur la descharge des imposts & le droit de bourgeoisie, mais qu'ils les avoient achetés de Vinius. Voilà pourquoy le peuple haïssoit la domination de Galba. Et les soldats, quoyqu'ils se vissent frustrés du present qu'on avoit promis, se flatterent pourtant dez son avenement de l'esperance que s'il ne donnoit pas tout ce qu'on leur avoit fait attendre, il donneroit au moins autant que Neron avoit donné. Mais l'Empereur, informé de leurs plaintes & de leurs murmures, lascha une parole tres-digne d'un grand Prince, car il leur dit, *qu'il avoit accoustumé de choisir ses soldats, & non pas de les acheter.*

Quand un Prince a des Ministres avares, tout ce qui se fait est imputé à leur corruption.

Beau mot de Galba.

Car il leur dit, qu'il avoit accoustumé de choisir ses soldats, & non pas de les acheter.] Ce mot est rapporté par Tacite, & M. d'Ablancour a cru devoir le changer & mettre, *qu'il n'achetoit point l'Empire.* Et voicy sa remarque, *J'ay changé l'expression de l'Auteur*, dit-il, *parce qu'il n'y eust point eu de grace à dire*, qu'il n'achetoit point ses soldats, mais qu'il les choisissoit. *Il faut que les bons mots soient exprimés noblement, où il ne les faut point rap-*

Ce mot fit naiſtre dans leur cœur une haine tres-violente contre luy. Car ils trouvoient que par là il ne les privoit pas de leur recompenſe luy ſeul, mais qu'il enſeignoit aux Empereurs, qui viendroient aprés luy, à faire de meſme, & qu'il leur en impoſoit en quelque façon la loy.

Il y avoit encore quelque mouvement ſourd de revolte à Rome parmi les troupes Pretoriennes, mais le reſpect, qu'elles avoient pour la preſence de Galba, émouſſoit cette ardeur pour la nouveauté & faiſoit qu'elles differoient de la faire eſclater, & comme elles ne voyoient encore aucune lueur de changement, elles tenoient leur haine cachée. Mais les armées, qui avoient ſervi ſous Verginius, & qui eſtoient encore dans la Germanie ſous Flaccus, fieres de la derniere victoire qu'elles avoient remportée ſur Vindex, & voyant qu'elles n'avoient aucune des recompenſes, qu'elles croyoient meriter, ne pouvoient eſtre appaiſées par leurs Capitaines, & ne faiſoient aucun compte de leur General Flaccus, que la

Sous Hordeonius Flaccus.

porter. Cela eſt tres-vray, il faut que les bons mots ſoient exprimés noblement, mais il faut dire ce que l'Auteur a dit : *Je n'achete point l'Empire*, n'exprime nullement la penſée de l'Empereur, & ne reſpond point au fait dont il s'agit. Un Empereur qui fait des largeſſes à ſes ſoldats n'achete point l'Empire qu'il a desja, mais il achete ſes ſoldats; & c'eſt ce qu'il faut dire icy. Ce mot eſt fort beau, auſſi Plutarque l'a-t-il jugé digne d'un grand Prince. Et Suetone l'a jugé de meſme digne d'eſtre rapporté ſans aucun changement, *legere ſe militem, non emere conſueſſe.* Dans la traduction des anciens il ne faut changer les bons mots que quand la langue ne fournit aucun moyen de les exprimer avec vivacité & avec nobleſſe.

goutte, dont il estoit continuellement tourmenté, avoit rendu impotent, & qui d'ailleurs n'avoit aucune experience des affaires. Un jour à des jeux publics les Tribuns & les Chefs des Bandes faisant, selon la coustume des Romains, des prieres & des vœux pour la santé & pour la prosperité de l'Empereur, la plusspart des soldats commencerent à murmurer, & ensuite ces Officiers continuant leurs vœux & leurs prieres, ils eurent l'audace de respondre comme par un refrain, *s'il en est digne.*

Vœux faits à l'armée & à Rome pour la santé & la prosperité de l'Empereur, le premier de Janvier.

Refrain que les soldats adjoustent à ces vœux.

Les Legions, qui estoient sous les ordres de Tigellinus, commirent souvent de pareilles insolences, dont Galba estoit exactement informé par les lettres qu'il recevoit de ses Intendants. Craignant donc les suites, & croyant qu'il estoit mesprisé non seulement parce qu'il estoit vieux, mais parce qu'il n'avoit point d'enfants, il resolut d'adopter quelque jeune homme des plus illustres maisons de Rome & de le nommer son successeur à l'Empire. Il y avoit un jeune homme, nommé Othon, qui estoit issu d'un sang noble, mais qui dez son enfance avoit esté si plongé dans le luxe & dans les plaisirs, qu'il y avoit peu de Romains qui se fussent rendu si celebres par leurs desbauches. Et comme Homere appel-

Galba veut adopter quelque jeune homme des plus illustres maisons.

Othon celebre par ses desbauches dez sa jeunesse.

Ils eurent l'audace de respondre comme par un refrain, s'il en est digne.] Il y a dans le Grec, *Il n'en est pas digne.* Mais cela est bien hardi & bien dur. Il paroist que l'interprete Latin a leu εἰ, *si*, au lieu de la negative οὐκ, *non*, l'audace ne laisse pas d'estre grande, mais le tour est plus doux, & dit au fond la mesme chose.

Pourquoy Homere designe Paris par cette qualité de mari d'Helene.

le souvent Paris, *le mari de la belle Helene*, en le designant par la qualité de sa femme, parce que ce jeune Prince n'avoit rien de recommandable par luy-mesme dont on pust luy faire honneur, de mesme, Othon estoit celebre à Rome par sa femme Poppea, dont Neron estoit devenu amoureux pendant qu'elle estoit mariée à Crispinus, mais retenu par le respect, qu'il conservoit encore pour sa femme & par la crainte qu'il avoit de sa mere, il cacha sa passion & aposta secretement Othon auprés de Poppea pour la solliciter & pour la seduire. Car Othon estoit fort agreable à Neron à cause de ses desbauches, & ce Prince en faisoit son ami particulier, & se plaisoit si fort en sa compagnie, qu'il prenoit souvent un tres-grand plaisir aux railleries & aux plaisanteries qu'il faisoit sur sa mesquinerie & sur son avarice.

Neron amoureux de Poppea, femme de Crispinus.

Il la fait solliciter par Othon.

Othon favori de Neron à cause de ses desbauches.

On rapporte qu'un jour Neron se parfumant d'une huile tres-precieuse, en arrosa un peu Othon. Le lendemain Othon luy donna à souper, & dez qu'il fut dans la salle, de tous costés on vit des tuyaux d'or & d'argent qui respandoient par tout des essences de grand prix avec autant d'abondance, que si ce n'eust esté que de l'eau, & que les convives en furent tout trempés. Ayant donc corrompu & desbauché le premier Poppea pour Neron en lui faisant esperer ce prince pour amant, il luy persuada de se separer d'avec son mari, & la prit chés luy comme sa femme; mais il ne fut

Comment Othon reproche à Neron sa mesquinerie.

Othon aprés avoir corrompu Poppea pour Neron, la prend pour sa femme.

pas si aise de l'avoir, qu'il fut chagrin de la partager avec son rival. Poppea, dit-on, n'estoit pas faschée de cette jalousie, car on prétend mesme qu'elle refusoit de recevoir Neron chés elle, quand Othon estoit absent, soit qu'elle voulust prévenir le dégoust que donne une jouissance trop aisée, soit, comme d'autres l'asseurent, qu'elle ne se souciast pas d'avoir Cesar pour mari, & qu'elle aimast mieux l'avoir pour amant à cause de l'inclination qu'elle avoit à la desbauche. Othon se trouva donc en grand danger de sa vie pour ce mariage. Et c'est une chose tres-estonnante que Neron, aprés avoir fait mourir sa femme & sa sœur pour les nopces de Poppea, ait espargné Othon. Mais Othon avoit Seneque pour ami, & ce fut Seneque qui par ses conseils & par ses sollicitations porta le prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Ocean. Il s'y gouverna avec tant de sagesse, qu'il ne fut ni à charge ni desagreable aux peuples, qui luy estoient sousmis, car il sentoit bien que cet employ luy avoit esté donné comme un adoucissement & comme une couverture honorable de son exil, & aprés que Galba

Conduite de Poppea pour Neron.

Seneque sauve Othon, & luy fait donner le commandement de Portugal.

Il gouverna dix ans cette Province en qualité de Preteur.

Et ce fut Seneque qui par ses conseils & par ses sollicitations porta le prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Ocean.] Cet exil honorable, qui esloignoit Othon, & qui rendoit Neron seul possesseur de sa maistresse, parut suffisant; une peine plus grave auroit descouvert la comedie, que l'on vouloit cacher, qui cependant ne laissa pas de devenir publique, comme cela parut par ce distyque, qui courut alors:

Cur Otho mentito sit quaeritis exul honore?
Uxoris mœchus cœperat esse suæ.

se fut revolté, il fut le premier des Capitaines qui se joignit à luy, & qui prenant tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent, la luy porta pour la fondre & pour en faire de la monnoye. Il luy donna les Officiers de sa maison les plus propres & les plus adroits à servir un Prince. Dans tout le reste il luy marqua une entiere fidelité, & par les services qu'il luy rendit, on vit bien-tost que personne n'avoit ni plus d'experience, ni plus de capacité que luy dans les affaires. Pendant tout le voyage il fut avec luy dans le mesme char plusieurs jours de suite, & dans le chemin il n'oublia rien pour faire sa cour à Vinius, taschant de luy plaire par ses assiduités & par ses presents, & principalement en luy cedant en tout la premiere place. Ce fut par sa faveur qu'il parvint à estre le second, mais il avoit sur luy cet avantage qu'il n'estoit ni envié ni haï, servant gratuitement ceux qui l'en prioient, & se monstrant tousjours humain & accessible à tous ceux qui avoient à luy parler. Sur tout il protegea extrêmement les gens de guerre & en avança plusieurs aux premieres charges, qu'il demandoit, les unes à l'Empereur mesme, & les autres à Vinius, & à ses affranchis Icelus & Asiaticus; car c'estoient ceux qui avoient le plus de credit.

Othon se joint à Galba, & luy donne toute sa vaisselle d'or & d'argent.

Othon fort grand courtisan de Vinius.

Avantage qu'il avoit sur Vinius.

Icelus ou Sicelius & Asiaticus affranchis de Vinius.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chés luy, il taschoit de gagner la faveur de la cohorte qui estoit de garde en donnant à chacun des soldats une piece d'or. Ainsi sous prétexte d'honorer le

Comment Othon gagnoit les troupes Pretoriennes.

prince par ses largesses, il pratiquoit & gagnoit les troupes Pretoriennes pour s'en servir au besoin. Comme Galba déliberoit sur le choix d'un successeur, Vinius luy proposa Othon, ce qu'il ne faisoit pas sans dessein, il avoit en veuë le mariage de sa fille qu'Othon promettoit d'espouser s'il estoit adopté par Galba, & nommé son successeur. Mais Galba faisoit connoistre visiblement qu'il préferoit l'interest public à l'interest particulier, & qu'il cherchoit à adopter, non celuy qui luy estoit le plus agreable, mais celuy qui seroit le plus utile aux Romains. Il paroist de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon heritier de son patrimoine mesme, le connoissant aussi dissolu, aussi desbauché, & aussi dissipateur qu'il estoit, & le sçachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes. C'est pourquoy aprés avoit escouté Vinius fort doucement sans rien respondre de positif, il remit sa disposition à une autre fois, & se contenta de designer Othon Consul avec Vinius pour l'année suivante. Ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année il ne manqueroit pas de le nommer son successeur, & tous les gens de guerre estoient ravis qu'Othon fust préferé à tous les autres.

Veuë de Vinius en proposant à Galba d'adopter Othon.

Principe tres-sage de Galba.

Dettes d'Othon, deux millions cinq cents mille livres.

Othon designé Consul avec Vinius.

Il estoit souhaité de tous les gens de guerre.

Mais pendant que Galba déliberoit encore & qu'il remettoit de jour en jour, il apprit la revolte des armées de Germanie; car generalement toutes les troupes haïssoient Galba, parce

Galba haï de toutes les troupes.

qu'il ne leur avoit pas donné l'argent qu'il leur avoit promis; & celles de la Germanie alleguoient encore, pour prétexter en particulier leur haine & leur mauvaiſe volonté, *que Verginius Rufus avoit eſté chaſſé avec honte & ignominie; que les Gaulois, qui avoient combattu contre eux, avoient eſté ſeuls recompenſés, & que tous ceux qui ne s'eſtoient pas declarés pour Vindex, avoient eſté punis, & que c'eſtoit à Vindex ſeul que Galba teſmoignoit avoir de l'obligation, qu'il honoroit encore ſa memoire, & qu'il luy faiſoit des oblations funebres & des libations, comme ſi c'euſt eſté luy ſeul qui l'euſt proclamé Empereur.*

Prétextes que les troupes de la Germanie alleguoient de leur haine pour Galba.

Pendant que ces propos ſe tenoient publiquement dans le Camp, arrive le premier jour de l'année que les Romains appellent les Calendes de Janvier. Flaccus aſſembla tous les ſoldats pour leur faire preſter le ſerment au nom de l'Empereur, comme c'eſt la couſtume. Mais ils renverſerent & mirent en pieces les ſtatuës de Galba, & au lieu de preſter le ſerment à l'Empereur, ils le preſterent au Senat & au peuple, & ſe retirerent chacun de leur coſté; ce que voyant tous les Capitaines, ils regarderent l'Anarchie comme auſſi dangereuſe & plus dangereuſe meſme que la rebellion. Et il y eut quelqu'un d'entre eux qui leur dit: *Que faiſons-nous donc, mes compagnons? Nous ne faiſons point d'autre Empereur, & nous ne gardons point celuy que nous avons, comme ſi ce n'eſtoit pas tant Galba que nous vouluſſions fuir, que tout autre Chef & tout autre Empereur pour nous commander. Quant à Hordeonius Flaccus*

Serment preſté à l'Empereur par les ſoldats tous les premiers jours de Janvier.

Les ſoldats abatent les ſtatuës de Galba, & preſtent le ſerment au Senat & au peuple.

Anarchie auſſi dangereuſe que la revolte.

Remonſtrance qu'un Officier fait aux autres Officiers.

Flaccus qui n'est qu'une ombre, & qu'une vaine image de Galba, laissons-le là pour ce qu'il est. Mais nous avons à une journée d'icy Vitellius, qui commande dans la basse Germanie, fils d'un pere qui a esté Censeur, trois fois Consul, & en quelque façon Collegue de l'Empereur Claude, & qui par la pauvreté où il se trouve, & que quelques-uns luy reprochent si mal à propos, donne une preuve esclatante de sa bonté & de sa magnanimité. Allons, mes compagnons, proclamons-le Empereur, & faisons voir à tous les hommes que nous sçavons mieux choisir un Empereur que les Espagnols & les Lusitaniens.

Les uns ayant gousté cet advis, & les autres l'ayant rejetté, un porte-enseigne se desrobant, alla annoncer la nuit cette nouvelle à Vitellius, qui donnoit un grand repas à plusieurs de ses Officiers & qu'il trouva à table. Cette nouvelle s'estant respanduë dans les armées, Fabius Valens, Capitaine d'une legion, fut le premier qui à la teste de quelques chevaux vint le lendemain à toute bride, & salua Empereur Vitellius, qui quelques jours auparavant paroissoit refuser & rejetter l'Empire comme un fardeau trop grand & trop pesant pour luy, mais alors plein de vin & de viande, estant à table depuis midi, il receut

Fabius Valens est le premier qui saluë Vitellius Empereur dans la Germanie.

Mais alors plein de vin & de viande, estant à table depuis midi.] La gourmandise de Vitellius estoit celebre. Tacite dit qu'elle ne pouvoit jamais estre assouvie, & que les chemins des deux mers estoient continuellement battus de ses pourvoyeurs, qui luy apportoient des ragousts de Rome & de toute l'Italie, & les villes & les particuliers ruinés des superbes festins qu'il luy falloit faire.

Vitellius accepte le nom de Germanicus qui luy est donné par les troupes.

la nouvelle avec joye, sortit en public & accepta le nom de Germanicus, que les troupes luy donnerent, & refusa celuy de Cesar. En mesme temps les soldats de Flaccus, laissant là tous les beaux discours qu'ils avoient faits au Senat & qui sentoient si fort la Democratie, presterent serment à l'Empereur Vitellius, & promirent d'executer fidellement ses ordres. C'est ainsi que Vitellius fut proclamé Empereur dans la Germanie.

Pison Licinianus.

Eloge de Pison.

Galba, informé de cette revolte, ne differa plus l'adoption qu'il meditoit, & sçachant que ses amis estoient partagés, que les uns estoient pour Dolabella, & les autres pour Othon, & ne voulant ni de l'un, ni de l'autre, tout d'un coup sans communiquer son dessein à personne, il fit appeller Pison, fils de Crassus, & petit-fils de Pison, que Neron avoit fait mourir, jeune homme né à toutes les vertus, & qui joignoit à cet excellent naturel une grande modestie & la severité des mœurs des anciens Romains, & sur l'heure mesme il alla au camp pour le nommer Cesar, & le declarer son successeur. Cependant comme il descendoit de son Palais, il luy arriva plusieurs signes & prodiges celestes qui l'accompagnerent. Et quand il commença le discours qu'il fit à Pison, & qu'il voulut le lire, ou le dire en partie par cœur, il tonna & esclaira continuellement, & il tomba une si grosse pluye, & une nuit si noire couvrir Rome & tout le

Signes qui arriverent à l'adoption de Pison.

camp, qu'il eſtoit viſible que les Dieux n'approuvoient, ni ne recevoient cette adoption, & qu'elle ſeroit tres-malheureuſe. Le meſcontentement des ſoldats ſe declaroit par leur mine morne & farouche, car ils eſtoient fort aigris de ce que meſme dans cette occaſion on ne leur faiſoit aucune largeſſe.

Mais pour Piſon, tous ceux qui eſtoient preſents, & qui purent juger de ſa diſpoſition par le ton de ſa voix, & par l'air de ſon viſage, furent frappés d'eſtonnement & d'admiration de voir qu'il ne paroiſſoît point tranſporté d'une ſi grande grace, & qu'il la recevoit pourtant avec beaucoup de reconnoiſſance & de ſenſibilité. Mais d'un autre coſté on vit ſur le viſage & dans toute la contenance d'Othon pluſieurs marques de l'impatience & de la colere avec leſquelles il ſupportoit de ſe voir fruſtré d'une eſperance qu'il croyoit ſeure, car aprés avoir eſté le premier jugé digne de l'Empire & y avoir preſque touché, de s'en voir deſcheu, c'eſtoit un ſigne tres-viſible de la haine & de la mauvaiſe volonté que Galba avoit pour luy. C'eſt pourquoy il n'eſtoit pas ſans quelque crainte pour l'avenir ; mais redoutant Piſon, haïſſant Galba, & ſe plaignant de Vinius, il s'en retourna agité de pluſieurs paſſions, car les Devins & les Chaldéens, qu'il avoit touſjours autour de luy, ne luy permettoient pas d'abandonner abſolument ſes eſperances & de renoncer à ſa fortune. Pro-

Moderation de Piſon dans cette haute fortune.

Deſeſpoir d'Othon.

Othon touſjours environné de Devins & de Chaldeens.

Ptolemée grand Devin.

lemée sur tout estoit tres-ardent à le rasseurer ; & Othon avoit en luy beaucoup de confiance, parce qu'il luy avoit prédit plusieurs fois que

Prédictions que Ptolemée luy avoit faites.

Neron ne le feroit pas mourir., que ce prince mourroit le premier, & que non seulement il luy survivroit, mais qu'il seroit Empereur, & l'évenement ayant justifié la premiere partie de sa prédiction, il prétendoit qu'il ne devoit pas desesperer de la seconde. Ce qui l'animoit encore, c'estoit le grand nombre de ceux qui le plaignoient en secret, & qui souspiroient de le voir traiter par Galba avec tant d'ingratitude. La pluspart de ceux qui avoient esté en credit auprés de Tigellinus & de Nymphidius, & qui estoient alors fort reculés & dans un estat fort abject, comme gens disgraciés, s'assembloient autour de luy tous les jours, & nourrissant leur venin auprés de luy, ils aigrissoient son ressentiment, & l'animoient encore davantage.

Tous les mescontents s'assemblent autour de luy & l'obsedent continuellement.

Veturius & Barbius bas Officiers.

De ce nombre estoient Veturius & Barbius Proculus, dont l'un estoit Sergent d'une Compagnie, & l'autre Tesseraire, c'est-à-dire, de ces bas

Dont l'un estoit Sergent d'une Compagnie, & l'autre Tesseraire.] L'un estoit *Option*, & l'autre *Tesseraire*. Dans la Cavalerie & dans l'Infanterie, il y avoit de ces Officiers appellés *Options* & *Tesseraires* ; l'*Option* estoit *Uragus*, celuy qui marchoit à la queuë des bandes, c'estoit à peu prés comme nos Sergents, & *Tesseraire* estoit un Officier un peu plus relevé, c'estoit celuy qui recevoit du Tribun le mot escrit sur une tablette & qui le portoit aux Centurions. Cette maniere de donner le mot parut plus seure que de le donner de vive voix, car le mot donné de vive voix peut estre mal entendu & mal rapporté. Dans la traduction j'ay

Officiers qui prennent le mot du Tribun escrit sur une tablette, & le portent dans les tentes des soldats. Onomaste, affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent les uns par argent, les autres par les grandes esperances qu'ils leur donnerent, car ils trouverent mesme qu'ils estoient desja tout corrompus, & qu'ils ne demandoient qu'une occasion de faire esclater leur mauvaise volonté. Car si l'armée eust esté bien intentionnée, il auroit esté bien difficile de la faire changer si promptement, & il auroit certainement fallu plus que les quatre jours qui s'escoulerent entre l'adoption & le meurtre. Car Pison & Galba furent tués le sixiéme jour aprés, qui se trouva le quinziéme de Janvier. Ce jour-là dez le matin Galba offrit un sacrifice dans son Palais en presence de ses amis. Le Devin Umbricius n'eut

Onomaste affranchi d'Othon.

Le Devin Um-

expliqué la fonction de ces Officiers telle qu'elle estoit, & non pas telle qu'elle est dans le texte; car Plutarque se seroit visiblement trompé s'il avoit dit que l'*Option* & le *Tesseraire* faisoient leurs fonctions par le moyen d'espions & de courriers, **οἱ δι' ἀγγέλων καὶ δι' ὀπτήρων ὑπηρεσίας τελοῦντες.** Cela est inouï, mais c'est ce que Plutarque n'a point dit; le passage est mal escrit, & l'on a mal separé des mots qui doivent estre joints. Il faut lire comme Lipse a corrigé, **οἱ διαγγέλων καὶ διοπτήρων**, &c. *Qui faisoient la fonction de courriers & d'espions.* Car c'estoient eux-mesmes qui estoient les espions & les courriers, c'est pourquoy, comme Cujas l'a remarqué, ils furent ensuite appellés *Scultatores*, pour *Auscultatores*, qui escoutoient tout pour en faire leur rapport.

Onomaste, affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent.] Ce fut Onomaste qui mena à Othon ces deux soldats, c'est pourquoy Tacite dit de ces deux soldats seuls, *Suscepere duo manipulares imperium populi Romani transferendum, & transtulerunt. Deux soldats entreprirent de transferer l'Empire du peuple Romain, & ils le transfererent.*

bricius de lare à Galba le malheur qui le menace.

pas plustost pris entre ses mains les entrailles de la victime, qu'il luy declara, non en paroles couvertes, mais tres-clairement, qu'il estoit menacé de quelque trahison, & qu'un tres grand danger pendoit sur sa teste, dans le moment mesme que le Dieu luy livroit presque Othon dont il pouvoit se saisir, car il estoit derriere luy, & fort appliqué à ce qu'Umbricius luy disoit & luy monstroit. Comme il se trouva alors dans un grand trouble, & que la peur luy fit changer tres-souvent de couleur, son affranchi Onomaste vint luy dire que les Architectes estoient venus & qu'ils l'attendoient chés luy. C'estoit le signal de l'execution & du moment où Othon devoit aller au devant des soldats. Il se retira donc en disant qu'il avoit acheté une vieille maison, & qu'il vouloit la faire visiter par ces Architectes, & descendant par le lieu appellé le Palais de Tibere, il se rendit à la place où est la Colomne qu'on appelle le Milliaire d'or, à laquelle aboutissent tous les grands chemins d'Italie.

Le Milliaire d'or.

Othon proclamé Empereur par quelques soldats.

Là les premiers soldats de la garde l'ayant receu, le proclamerent Empereur. Et l'on asseure qu'ils

Qu'il estoit menacé de quelque trahison.] Ce Devin luy dit en propres termes, selon Suetone, *Caveret periculum, non longe percussores abesse. Qu'il prist garde à luy, que ses meurtriers n'estoient pas loin.*

Il se rendit à la place où est la Colomne qu'on appelle le Milliaire d'or.] C'estoit une colomne d'or qu'Auguste avoit mise à l'entrée de la place pendant qu'il estoit *Curator viarum*, sur laquelle estoient marqués tous les grands chemins d'Italie, & leurs mesures, que l'on distinguoit par milles.

n'eſtoient que vingt-trois. Ce petit nombre l'eſtonna, & quoyqu'il ne fuſt ni foible ni timide, comme la delicateſſe de ſon temperament & la molleſſe de ſa vie ſembloient le promettre, mais au contraire reſolu & ferme dans les plus grands dangers, il eut peur & voulut renoncer à ſon entrepriſe. Les ſoldats l'en empeſcherent, & environnant ſa chaiſe avec leurs eſpées nuës, ils commanderent à ſes porteurs de marcher. Il les preſſoit & les haſtoit luy-meſme diſant à tout moment *qu'il eſtoit perdu*. Pluſieurs l'entendirent comme il paſſoit, & ils furent plus frappés d'admiration, que ſaiſis d'eſtonnement, en voyant le petit nombre de ceux qui avoient entrepris une action ſi hardie.

Othon ſaiſi de peur veut renoncer à ſon entrepriſe.

Il en eſt empeſché par les ſoldats.

Comme il traverſoit la place environ autant de ſoldats ſe joignirent aux premiers. Il en vint d'autres enſuite trois à trois, quatre à quatre, enfin il en vint un plus grand nombre, qui tous l'environnant, l'appelloient Ceſar, & faiſoient briller devant luy leurs eſpées nuës. Julius Martialis, qui eſtoit ce jour là de garde au camp avec ſa cohorte, & qui, dit-on, ne ſçavoit rien de la conſpiration, eſtonné d'une choſe ſi peu attenduë & ſaiſi de crainte, le laiſſa entrer. Quand il fut dans le camp, il ne trouva nulle reſiſtance, car

Il entre dans le camp, & n'y trouve nulle reſiſtance.

Et environnant ſa chaiſe avec leurs eſpées nuës.] Suetone eſcrit qu'il ſe jetta dans une chaiſe de femme. *Tunc abditus propere muliebri ſella in caſtra contendit.* Il veut parler d'une chaiſe fermée comme eſtoient celles des femmes.

ceux qui ignoroient le fait, se trouvant meslés avec ceux qui le sçavoient & qui les envelop-poient à dessein, & estant escartés un à un & deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, & ensuite par determination & par choix.

Cet évenement si prompt autorise la divination, grand foible de Plutarque.

Cette nouvelle fut d'abord portée au Palais à Galba pendant que le Devin estoit encore prés de luy, & qu'il estoit appliqué à finir son sacrifice, de sorte que ceux qui estoient les plus incredules sur cette matiere, & qui par ignorance mesprisoient le plus la divination, estoient dans l'estonnement & admiroient la Divinité, qui esclatoit dans cette prédiction si promptement accomplie. Comme une grande foule de peuple accouroit de la place & se jettoit dans le Palais, Vinius & Lacon, & quelques affranchis du Prince, mettant l'espée à la main, se tinrent auprés de sa personne pour le défendre. Alors Pison sortit dans la cour pour parler aux Gardes du Palais, Marius Celsus, homme de bien & fort brave, fut envoyé vers la Legion d'Illyrie, qui campoit dans le portique de Vipsanius, pour tascher de la gagner.

De sorte que ceux qui estoient les plus incredules sur cette matiere, & qui par ignorance mesprisoient le plus la divination, estoient dans l'estonnement & admiroient la Divinité.] Plutarque estoit credule & superstitieux. Il veut se servir de cet évenement si prompt pour donner de l'autorité à la divination qui l'avoit prédit, & il croit que ce n'est que l'ignorance qui empesche d'y adjouster foy, comme si le Devin n'avoit pu estre instruit de ce qui se tramoit, & comme si dans les entrailles des victimes on pouvoit lire ce qui doit arriver. Il n'y a qu'une superstition tres-ignorante qui puisse jetter dans ce foible.

Pendant

Pendant que Galba déliberoit s'il devoit ſortir du Palais & ſe preſenter aux troupes, que Vinius l'en deſtournoit, & que Celſus & Lacon l'y exhortoient au contraire & s'emportoient meſme contre Vinius, il courut un bruit ſourd qu'Othon avoit eſté tué dans le camp, & un moment aprés on vit Julius Atticius, un des ſoldats des gardes, homme de reputation qui accouroit l'eſpée à la main, & crioit que c'eſtoit luy qui avoit tué l'ennemi de l'Empereur, & qui fendant la preſſe monſtra à Galba ſon eſpée toute ſanglante. Alors Galba le regardant fixement, luy dit, *mon ami, qui eſt ce qui t'en a donné l'ordre?* Le ſoldat luy reſpondit ſans s'eſtonner, que *c'eſtoit la foy qu'il luy avoit donnée & le ſerment qu'il luy avoit preſté.* Tout le peuple ſe mit à crier qu'il avoit bien fait, & à battre des mains.

On vient annoncer à Galba qu'Othon eſt tué.

Tacite l'appelle Julius Atticus.

Mot de Galba à celuy qui ſe vantoit d'avoir tué Othon.

Reſponſe hardie de ce ſoldat.

Alors Galba ſe mit dans ſa chaiſe, & ſortit pour aller offrir un ſacrifice à Jupiter & pour ſe monſtrer à ſes Citoyens. Quand il fut au milieu de la place, comme ſi le vent euſt changé tout à coup, un bruit tout contraire vint frapper ſes oreilles, qu'Othon eſtoit maiſtre de l'armée. En meſme-temps, comme cela arrive dans une grande multitude, les uns veulent que Galba s'en retourne, les autres qu'il avance; ceux-cy qu'il ait de la confiance, & qu'il ne craigne rien; ceux-là qu'il ſe défie de tout, & qu'il ſe tienne ſur ſes gardes. Sa chaiſe eſt portée tantoſt d'un coſté, tantoſt de l'autre, comme dans une veri-

Galba ſort pour aller faire un ſacrifice.

Il apprend en chemin qu'Othon eſt maiſtre de l'armée.

Incertain de ce qu'il doit faire.

table tourmente, & tousjours ſur le point d'eſtre renverſée. Tout à coup on voit paroiſtre premierement la cavalerie, enſuite les gens de pied qui venoient de la baſilique de Paulus, criant tous enſemble & d'une commune voix, *dehors, dehors, homme privé.* On ne voyoit de tous coſtés que des gens qui couroient, non pour prendre la fuite, mais pour s'emparer des portiques & des lieux les plus éminents de la place comme pour voir des jeux. Attilius Sercellon ayant abattu la ſtatuë de Galba, ce fut comme le ſignal de la guerre, on tira ſur ſa chaiſe une infinité de dards, & comme aucun ne le bleſſa, ils coururent ſur luy l'eſpée à la main, & il n'y eut perſonne qui demeuraſt auprés de luy, ni qui ſe preſentaſt pour le défendre. Il n'y en eut qu'un parmi tant de milliers d'hommes, ce fut le ſeul que le ſoleil vit ce jour-là digne de l'Empire Romain par la grande & belle action qu'il fit. Ce fut un Centurion nommé Sempronius Indiſtrus, qui ſans avoir jamais receu aucun bienfait particulier de Galba, & ſeulement pour obéïr à l'honneur, à la Loy & à ſon ferment, ſe mit devant la chai-

De Paul Emile.

Cri des troupes.

Attilius Sercellon abat la ſtatuë de Galba.

Galba abandonné de tout le monde.

Belle action de Sempronius Indiſtrus.

L'honneur, la Loy & le ferment engagent les ſujets à eſtre fidelles à leur Prince.

Dehors, dehors, homme privé.] Ce mot s'adreſſe à Galba qui n'eſtoit plus qu'homme privé aprés qu'Othon avoit eſté ſalué Empereur.

Attilius Sercellon.] Je ne ſçay d'où eſt né ce mot *Sercellon.* Je croy qu'il eſt corrompu du mot *Vergilius*, car Tacite l'appelle *Attilius Vergilius.* On ſçait que les copiſtes font ſouvent des fautes plus groſſieres ſur les mots qu'ils ne peuvent lire.

Et ſeulement pour obéïr à l'honneur, à la Loy & à ſon ferment.] Voilà les trois choſes qui obligent un ſujet à défendre ſon maiſtre, & à expoſer ſa vie pour le ſauver, l'honneur, la Loy & le ferment. C'eſt ce que penſoit un Payen,

se de l'Empereur, & levant en haut une branche de vigne dont les Centurions ont accoustumé de se servir pour chastier les soldats, qui ont merité d'estre fouettés, cria & commanda à ceux qui venoient sur Galba, d'espargner l'Empereur. Mais ces mutins s'attachant à luy, il mit l'espée à la main, & se défendit tres-long-temps jusqu'à ce qu'ayant receu un coup qui luy coupa les jarrets, il tomba par terre. La chaise de Galba ayant esté renversée prés du Lac Curtius, & luy bouleversé dans la boüe, ils fondirent sur luy, & le frapperent de plusieurs coups. Il leur presenta la gorge en leur disant, *Frappés si c'est pour l'interest des Romains.* Mais comme il avoit une cuirasse, aucun des coups qu'on luy porta, n'entra dans le corps, ils luy percerent seulement en plusieurs endroits les bras & les cuisses. Celuy qui luy porta l'espée dans la gorge, fut, comme la pluspart le disent, un soldat de la quinziéme Legion, nommé Camurius, d'autres disent Terentius Evocatus, quelques-uns Lecanius, & il y en a qui nomment Fabius Fabulus. Ils disent mesme que ce dernier luy ayant coupé la teste la porta enveloppée dans un pan de sa robe, parce qu'estant chauve, elle ne pouvoit estre prise par les cheveux, mais ses camarades ne souffrant pas qu'il la tinst ainsi cachée, & voulant qu'il fist parade de ce grand exploit, il la traversa

Les Centurions se servoient d'une branche de vigne pour chastier les soldats.

Indistrus tué en défendant Galba.

Beau mot de Galba à ceux qui le frappoient.

Un soldat luy coupe la teste.

les Chrestiens y sont plus obligés encore, car à la Loy humaine se joint la Loy Divine encore plus forte.

d'une pique, & alla ainsi branslant la teste d'un vieillard, d'un Prince sage & moderé, d'un souverain Pontife, & d'un Consul, & courant comme les Bacchantes, qui portoient la teste de Penthée, il secoüoit cette pique toute dégouttante de sang.

La teste de Galba presentée à Othon qui demande celle de Pison.

Quand cette teste fut presentée à Othon, il s'escria, *ce n'est rien que cela, mes compagnons, monstrés-moy celle de Pison.* Quelques moments aprés on la luy apporta, car ce prince s'estoit sauvé tout blessé dans le temple de Vesta, où un certain Statius Marcus le poursuivit, & l'ayant tiré de cet asyle, il l'esgorgea à la porte du temple. On massacra ainsi Vinius qui protesta qu'il estoit complice de la conjuration, & qui cria que c'estoit contre l'ordre d'Othon qu'on le tuoit. On luy coupa ainsi la teste de mesme qu'à Lacon, & on les porta à Othon en luy demandant recompense. Car, comme dit Archiloque, *il y a sept hommes de morts que nous avons poursuivis & atteints, & nous sommes plus de mille qui nous vantons de les avoir tués*, de mesme plusieurs qui n'avoient point eu de part à ce meurtre, monstroient leurs mains & leurs espées toutes sanglantes, & demandoient leur loyer en presentant leurs requestes à Othon. Vitellius trouva depuis dans les archives six vingts requestes, qui avoient esté presentées ce jour-là au nouvel Empereur pour ces crimes qu'on regardoit comme de belles actions; il en rechercha les auteurs & les fit tous

Pison esgorgé à la porte du temple de Vesta.

Vinius & Lacon tués.

On leur coupe la teste.

Passage d'Archiloque heureusement appliqué.

Requestes conservées dans les archives des Empereurs.

mourir. Marius Celsus vint aussi au camp. D'abord plusieurs s'éleverent contre luy, l'accusant d'avoir porté les soldats à secourir Galba, & le soldat se mit à crier qu'on le tuast, ce qu'Othon vouloit empescher; mais comme il n'osoit contredire les troupes ouvertement, il dit qu'on ne devoit pas haster sa mort, & qu'il y avoit beaucoup de choses qu'il falloit auparavant apprendre de luy. Il commanda donc qu'on le liast pour le garder, & le remit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance.

Vitellius fait mourir les auteurs de tous ces meurtres.

Adresse d'Othon pour sauver Marius Celsus.

Un moment aprés on convoqua le Senat, & comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux, ils accoururent tous & presterent à Othon le mesme serment qu'Othon avoit presté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé, & luy donnerent les titres de Cesar & d'Auguste, pendant que les cadavres de ceux qui avoient esté tués,

Marius Celsus vint aussi au camp.] Il estoit Consul designé, il avoit esté fidelle à Galba jusqu'à la fin. Comme si son innocence eust esté un crime, le soldat demandoit sa mort, mais Othon le sauva en faisant semblant de le reserver pour de plus grands supplices.

Et comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux.] Rien n'est plus fort pour marquer ce changement soudain, & cet oubli entier de leur devoir & de leurs serments. D'autres hommes ne sont point tenus de nos promesses, & en changeant de Dieux on change de culte, & le culte ancien est aboli.

Et presterent à Othon le mesme serment qu'Othon avoit presté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé.] Cette reflexion de Plutarque est tres-à-propos & tres-sage. Comment Othon pouvoit-il se fier au serment qu'on luy prestoit, luy qui venoit de violer si indignement celuy qu'il avoit presté à Galba?

estoient encore sans teste au milieu de la place dans leurs robes Consulaires. Et pour leurs testes, quand les soldats ne sceurent plus qu'en faire, ils vendirent celle de Vinius à sa fille pour le prix de deux mille cinq cents drachmes; celle de Pison fut renduë aux prieres de sa femme Verania; & celle de Galba fut donnée en pur don aux esclaves de Patrobius & de Vitellius, qui aprés luy avoir fait toutes sortes d'outrages & d'insolences, la jetterent dans le lieu où l'on jette les corps de ceux que les Empereurs font mourir, & qui s'appelle *Sestertium*.

La teste de Vinius venduë à sa fille douze cents cinquante livres.

Celle de Galba donnée aux esclaves de Patrobius & de Vitellius.

Outrages & indignités qu'ils luy firent.

Sestertium, *le lieu où l'on jettoit les corps de ceux qui avoient esté executé.*

Le corps de Galba fut enlevé par Priscus Helvidius par la permission d'Othon, & enterré la nuit par Argius son affranchi. Voilà quelle fut la vie de Galba, qui en noblesse & en richesse ne cedoit qu'à peu de Romains, & qui dans les deux ensemble surpassoit tous ceux de son temps, & qui avoit vescu sous cinq Empereurs

Tacite dit qu'il estoit son Intendant.

Celle de Pison fut renduë aux prieres de sa femme Verania.] Ce passage est corrompu dans le texte, ἡ γυνὴ ἔλαβεν ἡ κεράνιη δεηθεῖσα Lipse a fort bien corrigé ἡ γυνὴ ἔλαβεν ὐερανία δεηθεῖσα. Tacite l'a heureusement conduit à cette restitution. *Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus quæ venalia interfectores servaverant.* Histor. liv. 1.

Et qui s'appelle Sestertium.] Ce lieu estoit appellé *Sestertium*, selon Lipse, parce qu'il estoit à deux milles & demi de la porte Esquiline, *Locus sic dictus quia semitertio ab urbe milliari*, & il corrige un endroit du vieux commentateur d'Horace: *Ad sessorium, ubi certus erat locus sepulcrorum*, &c. il lit *ad sestertium*, & il rapporte la correction qu'on avoit faite avant luy d'un endroit de la vie de S. Cyprien: *Cum venisset ad eum locum, qui dicitur sextus quarto ab urbe milliari.* On avoit fort bien corrigé *qui dicitur Sestertium.*

avec beaucoup de reputation & d'honneur, de maniere que ce fut plustost par sa reputation que par sa force qu'il deffit Neron. De tous ceux qui conspirerent contre ce tyran, les uns ne trouverent personne qui les jugeast dignes de l'Empire, & les autres s'en jugerent dignes eux seuls. Mais Galba y fut appellé, & ne fit qu'obeïr à ceux qui le proclamerent, & prestant son nom à l'audace de Vindex, il fit en sorte que ce remuement, qui dans Vindex passoit pour revolte, ne fut regardé en luy que comme une guerre civile, quand il eut pour chef un personnage digne de commander. Aussi ne prétendoit-il pas prendre pour luy l'Empire, mais se donner luy-mesme à l'Empire, & dans cette veuë il vouloit commander aux Romains, qui avoient esté corrompus par les flatteries de Tigellinus & de Nymphidius, comme Scipion, Fabrice & Camille commandoient aux Romains de leur temps. Et quoyque mesprisé pour sa vieillesse, il se monstra pourtant un veritable Empereur & digne de l'ancienne Rome dans tout ce qui regarde les armées & les actioms de guerre. Il est vrai qu'en se livrant sans reserve à Vinius, à Lacon & à ses affranchis, qui vendoient tout à beaux deniers comptants, comme Neron s'estoit livré à des

La rebellion passe pour guerre civile quand elle a à sa teste un Capitaine digne de commander.

Galba se donnoit plustost à l'Empire qu'il ne prenoit l'Empire pour luy.

Eloge de Galba.

Son grand défaut.

Mais Galba y fut appellé.] Cela distingue bien Galba, & le met au dessus de tous ceux qui conspirerent contre Neron, dont il n'y en eut aucun qui parust digne de l'Empire.

monſtres inſatiables, il ne laiſſa perſonne qui regrettaſt ſon gouvernement, mais il en laiſſa une infinité qui eurent compaſſion de ſa fin malheureuſe & tragique.



OTHON.



LE lendemain à la pointe du jour le nouvel Empereur monta au Capitole où il fit un ſacrifice, & ayant ordonné qu'on luy amenaſt Marius Celſus, il luy fit un accueil tres-favorable, luy parla avec beaucoup de bonté, & l'exhorta à oublier pluſtoſt ſa detention que de

Othon monte au Capitole pour faire un ſacrifice.

Il fait venir Marius Celſus, l'exhortation qu'il luy fait.

Le lendemain à la pointe du jour.] Ces paroles, qui lient cette vie d'Othon avec celle de Galba, & qui marquent un recit continué, font aſſés voir que c'eſt un plan tout different de celuy que Plutarque a ſuivi dans ſes vies paralleles, & qu'icy l'Auteur avoit fait une ſuite d'Hiſtoire de tous les Ceſars. Ce qui ſemble confirmer ma conjecture que ces vies ſont d'une autre main.

se souvenir de sa délivrance. Celsus luy respondit sans bassesse & sans ingratitude, & luy dit *que le crime mesme dont on l'accusoit, estoit une grande preuve de la bonté de ses mœurs, car on ne luy reprochoit que d'avoir esté fidelle à l'Empereur Galba, auquel il n'avoit aucune obligation particuliere.* Tous les assistants furent tres-satisfaits des discours de l'un & de l'autre, & les gens de guerre en furent aussi fort contents.

Response genereuse & modeste de Marius Celsus.

Beaux commencements d'Othon.

Dans le Senat Othon tint des propos fort doux & fort gracieux, & le temps qui restoit de son Consulat, il le partagea avec Verginius Rufus, & à ceux que Neron & Galba avoient designés Consuls, il leur conserva leur place & leur rang. Il honora du sacerdoce ceux que leur âge, ou leur reputation en rendoient dignes. Il rendit à tous les Senateurs, qui avoient esté bannis du temps de Neron, & qui estoient revenus sous Galba, tous leurs biens, qui n'avoient pas esté vendus & qui se trouverent en nature, de sorte que les premiers & les principaux personnages de Rome, qui auparavant estoient saisis de frayeur, comme si ce n'eust pas esté un homme, mais quelque Furie ou quelque Demon exterminateur qui se fust emparé tout d'un coup du gouvernement, commencerent à concevoir de plus douces esperances en voyant un commencement de Re-

Que le crime mesme dont on l'accusoit.] Dans le texte au lieu de αὐτῶ, il faut lire αὐτὸ, *le crime mesme*, & dans la ligne suivante, au lieu de ἐκλελῆσθαι, il faut lire ἐσκεκλῆσθαι. Et c'est ainsi que M. de la Grive l'avoit corrigé.

gne si heureux & si riant. En mesme-temps rien ne resjouit tant les Romains & ne luy concilia tant leurs esprits, que ce qu'il fit à Tigellinus.

Ce malheureux estoit desja assés puni par la crainte où il estoit tousjours de la punition qu'il avoit meritée, & que la ville demandoit comme une dette publique, dont on ne pouvoit luy refuser le payement, & par les maladies incurables dont tout son corps estoit attaqué. Ses desbauches infames & impies avec des femmes prostituées, aprés lesquelles son incontinence sans bornes le faisoit tousjours courir, quoyqu'il fust entre les bras de la mort, estoient regardées par les gens sages comme le dernier de tous les supplices, & pire encore que mille morts, & tout le monde estoit affligé de voir jouir de la lumiere du soleil celuy qui en avoit privé tant & de si grands hommes. Il estoit à sa maison de plaisance prés de Sinuesse avec des vaisseaux tout prests à sa porte pour s'enfuir. Ce fut là qu'Othon luy envoya ordre de se rendre auprés de luy. D'abord il tascha de gagner à force d'argent celuy qui luy portoit cet ordre, & de l'obliger à le laisser eschapper. Ne pouvant le persuader, il ne laissa pas de luy faire de grands presens, & le pria de luy donner au moins le temps de se raser, & prenant un rasoir il se coupa la gorge.

Fin malheureuse de Tigellinus.

La punition des méchants, une dette publique.

Tigellinus se coupe la gorge avec un rasoir.

L'Empereur ayant donné cette juste satisfaction aux Romains, ne conserva du reste aucun

souvenir de ses haines particulieres. Et pour gagner les bonnes graces du peuple, il ne refusa pas d'abord d'estre appellé Neron dans les theatres & autres assemblées publiques, & quelques-uns ayant restabli quelques statuës de Neron, il les laissa faire & ne s'y opposa point. Claudius Rufus asseure mesme que les Lettres patentes, qui furent envoyées en Espagne aux Gouverneurs des Provinces pour les commissions des Courriers, avoient le grand nom de Neron avec celuy d'Othon. Mais s'estant apperceu que cela déplaisoit infiniment aux principaux & aux plus gens de bien de la ville, il y renonça.

Othon reçoit le nom de Neron, & le met aux Lettres qu'il escrit.

Othon ayant establi ainsi son Empire, les soldats luy faisoient beaucoup de peine, & se ren-

Il ne refusa pas d'abord d'estre appellé Neron dans les theatres & autres assemblées publiques.] Il n'est pas estonnant que la populace donne ce nom au nouvel Empereur, car ce nom pouvoit luy estre cher à cause des desordres & de la licence où elle vivoit sous celuy qui le portoit; mais qu'Othon reçoive le nom de ce monstre dont on venoit de se deffaire, & dont la mort avoit causé une allegresse publique, & qu'il le mette luy-mesme à la teste des Lettres qu'il adressoit aux Gouverneurs, voilà de quoy on ne sçauroit assés s'estonner.

Claudius Rufus asseure mesme que les Lettres patentes, qui furent envoyées en Espagne aux Gouverneurs des Provinces pour les commissions des Courriers.] L'Escrivain, dont parle icy Plutarque, ne s'appelloit point *Claudius Rufus*, mais *Cluvius Rufus*. M. Cluvius Rufus, qui fut Consul subrogé l'an de Rome 697. Il avoit escrit l'Histoire de son temps. Au reste ce passage sert à l'intelligence de celuy de Suetone, qui escrit : *Imo ut quidam tradiderunt etiam diplomatibus primisque epistolis suis ad quosdam provinciarum presides Neronis cognomen adjecit.* Il parle des Lettres qu'on donnoit aux Courriers pour leur establissement, & pour leur faire fournir les choses necessaires pour leur course.

doient tres-importuns en le pressant continuellement de se défier, de prendre garde à luy, & d'empescher les gens de qualité d'approcher de sa personne, soit que par affection ils craignissent pour luy, soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour causer du trouble & pour exciter quelque sedition. Un jour l'Empereur luy-mesme ayant envoyé ordre à Crispinus de luy amener d'Ostie la dix-septiéme cohorte, qui y estoit en garnison, ce Tribun pour executer plus tranquillement cet ordre, se mit à l'entrée de la nuit à faire charger ses armes sur des chariots. Les plus hardis s'attrouperent, & se mirent à crier que Crispinus n'estoit là pour rien de bon, que le Senat ne pensoit qu'à remuer pour changer le gouvernement, & que ces armes n'estoient pas preparées pour Cesar, mais contre Cesar. la pluspart sont touchés & excités par ces discours; les uns courent aux chariots pour les

Défiances que les soldats veulent donner à Othon.

Sedition excitée à Ostie.

Un jour l'Empereur luy-mesme ayant envoyé ordre à Crispinus de luy amener d'Ostie la dix-septiéme cohorte, qui y estoit en garnison.] Ce passage est corrompu dans le texte, & la correction est dans ces mots, ὥς τινας ἄξοντα, qui ont trompé Amiot, car il a traduit *pour amener quelques-uns prisonniers*. Il n'est nullement question icy de prisonniers. Il faut le corriger par le texte de Tacite, & lire, ἐξ Ὠστίας ἄξοντα. Car l'Empereur avoit envoyé ordre à Varius Crispinus de luy amener d'Ostie la dix-septiéme legion qui avoit là son poste ordinaire par l'ordre de l'Empereur Claude. Sueton. Claud. chap. xxv. *Puteolis & Ostiæ singulas cohortes, ad arcendos incendiorum casus collocavit.* Voicy les propres termes de Tacite Hist. liv. 1. *Septimam decimam cohortem colonia Ostiensi in urbem acciri Otho jusserat, armanda ejus cura Vario Crispino Tribuno è prætorianis data*, &c.

arrester, les autres se jettent sur les Centurions qui vouloient repousser cette violence, en tuent deux sur la place, Crispinus luy-mesme est tué, & tout armés ils s'exhortent les uns les autres à voler au secours de Cesar, & tirent vers Rome.

Les seditieux vont à Rome.

En arrivant ils apprennent que quatre vingts Senateurs soupoient chés l'Empereur; ravis de cette nouvelle ils courent au Palais, disant que c'estoit une conjoncture favorable pour tuer en mesme temps & en mesme lieu tous les ennemis de Cesar. Toute la ville est en allarme, se voyant sur le point d'estre pillée. On ne voit qu'aller & venir dans le Palais; & l'Empereur luy-mesme est dans une perplexité tres-grande. Car il craignoit pour tous ces Senateurs, & c'estoit luy seul qu'ils craignoient; & il voyoit qu'ils demeuroient là immobiles, les yeux attachés sur luy, & saisis de crainte, d'autant plus mesme que la pluspart avoient amené leurs femmes à ce souper. Il envoya d'abord les Capitaines parler à ces soldats pour tascher de les adoucir, & en mesme-temps faisant lever de table ces Senateurs, il les fait sortir par une autre porte.

A peine estoient-ils eschappés que les soldats entrerent dans la salle, demandant où estoient les ennemis de Cesar. Alors l'Empereur se levant de dessus son lit où il estoit encore à table, leur dit beaucoup de choses pour les appaiser, employant les prieres, & n'espargnant pas mesme

Othon adoucit ces mutins par ses prieres & par ses larmes.

les larmes, & fit tant qu'enfin il les renvoya non ſans beaucoup de peine.

Le lendemain, aprés leur avoir donné à chacun douze cents cinquante drachmes, il alla au camp, loua tous les ſoldats de leur bonne volonté, & de l'affection qu'ils luy avoient teſmoignée, en nomma quelques-uns, qui avec une tres-mauvaiſe intention faiſoient des cabales, & cherchoient à deſcrier ſa bonté & ſa douceur, & leur fidelité, & les pria d'en marquer leur reſſentiment & de l'aider à les punir. Ils applaudirent tous à ſon diſcours, & le preſſerent de chaſtier les coupables; alors il en fit prendre deux ſeulement à la punition deſquels perſonne ne prenoit intereſt, & s'en retourna dans ſon Palais.

Six cents vingt-cinq livres.

Ceux qui avoient de l'affection pour luy, & dont il avoit gagné la confiance, admiroient un ſi prompt changement, mais les autres eſtoient perſuadés qu'il eſtoit reduit à cette neceſſité par la conjoncture ſeule, & qu'il flattoit ainſi le peuple à cauſe de la guerre dont il ſe voyoit menacé. Car desja il avoit appris que Vitellius avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance, & qu'il avoit pris le titre d'Empereur avec tout l'appareil de cette dignité, & tous les jours il arrivoit des courriers, qui luy apprenoient que le parti de Vitellius groſſiſſoit de moment à autre. Il arrivoit auſſi d'autres courriers qui luy apportoient les agreables nouvelles que les armées de Pannonie, de Dalmatie & de Myſie avec leurs Generaux l'avoient

La cauſe du changement d'Othon, & de ſa grande douceur.

Il apprend que Vitellius a pris le titre d'Empereur.

proclamé. Peu de jours aprés il receut encore des lettres tres-gracieuſes de Mucianus & de Veſpaſien, qui avoient tous deux de gros corps d'armée, l'un en Syrie, & l'autre en Judée.

Il eſcrit à Vitellius pour l'exhorter à moderer ſon ambition.

Le courage enflé de ces proſperités, il eſcrivit à Vitellius pour l'exhorter à ne pas aſpirer à une fortune plus haute qu'il n'appartenoit à un ſoldat; luy promettant de luy donner beaucoup d'argent & une ville en propre, où il pourroit paſſer ſes jours tres-agreablement & dans un parfait repos.

Vitellius luy fait reſponſe en ſe mocquant couvertement.

Ils s'eſcrivent enſuite les injures les plus groſſieres.

Les vices de l'un & de l'autre.

Vitellius luy fit reſponſe en ſe mocquant de luy en paroles couvertes. Mais enſuite leurs eſprits eſtant aigris, ils s'eſcrivirent reciproquement des injures, des railleries piquantes, & des infamies meſme en ſe reprochant, non fauſſement, mais follement & ridiculement l'un à l'autre les vices qu'ils avoient tous deux. Car ils ſe reprochoient leurs deſbauches, leurs intemperances, leur molleſſe, leur incapacité pour la guerre, leur ancienne miſere, & les dettes immenſes dont ils eſtoient abyſmés, & il eſtoit difficile de decider lequel des deux avoit en cela l'avantage. On annonçoit

Signes & prodiges arrivés à Rome.

pluſieurs ſignes & pluſieurs prodiges, dont la pluſpart n'eſtoient que des bruits incertains, douteux & ſans auteur qui les advouaſt. Mais il y avoit au Capitole une Victoire montée ſur un char, & tout le monde vit que cette Victoire laiſſa aller les reſnes qu'elle tenoit dans ſes mains, comme n'en pouvant plus eſtre la maiſtreſſe. Et

Une ſtatuë de

dans l'iſle du Tibre on vit une ſtatuë de Jule Ceſar

Cesar sans aucun tremblement de terre, sans aucun tourbillon de vent se tourner tout d'un coup de l'Occident à l'Orient. Et l'on dit que la mesme chose arriva aussi dans le temps que Vespasien commença à prendre ouvertement le maniement des affaires. Plusieurs expliquerent en mauvaise part le débordement du Tibre; car, quoyque l'on fust veritablement alors dans la saison où les rivieres sont les plus grosses, jamais auparavant le Tibre n'avoit esté si enflé, & n'avoit fait de si grands ravages; il s'estoit tellement débordé qu'il avoit submergé une grande partie de Rome, sur tout le marché où l'on vend le bled, de sorte que la famine fut plusieurs jours dans la ville.

Jule Cesar se tourne du Couchant au Levant par un temps calme.

Inondation du Tibre.

Dans ce mesme temps-là on receut nouvelles que Cecina & Valens, Generaux de Vitellius, avoient occupé les sommets des Alpes, & d'abord Dolabella, qui estoit d'une des plus nobles maisons de Rome, fut soupçonné par les soldats Pretoriens de rouler dans sa teste quelque nouveauté. L'Empereur, soit qu'il le craignist luy-mesme, ou qu'il en craignist quelque autre, l'envoya à Aquinum en l'asseurant qu'il n'auroit point d'autre mal. Ensuite il choisit les gens les plus considerables, qu'il vouloit mener avec luy à cette expedition, & mit de ce nombre Lucius frere de Vitellius sans augmenter ni diminuer les honneurs dont il jouissoit. Il eut soin aussi de bien asseurer la mere & la femme de Vitellius qu'elles n'avoient rien à craindre pour elles, & laissa le

On apprend à Rome que Cecina & Valens ont occupé les sommets des Alpes.

Ville du Royaume de Naples.

Othon en marchant contre Vitellius mene avec luy Lucius frere de son ennemi.

Il laiſſe le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus frere de Veſpaſien.

gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frere de Veſpaſien, ſoit pour honorer la memoire de Neron, car c'eſtoit luy qui avoit donné à Sabinus ce gouvernement, que Galba luy avoit oſté enſuite, ſoit pour marquer à Veſpaſien ſon affection & ſa confiance par l'agrandiſſement de Sabinus.

Berſello ſur la rive meridionale du Po.

Il nomme quatre Generaux de ſon armée de terre.

Les ſoldats refuſent de leur obéir.

Il s'arreſta à Brexelles ville d'Italie ſur le bord du Po, & envoya ſon armée ſous la conduite de ſes Generaux Marius Celſus, Suetonius Paulinus, Annius Gallus, & Spurina, homme de grande reputation. Mais tous ces Generaux ne purent gouverner les affaires ſelon le plan qu'ils avoient fait à cauſe du peu de diſcipline & de l'inſolence des ſoldats qui refuſoient de leur obéïr, & qui diſoient hautement qu'il n'y avoit que l'Empereur qui euſt droit de leur commander, & que ce n'eſtoit que d'eux-meſmes qu'il avoit receu ce droit.

Les ſoldats de Vitellius auſſi mutins, mais plus aguerris.

Soldats d'Othon amollis par l'oiſiveté.

Du coſté des ennemis les choſes n'eſtoient pas en meilleurs termes, les Capitaines n'avoient pas plus d'autorité, & les ſoldats y eſtoient auſſi mutins & auſſi inſolents, ce qui procedoit de la meſme cauſe. Mais ils avoient cet avantage qu'ils eſtoient aguerris, & qu'accouſtumés à ſupporter le travail & les fatigues, ils ne les fuyoient point, au lieu que les ſoldats d'Othon amollis par l'oiſiveté & par la vie toute pacifique qu'ils avoient menée loin des guerres, & accouſtumés aux theatres, aux aſſemblées de Rome, & aux ſpec-

tacles, faiſoient ſemblant de refuſer les fonctions de ſoldat, comme les regardant au deſſous d'eux, & non comme manquant de force & de courage pour les faire. Spurina ayant voulu les contraindre, fut en grand danger de ſa vie. Ils penſerent le tuer, & il n'y eut ſorte d'injures & d'outrages dont ils ne l'accablaſſent, l'appellant traiſtre, & l'accuſant de ruiner toutes les affaires de Ceſar, & de perdre toutes les occaſions qui luy eſtoient le plus favorables. Quelques-uns meſme pleins de vin allerent la nuit dans ſa tente luy demander leur congé, *parce*, diſoient-ils, *qu'il falloit qu'ils allaſſent trouver Ceſar pour luy porter leurs plaintes & pour l'accuſer devant luy.* Mais ce qui ſauva Spurina & qui ſervit beaucoup aux affaires dans la conjoncture où il ſe trouvoit, ce fut l'affront que les ennemis firent à ces ſoldats en approchant de Plaiſance. Car les troupes de Vitellius allant attaquer cette place, firent des railleries ameres contre les ſoldats d'Othon qui eſtoient ſur les murailles. Ils les appelloient Comediens, danſeurs, farceurs, gens qui n'eſtoient propres qu'à eſtre ſpectateurs des combats Pythiques & Olympiques, ſans aucune experience pour la guerre, entierement novices dans les combats, & qui avoient conceu une grande opinion d'eux-meſmes ſur ce ſeul bel exploit d'avoir coupé la teſte à un vieillard nud & ſans armes, ils vouloient parler de Galba, mais que jamais ils n'avoient eu le courage de ſe preſenter en bataille devant

Ils ſont ſur le point de tuer Spurina qui vouloit les contraindre.

Un affront ſervent utile aux ſoldats pour reveiller leur courage.

Injures dont les ſoldats de Vitellius attaquant Plaiſance accablent les ſoldats d'Othon.

des hommes, & de ſouſtenir la vuë du moindre danger. Ils furent ſi émus, ſi piqués, & ſi enflammés de ces reproches, qu'ils allerent ſe jetter aux pieds de Spurina, & le prier de ſe ſervir d'eux, & de leur commander ce qu'il voudroit, l'aſſeurant qu'il n'y avoit ni danger, qui eſtonnaſt leur courage, ni travail, qui fuſt au deſſus de leurs forces.

Aſſauts donnés à Plaiſance par les troupes de Vitellius qui ſont repouſſés par les ſoldats d'Othon.

Les ennemis, repouſſés à la premiere attaque, revinrent le lendemain avec plus d'ordre & de furie. L'aſſaut fut tres-rude & tres-violent, & on employa toutes ſortes de machines & de batteries. Enfin les troupes de Spurina eurent l'avantage, repouſſerent Cecina avec grand meurtre, & conſerverent par cette vigoureuſe déſenſe une des plus belles, des plus illuſtres, & des plus floriſſantes villes de toute l'Italie. Du reſte les Capitaines de l'armée d'Othon eſtoient plus doux, plus affables, & plus acceſſibles que ceux de Vitellius. Cecina, General de ces derniers, n'avoit rien de populaire ni de gracieux ni dans le ton de ſa voix, ni dans ſa figure, ni dans ſes manieres. C'eſtoit un vaſte corps d'une figure eſtrange, lourde & affreuſe, il eſtoit habillé à la Gauloiſe avec des brayes & des ſayes à longues manches, en cet eſtat il parloit aux enſeignes & aux Officiers Romains. Il eſtoit tousjours ſuivi de ſa femme pompeuſement veſtuë, montée ſur un ſuperbe cheval richement harnaché, & accompagnée d'une troupe de Ca-

Capitaines d'Othon plus doux & plus affables que ceux de Vitellius.

Figure affreuſe de Cecina, un des Generaux de l'armée de Vitellius.

Pompeux équipage de la femme de Cecina.

valiers choisis dans toutes les Compagnies. Fabius Valens, l'autre General des troupes de Vitellius, estoit un homme dont ni le pillage sur les ennemis, ni les vols, ni les concussions sur les amis, ni les extorsions & les exactions sur les alliés, n'avoient pu remplir l'avarice insatiable. Et il semble que ce fut cette malheureuse avidité, qui l'obligeant à marcher plus lentement, l'empescha de se trouver à la premiere bataille qui fut donnée. Il est vray que d'autres accusent Cecina, qui se hasta de donner cette bataille avant l'arrivée de Valens, afin qu'il n'eust point de part à sa victoire, & qu'ils luy reprochent d'avoir commis outre plusieurs petites fautes, celle d'avoir donné la bataille mal à propos, & de plus de s'y estre mal défendu, & par sa deffaite d'avoir presque entierement ruiné les affaires de son parti. Car Cecina, repoussé de Plaisance se jetta sur Cremone, autre ville tres-grande & tres-riche. Annius Gallus, qui marchoit le premier au secours de Plaisance, ayant appris en chemin que Spurina estoit vainqueur & que le siege estoit levé, mais que Cremone estoit en grand peril, sur le champ il mena de ce costé là ses troupes & alla camper à la veuë des ennemis. Cecina cacha dans des bois & dans des lieux couverts sa meilleure infanterie, fit avancer sa cavalerie pour escarmoucher, & luy ordonna, que dez que les ennemis seroient aux mains avec eux, elle reculast peu à peu faisant sem-

Avarice insatiable de Fabius Valens, autre General des troupes de Vitellius.

Fautes que l'on reprochoit à Cecina.

Bonne action d'Annius Gallus.

Cecina luy dresse une embuscade dans un lieu appellé Castor, à douze milles de Cremone.

blant de fuir jusques à ce qu'elle les eust attirés dans l'embuscade. Marius Celsus, adverti par quelques deserteurs, marcha contre cette cavalerie, qui d'abord commença à lascher le pied selon l'ordre qu'elle avoit receu. Mais Celsus ne la poursuivit qu'avec beaucoup de précaution & de retenuë, & ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea à se lever, & appella ses legions du camp.

Sage conduite de Marius Celsus.

Il paroist que si ces legions fussent arrivées à temps, & qu'elles eussent soustenu la cavalerie, il ne seroit pas resté un seul des ennemis, & qu'elles auroient taillé en pieces toute l'armée de Cecina. Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'estant venu à son secours que fort lentement & fort tard, fut accusé de n'avoir pas

Grande faute de Paulin, l'un des quatre Generaux d'Othon.

Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'estant venu à son secours que fort lentement & fort tard.] Tacite dit de luy qu'il estoit lent de sa nature, & qu'il aimoit mieux devoir son salut à sa conduite, que la victoire au hazard, & il luy reproche en cette occasion deux fautes considerables ; la premiere, c'est qu'au lieu de faire sonner la charge & d'aller soustenir sa cavalerie en tombant brusquement sur Cecina, il s'amusa à faire combler les fossés, & à applanir les chemins pour estendre ses bataillons, ne voulant pas commencer à vaincre qu'il n'eust donné ordre à n'estre pas vaincu. Cela donna le temps aux ennemis de se retirer dans des vignes, d'où ils revinrent à la charge, & tuerent les plus avancés de la cavalerie Pretorienne, parmi lesquels le Roy Epiphanes fut blessé en combattant vaillamment. Et la seconde, est de n'avoir pas profité du desordre qui se mit dans les Vitelliens, & d'avoir fait sonner la retraite fort mal à propos. Il est bon d'avoir de la prudence & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut, mais la prudence elle-mesme veut qu'on profite promptement des occasions que la Fortune presente & dont la rapidité ne donne pas lieu à une longue reflexion.

ſouſtenu en cette rencontre par ſon trop de précaution, le nom qu'il avoit de grand Capitaine. La pluſpart des ſoldats l'accuſoient meſme de trahiſon, & taſchoient d'irriter Othon contre luy, en parlant magnifiquement d'eux-meſmes, & en ſe vantant qu'ils avoient vaincu eux ſeuls, & que ce n'eſtoit que la laſcheté de leurs Generaux qui leur avoit ravi une victoire complete. Mais Othon ne ſe fia pas tant à eux, qu'il eut ſoin de faire paroiſtre qu'il ne s'en défioit point. Il envoya donc à l'armée ſon frere Titianus & Proculus chef des Cohortes Pretoriennes. Celuy-cy avoit en effect toute l'autorité, & Titianus n'eſtoit qu'une repreſentation, & n'avoit qu'un vain titre ; & Celſus & Paulin eſtoient honorés du nom d'amis & de conſeillers, mais ils n'avoient dans les affaires aucune ſorte de credit, ni d'autorité.

Titianus frere d'Othon.

De l'autre coſté parmi les ennemis il n'y avoit pas moins de deſordre & de trouble, ſur tout dans l'armée de Valens. Car ſur la nouvelle du combat de l'embuſcade, ils s'emporterent contre luy de ce qu'ils ne s'y eſtoient pas trouvés, & qu'ils n'avoient pas ſecouru tant de braves gens qui avoient peri dans cette rencontre. Ils eſtoient meſme ſur le point de le charger, mais les ayant enfin appaiſés par ſes prieres avec beaucoup de peine, il leva le camp & alla ſe joindre à Cecina.

Les ſoldats de Valens s'emportent contre luy ſur ce qu'il ne les avoit pas menés au ſecours de Cecina.

Cependant Othon arrivé à ſon camp de Be-

Othon arrive à

Bedriac, & délibere s'il donnera la bataille.

driac, qui est une petite ville voisine de Cremone, tint un Conseil pour déliberer s'il donneroit la bataille. Proculus & Titianus en estoient d'advis à cause de la bonne volonté des soldats & de la nouvelle victoire qu'ils venoient de remporter, & qui leur avoit élevé le courage, & ils luy representoient *qu'il ne devoit ni laisser refroidir cette ardeur, ni attendre que Vitellius vinst luy-mesme des Gaules fortifier son parti.* Paulin representoit au contraire *que les ennemis avoient toutes les troupes dont ils avoient besoin pour combattre, & qu'ils ne manquoient de rien, au lieu qu'Othon, avec les troupes qu'il avoit desja, en attendoit encore de plus nombreuses de la Mysie & de la Pannonie, pourveu qu'il voulust ménager & bien prendre son temps, & ne pas se presser aux ennemis pour leur bien faire prendre le leur. Car quelle apparence que des gens qui témoignent aujourd'huy tant de bonne volonté & tant d'asseurance avec le peu de troupes qu'ils ont, laissent refroidir cette ardeur & ces dispositions si favorables quand ils verront leur nombre tres-augmenté? N'est-il pas au contraire à présumer qu'ils en combattront avec plus de courage? Indépendamment de cela mesme,* adjoustoit-il, *tous les délays sont pour nous, parce que nous avons toutes choses en abondance, au lieu qu'ils sont tres-desavantageux à Cecina, qu'ils jetteront incontinent dans la disette de toutes les choses necessaires, parce qu'il est dans un pays ennemi.*

Differents advis dans le Conseil.

Sage advis de Paulin.

L'advis de Paulin appuyé par Marius Celsus.

Cet advis de Paulin fut appuyé fortement par Marius Celsus. Annius Gallus n'estoit pas present

ſent parce qu'il ſe faiſoit traiter d'une cheute de cheval qu'il avoit faite. Mais Othon luy ayant eſcrit pour avoir ſon advis, il lui fit reſponſe de ne rien précipiter, & d'attendre l'armée de Myſie qui eſtoit desja en chemin. Cependant Othon ne defera point à de ſi ſages conſeils, & aima mieux ſuivre ceux qui le pouſſoient à hazarder le combat. Et on en allegue encore d'autres raiſons toutes differentes. Mais la plus apparente, c'eſt que les ſoldats Pretoriens, qui compoſoient la garde de l'Empereur, ſe voyant alors aſſujettis à une veritable diſcipline, à laquelle ils eſtoient peu accouſtumés, & ſouſpirant aprés les ſpectacles & les aſſemblées de Rome, & aprés cette vie faineante & ſans guerre qu'ils y menoient, ne pouvoient eſtre retenus, & ſe haſtoient de donner la bataille, comme ne doutant point qu'ils ne renverſaſſent du premier choc les ennemis. D'ailleurs il paroiſt qu'Othon ne pouvoit revenir de l'abattement où le jettoit l'incertitude, & que ſa delicateſſe, ſa molleſſe & le défaut de ſon eſprit, qui avoit perdu l'habitude de penſer & de ſouſtenir des ſoucis, le rendoient incapable de fournir aux differentes penſées que luy inſpiroit l'eſtat tres-dangereux où ſes affaires ſe trouvoient reduites. Accablé donc du nombre & du poids de ces penſées, il ne ſceut faire autre choſe que de ſe haſter, & comme ceux qui ſe précipitent la teſte couverte dans quelque abyſme, d'abandonner ſes affaires au hazard. C'eſt

Othon eſcrit à Annius Gallus, qui luy fait reſponſe de ne rien precipiter.

Othon ſuit le conſeil le moins ſage, & prend le parti de hazarder le combat.

La cauſe la plus apparente de cette précipitation.

Seconde cauſe, la foibleſſe meſme de l'eſprit d'Othon.

L'Orateur Secundus Secretaire d'Othon.

ainsi que le racontoit l'Orateur Secundus, qui estoit Secretaire d'Othon.

Les deux armées tentées de se réünir pour choisir un autre Empereur.

D'autres disent que les deux armées furent plusieurs fois tentées de mettre bas les armes, & de s'assembler pour élire un Empereur en commun, & pour prendre parmi tous les Generaux presents celuy qui seroit le plus digne, & s'ils ne pouvoient s'accorder, d'en remettre le choix au Senat. Et il n'est pas hors de vraysemblance, que les deux Empereurs, qui estoient nommés, paroissant également indignes, ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de veritables soldats Romains, de soldats sages & experimentés, que ce seroit une chose tres-honteuse & tres malheureuse, qu'ils se précipitassent eux-mesmes dans les mesmes miseres & dans les mesmes calamités, que leurs ancestres avoient fait souffrir les uns aux autres pour la querelle de Marius & de Sylla, & ensuite pour celle de Cesar & de Pompée, & qui leur avoient attiré la compassion de l'u-

Othon & Vitellius.

Pensées tres-sages que Plutarque donne aux soldats des deux armées.

Ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de veritables soldats Romains.] Ces pensées pouvoient fort bien tomber dans l'esprit de quelques gens de bien qui ne souhaitoient rien tant que de changer la guerre pour la paix, & deux mauvais princes pour un bon. Mais, comme dit fort bien Tacite, il est à croire que Paulin estoit trop sage pour se persuader que les soldats, qui avoient allumé volontairement une guerre civile, voulussent y renoncer pour le desir du repos dans un siecle si corrompu, ni que deux armées differentes de mœurs, de langage & d'interest pussent jamais s'accorder en un point si important. D'ailleurs les Chefs des deux partis, accablés pour la pluspart de dettes, & souillés de mille crimes, n'avoient garde de donner leur voix qu'à un prince semblable à eux, & qui leur fust obligé de son élection.

nivers, & qu'ils s'y précipitassent pour donner l'Empire à Vitellius afin qu'il eust dequoy satisfaire sa gourmandise & son yvrognerie, ou à Othon afin qu'il pust fournir à son luxe & à ses infames desbauches. C'estoient ces pensées qui obligeoient Celsus à vouloir temporiser, dans l'esperance que les affaires se dénoueroient & se decideroient d'elles-mesmes sans aucun combat & sans la moindre peine. Mais ce fut aussi la crainte de ce mesme dénouement qui porta Othon à haster la bataille.

Il s'en retourna d'abord à Brexelles, en quoy il fit une tres grande faute, non seulement en ce que par là il osta à ses troupes la honte & l'émulation que sa presence leur auroit inspirées, mais encore en ce qu'il emmena avec luy pour sa garde sa meilleure Cavalerie & sa meilleure Infanterie, & qui estoient les mieux intentionnées pour luy, ce qui ruina toute la force des troupes qui restoient. Il arriva dans le mesme temps qu'il y eut une rencontre entre les deux armées sur le bord du Po, parce que Cecina dressoit un pont de bateaux sur cette riviere, & que les troupes d'Othon vouloient l'en empescher. Mais comme tous leurs efforts estoient inutiles, ils remplirent des bar-

Grande faute d'Othon.

Rencontre entre les deux armées sur le bord du Po.

Barques remplies de torches enduites de poix & de bitume.

Il s'en retourna d'abord à Brexelles.] Quand le combat fut resolu, on délibera si l'Empereur s'y trouveroit en personne, ou s'il se retireroit. Paulin & Marius Celsus n'oserent s'opposer à son despart, de peur qu'il ne semblast qu'ils vouloient l'exposer aux dangers. Il se retira donc à Brexelles, ce qui fut le commencement de sa ruine, comme Plutarque le raconte icy.

ques de torches enduites de poix & de bitume où ils mirent le feu, & le vent les poussa par le courant sur l'ouvrage des ennemis. D'abord il s'éleva une grande fumée, qui fut bien-tost suivie d'une flamme tres-haute & tres-esclatante. Les ennemis troublés & mis en desordre sont contraints de se jetter dans la riviere, ils renversent leurs bateaux, & se livrent eux-mesmes à leurs ennemis, non sans leur fournir de grands sujets de risée. Les troupes de la Germanie se jettent à la nage pour aller attaquer les Gladiateurs d'Othon, qui passoient sur des barques, chacun voulant se saisir d'une petite isle qui estoit au milieu de la riviere. Les Gladiateurs sont repoussés, & on en tuë un grand nombre. Les soldats d'Othon, qui sont dans Bedriac, tesmoins de cet affront & piqués jusqu'au vif, demandent à toute force qu'on les mene au combat. En mesme-temps Proculus les tira de Bedriac & les mena camper à cinquante stades de la ville, mais il choisit son camp avec tant d'incapacité & d'une maniere si ridicule, que quoyqu'on fust alors au milieu du printemps, & que tout le pays des environs fust arrosé de quantité de rivieres & de sources qui ne tarissent jamais, il prit un poste où il manquoit d'eau.

Six mille deux cents cinquante pas, ou deux lieuës.

Proculus choisit son camp avec beaucoup d'incapacité.

Le lendemain, comme il voulut les mener contre l'ennemi, qui estoit campé à cent stades de luy, Paulin ne voulut pas le permettre, disant qu'il falloit attendre, & ne pas se fatiguer d'avance pour aller ainsi tout recrus du chemin attaquer

Douze mille cinq cents pas, quatre lieuës.

Contestation de Paulin & de Proculus.

des gens armés, qui auroient eu tout le loisir de se mettre en bataille pendant qu'ils feroient une si longue traite chargés de bagages & embarrassés de valets. Comme tous les Generaux estoient en contestation sur cela, arrive un Cavalier Numide avec des lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure mesme on aille attaquer l'ennemi. Cet ordre receu, l'armée se met en marche. Cecina, adverti que les troupes d'Othon venoient fondre sur luy, se trouva d'abord dans un grand trouble, & abandonnant promptement le pont & la riviere, il regagna son camp où il trouva la plusspart de ses soldats desja armés, & munis du mot que Valens leur avoit donné.

Othon envoye ordre de combattre sans differer.

Pendant que les Legions se mettent en bataille, on envoye des deux costés la fleur de la Cavalerie pour escarmoucher. Tout d'un coup il se respand un bruit dans le premier corps de bataille d'Othon, sans qu'on en sçache la cause, que les soldats de Vitellius se revoltoient & venoient se joindre à eux. Dans cette pensée donc quand ils furent assés prés, ils les saluerent amiablement en

Fausse joye dans l'armée d'Othon.

Arrive un Cavalier Numide avec des lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure mesme on aille attaquer l'ennemi.] Ces ordres, que les Princes envoyent de loin à leurs Generaux, de combattre sans differer, sont ordinairement malheureux. Mille exemples le prouvent; & il n'est pas difficile d'en donner la raison, on ne voit pas où l'on n'est point, & il est impossible de choisir de loin le lieu, l'occasion, & le moment favorables pour combattre; c'est tout ce que le Capitaine le plus habile, & le plus experimenté peut faire quand il est present.

les appellant leurs compagnons. Mais les soldats de Vitellius ne receurent point ce salut doucement & tranquillement, au contraire ils y respondirent avec furie & avec des cris de guerre comme de gens prests à charger ; de sorte que ceux qui les avoient salués, perdirent d'abord courage, & que les autres soupçonnerent quelque trahison

Ce qui jetta le trouble dans l'armée d'Othon.

de leur part. Ce fut la premiere chose qui jetta le trouble dans leurs troupes dez le premier choc. D'ailleurs rien ne se fit de leur costé avec ordre. Car les bestes de somme se trouvant meslées avec les combattants causoient un desordre affreux, & l'endroit où l'on combattoit estant traversé de fossés & de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter & à combattre par pelotons, & esloignés les uns des autres. Il n'y eut que

Legion de Vitellius appellée la ravissante, ou la rapace, rapax.
Legion appellée la secourable, adjutrix. *Il y en avoit plusieurs de ce nom.*

deux legions, l'une de Vitellius appellée *la ravissante*, & l'autre d'Othon appellée *la secourable*, qui s'estant démeslées de ces défilés & déployées dans un plaine rase & ouverte, rendirent un veritable combat, & combattirent fort long temps. Les soldats d'Othon estoient vigoureux & braves ; mais comme cette legion estoit nouvellement

Rendirent un veritable combat.] Il y a dans le texte une faute grossiere que M. le Fevre a heureusement corrigée dans ses notes sur Anacreon pag. 151. λεγέωνες νομιμόν ἔτα μάχην συμπεσοῦσαι, est une expression barbare. Plutarque avoit escrit νομιμόν τινα μάχην συνάψασαι. Car συνάπτειν μάχην, est tres-Grec pour dire, *rendre un combat*, & comme nous disons, *attacher un combat* ; peut-estre qu'on approcheroit plus de la lettre en lisant, συμπλακεῖσαι, le Grec dit, *un juste combat*, νομιμὸν μάχην, c'est-à-dire, *un combat dans toutes les formes.*

levée, elle n'avoit encore rien veu, elle n'avoit aucune experience de la guerre, & c'estoit la premiere bataille où elle se trouvoit; au lieu que les soldats de Vitellius estoient fort aguerris, s'estant trouvés à plusieurs affaires, mais rompus par les fatigues & affoiblis par l'âge.

La legion d'Othon, pleine d'ardeur, donna avec tant de furie sur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs & emporta l'aigle. Les soldats de Vitellius, forcenés de honte & de rage, ranimerent leurs forces, & donnant teste baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts qu'ils les repousserent, tuerent Orphidius Benignus, qui les commandoit, & enleverent plusieurs enseignes. Dans le mesme temps Alphenus Varus chargea les Gladiateurs d'Othon, qui passoient pour gens pleins d'experience & de courage dans les combats de main, & il mena contre eux les Bataves, qui sont les meilleurs cavaliers de la basse Germanie & qui habitent une isle entourée par le Rhin. Il y eut tres-peu de ces Gladiateurs qui fissent ferme, la plusspart s'enfuirent vers la riviere, & tomberent dans quelques trou-

Orphidius Benignus Chef de la legion secourable tué.

Bataves les meilleurs cavaliers de la basse Germanie.

Gladiateurs, meschantes troupes.

Il y eut tres-peu de Gladiateurs, qui fissent ferme, la plusspart s'enfuirent vers la riviere.] Tacite a marqué que les Gladiateurs n'ont pas tant de resolution dans le combat, que les soldats. *Sed neque ea constantia Gladiatoribus ad prælia, quæ militibus.* Mais nous avons un jugement plus ancien qu'on a porté sur les Gladiateurs, c'est celuy de Platon qui dans son Dialogue intitulé, *Lachés*, ou *de la Valeur*, fait voir le peu de courage & l'inutilité de ces gens dans les armées où ils n'ont jamais bien servi. Car voicy comme il fait parler Lachés, un des Generaux des Atheniens. *J'ay veu,*

pes des ennemis, qui estoient là en bataille & qui les taillerent en pieces, de sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul. Mais ceux qui firent le plus mal & qui se porterent le plus laschement dans cette journée, ce furent les soldats Pretoriens, car sans attendre presque la premiere charge, ils lascherent le pied, & fuyant au travers de leurs gens qui estoient en bataille, ils les mirent en desordre & les remplirent d'effroy. Il y eut cependant des troupes d'Othon qui ayant deffait tout ce qui s'estoit opposé à eux, se firent jour l'espée à la main au travers de leurs ennemis victorieux, & retournerent dans leur camp. Mais de leurs Capitaines ni Proculus, ni Paulin n'oserent les y suivre, ils se sauverent par differents chemins, , craignant la fureur des soldats qui imputoient à leurs chefs leur deffaite.

Laschheté des soldats Pretoriens.

Proculus & Paulin se sauvent.

Deffaite de l'armée d'Othon.

Annius Gallus receut dans la ville de Bedriac tous ceux qui se sauverent de la deffaite, & il taschoit de les consoler en leur disant que l'avantage avoit esté égal, & que plusieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur costé. Mais Marius Celsus, assemblant les principaux Officiers, les exhorta à pourvoir au salut commun, *car*, leur dit-il, *dans une calamité si grande, & aprés un si grand*

Discours de Marius Celsus aux principaux Officiers.

dit-il, *grand nombre de ces Gladiateurs en fonction dans des occasions assés chaudes, & je sçay ce qu'ils tiennent, je les connois parfaitement, & sur cela il est aisé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il semble que la Providence ait permis à dessein qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre reputation à la guerre.* Tom. 2. pag. 351. de ma seconde édition.

carnage

carnage de tant de Citoyens, Othon luy-mesme, s'il est homme de bien, ne voudra pas tenter encore la Fortune, sur tout n'ignorant pas que Caton & Scipion, pour n'avoir pas voulu ceder à Cesar aprés la victoire qu'il avoit remportée dans les plaines de Pharsale, sont blasmés encore aujourd'huy d'avoir causé la perte de tant de braves gens en Afrique sans aucune necessité, quoyqu'ils combattissent pour la liberté de leur patrie. Du reste la Fortune se monstrant tousjours la mesme pour tous les hommes, c'est à dire, tousjours également inconstante & capricieuse, il y a pourtant une chose qu'elle ne sçauroit oster aux gens de bien, c'est, quand il leur est arrivé quelque eschec, de se servir de leur raison pour se relever & pour corriger leur disgrace.

Caton & Scipion blasmés de n'avoir pas cedé à Cesar aprés sa victoire.

La Fortune constante dans son inconstance.

Ce que la Fortune ne peut oster aux braves gens.

Ces paroles persuaderent les Officiers, qui estant allés d'abord sonder les soldats, trouverent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus luy-mesme fut d'advis qu'on envoyast des Ambassadeurs aux ennemis pour traiter d'un accord.

Celsus & Gallus se chargerent de la commission & se mirent en marche pour aller parler à Cecina & à Valens. En chemin ils rencontrerent quelques Centurions qui leur apprirent que l'armée ennemie s'avançoit vers Bedriac, & qu'ils estoient envoyés devant par leurs Generaux pour proposer quelque accommodement. Celsus & Gallus, ravis, louent cette bonne disposition, & prient ces Centurions de retourner sur leurs pas & de venir avec eux trouver Cecina.

Celsus & Gallus vont pour traiter de la paix avec Cecina & Valens.

Quand ils arriverent auprés de ces troupes qui

estoient en marche ; Celsus se trouva en tres-grand danger de sa vie ; car il se rencontra par hazard que la Cavalerie, qui avoit esté battuë dans le combat de l'embuscade, marchoit la premiere. Dés qu'elle vit approcher Celsus elle courut sur luy avec de grands cris, mais les Centurions, qui l'accompagnoient, se mirent au devant & le couvrirent. Tous les autres Capitaines se mirent aussi à crier qu'on ne luy fist aucun mal. Et Cecina, informé de ce desordre, accourut luy-mesme, calma ce tumulte de sa Cavalerie, & aprés avoir salué Celsus avec toute sorte de demonstrations d'amitié, ils allerent tous ensemble vers Bedriac.

Marius Celsus en grand danger de sa vie.

Cependant Titianus s'estoit repenti d'avoir envoyé ces Ambassadeurs, & ayant choisi les soldats les plus hardis & les plus déterminés, il en avoit bordé les murailles, & exhortoit tous les autres à les soustenir & à défendre la place. Mais Cecina s'avançant à cheval & leur tendant la main, aucun ne resista ; les uns saluent ses soldats du haut de ces murailles, & les autres vont ouvrir les portes, sortent & se meslent avec ces troupes qui arrivent ; aucun ne fait le moindre outrage ni la moindre violence, ce ne sont que caresses, qu'embrassades, & que demonstrations reciproques d'une veritable amitié. Enfin tous également las de guerres civiles, ils prestent serment à Vitellius & se rangent sous ses Enseignes.

Les deux armées réünies prestent serment à Vitellius.

C'est ainsi que racontent cette bataille la plus-

part de ceux qui s'y sont trouvés ; avouant tous pourtant qu'ils n'en sçavent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux où elle se donna, & du desordre avec lequel on combattit. Mais long temps aprés, comme je passois dans ce mesme champ de bataille, Metrius Florus, personnage Consulaire, avec qui j'estois, me monstra un bon vieillard, qui avoit esté un des jeunes gens qui s'estoient trouvés à cette affaire avec les troupes d'Othon, non de leur bon gré, mais par

Metrius Florus personnage Consulaire.

Jeunes gens emmenés par force à la guerre par les troupes d'Othon.

Avouant tous pourtant qu'ils n'en sçavent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux.] Mais indépendamment de l'inégalité des lieux, je croy que dans aucune bataille il n'y a personne qui en puisse sçavoir toutes les particularités, car le mesme homme ne peut pas avoir esté par tout.

Metrius Florus, personnage Consulaire, me monstra un bon vieillard qui avoit esté un des jeunes gens.] On pourroit peut-estre tirer de ce passage quelque sorte de preuve que cette vie d'Othon n'est pas de Plutarque, mais d'un de ses fils, car dans le temps que Plutarque auroit pu passer dans ce champ de bataille, le jeune homme, qui s'estoit trouvé à ce combat, n'auroit pas esté bien vieux. En effect la bataille de Bedriac, où Othon fut vaincu, fut donnée l'an LXIX. de N. S. Or dans la vie de Plutarque j'ay demonstré que cet Escrivain se retira dans sa patrie sur la fin du regne de Domitien à l'âge de 44. ou 45. ans, l'an de J.C. 93. ou 94. Le soldat, dont il est icy question, estoit fort jeune quand il se trouva à cette bataille, il ne pouvoit donc pas estre fort vieux vingt-quatre ou vingt-cinq ans aprés lorsque Plutarque se retira, & l'on ne sçauroit entendre ce passage d'un autre voyage que Plutarque eust fait en Italie, car il est constant qu'aprés sa retraite il ne sortit plus de Cheronée, & qu'il y finit ses jours. Il doit donc estre entendu d'un voyage fait quelques années aprés, non par Plutarque luy-mesme, mais par un de ses fils. D'où il s'ensuit que ces deux dernieres vies sont d'une autre main que de celle de Plutarque qui a fait les paralleles. Il faut que ce soit l'ouvrage d'un de ses fils. Si l'on joint à cette preuve celle du style, qui est different, cela fortifiera extrêmement ma conjecture.

force, & qui nous dit qu'aprés le combat il estoit allé sur les lieux par curiosité, & que là il avoit veu un monceau de morts si haut que les derniers cadavres estoient au niveau de ceux qui les approchoient. Il adjousta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver, ni l'apprendre d'aucun de ceux à qui il l'avoit demandée; car il est bien vraysemblable que dans les guerres civiles, quand une fois la déroute est commencée, on y tuë tousjours plus de monde que dans les autres, parce qu'on ne fait point de prisonniers, ceux qui les auroient faits ne pouvant ni s'en servir, ni les garder; mais que ces morts ayent esté entassés si haut les uns sur les autres, c'est de quoy il est difficile de rendre raison.

Monceau de morts à la hauteur d'un homme.

Les premieres nouvelles qu'Othon receut de sa deffaite furent obscures & incertaines, comme cela arrive ordinairement; mais grand nombre de blessés qui arriverent luy en ayant apporté la confirmation, ce n'est pas une chose bien surprenante que ses amis particuliers ayent fait tous leurs efforts pour l'empescher de desesperer de ses affaires, pour le consoler & pour luy redonner courage; mais ce qui est veritablement admirable, & ce qui surpasse toute croyance, c'est l'affection

Affection admirable que les soldats tesmoignent à Othon vaincu.

Il adjousta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver.] Il ne pouvoit y avoir d'autre raison que celle-cy, que les paysans des environs accourus pour despouiller les morts, les avoient ainsi entassés. Je doute que Plutarque se fust amusé à rechercher la cause de tous ces morts entassés jusqu'à la hauteur d'un homme.

que luy teſmoignerent ſes ſoldats. Aucun ne s'en retourna, aucun ne paſſa aux ennemis, on n'en vit pas un ſeul qui cherchaſt à pourvoir à ſon ſalut lors meſme qu'il voyoit ſon General deſeſperer du ſien. Mais tous s'aſſemblant devant ſa porte ils l'appelloient leur Empereur, & quand il ſortoit, ils tomboient à ſes pieds, luy tendoient les mains en poſture de ſuppliants, & baignés de larmes ils le conjuroient de ne pas les abandonner, & de ne pas les livrer à ſes ennemis, mais de ſe ſervir de leurs forces & de leur courage tant qu'il leur reſteroit un ſouffle de vie. Tous luy faiſoient ces meſmes prieres d'une commune voix, & un ſimple ſoldat s'avançant l'eſpée nuë à la main, luy cria, *Ceſar, ſcachés que tous mes compagnons ſont reſolus de combattre pour vous juſqu'à la mort, & de mourir comme je meurs en voſtre preſence*, & ſe paſſa l'eſpée au travers du corps.

Ce qu'un ſoldat dit à Othon en ſe tuant pour l'empeſcher de deſeſperer de ſes affaires.

Mais ni leurs prieres, ni leurs larmes, ni ce grand exemple, rien ne flechit Othon; jettant ſes regards tout autour de luy avec un viſage aſſeuré, & où la conſtance & la gayeté meſme eſtoient peintes, il leur parla en ces termes: *Mes Compagnons, je regarde cette journée comme bien plus heureuſe*

Beau diſcours d'Othon aux ſoldats.

Ils tomboient à ſes pieds.] L'expreſſion du texte eſt tres-remarquable, car elle eſt ſinguliere, & je ne crois pas qu'on en trouve un ſeul exemple, τρόπαια ἐγίνοντο, à la lettre, *ils devenoient des trophées*, pour dire qu'ils tomboient à ſes pieds comme on voit aux pieds des trophées des figures humiliées & ſuppliantes. L'image fait deviner l'expreſſion, elle ſent le jeune homme. Je ne croy pas que Plutarque s'en fuſt jamais aviſé, ni qu'il l'euſt hazardée.

pour moy, que celle dans laquelle vous me declarastes vostre Empereur, puisque je vous voy dans des dispositions si favorables & que j'y recois de si grandes marques de vostre affection. Mais j'en attends de vous une plus grande encore, & je vous prie de ne me la pas refuser, c'est de permettre que je meure genereusement pour tant de braves Citoyens que vous estes. Si j'ay esté veritablement digne de l'Empire Romain, il faut que je le fasse voir presentement en donnant tout mon sang pour ma patrie. Je sçay bien que la victoire n'est ni entiere, ni bien asseurée pour nos ennemis. J'ay des nouvelles que l'armée de Mysie, qui vient à nostre secours, n'est plus qu'à quelques journées d'icy; l'Asie, la Syrie, l'Egypte viennent sur la mer Adriatique; les armées, qui faisoient la guerre en Judée, sont pour nous; le Senat est de nostre costé; les femmes & les enfants de nos ennemis sont entre nos mains. Mais la guerre, que nous faisons, ce n'est ni contre un Annibal, ni contre un Pyrrhus, ni contre des Cimbres pour voir qui demeurera maistre de l'Italie, c'est contre les Romains mesmes que nous combattons, de sorte que vainqueurs & vaincus nous ruinons également nostre patrie, car de quelque costé que tourne la victoire, c'est tousjours aux despens de Rome, c'est Rome seule qui en souffre. Croyés que je sçay mourir plus glorieusement que je ne sçay re-

Le malheur inévitable des guerres civiles.

Croyés que je sçay mourir plus glorieusement.] En effect rien n'est plus glorieux que de sacrifier sa vie pour le salut de son pays. Mais je ne sçay si tout le monde jugera si favorablement de cette action. Je suis persuadé qu'il y aura des gens qui s'estonneront qu'Othon, qui avoit encore de si grandes ressources, l'armée de Mysie qui arrivoit, les forces de l'Asie, de la Syrie & de l'Egypte, &

gner. Car je ne voy point que par ma victoire je puisse jamais procurer aux Romains un aussi grand avantage que celuy que je luy procureray par ma mort en me sacrifiant pour la paix & pour la concorde, & pour empescher l'Italie de voir une autre journée aussi malheureuse que celle-cy.

Aprés leur avoir ainsi parlé & avoir resisté à tous les efforts de ceux qui voulurent le destourner de cette resolution & le consoler, il commanda à tous ses amis & à tous les Senateurs, qui estoient dans sa chambre, de pourvoir à leur salut, fit donner le mesme ordre à ceux qui n'y estoient pas, & escrivit aux villes afin qu'ils y fussent receus honorablement, & qu'on leur donnast les escortes necessaires pour leur seureté. Cela fait, il fit approcher son neveu Coccejus, qui estoit encore jeune, l'exhorta à avoir bon courage & à ne pas craindre Vitellius, *car*, luy dit-il, *il se souviendra que je luy ay conservé sa mere, sa femme & ses enfants, avec autant de soin que j'en aurois pu avoir pour ma famille; & c'est par cette raison-là mesme que je ne t'ay pas adopté, comme j'en avois le*

Tacite & Suetone l'appellent Coccejanus.

Sage discours d'Othon à son neveu Coccejus.

les troupes qui faisoient la guerre en Judée, & ce qui est encore plus considerable, qui avoit tant de milliers d'hommes si affectionnés pour luy, prenne le parti de se tuer, plustost que de tenter encore la Fortune. Il semble que l'interest de sa famille, peut-estre mesme celuy de Rome, & sa gloire mesme demandoient qu'il ne se trahist pas ainsi luy-mesme, & qu'il resistast à ce desespoir. Je laisse cela au jugement des sages.

Et à tous les Senateurs, qui estoient dans sa chambre.] Il y a dans le texte, καὶ τῶν συγκλητικῶν τοῖς παροῦσιν. La construction demande qu'on lise, καὶ τῶν συγκλητικῶν τοὺς παρόντας.

dessein. Car je voulois attendre l'issuë de cette guerre, afin que si j'estois vainqueur, tu regnasses paisiblement avec moy, & que si j'estois vaincu, je ne fusse pas la cause de ta mort par cette adoption que le vainqueur ne t'auroit pas pardonnée. La seule & la derniere chose que je te recommande, mon fils, adjousta-t-il, *c'est de ne pas oublier entierement, & de ne pas te souvenir trop non plus que tu as eu un oncle Empereur.*

Un moment aprés il entendit quelque tumulte & de grands cris à sa porte, car les soldats voyant les Senateurs se retirer, les menaçoient de les tuer s'ils abandonnoient leur Empereur, & s'ils ne demeuroient. Craignant donc pour leur vie, il se monstra encore, non plus avec cet air doux, & en homme qui prie, mais avec un air menaçant & plein de colere, & jettant un regard terrible sur les plus audacieux, il les effraya tellement qu'ils se dissiperent. Sur le soir il eut soif & but un verre d'eau fraische. Il se fit apporter deux espées, en examina long-temps la pointe, rendit l'une, & mit l'autre sous son bras. Aprés quoy il se mit à consoler ses domestiques, & pour leur marquer son affection, & reconnoistre leurs services, il leur distribua son argent, à l'un plus, à l'autre moins, non en le prodiguant comme des deniers qui appartenoient desja à d'autres, mais en le donnant avec choix & mesure selon le merite de chacun.

Il console ses domestiques & les recompense chacun selon leurs services.

Aprés les avoir tous congediés, il reposa si tranquillement le reste de la nuit que ses valets de

de chambre entendoient qu'il dormoit d'un profond ſommeil. Le matin à la pointe du jour il appella l'affranchi, dont il s'eſtoit ſervi pour faire ſauver les Senateurs, & luy ordonna d'aller voir s'ils eſtoient partis, & ayant appris à ſon retour qu'il n'en reſtoit pas un, & qu'ils avoient eu tout ce qu'ils avoient voulu, & dont ils avoient eu beſoin, *Oh bien preſentement*, luy dit-il, *penſe à t'aller monſtrer aux ſoldats, ſi tu ne veux mourir malheureuſement par leurs mains comme un homme qui m'aurois aidé à me donner la mort.*

Ordre qu'il donne à ſon affranchi pour le mettre à couvert de la fureur des ſoldats.

Dés que l'affranchi fut ſorti de ſa chambre, il tira ſon eſpée, l'appuya à terre, & en tenant avec ſes deux mains la pointe droite contre luy, il ſe jetta deſſus de ſon haut, & ſe tua de ce ſeul coup ſans donner d'autre marque de douleur qu'un ſeul

Othon ſe tuë.

Et ſe tua de ce ſeul coup.] C'eſt ce coup de deſeſpoir que ſes amis avoient voulu prévenir en luy repreſentant qu'il y a de la laſcheté à ſe tuer ſoy-meſme. Plotius Firmus, chef des cohortes Pretoriennes, luy avoit repreſenté fortement qu'il y avoit plus de force à ſouffrir les malheurs, qu'à les éviter, que les braves gens eſperoient meſme contre la Fortune, au lieu que les timides & les laſches couroient à la mort par deſeſpoir : *Majore animo tolerari adverſa, quam relinqui ; fortes & ſtrenuos, etiam contra Fortunam inſiſtere ſpei, timidos & ignavos ad deſperationem formidine properare.* Et ſur cela je ne puis aſſés m'eſtonner de l'audace impie du commentateur Lipſe, qui ſur cet endroit de Tacite fait cette malheureuſe reflexion : *Voilà les armes dont les ennemis des Stoïciens ſe ſervent contre eux, mais j'aurois un bon bouclier ſi la Religion ne m'en empeſchoit.* Quelle parole inſenſée ! Voilà un bon bouclier, qu'un bouclier qu'on oppoſe à des armes que fortifie la Religion. Il rapporte enſuite des anciens pluſieurs mots ſemblables à celuy de Plotius Firmus, & entre autres celuy de Ceſar qui dit dans le VII. liv. *Animi eſt iſta mollities, non virtus, inopiam pauliſper ferre non poſſe. Qui ſe morti ultro offerant facilius repe-*

ſouſpir. Ses domeſtiques, l'ayant entendu, jetterent en meſme-temps un grand cri, qui fut ſuivi des gemiſſements de tout le camp & de toute la ville. Les ſoldats accourent à ſa porte avec grand bruit; tout retentit de leurs lamentations & de leurs regrets; ils ſe reprochent tous leur laſcheté d'avoir ſi mal gardé leur Empereur, & de ne l'avoir pas empeſché de mourir pour eux. Aucun n'abandonna ſon corps pour penſer à ſauver ſa vie, quoyque l'ennemi approchaſt, mais aprés l'avoir honorablement enſeveli, ils éleverent un bucher, & ſuivirent ſon convoy tous en armes en ſe diſputant les uns aux autres l'honneur de porter ſon lit. Les uns ſe jettent ſur luy & baiſent ſa playe; les autres luy prennent les mains; ceux qui ne peuvent l'approcher, ſe proſternent & l'adorent de loin. Il y en eut pluſieurs, qui aprés avoir jetté leurs flambeaux ſur le bucher, ſe tue-

Marques d'affection que les ſoldats luy donnent aprés ſa mort.

riuntur, quam qui dolorem patienter ferant. Et celuy-cy de Quinte-Curſe, *Fortium virorum eſt magis mortem contemnere, quam odiſſe vitam. Sæpe tædio laboris, ad utilitatem ſui compelluntur ignavi.* Aprés quoy il adjouſte, *Tous ces gens-là ont bu dans la coupe d'Ariſtote, dont voicy la maxime dans ſes morales :* τὸ δ' ἀποθνήσκειν φεύγοντα πενίαν, ἢ ἔρωτα, ἢ τι λυπηρὸν οὐκ ἀνδρείου, ἀλλὰ μᾶλλον δειλοῦ *Or de ſe tuer pour fuir la pauvreté, ou par un deſeſpoir d'amour, ou pour éviter quelque choſe de faſcheux & de triſte, c'eſt l'action d'un laſche, & non pas d'un homme courageux.* Si tous ces gens ont bu dans la coupe d'Ariſtote, on peut dire qu'Ariſtote a puiſé dans la ſource de la verité. Ce n'eſt pas là tout, Lipſe finit ſa remarque par ces deux mots : *Heu, taceo. Helas, je me tais*, qui marquent un attachement obſtiné à cette maxime Stoïcienne malgré tout ce qu'enſeigne la Religion, & le ſilence forcé d'un homme qui ſe taiſt à regret, & qui ſe croit capable de diſputer contre Dieu. Voilà un malheureux ſçavant & une deteſtable doctrine.

rent eux-mesmes, & ce ne fut ni par aucune reconnoissance qu'ils eussent pour luy, car ils n'en avoient jamais receu aucun bienfait, ni par aucune crainte qu'ils eussent du victorieux, mais il paroist que jamais ni Roy, ni Tyran n'a esté possedé d'une passion si forcenée de regner, que ces soldats l'estoient du violent desir d'obeïr à Othon, & d'estre sous ses ordres. Car ce desir ne les abandonna pas mesme aprés sa mort, mais il continua encore & aboutit à une haine implacable & mortelle contre Vitellius. Et c'est ce que nous exposerons en son lieu. *Plutarque promet la vie de Vitellius.*

Quand on eut enterré ses cendres, on luy éleva un tombeau modeste, & qui ne pouvoit exciter contre luy l'envie ni par sa grandeur, ni par la magnificence de son Epitaphe. Car en passant par Bedriac j'ay veu cette sepulture tres mediocre & cette inscription tres-simple, *à la memoire de Marc Othon.* *Tombeau modeste d'Othon.* *Son Epitaphe tres-simple.*

Il mourut à l'âge de trente-sept ans aprés avoir regné trois mois. Ceux qui ont blasmé sa vie, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus considerables que ceux qui ont loué sa mort. Car n'ayant vescu guere mieux que Neron, il mourut plus genereusement & avec plus de courage. Les soldats Pretoriens s'emporterent & se mutinerent contre Pollion, l'un de leurs chefs, qui voulut sur l'heure les porter à prester serment de fidelité à Vitellius, & sçachant qu'il estoit encore resté quelques Senateurs, ils laisserent là tous les

Les soldats d'Othon veulent obliger Verginius Rufus à accepter l'Empire, ou à aller parler pour eux au vainqueur.

autres, & firent de la peine à Verginius Rufus; car ils allerent chés luy en armes, & vouloient encore à toute force l'obliger à accepter l'Empire, ou à aller trouver le vainqueur de leur part. Mais il trouvoit que ce seroit une folie insigne de recevoir de leur main, quand ils estoient vaincus, un Empire, qu'il avoit refusé d'eux-mesmes lorsqu'ils estoient vainqueurs, & de l'autre costé il craignoit d'aller pour eux à des Germains qu'il avoit forcés à faire plusieurs choses contre leur gré. C'est pourquoy il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & se desroba par une porte de derriere; de quoy les soldats estant informés, presterent le serment à Vitellius, & aprés avoir receu leur pardon, ils se joignirent aux troupes de Cecina.

Il ne veut faire ni l'un ni l'autre, ses raisons.

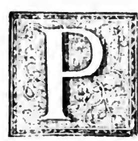
Fin des vies des hommes illustres de Plutarque.

L'A VIE

DE PLUTARQUE.



PLUTARQUE.



PLUTARQUE nous apprend dans la vie de Cimon qu'il se sentit obligé d'escrire la vie de Lucullus, par un esprit de reconnoissance pour un service que ce General Romain avoit rendu à sa ville de Cheronée plus de deux cents ans avant luy, se fondant, & avec raison, sur ce grand principe, qu'un seul bienfait qu'une ville a receu, oblige tous ses habitants jusqu'à leur derniere posterité, & que les derniers n'en doivent pas moins conserver la memoire, que ceux qui en ont joüi actuellement. Plutarque n'a pas rendu, comme Lucullus, à une seule ville un service unique, & qu'on peut appeller temporel & passager, il a rendu à tout le genre humain les plus grands & les plus importants de tous les services, des services qui ne perissent jamais, & dont les fruits s'estendent jusqu'aprés la mort mesme. Il les a rendus à tous ceux de son temps, à ceux qui leur ont

fuccedé, & à ceux qui leur fuccederont dans tous les fiecles. Il ne s'eft pas contenté de nous donner d'excellents preceptes, il a encore travaillé à nous former à la vertu en nous propofant les vies des hommes illuftres, comme autant d'exemples vivants & animés, où parmi leurs plus belles actions nous pouvons choifir celles qui font les plus dignes d'eftre fceuës & imitées, & tafcher de conformer noftre vie à celle de ces grands perfonnages, qui nous y font reprefentés.

Nous devons donc infiniment plus à Plutarque que Cheronée ne devoit à Lucullus, & nous fommes encore plus obligés de luy tefmoigner noftre reconnoiffance. C'eft ce qui m'a porté à faire connoiftre d'une maniere plus particuliere ce grand Efcrivain plus de feize cents ans aprés luy, & à efcrire la vie d'un homme qui nous a fait de fi grands biens, & qui nous eft fi utile.

Plutarque nâquit à Cheronée ville de la Beotie. Cette contrée de la Grece eftoit fort defcriée, comme un pays tres-groffier, qui ne portoit que des gens fans efprit, & efloignés de toute bonne doctrine. Pindare, né à Thebes, commença à diminuer cet opprobre de fa patrie par la beauté & par la grandeur de fa poëfie Lyrique. Cent ans aprés Pindare Epaminondas l'affoiblit encore par fon grand fçavoir, par fa grande éloquence, & par le progrés qu'il avoit fait dans la Philofophie; & enfin trois cents ans aprés Epaminondas Plutarque acheva de l'effacer par le grand fens, l'efprit, la force, & l'utilité de fes efcrits. Il y a peu de lieux dans le monde qui puiffent oppofer à la Beotie trois hommes qui égalent ces trois-là. Preuve certaine que l'ame n'eft pas fi dépendante des élements, qu'elle ne puiffe conferver le feu Divin qu'elle tient de fon origine, fi par le travail, la meditation & l'eftude, elle tafche de l'entretenir, & de diffiper ces vapeurs efpaiffes qui l'obfcurciffent, & qui l'efteignent quand elle cede à leurs efforts. Il ne faut que Plutarque feul pour confirmer ce qu'il a dit en quelque endroit, qu'il n'y a point de terroir où l'efprit & la vertu ne puiffent naiftre.

Il defcendoit d'une des principales & des plus honneftes familles de Cheronée. Il parle luy mefme de fon pere comme d'un homme plein de vertu & de modeftie, fort inftruit de

la Philosophie & de la Theologie de son temps, & fort versé dans la lecture des Poëtes, mais il ne l'a point nommé, au moins dans les escrits qui sont venus jusqu'à nous.

Son ayeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce tesmoignage honorable qu'il estoit tres-éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit luy-mesme lorsqu'il estoit à table avec ses amis, car alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, & son imagination, tousjours heureuse, devenoit plus vive & plus feconde, & il nous a conservé ce bon mot qu'il disoit de luy-mesme, *que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le mesme effect que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Son bisayeul, pere de Lamprias, avoit nom Nicarchus, il eut le bonheur de voir son arriere-petit-fils. Car Plutarque nous apprend qu'il luy avoit souvent ouï raconter que les habitants de Cheronée avoient esté forcés par Antoine de porter sur leurs espaules pour la subsistance de ses troupes chacun une mesure de bled jusqu'à la mer d'Anticyre suivis de gens qui les pressoient à coups de fouet, & qu'aprés avoir fait un premier voyage, comme ils se préparoient à en faire un second, & que leur charge estoit toute preste, ils receurent la nouvelle de sa deffaite à Actium, & que cela sauva leur ville, car dans le moment les soldats & les Commissaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitants, délivrés de cette seconde corvée, partagerent le bled.

On ne sçait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque; mais ce qu'il nous apprend luy-mesme qu'il escoutoit les leçons du Philosophe Ammonius à Delphes pendant le voyage que Neron fit en Grece, nous mene presque à l'année où il nâquit; car Neron fit ce voyage la XII. année de son regne sous le Consulat de Paulinus Suetonius, & de Pontius Telesinus, la II. année de l'Olymp. 211. l'an 66. de l'Ere Chrestienne. Il falloit que Plutarque eust alors 17. ou 18. ans. Car avant cet âge il n'auroit guere esté en estat d'entrer dans les matieres que traitoit Ammonius, matieres grandes & sublimes, comme nous le voyons par une conversation qu'on eut alors dans l'Escole d'Ammonius, & que Plutarque nous a conservée dans le Traité où il recherche ce que signifioit le

mot Ει, gravé sur le temple d'Apollon à Delphes. Il nous apprend luy-mesme qu'il estoit fort jeune, & qu'il estudioit alors en Mathematiques,& il rapporte ce qu'il dit à son tour, & son discours marque une connoissance des Mathematiques & de la Philosophie beaucoup plus grande qu'on ne pouvoit l'attendre d'un homme au dessous de dix-huit ans. On peut donc conjecturer seurement qu'il nâquit cinq ou six ans avant la mort de l'Empereur Claude, c'est-à-dire, la premiere ou la seconde année de l'Olymp. 207. 49. ou 50. ans aprés la naissance de J. C.

A propos de l'Escole d'Ammonius, Plutarque nous apprend une plaisante maniere dont ce Philosophe corrigeoit ses disciples,qui avoient fait quelque faute : *Nostre maistre Ammonius*, dit-il dans le Traité, comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami, *à une de ses leçons de l'aprés-disnée s'estant apperceu que quelques uns de ses disciples avoient disné plus amplement qu'il ne convenoit à des estudiants, fit donner sur l'heure le fouet à son fils par son affranchi, en disant que c'estoit parce qu'il ne pouvoit disner sans vinaigre. En mesme-temps il avoit les yeux attachés sur nous, de sorte que nous sentismes bien que la correction s'adressoit aux coupables, & qu'elle estoit faite pour eux.*

Il fit plusieurs voyages en Italie, on en ignoroit le sujet; il n'y a pas d'apparence que la curiosité seule l'eust porté à quitter sa patrie qui luy estoit si chere; il nous fait entendre luy-mesme qu'il y alla pour les affaires de son pays. Car dans la vie de Demosthene, il nous dit en propres termes que dans ses voyages il n'eut pas le temps de bien apprendre la Langue Latine à cause des affaires publiques dont il estoit chargé. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le dessein d'achever & de perfectionner son Ouvrage des vies des hommes illustres, l'obligea à faire un plus long sejour à Rome qu'il n'auroit fait sans cela, car dans la mesme vie de Demosthene,il escrit *que pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits, & d'escrire une Histoire composée de faits & d'avantures qui ne sont ni sous la main, ni arrivées dans son pays, mais estrangeres, diverses & dispersées çà & là dans plusieurs differents escrits, la premiere chose dont il a effectivement besoin, c'est d'estre dans une grande ville bien peuplée, & qui aime ce qui*

est beau & honneste, afin qu'ayant quantité de livres en sa disposition, & que s'instruisant, par la conversation, de toutes les particularités qui ont eschappé aux Escrivains, & qui, s'estant conservées dans la memoire des hommes, deviennent plus vraysemblables & plus croyables par cette espece de tradition, il ne fasse pas un Ouvrage imparfait, & qui manque de ses principales parties.

Il est impossible de dire précisément en quel temps il fit ses voyages, on peut seulement asseurer qu'il n'alla à Rome pour la premiere fois qu'à la fin du regne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus aprés celuy de Domitien. Car il paroist qu'il fut fixé dans sa patrie peu de temps aprés la mort du dernier. Cette conjecture est fondée sur trois raisons; la premiere sur ce que dans le Traité de l'Instruction pour ceux qui manient les affaires d'Estat, en parlant de quelques affaires des Rhodiens, il dit en propres termes, *qu'elles estoient arrivées il n'y avoit que peu de temps sous Domitien*, marque seure qu'il composa ce Traité peu d'années aprés la mort de ce Prince. Or dans ce temps-là il avoit un employ dans sa ville, & on ne voit pas qu'il en soit sorti depuis, comme je le prouveray dans la suite.

La seconde raison est que quand il fit le recueil des dits notables des anciens Rois, Princes, & Capitaines, qu'il dedia à Trajan, il avoit composé son grand Ouvrage des vies des hommes illustres, comme il le dit luy-mesme: *Il est vray que nous avons recueilli dans un autre Ouvrage les vies des plus illustres Capitaines, Legislateurs, Empereurs, & Generaux d'armée qui ayent esté parmi les Grecs, & parmi les Romains. Mais dans la pluspart de leurs exploits la Fortune y a beaucoup mis du sien, au lieu que dans les mots qu'ils ont dits, & dans les discours qu'ils ont tenus dans le temps mesme de leurs actions, de leurs passions, & dans les divers accidents qui leur sont arrivés, nous descouvrons clairement comme dans un miroir quelle estoit leur pensée & leur veritable disposition.* Or Trajan mourut la 1. année de l'Olymp. 124. l'an de J. C. 117. Plutarque avoit alors 67. ou 68. ans. On ne sçauroit dire si ce recueil fut adressé à ce Prince les premieres, ou les dernieres années de son regne. Mais il est certain que le traité de l'Instruction pour ceux qui se

meslent des affaires d'Estat, fut composé sous le regne de Trajan, & qu'alors il avoit dans Cheronée un employ qu'il exerçoit actuellement, comme je l'ay desja dit.

La dedicace que Plutarque fait de ce recueil à ce Prince, peut nous servir à refuter ce qu'un Auteur a escrit il y a prés de six cents ans, que Plutarque avoit esté Precepteur de Trajan, ce qu'il fonde sur une lettre qu'il escrivoit à cet Empereur, & qui ne se trouve qu'en Latin. Cette lettre est sans doute supposée, & n'a rien du style, ni des tours de Plutarque. Si Plutarque avoit eu l'honneur d'élever ce Prince, il en auroit asseurément dit quelque chose dans cette Epistre où il luy consacre ces Apophthegmes des grands hommes. Il n'en pouvoit jamais trouver une occasion plus naturelle. Il n'en dit pas un seul mot, marque seure qu'il n'avoit pas esté auprés de luy en cette qualité. D'ailleurs Plutarque n'avoit que trois ou quatre ans plus que ce Prince; il est inouï qu'on donne, je ne dis pas à un Prince, mais à un particulier, un Precepteur presque aussi jeune que luy. Ce que Suidas escrit que Trajan l'honora de la dignité Consulaire, & qu'il voulut que tous les Magistrats de l'Illyrie luy fussent sousmis & ne fissent rien que par ses ordres, n'est fondé sur aucune autorité. Plutarque n'auroit pas oublié d'en parler & d'en marquer sa reconnoissance à ce Prince. Il parle des employs les plus bas qu'il avoit exercés dans sa patrie, comment n'auroit-il pas parlé de ces grands honneurs qu'un Prince, comme Trajan, luy auroit faits? Ce sont de ces mensonges officieux qu'on a forgés & debités quelquefois pour illustrer davantage des Escrivains pour lesquels on estoit prévenu d'une tres-grande estime, mais Plutarque n'a pas besoin de ces honneurs estrangers.

La troisiéme raison qui semble pouvoir donner lieu d'asseurer qu'aprés le regne de Domitien, Plutarque ne quitta plus sa patrie, c'est ce qu'il dit luy-mesme dans son Traité, si l'homme d'âge doit se mesler des affaires d'Estat, car dans ce Traité qu'il adresse à un homme considerable nommé Euphanes, il escrit, *Vous sçavés qu'il y a plusieurs Pythiades que j'exerce la Prestrise d'Apollon. Cependant je suis seur que vous ne voudriés pas me dire, Plutarque, vous avés assés sacrifié, vous*

avés mené assés de danses & de processions. Il est temps desormais à vostre âge que vous quittiés vostre couronne, & que vous abandonniés l'oracle à cause de vostre vieillesse.

La Pythiade estoit un espace de quatre années, comme l'Olympiade. Depuis le temps où il parle de l'Employ de Police qu'il exerçoit dans sa ville sous le Regne de Trajan, si l'on compte plusieurs Pythiades, cela menera vers le milieu du Regne d'Adrien. Plutarque avoit soixante-seize ou soixante-dix-sept ans. C'est donc une chose presque demonstrée que Plutarque fut tousjours fixe à Cheronée jusqu'à sa mort depuis les dernieres années du Regne de Domitien, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante quatre ou quarante-cinq ans. Ainsi bien loin qu'il ait pû estre à Rome pendant l'espace de quarante années, comme l'a prétendu le sçavant Ruauld, les divers voyages qu'il y fit, se passerent dans l'espace de 22. ou 23. ans. On peut adjouster une quatriéme raison, le grand amour qu'il avoit pour sa patrie, qui l'obligea à s'y tenir. *Pour moy*, dit-il, *qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empescher de devenir encore plus petite, aime à m'y tenir.* Un homme qui se seroit retiré dans sa patrie fort avancé en âge, ne pourroit pas donner sa retraite pour une grande marque de l'amour qu'il avoit pour elle. Au reste ces paroles de Plutarque renferment une grande verité. Un homme sage, un homme d'une grande reputation, comme Plutarque, quoyque seul, peut non seulement soustenir une petite ville, & l'empescher de tomber dans l'obscurité, mais encore augmenter l'esclat de la ville la plus florissante. C'est ce que pensoit Caton d'Utique lorsqu'il alla en Asie pour tascher de persuader le Philosophe Athenodore de venir avec luy, & qu'aprés l'avoir persuadé il fut si fier & si joyeux de cette victoire, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus esclatant, & plus utile que ceux de Lucullus & de Pompée qui avoient triomphé des Nations & des Royaumes de l'Orient. Si un Estranger celebre par sa sagesse fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand Philosophe, un grand Escrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoyqu'il pust trouver ailleurs de grands avantages? Rien ne doit faire

plus d'honneur à Plutarque que ce ſentiment d'amour qu'il teſmoigna à Cheronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune & pour s'aggrandir, mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il eſt permis de parler ainſi, la fortune de leur Patrie.

On peut dire que Plutarque a fait la fortune de la ſienne. Non ſeulement il l'a empeſché de tomber dans l'obſcurité, mais il l'a ennoblie par ſes eſcrits, & luy a donné une reputation qui l'égale aux villes les plus fameuſes. Cheronée eſt plus celebre aujourd'huy par les eſcrits de Plutarque, que par toutes les grandes choſes qui ſe ſont paſſées ſous ſes murailles. Qu'on nomme cette Ville, perſonne ne ſe ſouvient que ce fut là que Philippe remporta ſur les Atheniens & ſur les Beotiens cette grande victoire, qui le rendit maiſtre de la Grece, mais une infinité de gens diſent, *c'eſt là que Plutarque eſt né, c'eſt où il a fini ſes jours, & où il a eſcrit la pluſpart de ces beaux Traités qui ſeront éternellement utiles à tout le monde.*

Ceux qui ont eſcrit qu'il voyagea en Egypte, & à Lacedemone, l'ont avancé ſans fondement, & dans tout ce qui nous reſte de Plutarque, on ne trouve rien qui puiſſe le faire conjecturer. Tout ce qu'il dit des mœurs, des couſtumes, & des ſentiments des Egyptiens, il ne l'avoit tiré que des livres qu'il avoit leus. Il en eſt de meſme de ſon prétendu voyage à Sparte; tout ce qu'il dit des Spartiates ne marque pas davantage qu'il ait fait quelque ſejour dans leur pays, que ce qu'il dit des Cretois, de leurs Loix, & de leur Gouvernement, marque qu'il avoit voyagé dans leur Iſle. Il fait entendre luy-meſme que toutes ſes courſes ſe bornerent à Rome, dans l'Italie, à Delphes, à Athenes, & dans quelques villes de Grece, où des affaires publiques, ou particulieres, l'avoient attiré.

Pendant le ſejour qu'il fit à Rome, ſa maiſon eſtoit tousjours pleine de gens & des premiers meſme de Rome qui alloient eſcouter ſes diſſertations. Car dans ces temps-là les plus grands perſonnages, & les Empereurs meſmes ſe faiſoient un honneur & un plaiſir d'aſſiſter aux leçons des grands Philoſophes, & des Rheteurs de reputation. On peut juger de l'empreſſement avec lequel ces diſcours publics de Plutarque eſtoient eſcoutés, & de l'attention qu'on luy donnoit, par ce

qu'il raconte luy-mesme dans son Traité de la Curiosité: *Autrefois à Rome, un jour que je parlois en public, Arulenus Rusticus, celuy que Domitien fit mourir ensuite à cause de l'envie qu'il portoit à sa gloire, estoit du nombre de mes auditeurs. Comme j'estois au milieu de mon discours, un soldat entra, & luy rendit une lettre de Cesar.* (apparemment de Vespasien) *D'abord un grand silence regna dans l'assemblée, & je m'arrestay pour luy donner le temps de lire sa lettre, mais il ne le voulut point, & il ne l'ouvrit qu'aprés que j'eus achevé, & que l'assemblée fut congediée.*

Rusticus Arulenus estoit un des plus grands personnages de Rome, illustre par sa naissance & tres ambitieux de gloire & d'honneur. Il estoit Tribun du peuple lorsque Neron entreprit de faire condamner à mort par le Senat Barca Soranus & Thrasea Pætus, pour destruire la vertu mesme en leur personne. Comme Thrasea deliberoit avec ses amis s'il entrependroit, ou s'il abandonneroit sa défense, Rusticus eut le courage de s'offrir pour s'opposer au decret du Senat en vertu de sa charge de Tribun. Mais Thrasea modera cette ardeur, & l'empescha d'entreprendre une chose qui auroit esté inutile à celuy qu'il vouloit sauver, & funeste à luy-mesme. Il fut ensuite Preteur sous Vitellius à qui il donna de grandes marques de sa fidelité. Mais il estoit encore plus recommandable par sa magnanimité & par son esprit, dont il avoit donné des preuves dans un Ouvrage, où il celebroit les louanges de Thrasea & d'Helvidius Priscus. Il regloit toutes ses actions sur les preceptes de la plus severe Philosophie. Ce qu'il fait icy pour Plutarque, n'est pas un petit tesmoignage de son attachement pour elle; il y a peu de courtisans qui differassent de lire une lettre du Prince jusqu'à ce qu'un Philosophe eust achevé de parler.

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en Grec, car quoyque la Langue Latine fust en usage dans tout l'Empire, il ne la connoissoit pas assés pour la parler. Il nous dit luy mesme dans la vie de Demosthene que pendant son sejour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le temps de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il estoit chargé, & de la quantité de gens qui alloient tous les jours chés luy pour s'entretenir de la Philosophie, qu'il ne commença

que fort tard & fort avancé en âge à lire les escrits des Romains, & que les termes de cette Langue n'avoient pas tant servi à luy faire entendre les faits, que la legere connoissance qu'il avoit desja des faits, l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la Langue Grecque estoit fort connuë à Rome, tesmoin les Ouvrages de l'Empereur Marc Aurele mesme qui escrivit en Grec ses admirables reflexions. Ce défaut de connoissance de la Langue Latine a fait commetre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses escrits. On ne peut pas douter que les dissertations qu'il faisoit à Rome, n'ayent servi de fonds aux Traités de Morale qu'il nous a laissés. Il nous en asseure luy mesme lorsqu'adressant à Cornelius Pulcher le Traité, comment on peut tirer de l'utilité de ses ennemis, il escrit, *J'ay ramassé ce qu'il m'arriva l'autre jour de dire sur ce sujet dans une dissertation publique, & je vous l'envoye dans les mesmes termes; j'ay seulement tasché le plus qu'il m'a esté possible de ne rien repeter de ce que j'ay inseré dans mes preceptes politiques, car je voy que vous avés tous les jours cet Ouvrage entre les mains.*

Avant que de sortir de Cheronée pour aller à Rome, ses talents avoient desja esclaté dans son pays, car encore jeune il avoit esté envoyé deputé avec un autre Citoyen vers le Proconsul pour quelque affaire importante, & c'est cette occasion qui luy donna lieu de rendre à son pere un tesmoignage, qui doit luy faire un tres grand honneur, en nous apprenant la leçon tres-sage qu'il luy fit à son retour. C'est ce qu'il nous rapporte luy-mesme dans le Traité où il donne des instructions à ceux qui manient des affaires d'Estat; *Je me souviens*, dit-il, *qu'estant encore fort jeune, je fus envoyé en ambassade vers le Proconsul avec un autre Citoyen de Cheronée. Mon Collegue estant demeuré en chemin, je ne sçay pourquoy, j'achevay seul le voyage, & je fis ce que portoit nostre commission. A mon retour, comme je me disposois à rendre compte au public, & à faire le rapport de ce qui s'estoit passé dans mon employ, mon pere me prenant en particulier, me dit: Mon fils, dans le rapport que tu vas faire, garde-toy bien de dire, Je suis allé, j'ay parlé, j'ay fait, mais di tousjours, Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait, en associant ton Collegue à toutes tes actions, afin que*

ta

ta patrie doive la moitié du succés à celuy qu'elle a honoré de la moitié de la charge, & que tu esloignes l'envie qui suit tousjours la gloire d'avoir réüssi. Cela est bien opposé à la vanité de ceux qui loin d'associer leurs Collegues absents aux succés qu'ils ont eus, ne travaillent qu'à ravir à leurs Collegues presents leur part de la gloire des succés auxquels ils ont autant ou plus contribué qu'eux-mesmes. Plutarque pouvoit avoir alors vingt deux ou vingt-trois ans.

Ce que je viens de dire suffit pour refuter le sentiment de ceux qui ont voulu rechercher le temps auquel Plutarque commença à estre celebre. Un Chronologiste, qu'on croit Pierre d'Alexandrie, fixe ce temps à la XIII. année de Neron sous le Consulat de Capiton & de Rufus. *Dans ce temps-là*, dit-il, *Lucien estoit celebre & d'une grande reputation chés les Romains. Et Musonius & Plutarque y estoient fort connus.* Eusebe dans sa Chronique le rejette à l'année suivante. *La* XIV. *année de Neron*, dit-il, *Musonius & Plutarque estoient en grande reputation.* Cela ne peut estre, & est absolument faux. La XIV. année de Neron, Plutarque n'avoit que dix-neuf ou vingt ans tout au plus. Comment un homme de cet âge, qui ne venoit que de sortir de l'Escole d'Ammonius, auroit-il pû estre celebre à Rome où son nom n'estoit pas encore connu ? Le mesme Eusebe, qui en cet endroit avance si fort la reputation de Plutarque, la recule un peu trop ensuite; car il la place sous l'Empereur Adrien, à la III. année de l'Olympiade CCXXIV. c'est-à-dire, à l'année CXX. de nostre Seigneur. *Dans cette année*, dit-il, *les Philosophes Plutarque de Cheronée, Sextus, & Agathobulus estoient celebres.* Ces Escrivains ont avancé cela legerement pour n'avoir pas recherché assés exactement la vie de Plutarque ; il est certain que ce Philosophe ne commença à estre connu à Rome que sous le Regne de Vespasien, lorsque les Romains alloient en foule chés luy pour entendre ses dissertations, & que sa reputation fut pleine & entiere sous le Regne de Trajan, lorsqu'il eut donné son Ouvrage des vies des hommes Illustres. Sur cela il me vient une reflexion qui ne me paroist pas hors de propos. Du temps de Plutarque il y eut plusieurs grands Escrivains en Italie, car Asconius Pedianus, Cornutus, Perse, Lucain, Seneque,

Silius Italicus, Valerius Flaccus, Pline le jeune, Solin, Martial, Quintilien, Juvenal, & plusieurs autres furent ses contemporains, & aucun d'eux n'a parlé de luy. Doit-on imputer ce silence à l'envie ? Ces Escrivains auroient-ils veu avec peine un Grec né dans une chetive ville de la Beotie, s'élever à une si grande reputation ?

Il y a dans la vie de l'homme deux points cardinaux qui decident de son bonheur ou de son malheur ; celuy de la naissance & celuy du mariage. Ce n'est pas assés que la naissance soit heureuse, il faut que le mariage le soit aussi. C'est une verité qu'Homere mesme nous apprend, lorsqu'il fait dire par Menelas au fils de Nestor : *On reconnoist facilement les enfants de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance & dans celuy de leur mariage, comme il a fait à Nestor qu'il a tousjours honoré d'une protection singuliere.* La naissance a beau estre heureuse, si le mariage ne l'est aussi, tout le bonheur de l'homme est perdu. On ne sçauroit dire dans lequel de ces deux points Plutarque a esté plus heureux. La nature versa sur luy à sa naissance ses plus précieux thresors. Ses escrits sont une assés belle preuve de ses talents, de son bon esprit, & de sa grande sagesse. Son mariage ne fut pas moins fortuné. Il eut le bonheur d'espouser une femme des meilleures familles de Cheronée, & qui estoit un modele de sagesse, de modestie, & de vertu. Elle avoit nom Timoxene. Il en eut quatre garçons de suite, & une petite fille qui faisoit les delices du pere & de la mere, & à laquelle il donna le nom de sa mere pour marquer l'amour qu'il luy portoit. Il parle de cette enfant avec beaucoup de tendresse, il nous dit qu'il jugeoit de la bonté de son cœur sur ce qu'elle prioit sa nourrice de donner la mammelle non seulement aux autres petits enfants qui joüoient avec elle, mais aussi à ses poupées, comme leur faisant part de sa table par humanité, & leur communiquant ce qu'elle avoit de meilleur & de plus agreable. Par là Plutarque, en voulant nous donner des indices de la bonté du cœur de sa fille, nous donne des marques certaines de la bonté du sien.

Odyss. Liv. IV. pag. 292.

Il perdit deux de ses fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans aprés ses deux freres. Nous avons la lettre de consola-

tion qu'il escrivit à sa femme sur la mort de cette enfant, dont elle luy avoit escrit la nouvelle à Athenes où elle le croyoit encore. Mais il en estoit parti pour s'en retourner,& le Courier le manqua en chemin. Plutarque n'apprit cette nouvelle qu'à Tanagre, & comme apparemment les affaires, dont il estoit chargé, l'obligeoient d'y faire quelque séjour, il escrivit de là cette lettre de consolation à Timoxene dont il nous donne un portrait qui luy fait un tres grand honneur. Il dit qu'elle estoit exempte de toute superstition & de toute vaine superfluité; qu'elle n'avoit jamais aimé à se parer pour paroistre dans les theatres, aux festes & aux processions, & qu'elle avoit tousjours pensé que la superfluité estoit inutile & blasmable, mesme dans les choses de plaisir, & qu'il n'y avoit que la simplicité qui fust honneste & séante. Il la louë de n'avoir point changé d'habit, de ne s'estre point emportée dans ses regrets jusqu'à se meurtrir, comme faisoient la pluspart des femmes, de s'estre maintenuë dans une assiette ferme & constante, & d'avoir soustenu cette perte avec le mesme courage qu'elle avoit desja tesmoigné dans celle de son fils aisné, & dans celle de son autre fils nommé Charon qui mourut fort jeune, & que Timoxene avoit nourri elle mesme, quoyqu'elle eust esté obligée de souffrir une incision au sein à cause d'une contusion qui s'y estoit formée d'un coup qu'elle avoit receu. Il luy rend tesmoignage que dans ce dernier accident ceux qui estoient allés pour la voir, trouverent sa maison si tranquille & si bien ordonnée, qu'ils crurent que la nouvelle de la mort de ce petit Charon estoit fausse, ne pouvant s'imaginer que dans une maison où l'on auroit perdu un enfant si cher, il n'y eust pas au moins quelque marque de deuil domestique. Mais la maison de Timoxene en cette occasion estoit comme celle d'Admete, qui le jour mesme qu'il alloit enterrer sa femme Alceste, receut Hercule sans lui laisser entrevoir la moindre marque de l'affliction où il estoit. Et c'est un grand éloge pour une femme.

Nous pouvons juger de la maniere dont Plutarque & Timoxene vescurent ensemble, par le Traité que Plutarque fit pour donner des preceptes de mariage; car il y a bien de l'apparence que ces preceptes ont esté tirés de la conduite

qu'il obſervoit dans ſa maiſon. Autobulus, un des fils de Plutarque, nous apprend que ſon pere, peu de temps aprés ſon mariage, eut quelque different avec les parents de ſa femme, & que Timoxene, craignant que ce démeſlé n'alteraſt enfin l'union qui regnoit entre ſon mari & elle, voulut aller au Mont Helicon pour offrir un ſacrifice à l'Amour, qui y avoit un temple celebre. Car l'Amour ne doit pas ſeulement avoir ſoin d'unir le mari & la femme, il doit encore les unir l'un & l'autre avec leurs parents des deux coſtés. Plutarque l'accompagna à ce voyage avec pluſieurs de ſes amis de la Beotie. On ne ſçait pas le ſuccés qu'eut le ſacrifice de Timoxene, apparemment il fut heureux; car puiſque Plutarque eſtoit du voyage, l'Amour n'eut pas beaucoup de peine à remettre dans ſes bonnes graces la famille d'une femme qu'il aimoit ſi tendrement. D'ailleurs Plutarque ne recommandoit rien tant que l'union entre les Citoyens. C'eſt pourquoy il vouloit que le Magiſtrat fuſt de facile accés, & affable à tout le monde; que ſa maiſon fuſt tousjours ouverte comme un port de refuge pour tous ceux qui voudroient recourir à luy, & qu'il ne ſe contentaſt pas d'employer une partie du jour à tenir ſes audiences pour dépeſcher les affaires publiques, mais qu'il employaſt une partie de ſon temps à connoiſtre des affaires particulieres, à reconcilier les maris avec les femmes, & les parents avec les parents, & à remettre bien enſemble les amis que des brouilleries avoient ſeparés. Il regardoit cette occupation comme une de ſes fonctions principales, il en faiſoit meſme un precepte de politique, car il arrive ſouvent que des brouilleries, qui ne ſont preſque rien au commencement, comme une eſtincelle cachée ſous la cendre, deviennent enſuite tres-conſiderables, & cauſent un incendie capable de mettre toute une ville en feu. *Car*, dit-il, *comme les embraſements ne commencent pas tousjours par les édifices publics, ou par les temples, & qu'ils naiſſent ſouvent d'une lampe, qu'on aura oubliée dans quelque maiſon d'un particulier, ou de quelque eſtincelle cachée dans quelques hardes ou dans quelques balayeures, & qui jette tout d'un coup une grande flamme, & cauſe enfin une ruine publique; de meſme ce ne ſont pas tousjours des démeſlés pour des affaires publiques, qui allument une ſedition, mais il arrive*

souvent que des querelles & des dissensions particulieres se glissant ensuite dans le public, qui prend parti, troublent toute une ville, & la mettent en combustion. C'est pourquoy il est du devoir d'un homme d'Estat, & d'un politique de travailler autant qu'à toute autre chose, à guerir ces differents & à les prévenir, afin qu'ils n'arrivent point, ou qu'ils soient promptement assoupis, ou du moins qu'ils ne s'augmentent point, & qu'ils ne gagnent pas dans le public, mais qu'ils demeurent renfermés entre ceux qui les ont émeus, bien persuadé, & le faisant entendre aux autres, que souvent de petits démeslés particuliers, quand on les neglige dés le commencement, & qu'on n'y apporte pas les remedes convenables, sont cause de tres-grands malheurs publics. Il rapporte ensuite des exemples de villes & d'Estats que de petites querelles particulieres avoient ruinés de fond en comble. Enfin il adjouste, *que pour toutes ces raisons, il faut ne pas negliger dans le corps politique ces petits débats particuliers, qui dans un moment peuvent s'estendre & devenir fort grands, mais y avoir l'œil, les prévenir, ou les arrester en y remediant de bonne heure. Car par l'attention, comme disoit Caton, ce qui est grand devient petit, & ce qui est petit, se reduit à rien.* Aux anciens exemples que Plutarque allegue, nous en pourrions adjouster de plus recents, & qui nous touchent de plus prés; c'est ce qu'Homere a voulu enseigner par ce portrait admirable qu'il fait de la Discorde; *l'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'homicide Dieu des combats, & qui dés qu'elle commence à paroistre, s'éleve insensiblement & bientost, quoyqu'elle marche sur la terre, elle porte sa teste orgueilleuse jusques dans les Cieux.* *Dans le IV. liv. de l'Iliade.*

Plutarque eut dans sa patrie les Charges les plus considerables, car il fut Archonte, c'est à-dire, premier Magistrat; mais il avoit exercé auparavant des employs fort inferieurs, & les avoit exercés avec le mesme soin, la mesme application, & la mesme satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importants; persuadé, & enseignant par son exemple, que dans les employs, dont la patrie nous honore pour son service, il n'y a rien qui nous ravale, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les ennoblir par la maniere dont il s'en acquitte. Ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas que ses ennemis, jaloux de sa gloire, & pour luy faire injure, firent

nommer Commissaire de quartier, estat peu digne d'un tel personnage; il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit *que non seulement la Charge monstre quel est l'homme, mais aussi que l'homme monstre quelle est la Charge*. Et il éleva à une grande dignité cet Office qui n'estoit rien auparavant, & dont les fonctions ne consistoient qu'à faire nettoyer les ruës, emporter les fumiers, & à destourner les égousts. Plutarque eut de mesme dans sa ville un employ de Police fort peu considerable, & il le regarda comme Epaminondas avoit regardé le sien. *Il ne faut pas douter*, dit-il, *que je ne donne à rire à ceux qui passent dans nostre ville, quand ils me voyent souvent occupé à des fonctions semblables. Mais en ces occasions j'appelle à mon secours le mot qu'on rapporte d'Antisthene, car comme quelqu'un s'estonnoit de le voir revenir du marché portant luy-mesme dans ses mains quelque poisson salé, il dit: C'est pour moy que je le porte. Moy au contraire, quand quelqu'un me fait un reproche de ce que je fais mesurer de la tuile, ou que je marque sur mon livre la quantité de mortier & de pierres que l'on apporte, je dis: Ce n'est pas pour moy que je fais cette fonction, c'est pour ma patrie. Car en ces sortes de choses, & en une infinité d'autres, on se monstreroit bas & mesquin outre mesure, si on les faisoit pour soy-mesme, au lieu que si on les fait pour le public & pour le service de sa ville, il n'y a rien là de deshonneste, ni de bas, on peut dire mesme que plus la fonction est petite, plus on marque à sa ville son attention & sa bonne volonté.*

De cette moderation & de cette équité, qui luy faisoient regarder les moindres employs dans sa patrie, comme honorables & dignes de l'application d'un homme de bien, procedoient la consideration & le respect qu'il avoit pour les moindres Magistrats, & qu'il taschoit d'inspirer aux autres. Il voyoit souvent, & cela n'est encore que trop commun, que les riches & les puissants regardoient avec mespris les Magistrats, qui leur estoient inferieurs en biens, en credit, ou en naissance. *C'est une tres-belle & tres-utile discipline*, dit-il, *d'apprendre à obéir aux Magistrats, quoyqu'ils nous soient inferieurs en gloire & en puissance. Car il est tres-ridicule que dans une Tragedie un principal Acteur, comme un Theodore, ou un Polus, se sousmette tous les jours à un Acteur de louage qui ne dit que trois mots,*

& qu'il luy parle avec déference & humilité, s'il a la teste ceinte du diadème, & le sceptre à la main; & que dans les actions veritables de la vie civile, & dans le Gouvernement de l'Estat, un homme riche & puissant dédaigne & mesprise un Magistrat, parce qu'il est homme de bas lieu & pauvre, ravalant ainsi la dignité de la ville pour faire esclater la sienne, au lieu qu'il devroit augmenter & rehausser l'autorité & la puissance du Magistrat, en luy sousmettant la sienne propre, comme à Sparte les Rois mesmes ne manquoient jamais de se lever devant les Ephores. Il fait entendre ensuite qu'il n'y a que les sots & les glorieux, qui, par une vanité mal entenduë, se piquent de ne pas rendre aux Magistrats le respect qui leur est deu, ne comprenant pas que d'honorer ceux qui sont en dignité, est souvent plus honorable, que d'estre honoré soy-mesme, car à un homme qui a beaucoup de credit & d'autorité dans sa ville, ce luy est un plus grand ornement, & une plus grande gloire d'accompagner le Magistrat, que s'il en estoit accompagné, & quand il luy rend les honneurs, que sa Charge exige, il adjouste cet ornement à la dignité de sa ville, & ne diminuë rien de la sienne.

Cet amour que Plutarque avoit pour sa patrie & son grand attachement pour l'ordre, le porterent à donner à ses Citoyens un precepte qui n'est pas moins important, & dont tout le monde peut encore tirer une utilité fort grande. Il voyoit avec douleur que dans les differents & dans les procés qui naissoient entre les particuliers, ceux qui esperoient d'avoir plus de faveur & de credit auprés des Magistrats Romains, portoient leurs causes devant ces Juges Superieurs, comme devant le Proconsul ou le Preteur. Et c'est ce qu'il taschoit de corriger. *En rendant sa ville sousmise & obeïssante aux Magistrats Superieurs*, dit il, *il faut bien prendre garde de ne pas l'humilier entierement & l'abattre, & quand on a les ceps aux pieds de ne pas se les mettre encore au cou, ce que font quelques-uns, qui portant les plus petites affaires, comme les plus grandes, à ces Souverains Magistrats, reprochent à leur patrie sa servitude, ou plustost ils renversent entierement toute sorte de police, en rendant leur ville sujette, tousjours tremblante, tousjours transie de frayeur, & la despouillent de toute sorte de pouvoir & d'autorité.* Car comme ceux qui ne veulent ni manger, ni se

baigner ſans avoir un Medecin auprés d'eux, n'uſent pas de leur ſanté autant que la nature le leur permet, de meſme ceux qui à toute Sentence, à tout decret, à toute deliberation du Conſeil, à toute grace & privilege, à toute adminiſtration publique, veulent adjouſter le ſceau du conſentement & du jugement de ces Juges Superieurs, forcent ces Magiſtrats à eſtre leurs maiſtres plus qu'ils ne voudroient eux-meſmes. Et la principale cauſe de ce deſordre, c'eſt l'avarice, la jalouſie & l'ambition des premiers Citoyens, qui, voulant opprimer les petits, les contraignent de quitter leur ville, ou ne voulant point avoir du deſſous dans les differents qu'ils ont avec leurs égaux, les traduiſent devant ces Magiſtrats Romains, & par là ils font perdre au Senat, au peuple, au Conſeil & à tous les Officiers de leur ville toute leur puiſſance, qu'ils devroient au contraire favoriſer & augmenter, car leur devoir ſeroit d'adoucir les petits en les traitant avec une ſorte d'égalité, & de deſarmer leurs égaux en leur cedant reciproquement, & par là de retenir dans leur ville & d'y terminer tous leurs differents, en uſant pour leur gueriſon d'une medecine politique & civile, comme pour des maladies cachées, & aimant mieux perdre leurs procés par le jugement de leurs Citoyens, que de les gagner ailleurs devant ces premiers Tribunaux, par le meſpris & l'aneantiſſement des droits & des privileges de leur pays, & de toute forme de Juſtice.

1. Aux Corinth. Chap. VI.

C'eſt le meſme precepte que S. Paul donnoit aux fideles de Corinthe, qui ayant des procés, les portoient devant les Payens & les Infideles, au lieu de les vuider devant les Saints. Mais S. Paul donnoit ce grand precepte par un eſprit de charité & de Religion, au lieu que Plutarque le donne par un pur eſprit de politique.

Il eut deux freres, Lamprias & Timon. Il leur fait honneur à tous deux, en faiſant parler le premier dans le Traité où il recherche l'explication du mot Ει, qui eſtoit gravé à la porte du temple d'Apollon à Delphes, & l'autre dans la ſeconde queſtion du 1. Livre des propos de table, où il traite de la maniere dont on doit placer les conviés à un feſtin. Il ſemble que Lamprias mourut avant Timon, comme on

peut

peut l'inferer des paroles mesmes de Plutarque dans son traité de l'amour fraternel. *Pour moy*, dit-il, *parmi toutes les grandes faveurs que la Fortune m'a faites & qui meritent une grande reconnoissance de ma part, je compte principalement l'amour & l'attachement que mon frere Timon m'a tousjours tesmoigné & qu'il me tesmoigne encore, comme le sçavent nos amis particuliers, & tous ceux qui ont frequenté dans nostre maison.* Si Lamprias eust esté en vie, Plutarque n'auroit pas parlé de Timon seul. Car ces deux freres eurent pour luy le mesme respect & le mesme amour, & il les aima tousjours tous deux avec la mesme tendresse.

Il se plaint dans ce traité de ce que de son temps l'union des freres estoit aussi rare que leur division l'estoit autrefois, & qu'on regardoit deux freres unis avec le mesme estonnement qu'on regarde ces monstres que la Nature fait voir quelquefois en unissant deux corps, & en les collant ensemble. Sur cet amour fraternel il donne des preceptes tres-sages, qui ne sont que l'expression de ce qu'il pratiquoit luy-mesme. Il raconte qu'un jour à Rome il fut choisi pour arbitre entre deux freres, que quelque interest avoit divisés. La maniere dont il se prit à faire cet accommodement, merite d'estre rapportée. *Je me souviens*, dit-il, *que pendant que j'estois à Rome, je me chargeay un jour d'un arbitrage entre deux freres, qui estoient fort brouillés. L'un d'eux paroissoit fort adonné à la Philosophie, mais il fit bien voir que c'estoit à faux qu'il portoit le titre de Philosophe & le nom de frere. Car comme je voulus luy representer qu'il devoit se comporter en Philosophe avec son frere, & avec un frere qui estoit fort simple & fort ignorant; pour simple & ignorant, repartit-il brusquement, je l'avouë, mais pour mon frere, qu'est-ce que cela me fait? je ne compte pas pour beaucoup d'estre venu du mesme homme & de la mesme femme. Vous faites bien voir, repris-je, que vous ne faites pas grand cas d'estre sorti du mesme pere & de la mesme mere. Mais tous les autres hommes, quand mesme ils penseroient comme vous, disent & soustiennent pourtant que la Nature & la Loy, qui n'est que le lien des droits de la Nature, ont assigné aux peres & aux meres le premier degré d'honneur & de veneration aprés les Dieux, & que l'homme ne peut rien faire de plus agreable à ces Dieux que de payer de tout son*

cœur & avec une franche volonté à ceux qui l'ont engendré & à ceux qui l'ont nourri, l'interest des graces tant anciennes que nouvelles qu'il en a receuës. Et qu'au contraire il n'y a point de plus grande marque d'impieté que de negliger & de mespriser ses parents. C'est pourquoy il nous est défendu de faire du mal aux autres hommes, mais pour nostre pere & nostre mere, il nous est expressément ordonné, je ne dis pas de ne rien commettre qui leur déplaise & qui les afflige, mais de leur faire en toute rencontre tout le bien qui dépend de nous, & l'on regarde comme une insigne impieté, & comme une injustice atroce de manquer à ce devoir.

On ne sçait pas quel effect produisirent sur ce malheureux Philosophe des paroles si pleines de raison. Il est difficile de croire qu'un homme soit assés endurci pour resister opiniastrement à une verité si claire, & que la voix de la Nature confirme au dedans de nous. Aristote a fort bien dit : *Les freres s'aiment parce qu'ils sont nés des mesmes parents, & cette naissance, qui est la mesme, fait d'eux un seul & mesme tout.*

Ἀδελφοὶ ἀλλήλους φιλοῦσι τῷ ἐκ τῶν αὐτῶν πεφυκέναι, ἡ γὰρ πρὸς ἐκεῖνα ταυτότης ἀλλήλους ταυτοποιεῖ.

Dans le premier Livre des propos de table, Question IV. Plutarque parle de Craton qu'il appelle γαμβρόν. Et dans le 2. Liv. Quest. 3. il parle de Firmus à qui il donne le mesme nom. L'Interprete François a traduit par tout *gendre*, mais comme il ne paroist pas que Plutarque ait eu d'autre fille que celle qui mourut à l'âge de deux ans, & que le mot Grec, qui signifie *gendre*, signifie aussi *beau-pere*, *beau-frere*, & *allié*, il est vraysemblable que ce Craton & ce Firmus estoient les beaux-freres de Plutarque, soit qu'ils fussent freres de sa femme Timoxene, ou maris de ses propres sœurs. C'est ainsi qu'Herodote en parlant d'Astyage, fils de Cyaxare, & qui avoit espousé la fille d'Alyatte sœur de Crœsus, l'appelle Κροίσου γαμβρόν, *le beau-frere de Crœsus.*

Plutarque eut aussi un neveu, appellé Sextus, on ne sçait s'il estoit fils d'une sœur ou d'un frere. C'estoit un Philosophe d'un si grand sçavoir, & d'une si grande reputation qu'il fut appellé auprés de l'Empereur Marc Antonin, pour luy enseigner les Lettres Grecques. Et cet Empereur luy rend ce grand tesmoignage dans le 1. Liv.. de ses Reflexions : *Sextus m'a enseigné par son exemple à estre doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation,*

à vivre conformément à la nature, à tascher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorants & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde, &c. Ce portrait qu'Antonin fait du neveu, est aussi le veritable portrait de l'oncle. Et il ne faut que ce portrait pour destruire le sentiment de ceux qui ont cru que ce Sextus neveu de Plutarque, estoit Sextus le Pyrrhonien qui a laissé dix livres de la Phosophie Sceptique. D'ailleurs on sçait que Sextus le Pyrrhonien estoit d'Afrique, au lieu que Sextus, nepveu de Plutarque, estoit de Cheronée; on sçait encore que le Pyrrhonien estoit plus ancien que Galien Medecin d'Antonin, & par consequent il ne pouvoit estre contemporain de Sextus.

Plutarque estoit bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maistre, & bon Citoyen. En un mot il remplissoit parfaitement tous les devoirs des liaisons naturelles & acquises. Nous avons veu avec quelle tendresse il aimoit son pere, sa femme, ses enfants & sa patrie. Son humanité ne s'estendoit pas seulement sur les hommes & sur ses valets, mais sur les bestes mesme. Cela paroist avec esclat dans la vie de Caton le Censeur, où il blasme la dureté de ce grand personnage qui vendoit ses esclaves aprés qu'il s'en estoit servi. *Pour moy*, dit-il, *je trouve que de se servir de ses esclaves comme des bestes de somme, & aprés qu'on s'en est servi, de les chasser, ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un meschant naturel, & d'une ame basse & sordide qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins & pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'estenduë que la justice, car nous sommes nés pour observer la Loy & l'équité avec les hommes, mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les estendons tres-souvent jusqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité qui est naturellement dans l'homme. En effect de nourrir des chevaux aprés qu'ils sont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir, mais quand ils sont vieux & inutiles, cela convient à l'homme qui a les qualités de l'homme, la bonté & l'humanité.* Et aprés avoir rapporté l'exemple des Atheniens qui avoient renvoyé libres les bestes de somme qui avoient servi pour la constru-

ction d'un de leurs temples, celuy de Cimon qui avoit nourri jusqu'à leur mort, & fait enterrer magnifiquement les cavales avec lesquelles il avoit vaincu trois fois aux Jeux Olympiques, & celuy de Xantippe, pere de Pericles, qui fit enterrer avec soin son chien qui l'avoit suivi à la nage à Salamine, il adjouste, *car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame, comme nous nous servons des souliers & des autres ustenciles que nous jettons lorsqu'ils sont rompus, ou usés par le service qu'ils nous ont rendu ; & ne fust-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage en nous accoustumant par ces petites choses à estre doux & humains. Je sçay bien*, continuë-t-il, en poussant un peu trop loin cette humanité, *que pour rien du monde je ne me desferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres, à plus forte raison ne pourrois-je jamais me resoudre à renvoyer un vieux domestique, en le chassant de ma maison comme de sa patrie, & en l'esloignant du lieu où il seroit accoustumé, & de sa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer, en le vendant, veu mesme qu'il seroit aussi inutile à celuy qui l'achecteroit qu'à moy qui l'aurois vendu.* Voilà l'humanité accompagnée d'un grand principe de justice.

Cette grande douceur de Plutarque n'empeschoit pas qu'il n'eust la severité convenable pour faire chastier ses domestiques qui estoient tombés dans des fautes dignes de punition, mais il le faisoit sans emportement & sans colere, & seulement dans la veuë de les corriger. Sur cela Aulu-Gelle nous rapporte une aventure, que le Philosophe Taurus luy avoit contée. *Plutarque*, dit-il, *avoit un esclave d'un naturel pervers & opiniastre, & qui avoit quelque teinture de la Philosophie, & quelque connoissance des livres des Philosophes. Un jour, pour quelque faute qu'il avoit commise, Plutarque ordonna qu'on le despouillast, & qu'on luy donnast le fouet. Pendant que cela s'executoit, ce malheureux crioit de toute sa force qu'il ne meritoit point ce chastiment, & qu'il n'avoit rien fait qui en fust digne. Comme on continuoit tousjours, il renonça aux plaintes & aux cris, & commença à faire à son maistre des reprimandes tres-serieuses. Il luy reprocha qu'il n'estoit nullement Philosophe comme il s'en piquoit ; que c'estoit une chose honteuse de se mettre en colere ; qu'il*

avoit souvent parlé contre cette passion ; qu'il avoit fait un beau traité de la Mansuetude ; que tout ce qu'il avoit escrit dans ce traité , estoit démenti par tout ce qu'il faisoit en cette occasion , où emporté par sa colere il avoit la cruauté de le faire déchirer à coups de verges sous ses yeux. Comment, coquin , respondit doucement Plutarque , est-ce que je te parois en colere ? Mon visage, ma voix, ma couleur , mes paroles monstrent-elles que je sois transporté de cette passion ? Il me semble que ni mes yeux, ni ma bouche ne marquent point cet excés de fureur. Je ne crie point à tuë teste ; le feu ne me monte point au visage ; je n'escume point ; je ne dis aucune parole honteuse , & dont je doive me repentir , en un mot je ne suis point dans ces mouvements & dans ces convulsions , qui accompagnent ordinairement les transports que tu me reproches , car voilà tous les signes de la colere si tu ne le sçais pas. En mesme temps, se tournant vers celuy qu'il avoit chargé de ce chastiment, Mon ami, lui dit-il, pendant que nous disputons , luy & moy , continuë de faire ton office.

περὶ ἀοργησίας. de cohibenda ira.

Voilà un sang froid qui fait bien tout ce que l'on pourroit attendre de la fureur la plus marquée. Plutarque croyoit qu'on pouvoit chastier sans aucun mouvement de colere. Mais je ne sçay si l'on ne trouvera pas que sa bonté & son humanité devoient souffrir d'assister luy-mesme à cette punition , & de la faire continuer avec ce doux acharnement, qui n'est peut-estre pas moins blasmable qu'un excés de colere.

On ne peut pas douter de la verité de cette petite Histoire qu'Aulu Gelle tenoit de Taurus,& qu'il nous a conservée,car elle est conforme à ce que Plutarque luy-mesme a escrit dans le mesme traité dont parloit son esclave, où il fait entendre que vaincu par les reproches de sa femme , & de ses amis qui blasmoient sa trop grande douceur , il commença à s'aigrir contre les fautes de ses domestiques , & à les chastier sur le champ. *Moy-mesme* , dit-il , *je me suis laissé emporter par ces reproches à m'irriter contre mes valets , dans la pensée que n'estant point chastiés , ils devenoient plus meschants. Mais enfin je me suis apperceu, quoyque tard, premierement qu'il valloit mieux les rendre plus meschants par mon indulgence , que de me pervertir moy-mesme par ma severité , & par ma colere , en voulant les corriger. En second lieu , j'en voyois plusieurs qui par cela mesme qu'ils n'estoient*

pas punis, avoient honte d'estre meschants, & pour qui le pardon devenoit un commencement d'amendement bien plus que n'auroit fait la punition mesme, & qui obéissoient plus promptement à un seul clin d'œil de leurs maistres, que les autres aux estrivieres & aux coups de baston, & par là je me suis convaincu que la raison est plus digne de commander, que la colere.

A ces paroles on croiroit qu'il souffroit patiemment les fautes de ses valets sans les chastier, & qu'il pratiquoit le precepte qu'Epictete, qui vivoit dans le mesme temps, donne dans son Manuel : *Il vaut mieux que ton valet soit meschant, que si tu te rendois miserable ... mais, diras-tu, mon valet se trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible. Ouï, mais tu t'en trouveras fort bien, puisque par son moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquietude, & de trouble.* Mais ce n'estoit pas là la disposition de Plutarque, il ne faisoit que differer la punition de ses valets jusqu'à ce que sa colere fust passée, comme il le fait entendre dans la suite : *C'est pourquoy*, dit-il, *il faut conniver d'abord à ces sortes de fautes, & quand on se sent effectivement hors de toute passion, si la faute paroist grande au sens rassis & à une raison nette & pure, alors il faut se prendre à la punir, & n'en pas negliger la correction, comme ceux qui sont dégoustés, negligent les viandes.*

Art. XVIII.

Mais à la maniere dont Plutarque corrigeoit ce miserable esclave, je ne sçay si c'estoit attendre que les bouillons de la colere fussent calmés, & si ce n'estoit pas plustost la renfermer & la conserver en luy-mesme jusqu'aprés la punition. Il est pourtant certain que Plutarque se piquoit de douceur & de patience, car dans le traité de la Superstition, il dit, *J'aimerois beaucoup mieux que tous les hommes disent de moy, que Plutarque n'a jamais esté, que s'ils disoient, Plutarque est un homme inconstant, leger, colere, qui punit les moindres fautes, qui entre en mauvaise humeur pour rien, qui se fasche si on oublie de l'inviter à un festin, ou qui, si des affaires vous empeschent d'aller le matin à sa porte luy faire la cour, ou que vous manquiés de le saluer, vous déchirera à belles dents, prendra vostre fils pour le tourmenter, ou envoyera sur vos terres quelque beste feroce qu'il aura reservée exprés qui gastera tous vos fruits.* Il est aisé de voir, pour dire cela en passant, que par ces derniers mots Plutar-

que se mocque finement des fables de la superstition payenne, qui enseignoit qu'Oenée ayant oublié d'offrir à Diane les premices de ses fruits, envoya le Sanglier Calydonien qui ravagea toutes ses terres.

Quand Plutarque ne nous apprendroit pas luy-mesme en propres termes qu'il s'estoit attaché à la Philosophie Académique, nous le connoistrions seurement à ses escrits. C'est là qu'il a puisé cette sagesse & cette force de sens, qui esclatent dans ses Ouvrages, & qui frappent également ceux qui en connoissent la source, & ceux qui ne la connoissent pas. Car la Philosophie de Socrate est la source du bon sens & de la raison, comme Horace l'a reconnu dans son Art poëtique: *La premiere chose & la plus necessaire pour bien escrire*, dit-il, *c'est le bon sens. Voilà la source de tout le reste: Vous pourrés puiser ce bon sens dans la Philosophie de Socrate.* C'est ce qui l'a mis en estat de peser avec tant de justesse les actions des hommes, de bien démesler les mœurs & les caracteres, & de marquer les bornes précises des vices & des vertus, sans jamais les confondre, & sans jamais donner à l'un ce qui appartient à l'autre.

C'est desja un grand avantage, mais il y en a un plus grand encore, c'est qu'il a tiré de là ces grandes & sublimes idées qu'il a de la Divinité & de la Religion. On ne sçauroit mieux parler de l'unité de Dieu, de son immensité, de sa bonté, & de la pureté de son essence. Il dit *que l'essence de Dieu n'est que grandeur & majesté, que bonté, qu'amour, que magnificence; que Dieu est par tout; que c'est un Estre heureux, immuable & incorruptible; que son veritable nom est celuy qui est.* Ses termes sont remarquables: *Il en arrive de la nature qui est mesurée par le temps, comme du temps qui la mesure; il n'y a en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant, mais toutes choses y sont ou naissantes, ou mourantes, estant meslées avec le temps. C'est pourquoy il y auroit de l'impieté à dire de ce qui est, qu'il a esté, ou qu'il sera; car ces termes sont des declinaisons, des changements & des passages de ce qui n'est point né pour demeurer en Estre. Mais il faut dire de Dieu seul qu'il est, & il n'est point par rapport au temps, mais par rapport à l'Eternité qui est immobile, non mesurée par le temps, & qui n'est sujette à aucune declinaison, ni à aucun changement, & dans laquelle il n'y a rien qu'on puisse dire, ni*

Dans son Traité, Que signifioit le mot Ei, qui estoit sur la porte du temple d'Apollon à Delphes, tom II pag. 393.

premier, ni dernier, ni nouveau. Dieu est un, existant réellement, renfermant dans le seul point present toute l'Eternité, & il n'y a que luy seul qui soit veritablement, sans qu'on puisse dire qu'il a esté, ni qu'il sera, & comme il est sans commencement, il est aussi sans fin. La veritable Theologie pourroit-elle se mieux exprimer?

Il est vray qu'il employe souvent le terme de *Dieux*, comme son maistre Platon. Mais ce terme ne doit pas faire mal juger de sa doctrine, car il peut estre expliqué favorablement, comme je l'ay dit ailleurs. Et en plusieurs autres endroits il parle d'un seul Dieu. Or il est impossible qu'un homme reconnoisse plusieurs Dieux égaux en puissance dés qu'une fois il a reconnu qu'il n'y en a qu'un, & que c'est le seul & unique principe de toutes choses.

Il dit que Dieu a pour les hommes une bonté de pere, qu'il les aime d'une maniere pleine de tendresse, & ne cesse jamais de leur faire du bien.

Que la connoissance de Dieu est de tous les yeux de l'ame le plus net & le plus vif. Que le plus grand malheur de l'ame, c'est d'estre privé de cette connoissance, que c'est Dieu seul qui la donne, & qu'il ne faut jamais cesser de la luy demander. Que Dieu ne peut estre representé sous aucune forme humaine, & qu'on ne peut s'élever à luy que par la pensée.

Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoist fondée sur des raisons qui se tirent de la Divinité mesme, c'est-à dire, qu'elle est une suite de la bonté & de la justice de Dieu. Dans le traité où il recherche pourquoy Tom. II. pag. 260. Dieu punit tard les meschants, il escrit, *Une seule & mesme raison establit & prouve solidement ces deux verités, qu'il y a une Providence qui regit le monde, & que les ames subsistent aprés la mort. Si l'on ruine un de ces principes, on ruine necessairement l'autre. L'ame subsistant donc aprés la mort, il est probable qu'elle reçoit alors les peines, ou les recompenses qu'elle a meritées. Car pendant qu'elle est en vie, elle combat comme un veritable Athlete, & aprés qu'elle a cessé de combattre, elle reçoit alors ce qu'elle a merité. Mais les recompenses, ou les chastiments qu'elle reçoit alors estant seule* (c'est à dire, dépouillée du corps) *pour tout ce qu'elle a fait icy bas, ne nous touchent point, nous qui sommes en vie. Car*

outre

outre que nous ne les connoissons pas, nous refusons souvent de les croire.

Plutarque estoit si blessé des desordres & des abominations que la doctrine d'Epicure introduisoit & nourrissoit dans le monde, qu'il entreprit de le combattre. Epictete l'avoit desja fait de son costé, mais on peut dire qu'il n'avoit monstré que le ridicule de cette doctrine, & qu'il s'estoit contenté de la couvrir de honte & d'opprobre, en faisant voir ses suites affreuses. Mais Plutarque le combat par des raisonnements tirés du fond de la Philosophie. C'est dans le traité, *Que l'on ne peut vivre agreablement en suivant les dogmes d'Epicure.* Je me contenteray de rapporter icy un de ses raisonnements, qui me paroist invincible : *Ces Philosophes*, dit il, *n'ont aucun sentiment, ni aucune idée des voluptés de l'ame, ils disent mesme qu'ils n'en veulent point avoir. Au contraire, rapportant tousjours au corps toute la faculté contemplative de l'ame, & la tenant plongée dans les plaisirs de la chair comme avec des masses de plomb, ils ne different en rien des palfreniers & des bergers qui mettent devant leurs bestes du foin, de la paille, ou de l'herbe, comme la propre pasture de ces animaux dont ils ont soin. N'est-il pas vray qu'ils veulent de mesme que l'ame s'engraisse comme un pourceau de ces voluptés du corps, tant de celles qu'elle a desja euës, & dont le souvenir la chatouille encore, que de celles dont elle espere de joüir, ne luy permettant jamais de sentir, ni de rechercher aucune volupté qui vienne d'elle? Eh que peut-on imaginer de plus absurde qu'y ayant deux parties distinctes, dont l'homme est composé, l'ame & le corps, & l'ame ayant par sa nature le premier degré d'honneur, cependant il y ait un bien propre & particulier pour le corps selon sa nature, & qu'il n'y en ait aucun pour l'ame, mais qu'elle demeure là oisive à contempler les affections & passions du corps, en y participant elle-mesme, & s'en resjouissant en esclave, & qu'elle demeure là dés sa naissance, sans mouvement, sans aucune passion de son costé, sans aucun plaisir, sans aucun desir, & sans aucune joye qui luy soit propre & particuliere? Car il faut de deux choses l'une, ou qu'ils fassent nettement & sans détour l'homme tout de chair, comme font quelques-uns qui nient absolument l'existence de l'ame, ou qu'en nous laissant ces deux natures distinctes, ils laissent à chacune un bien, ou un mal qui luy soit propre, ou estranger. Comme de nos cinq sens de nature, chacun est destiné & approprié à un sujet*

Tom. 11. pag. 1096.

sensible, quoyqu'il y ait entr'eux une sympathie qui fait qu'ils sentent les biens & les maux les uns des autres, le principal instrument du sentiment de l'ame, c'est l'entendement; or il n'y a rien de plus ridicule que de ne laisser à cet entendement aucun spectacle, aucun mouvement, aucune passion qui luy soit propre & naturelle, & dont l'ame puisse faire son unique plaisir. Il pousse cela plus loin, & il est si enchanté des plaisirs de l'esprit, qu'il avance une chose, que je n'ose presque redire aprés luy, tant elle esprouvera de contradiction de la part d'une infinité d'hommes corrompus; il faut pourtant avoir le courage de la dire. *Qui est-ce*, dit-il, *qui ayant faim ou soif, prendroit plus de plaisir à se trouver aux festins des Pheaciens, qu'à lire la fable des erreurs d'Ulysse? Qui est-ce qui trouveroit plus de volupté à joüir de la plus belle femme du monde, qu'à passer la nuit à lire ce que Xenophon a escrit de Panthée, ou l'Histoire de Timoclée escrite par Aristobule, ou celle de Thisbé escrite par Theopompe?*

Tom. II. pag. 1093.

Dans un autre traité il combat cette maxime des Epicuriens, *Cache ta vie*, & il fait voir que c'est un precepte, qui n'est digne que d'un homme qui ne vivoit que pour le corps, & qui ne se jugeoit digne que de mener la vie d'un ver, comme Epictete le luy reproche. Les gens de bien ne vivent pas pour eux, mais pour les autres. C'est aux vicieux à cacher leur vie, & à se tenir tapis dans l'obscurité. C'est à toy, Epicure, à te cacher, tu ostes de la vie de l'homme toute connoissance, comme si tu ostois la lumiere d'un festin, afin que l'on ne voye pas tes infamies, & que l'on ne connoisse pas que tu rapportes tout à la volupté; cache donc ta vie. Tu passes tes jours avec tes courtisanes Hedea & Leontium, & foulant aux pieds l'honnesteté & la vertu, & crachant contre, s'il est permis de parler ainsi, tu fais consister tout ton bonheur dans les chatouillemens de la chair. Cherche les tenebres; les mysteres de ta Philosophie sont des mysteres de tenebres; enveloppe-les dans la nuit la plus obscure, ils souillent le Soleil. Mais les gens de bien cherchent la lumiere, ils exposent leur vertu au grand jour, ils veulent que ce soit comme un flambeau qui esclaire de loin, & ils se redisent incessamment à eux-mesmes ce vers d'un Poëte:

Μή γε παυσώμεθα,

Ne cessons jamais de faire du bien aux hommes. Dire à un hom-

me de bien, *cache ta vie*, c'est dire à Epaminondas, ne fais pas la guerre pour ton pays ; à Lycurgue, n'establi pas des loix ; à Thrasybule, ne poursuis pas les Tyrans ; à Pythagore, n'enseigne pas les hommes ; & à Socrate, ne discours point. Mais si quelqu'un en développant les merveilles de la nature, chante à Dieu de beaux Cantiques, & qu'il celebre la justice & la providence, ou que dans de beaux ouvrages de morale il louë les loix, la societé, la bonne police, ou que dans les traités de politique il fasse valoir l'honnesteté, & qu'il la préfere à l'utilité, pourquoy veux-tu qu'il cache sa vie? Est-ce afin qu'il n'instruise personne, qu'il ne puisse exciter dans les cœurs l'amour & le zele de la vertu, & qu'il ne propose pas l'exemple de bien vivre ? λάθε βιώσας.

Si Themistocle eust esté inconnu aux Atheniens, jamais les Grecs n'auroient chassé Xerxes ; si Camillus eust esté inconnu aux-Romains, Rome n'auroit point esté arrachée aux Gaulois, & tirée de ses cendres. Si Platon avoit esté inconnu à Dion, la Sicile n'auroit pas esté délivrée de la Tyrannie. Comme la lumiere ne fait pas seulement que nous nous entreconnoissons, mais nous rend encore utiles les uns aux autres ; de mesme de se faire connoistre n'apporte pas seulement de la gloire, mais encore cela donne aux vertus les moyens de s'exercer & les reduit en acte. Aussi voit-on qu'Epaminondas pendant quarante ans qu'il fut inconnu aux Thebains, ne leur rendit jamais aucun service, mais dés qu'il se fut fait connoistre, & qu'on luy eut confié le commandement de l'armée, il sauva Thebes qui estoit perduë, & délivra la Grece de la triste servitude qui la menaçoit.

Cette morale si sublime, si pure & si digne d'un Chrestien, a fait croire que Plutarque a emprunté de la Religion Chrestienne beaucoup de verités qu'il a meslées avec les principes qu'il avoit tirés de ses Philosophes. Mais la lecture de Platon seul peut luy avoir donné toutes ces lumieres. Si Plutarque avoit eu le bonheur de connoistre les escrits des Evangelistes & des Apostres, on ne peut pas douter qu'il n'eust eu un tres-grand mespris pour les confrairies de Bacchus, dont il estoit, pour la prestrise d'Apollon qu'il exerça pendant plusieurs années, & pour toutes les autres superstitions où il estoit plongé. Il

auroit esté plus retenu dans son traité de la superstition, où il traite de fables de grandes verités, & où il condamne des usages & des pratiques qu'il auroit loués s'il en avoit connu les raisons. Mais comme il n'avoit aucune connoissance distincte de la Religion Chrestienne, qui est seule la veritable lumiere qui esclaire l'entendement, en voulant délivrer les hommes du joug de la superstition, il croupit luy-mesme dans cet esclavage. C'est de cette source corrompuë que viennent son entestement pour les signes & les prodiges, son asservissement aux usages les plus insensés des ceremonies payennes, & sa ridicule credulité pour les songes & pour les oracles. Il avouë luy-mesme qu'il s'abstint long-temps de manger des œufs à cause de quelque songe qu'il avoit eu, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Dans le 2. Livre des propos de table. Quest. III

On luy a fait honneur de ce qu'il a dit quelque part que les oracles estoient l'ouvrage des Demons ; mais il ne faut pas se tromper à ce passage ; par ces Demons il n'entend pas des diables, de malins esprits, mais des esprits qui tiennent le milieu entre Dieu & les hommes, des Anges à qui il prétend que Dieu avoit commis le soin des oracles, qui estoient pourtant tousjours animés par son esprit ; *car aucun oracle*, dit-il, *n'est sans Divinité*. Ceux qui sont initiés dans la doctrine de Platon, sçavent ce que ce Philosophe a dit des Demons. Comment peut-on s'imaginer que Plutarque & tous les Payens eussent fait tant de cas des oracles, & qu'ils y eussent eu recours, s'ils avoient cru qu'ils estoient la production des diables & des malins esprits ? Ils estoient plongés dans une trop grande ignorance pour estre en estat de s'appercevoir de l'empire que le prince des tenebres exerçoit par ce moyen que leur superstition rendoit si efficace. Cette ignorance & cette superstition ne paroissent nulle part avec tant d'esclat que dans le traité que Plutarque nous a laissé des oracles qui ont cessé. Cet Escrivain recherche la cause de cette cessation, il fait parler les plus grands Philosophes de son temps, & ces Philosophes avec tout leur grand sçavoir ne disent que des absurdités, ou des choses qui n'ont ni fondement, ni vraysemblance. C'est pourtant dans ce traité que Plutarque rend à la Religion Chrestien-

ne le teſmoignage le plus grand & le plus authentique qu'aucun Payen luy ait jamais rendu. Mais il le rend ſans le connoiſtre ; s'il l'avoit connu, il auroit veu d'abord la cauſe de cette ceſſation des oracles, & auroit ri des frivoles recherches de ces Philoſophes qu'il fait parler. La Religion Chreſtienne n'eſt fondée que ſur la mort de J. C. Or c'eſt cette mort qui y eſt annoncée & declarée d'une maniere fort merveilleuſe, & par un miracle tres-eſtonnant. Cet Auteur rapporte que ſous le regne de Tibere, Epitherſes, pere de l'Orateur Emilianus, s'eſtant embarqué pour paſſer en Italie avec pluſieurs autres, le vent leur manqua prés des Iſles Echinades, & que quand ils furent vis-à-vis d'une de ces Iſles appellée *Paxos*, comme tout l'équipage achevoit de ſouper, on entendit une voix qui venoit d'une de ces Iſles qui appelloit clairement Thamus. Ce Thamus eſtoit un Pilote Egyptien, il ſe laiſſa appeller deux fois ſans reſpondre, mais à la troiſiéme fois il reſpondit, & alors la voix luy cria plus fort : *Quand tu ſeras arrivé prés du lieu appellé Palodes, annonce que le grand Pan eſt mort.* Epitherſes adjouſtoit que tous ceux qui entendirent cette voix, en furent fort émerveillés, & commencerent à diſputer entre eux s'il eſtoit mieux de faire ce que la voix commandoit, ou s'il falloit le negliger ſans s'en informer davantage, & que ſur cela le Pilote Thamus dit, *que ſon advis eſtoit que s'ils avoient le vent bon, ils continuaſſent leur route ſans rien dire, mais que ſi la bonnace duroit, il falloit dire ce que la voix avoit ordonné.*

Quand ils eurent gagné le lieu deſigné, comme il n'y avoit pas le moindre ſouffle de vent, & que la mer eſtoit tres-calme, alors Thamus ſe mettant ſur la prouë les yeux tournés vers la terre, cria ce qu'il avoit entendu, *le grand Pan eſt mort.* Cette parole ne fut pas pluſtoſt prononcée qu'on entendit un grand bruit de lamentations, non pas d'un homme ſeul, mais de pluſieurs, & un bruit meſlé de marques d'eſtonnement & d'admiration. Comme il y avoit dans le vaiſſeau quantité de paſſagers, cette aventure fut bien-toſt reſpanduë dans Rome, & portée aux oreilles de l'Empereur Tibere, qui manda ſur le champ cet Epitherſes, & il adjouſta tant de foy à ſon recit qu'il fit rechercher qui pouvoit eſtre ce Pan,

& comme il y avoit à la Cour de ce Prince beaucoup de gens de lettres, ils conjecturerent tous que ce devoit estre le fils de Penelope & de Mercure.

Voilà l'extravagance payenne. Les sçavants de l'Empereur ne pouvoient rien comprendre à ces paroles, n'estant pas encore informés du mystere qui venoit de s'accomplir, mais ceux que Plutarque fait parler long-temps aprés sous le Regne de Neron, auroient pû les entendre, car ils pouvoient avoir ouï parler de la Religion Chrestienne, qui seule peut en développer le sens. La lecture d'un seul Evangeliste auroit plus servi à ces Philosophes que toute leur Philosophie. Car elle leur auroit fait voir que ces paroles ont un veritable rapport à ce qui venoit d'arriver 33. ou 34. ans avant la conversation dont Plutarque parle, & précisément dans le temps que cette voix fut adressée à Thamus; les Juifs venoient de faire mourir l'Auteur de la vie, qui est designé par ce nom de *Pan*, qui signifie *tout*, parce que tout a esté fait par luy, que tout est en luy, & qu'en luy reside toute plenitude. C'est aprés sa mort que les Oracles ont cessé; comme le Soleil venant à paroistre sur l'horison chasse tous les feux de la nuit, de mesme ce Soleil de Justice en montant au Ciel, a destruit l'Empire du Demon & chassé ces esprits de tenebres qui entretenoient les hommes dans l'erreur. Cette cessation des Oracles arrivée justement dans ce temps là, est formellement attestée par Plutarque. Il dit clairement que l'Oracle de Jupiter Ammon avoit desja perdu beaucoup de sa vogue & de sa reputation, il parle de l'entier anéantissement de tous les Oracles de la Grece, excepté d'un ou de deux, & il asseure que la Beotie, qui retentissoit autrefois du bruit des Oracles, estoit devenuë muette, que les Oracles y avoient tari comme des fontaines, qu'il y avoit une secheresse entiere de Divination, & qu'elle n'avoit plus que le seul lieu de Lebadie où l'on pouvoit encore en trouver quelque filet. *De tous les autres Oracles*, dit-il, *les uns sont reduits au silence, & les autres sont entierement deserts & abandonnés*. Ce peu d'Oracles qui subsisterent encore assés long-temps aprés la mort de J. C. estoient de faux Oracles, que la friponnerie des Prestres entretenoit, en abusant de la superstition & de la credulité des peuples.

De dire presentement quelle estoit cette voix & d'où elle venoit, c'est ce qui est impossible. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que comme Dieu avoit voulu que la naissance de son fils fust annoncée par des Anges, il permit aussi que sa mort fust annoncée par les mesmes Anges, & que les lamentations qui suivirent cette voix, estoient des eslans de la douleur des esprits de tenebres faschés de la victoire que le Sauveur du monde remportoit sur eux par sa mort, en délivrant les hommes qu'ils tenoient dans leurs pieges.

Plutarque ne parle en aucun endroit de la Religion Chrestienne en termes exprés, & ne s'éleve point contre elle comme ont fait de son temps Suetone, Tacite, Lucien, & quelques autres; mais il la designe dans son traité de la superstition, où il condamne des pratiques dont il ne connoissoit ni la sainteté, ni la necessité, asservi qu'il estoit à toutes les opinions payennes. Il la designe encore dans son traité des contradictions des Stoïciens. *Cependant*, dit-il, *tous ces gens-là ne croyent pas que les Dieux soient bons. Car voyés ce que les Juifs & les Syriens pensent des Dieux. Voyés les ouvrages des Poëtes de combien de superstitions ils sont pleins, il n'y a presque personne qui croye que Dieu soit mortel, & qu'il ait esté engendré, &c.* Plutarque ne pouvoit pas mieux prouver son ignorance & son aveuglement, que de choisir les escrits des Juifs & des Syriens pour faire voir qu'ils ont cru qu'il n'y a point de bonté en Dieu, car au contraire ce sont ces escrits qui ont seuls fait connoistre la bonté infinie de Dieu, & toute l'estenduë de l'amour qu'il a pour les hommes, & qui l'a porté à donner pour eux son Fils unique, afin qu'ils ne perissent point. C'est la naissance & la mort de ce Fils fait Homme, que les Chrestiens font gloire d'honorer comme la cause de leur salut, en tenant d'ailleurs, comme les vrays Philosophes, que Dieu ne peut ni naistre ni mourir, & qu'il n'a ni commencement ni fin. Mais ce grand Mystere de l'Incarnation & de la Mort du Fils de Dieu est plus élevé au dessus de la connoissance de ces Philosophes Payens, que le Ciel n'est élevé au dessus de la terre.

Une des grandes qualités de Plutarque, & celle qui est la plus necessaire à un Historien, c'est l'amour de la verité.

Dans les vies qu'il escrit, on ne trouvera jamais qu'il ait cherché à donner au vice les couleurs de la vertu, ni à la vertu les couleurs du vice. Quand il nous peint Demetrius & Antoine, qui estoient des monstres en cruauté & en toute sorte de vices, il ne cache point ce qu'ils ont eu de bon; & quand il nous peint Lucullus, le souvenir des obligations, que lui avoit sa patrie, ne le porte point à dissimuler ce qu'il avoit de mauvais, persuadé que Lucullus luy mesme ne voudroit pas qu'il payast ce service par un faux tesmoignage qu'il rendroit à sa vertu dans un recit inventé & fardé. Il releve autant qu'il peut les vertus des grands hommes, & pour leurs défauts il ne les marque qu'autant que cela est necessaire pour conserver la ressemblance, & il ne s'attache pas à les representer exactement dans son Histoire, mais il les passe legerement, comme espargnant & respectant la pauvre nature humaine, & compatissant à sa foiblesse qui ne luy permet pas de produire un original tout parfait, & qu'on puisse prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de sagesse. S'il avoit suivi cette methode dans ses morales, il seroit à couvert de tout reproche, mais il s'en est escarté en deux occasions fort importantes. La premiere, c'est contre Herodote; sur ce que cet Historien a mal parlé de la Beotie & des Corinthiens, l'amour qu'il avoit pour sa patrie l'a porté à prendre les armes contre luy pour défendre ses Compatriotes. Il a escrit pour cet effect un traité qu'il a intitulé *de la malignité d'Herodote*, où il s'emporte contre ce Pere de l'Histoire avec un excés indigne d'un Philosophe; il ne se contente pas de luy reprocher des mensonges & des fables, il l'accuse de malignité dans tous les sens que ce mot peut avoir. Il est vray qu'il donne de grands éloges à son style & à sa composition.

Dans le traité qu'on ne peut pas vivre agreablement selon Epicure. pag. 1093 pag. 8, 4.

Quand une Histoire, qui n'a rien de fascheux ni de nuisible, dit-il, *ou qu'une narration de choses grandes & belles est composée avec élegance & avec force, comme celle d'Herodote, ou celle de Xenophon.* Et dans ce mesme traité où il s'acharne si fort sur luy, il dit, *Herodote est un homme tres-habile dans l'Art d'escrire. Son style est doux, il y a une grande force & une beauté inexprimable dans ses narrations. Il chante sa fable comme un Poëte, non pas en homme instruit, mais d'une maniere tres-agreable, tres-coulante,*

te, & tres-propre à chatouiller les oreilles & l'esprit. Mais il faut bien se donner de garde de ses calomnies & de ses medisances cachées sous ses figures tendres & polies, comme d'une Cantharide cachée sous des roses, de peur que par imprudence nous ne concevions des opinions absurdes & fausses sur les villes les plus considerables, & sur les plus grands hommes de la Grece. Mais icy on peut faire à Plutarque le mesme reproche qu'il a fait à Herodote, de n'avoir meslé des louanges à ses reproches, que pour donne à ses invectives plus d'autorité & plus de poids, & pour les rendre plus croyables par cette affectation de verité.

Certainement il paroist que le grand sens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Comment a-t-il pû s'imaginer qu'Herodote, qui escrivoit des choses arrivées de son temps, ou peu de temps avant luy, & qui les escrivoit sur le rapport de ceux qui les avoient veuës, & qui en avoient esté les tesmoins, ne seroit pas plustost cru par des Lecteurs judicieux, que luy, qui cinq cents ans aprés vient s'inscrire en faux sur des Memoires, ou posterieurs, ou qu'Herodote pouvoit avoir mesprisés? Il n'y a presque pas un de ses reproches qui ne puisse estre facilement destruit. Mais ce n'est pas icy le lieu de le faire, & nous n'avons qu'à dire à Plutarque que la Grece entiere luy a respondu par avance & l'a refuté. Herodote lut son Histoire pendant les Jeux Olympiques à toute la Grece qui y estoit assemblée, & on l'escouta avec tant d'applaudissement, qu'on donna à ses Livres les noms des Muses; & qu'on crioit par tout quand il passoit: *Voilà celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & celebré les glorieux avantages que nous avons remportés sur les Barbares.* Est-il vraysemblable que si cette histoire d'Herodote eust esté remplie de calomnies & de medisances contre les Grecs, aucune de leurs villes n'eust protesté contre elle, & qu'au contraire elles eussent toutes concouru à procurer à l'Historien le plus grand honneur qu'aucun Escrivain ait jamais receu?

La seconde occasion où Plutarque s'est éloigné de sa sagesse ordinaire, c'est lorsqu'il a escrit contre les Stoïciens. Comme l'amour, qu'il avoit pour sa patrie, luy a fait commettre la premiere faute, le grand attachement qu'il avoit pour la Philosophie Académique, qu'il avoit embrassée, l'a precipité dans la seconde. C'est ce qui l'a porté à faire ses

deux traités contre le Portique. Le premier, *les contredits des Philosophes Stoïciens*. Et le second, *des communes conceptions contre ces mesmes Philosophes*. On ne sçauroit nier que les Stoïciens, en s'escartant des sentiments de Platon & de Socrate, ne soient tombés dans de grandes erreurs; mais Plutarque est injuste de s'attacher à eux avec un si grand acharnement, qu'il ne cesse de les accabler d'injures. Il releve beaucoup de contradictions qui peuvent estre conciliées, & d'ailleurs est-il juste d'imputer aux Fondateurs les extravagances de quelques disciples? Et pour ce qui est des communes conceptions, elles ne sont pas tousjours si blessées que Plutarque l'a cru. On peut fort bien accorder la plupart de ces notions avec les sentiments de ces Philosophes. Les escrits de l'Empereur Marc Antonin, & ceux d'Epictete feront tousjours pour cette Secte une assés bonne apologie contre tout ce que Plutarque en a escrit.

Nous ne sçavons point si Plutarque fut bien avantagé des biens de la fortune; mais il nous fait entendre luy-mesme qu'il vivoit dans un assés grand esclat, puisque dans la Lettre de consolation qu'il escrit à sa femme Timoxene, *Ne regardés point*, luy dit-il, *aux larmes & aux lamentations de ceux qui vont vous visiter pour pleurer avec vous par une coustume tres-condamnable, qui s'est introduite, mais considerés plustost combien vous estes enviée par ces mesmes personnes à cause des enfants qui vous restent, & à cause aussi du bon estat de vostre maison & de toute vostre vie. Car il seroit honteux pour vous, que lorsque tous les autres se trouveroient tres-heureux d'estre en vostre place, avec l'affliction mesme qui vient de nous arriver, vous vous plaignissiés de vostre condition, & que vous condamnassiés votre fortune presente.*

Une marque encore qu'il ne manquoit pas de bien, & qu'il estoit de ceux qu'on appelle heureux, c'est qu'il ne fut jamais obligé d'emprunter & de passer par les mains des Usuriers. C'est un bonheur qu'il vante luy-mesme dans son traité, *qu'il ne faut point emprunter à usure*. Car aprés avoir beaucoup parlé contre la cruauté des Usuriers, *ne croyés pas*, dit-il, *quand je parle ainsi, que j'aye declaré la guerre aux Usuriers, car jamais ils n'ont emmené mes bœufs ni mes haras*, appliquant avec beaucoup d'esprit à la dureté de ces ennemis du genre humain ce qu'Achille dit des Troyens qui avoient enlevé la femme de Menelas.

Comme on ne ſçait pas préciſément l'année de la naiſſance de Plutarque, on ne ſçait pas non plus celle de ſa mort. Voſſius aſſeure qu'il a veſcu juſqu'au regne d'Antonin. Car il dit, *que ce fut ſous cet Empereur qu'il fut fait Grand Preſtre d'Apollon*, comme cela paroiſt par ſon traité, *Si un vieillard doit ſe meſler des affaires d'Eſtat.* Si cela eſt, il parvint à une grande vieilleſſe. Car à la premiere année du regne d'Antonin le Pieux, il auroit eu quatre vingt neuf ou dix ans. Mais dans ce traité on ne trouve rien qui marque que Plutarque ſoit allé juſques-là. Ce qu'on peut dire de plus vrayſemblable, c'eſt qu'il mourut quelques années avant la fin du regne d'Adrien, à l'âge de ſoixante douze, ou ſoixante-quinze ans. Il compoſa ce traité quelque année avant ſa mort, & alors il pouvoit fort bien dire qu'il eſtoit vieux, & parler de ſon grand âge.

Je finiray cet Ouvrage par une reflexion que fournit la grande reputation de Plutarque, c'eſt que quand un Eſcrivain a merité par ſes Ouvrages l'approbation publique, la poſterité, qui s'inſtruit dans ſes eſcrits, luy marque ſa reconnoiſſance, & le confond avec les plus grands hommes. Herodote, Thucydide, Xenophon parmi les Grecs, & Tite-Live & Tacite parmi les Romains, ne ſont pas moins celebres que les plus grands Capitaines dont ils nous ont tranſmis les actions, & que les plus grands Princes ſous leſquels ils ont veſcu. Le nom de Plutarque n'eſt pas moins connu aujourd'huy, & ne le ſera pas moins dans tous les temps que les noms de tous ces hommes Illuſtres dont il a eſcrit la vie. On peut dire meſme à l'avantage des Eſcrivains, que les plus grands Heros ont beau fuir *l'Acheron ſur le Char de Mars*, comme parle Horace, s'ils n'ont un Eſcrivain qui chante leurs grandes actions, ils demeurent plongés dans une nuit éternelle, ſans qu'on donne une ſeule larme à leur mort, & leur valeur n'a dans la ſuite des temps aucun avantage ſur la laſcheté obſcure & cachée; au lieu qu'un grand Eſcrivain n'a beſoin d'aucun ſecours eſtranger pour ſe rendre immortel, il n'a beſoin que de luy-meſme. Plutarque ne nous inſtruit pas moins aujourd'huy par ſes beaux traités de Morale, qu'il a inſtruit les Romains & ceux de Cheronée, & Platon ne nous eſt pas moins utile qu'il l'a eſté aux Atheniens.

CATALOGUE

Des Ouvrages de Plutarque qui sont perdus.

LES VIES.

LA Vie d'Hercule.
Celle d'Hesiode.
Celle de Pindare.
Celles de Crates & de Daiphantus avec leur Comparaison.
Celle de Leonidas.
Celle d'Aristomene.
Celle du jeune Scipion l'Africain, & celle de Metellus.
Celle de Tibere.
Celle de Claude.
Celle de Neron.
Celle de Caligula.
Celle de Vitellius.
Celle d'Epaminondas & du vieux Scipion, avec leur Comparaison.

Dans les Vies qui nous restent, il manque

La Comparaison de Themistocle & de Camillus.
Celle de Pyrrhus & de Marius.
Celle de Phocion & de Caton.
Celle de Cesar & d'Alexandre.

LES OEUVRES DE MORALE.

IV. Livres de Commentaires sur Homere.
IV. Livres de Commentaires sur Hesiode.
V. Livres à Empedocle sur la Quintessence.
V. Livres d'Essais pour & contre.
III. Livres de Fables.
III. Livres de la Rhetorique.
III. Livres de l'Introduction de l'ame.

II. Livres d'Extraits des Philosophes.
III. Livres des Sens.
III. Livres des Actions illustres des Villes.
II. Livres de Politique.
I. Livre de l'Occasion, à Theophraste.
IV. Livres des choses oubliées dans l'Histoire.
II. Livres de Proverbes.
VIII. Livres sur les Topiques d'Aristote.
II. Livres de Socicles.
III. Livres de la Justice, à Chrysippe.
I. Livre de la Poëtique.
LXII. Tableaux Historiques & Poëtiques.
I. Livre de la Difference qui est entre les Pyrrhoniens & les Académiciens.
I. Traité pour prouver qu'il n'y a qu'une Académie de Platon.
I. Traité, où sont les Idées.
I. Traité, comment la matiere des idées crée ce qui n'a point de corps.
I. Traité sur le Theagene de Platon.
I. Traité de la Défense de la Divination, contre les Académiciens.
I. Traité pour sçavoir, lequel est le meilleur du nombre pair ou de l'impair.
I. Traité de la Coustume, aux Stoïciens.
I. Traité, comment il faut entendre Epicure.
I. Traité des Dieux.
I. Traité de l'Amitié à Bithynicus.
I. Traité, si la Rhetorique est une vertu.
I. Traité des Cometes.
I. Traité pour prouver que la vie des hommes ressemble au jeu des dez.
I. Traité, comment les oisifs doivent se servir des exercices du Gymnase.
I. Traité de son corps.
I. Traité de la Parure.
I. Traité intitulé, le Nourricier.
I. Traité des causes des signes d'Aratus.

I. Traité sur l'ouvrage de Nicandre, appellé Theriaca ou des Bêtes venimeuses.
I. Traité du temps de l'Iliade.
I. Traité, comment on peut discerner la verité de l'Histoire.
I. Discours Poëtique sur les animaux qui n'ont point de raison.
I. Traité des narrations paralleles des Grecs & des Romains sur les contrarietés des Epicuriens.
I. Traité, que la doctrine des Académiciens n'est pas contraire à la Divination.
I. Lettre à Phavorinus.
I. Traité de l'usage des Amis.
I. Traité du libre Arbitre, pour l'Académie contre Epicure.
I. Traité de Questions barbares, estrangeres.
I. Traité du Ceste de la Mere des Dieux.
I. Traité de Protagoras, ou des Principes.
I. Traité des Proverbes de ceux d'Alexandrie.
I. Traité, ce que c'est que comprendre.
I. Traité, qu'on ne comprend rien.
I. Traité contre les Stoïciens & les Epicuriens.
I. Traité des causes des opinions des Stoïciens sur les jours.
I. Traité de la premiere consequence contre Chrysippe.
I. Traité, si un Avocat doit prendre la défense de tout le monde.
I. Traité de consolation à Phestia.
I. Traité des dix lieux de Pyrrhon.
I. Traité des causes & des lieux.
I. Traité des causes des vicissitudes.
I. Traité des Unités.
I. Traité, si un Citoyen doit donner son advis, quand il sçait qu'il ne sera pas receu.
I. Traité des opinions contraires.
I. Traité des questions de femmes.
I. Traité des Hommes Illustres.
I. Traité, Response aux questions difficiles.
I. Recueil d'Oracles.
I. Traité des Exercices.
I. Traité, si l'Ame est immortelle.
I. Traité de l'Ataraxie, c'est-à-dire, de l'estat d'une Ame que rien ne peut troubler.

I. Traité de la descente dans l'antre de Trophonius.
I. Traité, le Suppliant.
Un abregé de Physique.
I. Traité des premiers Philosophes, & de leurs successeurs.
I. Traité de la matiere.
I. Traité de l'éducation d'Achille.
I. Traité des Cyrenéens.
L'Apologie de Socrate.
La condamnation de Socrate.
I. Traité des Animaux qui mangent la terre.
I. Traité de Dissertations sur les X. Categories.
I. Traité des Problêmes.
I. Traité des differens caracteres du discours.
I. Traité de la maniere de bastir les villes, & des opinions des Physiciens.
I. Traité des endroits favorables dans les causes.
I. Traité, quelle est la vie la plus heureuse.
I. Traité de Dissertations Physiques sur les jours.
I. Traité des Fêtes appellées Dædales, *que l'on celebroit à Platées.*
I. Traité des Meubles.
I. Traité de la Noblesse.
I. Harangue à Dion prononcée dans l'Assemblée d'Olympie.
Exhortation à un jeune homme qui estoit riche.
Si celuy qui retient son consentement sur toutes sortes de choses, est inutile & demeure sans action.
I. Traité de la Calomnie.
I. Traité de l'Ame.
I. Traité des tremblemens de terre.
I. Traité, comment il faut que combatte un Lacedemonien.
Exhortation à Esculape de Pergame.
I. Traité de la Chasse.
I. Traité contre les Trompeurs.
I. Traité contre ceux qui negligent la Philosophie pour l'Art Oratoire.
I. Traité, quel doit estre le principal soin des Poëtes.
I. Traité de la Fin, selon Platon.

I. Traité de la difference infinie qui se trouve dans le corps & dans l'ame des hommes, pour ce qui regarde l'esprit & la vertu.
I. Traité de l'Education des femmes.
I. Traité contre les forces du corps.
I. Traité contre la Noblesse.
I. Traité contre les Richesses.
I. Traité du Repos.
I. Traité, si la connoissance de l'avenir peut estre utile.
Avertissement, ou de l'Empire.
Comment on peut dans ses emplois éviter le reproche de curiosité.



CHRONOLOGIE

CHRONOLOGIE POUR LES VIES DE PLUTARQUE.

Ans du Monde.	*Ans avant la premiere Olympiade.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
2437.	737.	LE Déluge, qu'on a appellé de Deucalion, parce qu'il arriva sous son Regne, xv. ou xvi. ans avant la sortie des enfans d'Israël hors d'Egypte.	761.	1511.
2547.	627.	MINOS premier, fils de Jupiter & d'Europe, regna en Crete cent dix ans aprés ce déluge. Ce fut un Roy tres-juste.	651.	1401.
2698.	486.	MINOS second, fils de Lycaste & petit-fils du premier, succeda à son pere. Ce fut un Tyran.	500.	1250.
		THESE'E.		
2720.	454.	L'EXPEDITION des Argonautes vers l'an du monde 2720. On ne peut pas douter que Thesée ne vescust en ce temps-là, puisqu'il estoit avec Jason, & que son fils Demophon alla à la guerre de Troye, qui arriva 40. ans aprés cette expedition.	478.	1228.
2768.	406.	LA PRISE de Troye. Jephté estoit alors Juge d'Israël.	430.	1180.

Ans du Monde.	Ans avant la 1. Olymp.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
2847.	327.	LE RETOUR des Heraclides au Peloponese, 80. ans aprés la Prise de Troye.	351.	1101.
2880.	294.	PREMIERE Guerre des Atheniens contre Sparte, dans laquelle CODRUS Roy d'Athenes se devoua pour son pays. SAUL, premier Roy d'Israël.	318.	1068.
2894.	288.	LES Ilotes assujettis par AGIS Roy de Sparte,	304.	1055.
2908.	266.	LA MIGRATION Ionique, 140. ans aprés la prise de Troye.	290.	1040.
		LYCURGUE.		
3045.	129.	IL vivoit du temps du Prophete Elisée. THALES le Musicien vivoit en mesme-temps.	153.	904.
	Ans des Olympiades.			
3174.	I.	PREMIERE OLYMPIADE.	25.	774.
		ROMULUS.		
3198.	VII. I.	ROME bastie la I. année de l'Olympiade VII.	Ans de la Fondation de Rome.	750.
3201.	VII. 4.	ENLEVEMENT des Sabines,	4.	747.
3235.	XVI. I.	MORT de Romulus,	38.	713.
		NUMA,		
3236.	XVI. 3.	ELEU Roy.	39.	714.
3279.	XXVII. 2.	SA Mort.	82.	669.
		SOLON.		
3350.	XLV. I.	ON ne peut pas douter du temps auquel Solon florissoit, puisqu'il vivoit du temps de	153.	598.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		Pisistrate, qui se rendit Maistre d'Athenes l'Olympiade L. Solon estoit plus vieux que luy de 25. ou 30. ans.		
		Conjuration de Cylon.		
3354.	XLVI. 1.	EPIMENIDE arrive à Athenes. Les sept Sages, Esope, Anacharsis, Scythe.	157.	594.
3356.	XLVI. 3.	SOLON, Archonte.	159.	592.
		CRESUS, Roy de Lydie.		
3370.	L. 1.	PYTAGORE va en Italie.	173.	578.
3391.	LV. 2.	CYRUS, Roy des Perses.	194.	557.
3401.	LVII. 4.	CRESUS pris.	204.	547.
		VALERIUS PUBLICOLA.		
3442.	LXVIII. 1.	IL est fait Consul à la place de Collatin.	245.	506.
		Combat de Brutus & d'Aruns fils aisné de Tarquin. Ils se tuent tous deux.		
3444.	LXVIII. 3.	TROISIE'ME Consulat de Publicola. Horatius Pulvillus, son Collegue, dedie le Temple de Jupiter Capitolin.	247.	504.
		HORATIUS COCLES défend l'entrée du Pont Sublicius contre les Toscans.		
3448.	LXIX. 3.	MORT de Publicola.	251.	500.
3459.	LXXII. 1.	ON marque à cette année la bataille de Marathon où Darius fils d'Hystaspe fut deffait par Miltiade General des Atheniens. Mais il faut la reculer de deux années. Elle ne fut donnée que la III. année de cette Olymp. LXXII. Themistocle & Aristide y combattirent.	262.	489.

Ans du Monde.	Ans avant la 1. Olymp.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
2847.	327.	LE RETOUR des Heraclides au Peloponese, 80. ans aprés la Prise de Troye.	351.	1101.
2880.	294.	PREMIERE Guerre des Atheniens contre Sparte, dans laquelle CODRUS Roy d'Athenes se devoua pour son pays. SAUL, premier Roy d'Israël.	318.	1068.
2894.	288.	LES Ilotes assujettis par AGIS Roy de Sparte,	304.	1055.
2908.	266.	LA MIGRATION Ionique, 140. ans aprés la prise de Troye.	290.	1040.
		LYCURGUE.		
3045.	129.	IL vivoit du temps du Prophete Elisée. THALES le Musicien vivoit en mesme-temps.	153.	904.
	Ans des Olympiades.			
3174.	1.	*PREMIERE OLYMPIADE.*	25.	774.
		ROMULUS.		
3198.	VII. 1.	ROME bastie la 1. année de l'Olympiade VII.	Ans de la Fondation de Rome.	750.
3201.	VII. 4.	ENLEVEMENT des Sabines,	4.	747.
3235.	XVI. 1.	MORT de Romulus,	38.	713.
		NUMA.		
3236.	XVI. 3.	ELEU Roy.	39.	714.
3279.	XXVII. 2.	SA Mort.	82.	669.
		SOLON.		
3350.	XLV. 1.	ON ne peut pas douter du temps auquel Solon florissoit, puisqu'il vivoit du temps de	153.	598.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		Pisistrate, qui se rendit Maistre d'Athenes l'Olympiade L. Solon estoit plus vieux que luy de 25. ou 30. ans. Conjuration de Cylon.		
3354.	XLVI. I.	EPIMENIDE arrive à Athenes. Les sept Sages, Esope, Anacharsis, Scythe.	157.	594.
3356.	XLVI. 3.	SOLON, Archonte. CRESUS, Roy de Lydie.	159.	592.
3370.	L. I.	PYTAGORE va en Italie.	173.	578.
3391.	LV. 2.	CYRUS, Roy des Perses.	194.	557.
3401.	LVII. 4.	CRESUS pris.	204.	547.
		VALERIUS PUBLICOLA.		
3442.	LXVIII. I.	IL est fait Consul à la place de Collatin. Combat de Brutus & d'Aruns fils aisné de Tarquin. Ils se tuent tous deux.	245.	506.
3444.	LXVIII. 3.	TROISIE'ME Consulat de Publicola. Horatius Pulvillus, son Collegue, dedie le Temple de Jupiter Capitolin. HORATIUS COCLES défend l'entrée du Pont Sublicius contre les Toscans.	247.	504.
3448.	LXIX. 3.	MORT de Publicola.	251.	500.
3459.	LXXII. I.	ON marque à cette année la bataille de Marathon où Darius fils d'Hystaspe fut deffait par Miltiade General des Atheniens. Mais il faut la reculer de deux années. Elle ne fut donnée que la III. année de cette Olymp. LXXII. Themistocle & Aristide y combattirent.	262.	489.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		CORIOLAN.		
3460.	LXXII. 2.	IL est exilé parce qu'il avoit empesché qu'on distribuast au peuple le bled qu'on avoit apporté de Sicile. Il se retire chés les Volsques.	263.	408.
3462.	LXXIII. 1.	NAISSANCE d'Herodote.	265.	486.
3463.	LXXIII. 2.	CORIOLAN assiege Rome & se retire à la priere de sa mere & de sa femme. Aprés son retour chés les Volsques, il est lapidé.	266.	485.
		ARISTIDE.		
3467.	LXXIV. 2.	ARISTIDE banni du ban de l'Ostracisme & rappellé trois ans aprés.	270.	481.
		THEMISTOCLE.		
3470.	LXXV. 1.	BATAILLE de Salamine, où Xerxes fils de Darius fut deffait par Themistocle General des Atheniens & par Eurybiade General des Lacedemoniens.	273.	478.
3471.	LXXV. 2.	BATAILLE de Platées, où Mardonius gendre & Lieutenant de Darius, fut deffait par Aristide & par Pausanias.	274.	477.
3474.	LXXVI. 1.	NAISSANCE de Thucydide.	277.	472.
3479.	LXXVII. 2.	THEMISTOCLE banni du ban de l'Ostracisme.	282.	469.
		CIMON		
3480.	LXXVII. 3.	FILS de Miltiade, estoit un peu plus jeune que Themistocle, & vivoit dans le mesme temps. Il est envoyé en Asie où il bat les Perses par terre & par mer.	283.	468.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3481.	LXXVII. 4.	NAISSANCE de Socrate, il vescut soixante & onze ans.	264.	467.
3500.	LXXXII. 3.	CIMON meurt. Naissance d'Alcibiade, la mesme année. Herodote & Thucydide florissent. Thucydide estoit plus jeune qu'Herodote de 12. ou 13. ans.	303.	448.
		PERICLES		
3519.	LXXXVII. 2.	FILS de Xanthippe, esmeut la guerre Peloponesiaque, qu'on appelle aussi la guerre d'Archidamus, parce qu'Archidamus estoit alors Roy de Sparte. Cette guerre dura 27. ans, Pericles fut Tuteur d'Alcibiade. Il estoit fort jeune, lorsque les Decemvirs allerent à Athenes demander les Loix de Solon.	322.	429.
3521.	LXXXVII. 4.	MORT de Pericles.	324.	427.
3522.	LXXXVIII. 1.	NAISSANCE de Platon. XERXES tué par Artaban.	325.	426.
		NICIAS.		
3535.	XCI. 2.	LES Atheniens font dessein d'aller faire la guerre en Sicile par les conseils d'Alcibiade, auxquels Nicias s'oppose inutilement.	338.	413.
3537.	XCI. 4.	NICIAS deffait en Sicile, pris & mis à mort.	340.	411.
		ALCIBIADE.		
3538.	XCII. 1.	IL estoit plus jeune que Nicias, avec lequel il fut long-temps brouillé. Il se retira à Sparte l'année que les Atheniens resolurent	341.	410.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		d'aller faire la guerre en Sicile ; mais ayant esté adverti qu'on vouloit le tuer, il se retira vers Tisapherne General de l'armée de Darius.		
3539.	XCII. 2.	Le vieux Denys s'empare de la Tyrannie à Syracuse.	342.	409.
		LYSANDRE		
3545.	XCIII. 4.	Finit la guerre Peloponesiaque qui avoit duré 27. ans & establit 30. Tyrans à Athenes.	348.	403.
		Xenophon fleurit, il estoit contemporain de Thucydide, quoyque plus jeune, & il commence son histoire où Thucydide finit la sienne. Ainsi ces trois Historiens, Herodote, Thucydide & Xenophon se suivent, & comprennent toute l'Histoire Grecque.		
3546.	XCIV. 1.	Alcibiade tué par les ordres de Pharnabase.	349.	402.
		ARTAXERXE Surnommé MNEMON.		
3549.	XCIV. 4.	Il estoit fils de Darius & frere du jeune Cyrus. Il commença à regner quand Lysandre se rendit maistre d'Athenes. Il gagna une grande bataille contre son frere Cyrus. Les Grecs qui estoient dans l'armée de Cyrus font cette belle retraite qui est si admirablement décrite par Xenophon.	362.	399.
	XCV. 1.	Mort de Socrate.	363.	398.
		AGESILAS.		
3553.	XCV. 4.	Il estoit plus jeune que Lysandre qui fut amoureux de luy. Il	356.	395.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		monta sur le throsne de Sparte, aprés la mort de son frere Agis.		
3554.	XCVI. 1.	LYSANDRE relegué dans l'Hellespont par Agesilas.	357.	394.
3555.	XCVI. 2.	AGESILAS deffait la cavalerie des Perses. Mort de Lysandre.	358.	393.
	XCVII. 4.	DEFFAITE des Romains à Allia		
		CAMILLUS.		
3562.	XCVIII. 1.	IL se retire à la ville d'Ardée.	365.	386.
3566.	XCIX. 1.	NAISSANCE d'Aristote.	369.	382.
3569.	XCIX. 4.	NAISSANCE de Demosthene.	372.	379.
3574.	CI. 1.	CHABRIAS deffait les Lacedemoniens.	377.	374.
3579.	CII. 2.	TRAITÉ de paix entre les Atheniens & les Lacedemoniens. La mesme année la celebre bataille de Leuctres, où les Lacedemoniens commandés par Cleombrotus sont deffaits par les Thebains, qui avoient pour leur General Epaminondas. Cleombrotus y fut tué.	382.	369.
		PELOPIDAS.		
3580.	CII. 3.	IL estoit General des Thebains, il commandoit le bataillon Sacré à la bataille de Leuctres.	383.	368.
3582.	CIII. 1.	LE vieux Denys Tyran de Sicile meurt, & son fils le jeune Denys luy succede.	385.	366.
3584.	CIII. 3.	ISOCRATE fleurit, il estoit beaucoup plus jeune que Platon.	387.	364.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		TIMOLEON.		
3585.	CIII. 4.	IL tuë son frere Timophanes, qui vouloit s'emparer de la Tyrannie à Corinthe.	388.	363.
3586.	CIV. 1.	PELOPIDAS deffait Alexandre Tyran de Pheres en Thessalie, mais il est tué dans le combat.	389.	362.
3587.	CIV. 2.	LA celebre bataille de Mantinée, gagnée par Epaminondas, qui y est tué par le fils de Xenophon l'Historien.	390.	361.
3588.	CIV. 3.	MORT de Camillus.	391.	360.
3589.	CIV. 4.	MORT d'Artaxerxe. Agesilas meurt la mesme année.	392.	459.
		DION.		
3593.	CV. 4.	IL chasse le jeune Denys Tyran de Sicile.	396.	355.
3594.	CVI. 1.	NAISSANCE D'ALEXANDRE LE GRAND.	397.	354.
3596.	CVI. 3.	DION assassiné par Callippus.	399.	352.
		DEMOSTHENE.		
3598.	CVII. 1.	COMMENCE à haranguer contre Philippe.	401.	350.
3602.	CVIII. 1.	MORT de Platon.	405.	346.
3605.	CVIII. 4.	TIMOLEON envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	408.	343.
3607.	CIX. 2.	DENYS le jeune envoyé à Corinthe.	410.	341.
3609.	CIX. 4.	NAISSANCE d'Epicure.	412.	339.
3610.	CX. 1.	TIMOLEON gagne une grande bataille contre les Carthaginois.	413.	338.

LA

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de Rome bastie.	Ans avant J. C.
3612.	CX. 3.	La celebre bataille de Cheronée, où les Atheniens & les Thebains sont deffaits par Philippe, Alexandre son fils commandoit une aile.	415.	336.
3613.	CX. 4.	Mort de Timoleon.	416.	335.
		ALEXANDRE LE GRAND		
3614.	CXI. 1.	Declaré General de tous les Grecs contre les Perses, aprés la mort de son pere Philippe.	417.	334.
3616.	CXI. 3.	La bataille du Granique.	419.	332.
3619.	CXII. 2.	La bataille d'Arbelles.	422.	329.
3623.	CXIII. 2.	Porus vaincu.	426.	325.
3627.	CXIV. 1.	Mort d'Alexandre.	430.	321.
		PHOCION		
3632.	CXV. 3.	Se retire vers Polyperchon, qui le trahit & le livre aux Atheniens qui le font mourir.	435.	316.
		EUMENES		
3634.	CXVI. 1.	Estoit un des principaux Capitaines d'Alexandre, il avoit servi sous le Roy Philippe. Il est trahi & livré à Antigonus qui le fait mourir.	437.	314.
		DEMETRIUS		
3636.	CXVI. 3.	Surnommé Poliorcetes, le preneur de Villes, fils d'Antigonus. Il est laissé en Syrie avec le commandement de l'armée, quoy-	439.	312.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		qu'il n'eust alors que 22. ans.		
3643.	CXVIII. 2.	Il délivre Athenes.	446.	305.
		PYRRHUS		
3670.	CXXV. 1.	ROY d'Epire contemporain de Demetrius. Il passe en Italie, où il deffait le Consul Lævinus.	473.	278.
3685.	CXXVIII. 4.	PREMIERE guerre Punique qui dura 24. ans.	488.	263.
3696.	CXXXI. 3.	NAISSANCE de Philopœmen.	499.	252.
		ARATUS		
3699.	CXXXII. 1.	DE Sicyone, délivre sa patrie de la Tyrannie de Nicocles.	502.	245.
		AGIS & CLEOMENE.		
3723.	CXXXVIII. 2.	ILs estoient contemporains d'Aratus, puisqu'Aratus fut vaincu par Cleomene.	526.	225.
		PHILOPOEMEN		
3727.	CXXXIX. 2.	AVOIT trente ans lorsque Cleomene prit la ville de Megalopolis, où il donna aux habitants le temps de se sauver, & les empescha d'escouter les propositions de Cleomene.	530.	221.
		HANNIBAL, MARCELLUS, FABIUS MAXIMUS, SCIPION L'AFRIQUAIN, estoient tous de mesme temps.		
3731.	CXL. 2.	SECONDE guerre Punique qui dura 18. ans.	534.	217.
3733.	CXL. 4.	HANNIBAL deffait le Consul Flaminius au lac de Thrasimene.	536.	215.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3734.	CXLI. 1.	Et les Consuls Varron & L. Æmilius au bourg de Cannes.	537.	214.
3736.	CXLI. 3.	Il est battu à Nole par Marcellus.	539.	212.
3738.	CXLII. 1.	Marcellus prend Syracuse.	541.	210.
3741.	CXLII. 4.	Fabius Maximus se rend maistre de Tarente.	544.	207.
3747.	CXLIV. 2.	Mort de Fabius Maximus.	550.	201.
3749.	CXLIV. 4.	Scipion triomphe de l'Afrique.	552.	199.
		T.QUINCTUS FLAMININUS.		
3752.	CXLV. 3.	Il est Consul, & n'avoit pas encore trente ans.	555.	196.
		CATON le Censeur		
		Vivoit dans le mesme temps; car il estoit avec Fabius Maximus quand il prit Tarente, & n'avoit que vingt-un, ou vingt-deux ans.		
3754.	CXLVI. 1.	Toute la Grece mise en liberté par T. Q. Flamininus.	557.	194.
3755.	CXLVI. 2.	Il triomphe de l'Espagne.	558.	193.
3766.	CXLIX. 1.	Scipion l'Afriquain meurt.	569.	182.
3767.	CXLIX. 2.	Philopœmen meurt. La mesme année le premier Consulat de	570.	181.
		PAUL ÆMILE.		
		Il estoit fils de Lucius Æmilius, qui fut deffait par Hannibal à la bataille de Cannes.		

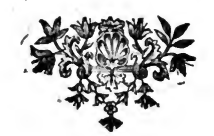
Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3782.	CLIII. I.	DANS son second Consulat, il deffait le Roy Persée & le prend prisonnier. C'estoit du temps de Judas Macabée. Terence florissoit dans le mesme temps.	585.	166.
3790.	CLV. I.	PA ile meurt.	593.	158.
3794.	CLVI. 3.	NAISSANCE de Marius.	597.	154.
3801.	CLVII. 4.	LA troisiéme guerre Punique, qui dura 4. ans. Mort du vieux Caton.	604.	147.
3804.	CLVIII. 3.	LE jeune Scipion, fils de Paul Æmil eruine Carthage.	607.	144.
		TIBERIUS&C.GRACCHUS.		
3827.	CLXIV. 2.	LOIX de Caïus Gracchus.	630.	121.
		MARIUS		
3843.	CLXVIII. 2.	VA en Numidie contre Jugurtha. Naissance de Ciceron.	646.	105.
3844.	CLXVIII. 3.	NAISSANCE de Pompée.	647.	104.
3846.	CLXIX. I.	MARIUS Consul pour la seconde fois est envoyé contre les Cimbres.	649.	102.
3850.	CLXX. I.	NAISSANCE de Jule Cesar, sous le VI. Consulat de Marius.	653.	98.
		SYLLA		
3855.	CLXXII. 2.	ENVOYE' en Cappadoce aprés la Preture.	658.	93.
3862.	CLXXII. I.	IL se rend maistre de Rome.	665.	86.
3863.	CLXXIII. 2.	IL se rend maistre d'Athenes. Mort de Marius la mesme année.	666.	85.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		SERTORIUS		
3867.	CLXXIV. 2.	ENVOYE' en Espagne.	670.	81.
3868.	CLXXIV. 3.	LE jeune Marius vaincu par Sylla, qui deffait ensuite Pontius Telesinus aux portes de Rome. Il entre dans la ville, est fait Dictateur, & exerce toutes sortes de cruautés.	671.	80.
		MARCUS CRASSUS		
		S'ENRICHIT des proscriptions de Sylla. Il estoit plus vieux que Pompée.		
		POMPE'E		
3869.	CLXXIV. 4.	AGE' de vingt-cinq ans, est envoyé en Afrique, où il deffait Domitius.	672.	79.
		CATON D'UTIQUE		
		ESTOIT plus jeune que Pompée; car il n'avoit que quatorze ans, lorsque Sylla exerçoit ses plus grandes cruautés.		
		CICERON		
3870.	CLXXV. 1.	DEFEND Roscius, que Sylla vouloit secretement opprimer.	673.	78.
3871.	CLXXV. 2.	SYLLA quitte la Dictature, & meurt l'année suivante.	674.	77.
3874.	CLXXVI. 1.	POMPE'E combat en Espagne contre Sertorius.	677.	74.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans Avant J. C.*
		LUCULLUS		
3877.	CLXXVI. 4.	ENVOYE' contre Mithridate aprés son Consulat.	680.	71.
3879.	CLXXVII. 2.	SARTORIUS assassiné en Espagne. Crassus fait Consul avec Pompée.	682.	69.
3881.	CLXXVII. 4.	TIGRANE deffait par Lucullus.	684.	67.
3887.	LXXIX. 2.	MORT de Mithridate. Pompée force le temple de Jerusalem. Naissance d'Auguste.	690.	61.
		JULE CESAR		
3891.	CLXXX. 2.	CONSUL avec Bibulus obtient l'Illyrie & les deux Gaules avec quatre Legions, & donne sa fille Julie à Pompée.	694.	57.
3897.	CLXXXI. 4.	CRASSUS pris & tué par les Parthes.	700.	51
3902.	CLXXXIII. 1.	CESAR deffait Pompée dans la plaine de Pharsale. Pompée s'enfuit en Egypte où il est tué.	705.	46.
3903.	CLXXXIII. 2.	CESAR se rend maistre d'Alexandrie, sousmet l'Egypte, passe en Syrie, & va contre Pharnacé Roy de Pont, qu'il deffait.	706.	45.
3904.	CLXXXIII. 3.	IL deffait Juba, Scipion & Petreius en Afrique, & triomphe quatre fois. Mort de Caton, qui se tuë luy-mesme.	707.	44.
3905.	CLXXXIII. 4.	IL deffait les fils de Pompée à Munda en Espagne. Cneus Pom-	708.	43.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		pée fut tué dans le combat, & Sextus s'enfuit en Sicile. Cesar triomphe pour la cinquiéme fois.		
		BRUTUS.		
3906.	CLXXXIV.1.	CESAR est tué par Brutus & par Cassius.	709.	42.
3907.	CLXXXIV.2.	BRUTUS passe en Macedoine.	710.	41.
		M. ANTOINE		
		EST vaincu par Auguste à Modene, la mesme année. Il se retire vers Lepidus. Triumvirat d'Auguste, de Lepidus & d'Antoine, qui partagent entr'eux l'Empire.		
3908.	CLXXXIV.3.	BATAILLE de Philippes, où Brutus & Cassius sont deffaits par Auguste, & par Antoine, & se tuent eux-mesmes.	711.	40.
3909.	CLXXXIV.4.	ANTOINE se ligue avec Sextus Pompée contre Auguste.	712.	39.
3910.	CLXXXV. 1.	AUGUSTE & Antoine se reconcilient aprés la mort de Fulvie, femme d'Antoine, qui espouse Octavie sœur d'Auguste.	713.	38.
3918.	CLXXXVII. 1.	NOUVEAU sujet de guerre entre Auguste & Antoine.	721.	30.
3919.	CLXXXVII. 2.	BATAILLE d'Actium, où Antoine est deffait par Auguste, & se retire en Egypte avec Cleopatre.	722.	29.
3920.	CLXXXVII. 3.	AUGUSTE se rend Maistre d'Alexandrie. Antoine se donne	723.	28.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans de J. C.
		la mort, & Cleopatre suit son exemple.		
		GALBA.		
3947.	CXCIV. 2.	GALBA, né la mesme année que J. C.	750.	1.
3981.	CCII. 4.	NAISSANCE d'Othon.	784.	34
3982.	CCIII. 1.	GALBA est Consul.	785.	35.
4018.	CCXI. 4.	REVOLTE de Vindex. Neron se tuë luy-mesme. Galba est nommé Empereur.	820.	70.
		OTHON		
4019.	CCXII. 1.	SE revolte contre Galba, le tuë & se saisit de l'Empire. Trois mois aprés il est vaincu par Vitellius, & se donne luy-mesme la mort.	821.	71.



TABLE

TABLE GENERALE
DES MATIERES
Contenuës dans les huit Volumes des Vies de Plutarque.

Le chiffre Romain marque le volume, & le chiffre Arabe les pages.

gagner

Callistrate,

Charmion,

D

E

F

G

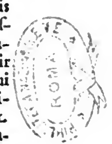
I

Junius

L

per

N



O

Pausanias,

S

Stratonice,

Fin de la Table des Matieres.

TABLE DES AUTEURS

Que Plutarque a cités dans ces vies.

A

R

S

T

V

X

Z

Fin de la Table des Auteurs.

REMARQVES A ADJOVSTER.

TOme I. pag. 278. à la derniere remarque de la ſeconde col. adjouſtés,

Dans le dialogue de Platon intitulé *le grand Hippias, ou du beau*, il y a un paſſage qui peut faire conjecturer que cet Hippas dont Plutarque parle icy, eſt le meſme Hippias le Sophiſte que Platon fait parler dans ce dialogue, & dont Socrate ſe mocque ſi finement, car dans ce dialogue tom. III. pag. 285. Hippias dit formellement que pour plaire aux Lacedemoniens, il s'eſtoit particulierement appliqué à s'inſtruire de l'origine des villes, & de celle des Heros. Il eſt donc tres-vrayſemblable qu'un homme qui avoit eſtudié ces antiquailles, avoit fait ces rolles des Olympioniques; cet Ouvrage luy convenoit parfaitement.

Tom. II. pag. 231. adjouſtés cette remarque,

Qu'on accuſoit d'en faire des preſents aux femmes dont Pericles recevoit des faveurs.] Ce paſſage eſt clair. Cependant Palmerius ſçavant homme, & judicieux critique, a creu qu'il eſtoit tres-obſcur, & que le texte avoit beſoin d'eſtre corrigé. C'eſt pourquoy au lieu de ταῶνας, *des Paons*, il liſoit l'accent ſur la derniere, ταωνὰς, qu'il explique des peaux de Paons avec leurs plumes, & il prétend que l'on reprochoit à ce Pyrilampes qu'il mettoit de ces peaux de Paon, au lieu de tapis ſous les femmes qui alloient chés luy, comme des couſſins de duvet, afin qu'elles fuſſent aſſiſes plus mollement, mais cela ne convient nullement icy. Pyrilampes eſtoit accuſé de donner des Paons à ces maiſtreſſes de Pericles, parce que le Paon eſtoit un oyſeau fort eſtimé & fort recherché.

Tom. III. pag. 150. à la fin de la premiere remarque, aprés ces mots; *ſert au ridicule*, adjouſtés,

Je ſuis pourtant obligé de dire qu'Ariſtophane parle de cet Epicrate dans la ſeconde Scene du premier Acte de ſa Piece intitulée, ἐκκλησιάζουσαι, *concionantes*, & que ſur cela le Scholiaſte dit que cet Epicrate eſtoit un harangueur du peuple, & qu'à cauſe de ſa grande barbe il eſtoit appellé σακεσφόρος, *Eſcuyer*, & il cite ce paſſage de Platon Poëte comique, ἄναξ ὑπήνης Ἐπίκρατες σακεσφόρε. Mais ce paſſage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fuſt appellé σακεσφόρος, *Eſcuyer*, à cauſe de ſa grande barbe. La grande barbe eſtoit-elle la marque & le caractere des Eſcuyers? Je croy que le paſſage de ce Scholiaſte eſt corrompu.

Tom. IV. pag. 305.

En effect il fut nommé Conſul le premier.] Il n'y avoit ni primauté, ni diſtinction entre les deux Conſuls, ils eſtoient égaux & d'égale dignité & autorité. Mais c'eſtoit un honneur d'eſtre nommé le premier, car le peuple marquoit plus d'empreſſement & de zele pour celuy qu'il nommoit le premier, que pour celuy qu'il nommoit enſuite. C'eſt pourquoy Sylla reproche à Marius, non ſeulement d'avoir fait nommer Lepidus Conſul, mais encore de l'avoir fait nommer avant Catulus. Celuy qui eſtoit nommé le premier avoit ſi peu d'avantage ſur l'autre, qu'il ne prenoit

noit

jours, ostés la virgule. pag. 191. *qui digito uno scalpunt caput*, lisés, *qui digito scalpunt uno caput*. pag. 210. *& prit à tesmoins*, lisés, *& prit à tesmoin*. pag. 453. à la note marginale, lisés, *l'an 71. avant Jesus-Christ*. pag. 524. *ni ne le rejetter*, lisés, *ni le rejetter*. pag. 527. à la 2. col. *de candidat assés fort*, lisés, *de candidat assés fou*. pag. 580. *& le merite d'estre preferé*, lisés, *& merite d'estre preferé*.

Tom. VII.

Pag. 224 à la derniere note marginale, lisés, *il est éleu Chef de toute la Grece*. pag. 269. col. 1. τυφλῶ γέγονως, lisés, τυφλῶ γέροντος, & dans la 2. col. de mesme. pag. 398. *rendoient pesantes*, lisés, *rendoient pesants*. pag. 405. *qui habitoit*, lisés, *qui habitoient*. pag. 508. *Philistus rapporta*, lisés, *Philistus rapporte*. pag. 584. *d'asyl*, lisés, *d'asyle*.

Tom. VIII.

Pag. 185. *pust luy dire*, lisés, *put luy dire*. pag. 258. *on en ignoroit le sujet*, lisés, *on en ignore le sujet*. pag. 267. *à cause d'une contusion qui s'y estoit formée*, lisés, *à cause d'un abscés qui s'y estoit formé*.

APPROBATION.

J'Ay leu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Vies de Plutarque*, traduites en François par M. Dacier, avec les Comparaisons qu'il a supplées à l'Original, & j'ay creu que l'excellence de l'Auteur & de la Traduction soustenuë de notes sçavantes, & de supplements dignes de Plutarque mesme, avoit également de quoy estre utile aux Sçavants, & à ceux qui ne le sont pas; & que meritant une approbation generale, elle feroit un nouvel honneur à la France. Fait à Paris ce 28. d'Avril 1721.

Signé FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien-amé ANDRE' DACIER, de l'Académie Françoise, & de nostre Académie Royale des Inscriptions, Garde des Livres de nostre Cabinet, & Dame ANNE LE FEVRE son espouse, Nous ayant fait remonstrer qu'outre plusieurs Ouvrages qu'ils ont composés cy-devant, imprimés en vertu de nos Lettres de Privilege, ils ont travaillé encore à d'autres Ouvrages; sçavoir ledit Sr Dacier à la continuation des Oeuvres de Platon, & de celles de Plutarque, dont il a cy-devant donné le commencement, & à la traduction des Oeuvres d'Epictete, avec les Commentaires de Simplicius, & ladite Dame Dacier à la traduction de l'Odyssée d'Homere, dont elle a desja donné l'Iliade, & à la suite de son Ouvrage sur les causes de la corruption du goust, pour l'impression desquels Ouvrages ils Nous ont tres-humblement fait supplier de leur accorder nos Lettres de Privilege, leur accordant le renouvellement de nos Lettres de Privilege pour ceux qu'ils ont fait cy-devant imprimer; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter lesdits Sieur & Dame Dacier, Nous leur avons permis, accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire réimprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'ils voudront choisir, *les Ouvrages de leur composition cy devant imprimés, ensemble la continuation des Oeuvres de Platon, & de celles de Plutarque, & la traduction des Oeuvres d'Epictete, avec les Commentaires de Simplicius, & la traduction de l'Odyssée d'Homere, & la suite de l'Ouvrage sur les causes de la corruption du goust*: en telle forme, marge, caractere,

en tant de volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon leur semblera, pendant le temps de QUINZE ANNE'ES consecutives, à compter du jour & date des Presentes, & de les faire vendre & debiter par tout nostre Royaume ; Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, vendre & debiter lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce soit, mesme d'impression estrangere & autrement, sans le consentement des Exposants, ou de leurs ayant cause ; sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille liv. d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre ausdits Exposants, & de tous despens, dommages & interests : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression en sera faite dans nostre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglements de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur VOISIN, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir les Exposants ou leurs ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empeschement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, & Ouvrages, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit adjoustée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nostre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt deuxiéme jour du mois de May, l'an de grace 1715. & de nostre Regne le soixante-treiziéme. Par le Roy en son Conseil, LAMOLERE.

Registré sur le Registre N. 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 950. N. 1126. *conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 21. *Juin* 1715. ROBUSTEL, Syndic.

J'ay cedé aux Sieurs Clousier, Gosselin, & Coustelier, Libraires à Paris, le present Privilege en date du 22. May 1715. pour les Vies de Plutarque seulement, & ce dés à present & pour tousjours, suivant l'accord fait entre nous. A Paris le 15. May 1721.

DACIER.

Registré sur le Registre IV. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag.* 719. *conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 16. *May* 1721. DELAULNE, Syndic.

Les huit Volumes des Vies de Plutarque ont esté imprimez à Paris par JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur ordinaire du Roy.

noit pas mesme les faisceaux le premier s'il n'estoit plus âgé, ou s'il n'avoit un plus grand nombre d'enfants, ou s'il n'entroit dans un second Consulat.

Pag. 329. *Car en ce temps-là les Romains n'envoyoient pas encore des Preteurs en Grece.*] Ils y en envoyerent bien-tost aprés le jugement de cette affaire, car Ciceron, dans son Oraison contre Pison, fait entendre que Pison fut tres-consterné quand il receut la nouvelle que la Macedoine avoit esté faite Province Consulaire. *Quid debilitatio atque abjectio animi tui Macedonia Pratoria nuntiata, cum tu non solum quod tibi succederetur, sed quod Gabinio non succederetur, exanguis & mortuus concidisti?* Sect. 36. Il paroist mesme que Lucullus fut le premier Preteur qui y fut envoyé, car Plutarque nous apprend que Cesar plaida pour la Grece contre Antoine devant Lucullus Preteur de la Macedoine. tom. VI. pag. 189.

Pag. 364. Aprés ces mots, *Mais les Macedoniens estoient-ils si temperants & si sages?* adjoustés,

Ce passage est tres-embarrassant. Dans la page précedente, le sens demande, *mais qu'il s'estoit lié avec les Lacedemoniens*, comme il est dans le texte qu'Amiot a suivi, & l'occasion demande *avec les Macedoniens*, puisque c'est par eux qu'on l'accuse d'avoir esté corrompu. Peut-estre doit-on expliquer ce passage favorablement, & penser que Cimon disant qu'il s'estoit lié avec les Lacedemoniens, veut dire que c'estoient les seuls peuples avec lesquels il s'estoit lié, & par consequent qu'il ne s'estoit pas lié avec les Macedoniens.

Tom. V. pag. 285.

La plus considerable fut la perte de la bataille de Leuctres.] Il y a une diverse leçon qui porte *la plus considerable fut la perte de la bataille de Tegyre*, & Palmerius la croit la seule bonne, parce que la bataille de Leuctres ne se donna que long-temps aprés les eschecs dont Plutarque parle. Mais par la suite il paroist qu'il ne faut rien changer au texte, & que Plutarque parle de la bataille de Leuctres qui fut donnée vingt jours aprés le Traité de paix.

Pag. 322. à la fin de la derniere remarque, adjoustés,

D'ailleurs, *desja vieille*, dit tout, car ἐπιεικῶς, est un terme qui a des significations differentes, selon les endroits où il est placé, quelquefois il se prend pour *beaucoup*, *valde*, & quelquefois pour *honnestement*, *assés*, *satis*.

FAUTES A CORRIGER.

Tom. I.

DAns la Preface pag. xxxix, *On ne dit guere*, lisés, *On ne lit guere*. pag. xl, *ni moulé*, lisés, *ni moulée*. pag. 19. col. 2. *sa pieté & sa justice*, lisés, *on publia que sa pieté & sa justice*. pag. 36. *Appollon*, lisés, *Apollon*. pag. 108. *qu'il avoit portée*, lisés, *qu'il avoit apportée*. pag. 118. *pour le confiner*, lisés, *pour le confirmer*. pag. 129. col. 2. *plus charmé*, lisés, *plus charmés*. pag. 269. *c'est sur ce cela*, lisés, *c'est sur cela*. pag. 304 col. 2. *cha.* lisés, *chap. XV*. pag. 317. *d'un Salien*, lisés, *d'un Salius*. pag. 431. col. 2 *parce que la commodité*, lisés, *parce que les commodités*. pag. 491. *en les couvrant*, lisés, *en la couvrant*.

Tom. II.

Pag. 23. *fut suivi*, lisés, *eust esté suivi*. pag. 36. *du ban de l'Ostralicine*, lisés, *du ban de l'Ostracisme*. pag. 47. *ayent jamais faites*, lisés, *ayent jamais faite* pag. 60. col. 2. *de l'entendre souvent parler*, lisés, *de l'en entendre souvent parler*. pag. 66. à la note marginale, *à Cumes*, lisés, *à Egues*. pag. 74. *thiare*, lisés, *tiare*. pag. 87. *ils n'estoient accoustumés*, lisés, *ils estoient accoustumés*. pag. 154. *cette incendie*, lisés, *cet incendie*. pag. 172. *qu'elle ne pouvoit à peine*, lisés, *qu'elle pouvoit à peine*. pag. 231. *eut fait voir*, lisés, *eust fait voir*. pag. 245. à la note marginale, *ce Tyran est connu*, lisés, *ce Tyran est inconnu*. pag. 255. *Oligargique*, lisés, *Oligarchique*. pag. 277. *ne se fut opposé*, lisés, *ne se fust opposé*. pag. 349. *nous avions perdu Tarente*, lisés, *nous avons perdu Tarente*. pag. 365. *si Fabius eut eu*, lisés, *si Fabius eust eu*. pag. 410. *qui representoit*, lisés, *qui representoient*. pag. 600. *dégarni toute sa bataille*, lisés, *dégarni son corps de bataille*. pag. 609. *à parcourir toute sa bataille*, lisés, *à parcourir tout le champ de bataille* pag. 666. *en la ville d'Agatient*, lisés, *en la ville d'Agrigente*.

Tom. III.

Pag. 4. *declarée amoureuse*, lisés, *declaré amoureuse*. pag. 53. *tombant sur les deux batailles*, lisés, *tombant sur les deux armées*. pag. 75. *jour de son trepas*, lisés, *le jour de son trepas*. pag. 130. *& fermer ainsi sa bataille*, lisés, *& fermer ainsi son corps de bataille*. pag. 176. *toute la bataille ennemie*, lisés, *toute l'armée ennemie*. pag. 195. *des sections comiques*, lisés, *des sections Coniques*. pag. 261. *marcha pour ainsi dire seul*, lisés, *marcha seul pour ainsi dire*. pag. 286. *car les Herauts*, lisés, *car les Heros*. pag. 317. col. 1. *de mettre les tombeaux sur de petites colomnes*, lisés, *de mettre de petites colomnes sur les tombeaux*. pag. 385. *estant devenuës meilleures*, lisés, *estant devenu meilleures*. pag. 403. *à avoir une foule*, lisés, *à voir une foule*. pag. 546. *à tous ceux*, lisés, *avec tous ceux*.

Tom. IV.

Pag. 25. *dans la Campaice*, lisés, *dans la Campanie*. pag. 59. *au-delà de leur bataille*, lisés, *au-delà de leur corps de bataille*. pag. 142. *la trouva tres-favorablement disposée*, lisés, *trouva cette ville tres-favorablement disposée*. pag. 201. *qu'il n'estoit plus expedient*, lisés, *qu'il estoit plus expedient*. pag. 249. *& de Marius Acilius*, lisés, *& de Manius Acclius*. ibid. *& les autres*, lisés, *& l'autre*. pag. 261. *qui promettoient*, lisés, *qui leur promettoient*. pag. 305. *il fut nommé premier Consul*, lisés, *il fut nommé Consul le premier*. pag. 322. *que ni Mithridate n'auroit comparé*, lisés, *que ni Mithridate n'auroit daigné comparer*. pag. 364. *à la gorge des nobles*, lisés, *à la gorge aux nobles*. ibid. col. 2. *mais les Lacedemoniens*, lisés, *mais les Macedoniens*. pag. 450. col. 1. *des bœufs au soleil*, lisés, *des bœufs du soleil*.

Tom. V.

Pag. 113. à la note marginale, lisés, *Sertorius reproche à Marius*. pag. 149. *Le fugitif eschappé de Sylla*, lisés, *le fugitif eschappe à Sylla*. pag. 189. *il eust encore*, lisés, *il eut encore* pag. 201. *nous combattre*, lisés, *qui va nous combattre*. pag. 264. *auroient le aougrae*, lisés, *auroient le courage* pag. 273. *à nuict clause*, lisés, *à nuict close*. pag. 295. *mais aucun de nos Argiens*, lisés, *mais aucun de vos Argiens* pag. 347. *ait esté nommé premier Consul*, lisés, *ait esté nommé Consul le premier*. pag. 389. *au lieu où il prend sa source*, lisés, *au lieu où ce fleuve prend sa source*. pag. 407. *qui la separoit*, lisés, *qui la separoient*. pag. 414. col. 2. *il fit ce troisiéme*, adjoustés *triomphe*. pag. 423. *le disposoit*, lisés, *se disposoit*. pag. 425. col. 1. *de Catea*, lisés, *de Caton* pag. 434. *à la partager*, lisés, *à le partager*. pag. 438. *celebreit des nop es*, lisés, *il celebroit des nopces*. pag. 471. col. 2. *plus de coups*, lisés *plus de coup*. pag. 475. *la cavalerie ennemie*, adjoustés *qui estoit en petit nombre*. pag. 525. *ou qui seroit*, effacés *ou*. pag. 534. col. 1. *les Macedoniens enflés*, lisés, *les Lacedemoniens enflés*. pag. 650. col. 1. *de la pastiere*, lisés, *de la pasture*.

Tom. VI.

Pag. 122. *admirnt*, lisés, *admirant*. Ibid. *& en faire parti*, lisés, *& en faire part*. pag. 147. *& qui gagna*, lisés, *& qui la gagna*. pag. 176. *& qui comme l'eau, va tous-*

Après l'impression finie, ayant relû la traduction sur l'Original, j'y ai trouvé quelques omissions & quelques fautes considérables qui meritent d'être marquées. Je prie le Lecteur d'avoir la bonté de les corriger comme les premieres.

Tom. 2.

PAge 170. *plus de cinquante arpents*, lisez, *plus de cinq cents arpents*. p. 356. *De suivre Annibal*, lis. *de fuir Annibal*. p. 368. *à la bataille de Salamine*. lis. *à la bataille d'Artémise*. p. 383. à la note Marginale, *sœur de Clinias*, lis. *sœur de Callias*. p. 457. *près de la Ville de Byzance*. lis. *près de la Ville de Bisanthe*. p. 549. *& trop tachée de dissolution*, lis. *trop tachée de dissolution & de flatterie, & trop populaire*. p. 578. *huit cents mille mesures de bled*, lis. *huit millions de mesures de bled*.

Tom. 3.

P. 117. *à Tegyre*, lis. *à Orchomene*. p. 155. ce *bataillon ayant voulu faire ferme*, lis. *ses soldats Mercenaires ayant voulu &*, & dans la suite, *& la pluspart tués sur la place*, en effaçant *de ses gardes*, p. 159. *pour la troisiéme fois*, lis. *pour la treiziéme fois*.

P. 341. *Et portoit le plus d'envie à sa gloire*, lis. *comme à celui qui le traversoit le plus, & qui portoit &*. p. 388. *de cinquante talents*, lis. *de cinq cents talents*. p. 413. *ni Xerxes à Antiochus*, lis. *ni Antiochus à Xerxes*. p. 574. *pour remplir les légions*, adjoutez *& pour en augmenter le nombre*. p. 608. *bien loin dans la meslée*, lis. *bien loin de la meslée*.

Tom. 4.

P. 20. *& tantost de livrer Sylla*, lis. *& tantost de retenir Sylla*. p. 82. *d'une femme*, lis. *de sa femme où il se pourvut &*. p. 123. *qui flatoit*, lis. *qui le flattoit*.

P. 168. *mais toutes ces actions de Lysandre*, lis. tout ce passage de cette maniere : *mais en revanche toutes les autres actions de Lysandre faisoient grand plaisir à tous les Grecs. Ils étoient ravis de voir les Eginetes rappellés dans leur Ville, d'où ils avoient été chassés depuis long temps, & les Méliens & les Sicyoniens restablis de même dans leurs Villes, d'où il chassa les Athéniens qui s'en étoient emparés.*

P. 261. *qui promettoient*, lis. *qui leur promettoient*. p. 280. *s'embarqua sur le pont*, lis. *s'embarqua pour le pont*. p. 368. *dont il étoit menacé*, adjoutez, *& qui voyoit ses Citoyens empressés à sauver ce qu'ils avoient de plus précieux*. p. 462. *détacha son diademe en pleurant*, lis. *détacha son diademe & le lui donna en pleurant*.

Tom. 5.

P. 170. *il déclara que ce discours*, lis. *il déclara que ce secours* p. 378. *la Crete*, lis. *Crete*. p. 466. *Ensuite*, ajoûtez : *tous les autres firent après lui le même serment*. p. 531. *& quittant son mary alla solliciter*, lis. *en quittant son mary alla solliciter pour son pere en se rendant suppliante aveo lui* &. p. 537. *& sollicitant*, lis. *& se rendant suppliante avec lui*. p. 676. *Fulvius un de ses Collegues*, lis. *Rubrius un de ses Collegues*. Ibid. *Alors Rubrius*, lis. *Alors Drusus*.

Tom. 6.

P. 55. *& les Lacédémoniens*, lis. *& les Macédoniens*. p. 107. *& en enveloppa*, lis. *& l'en enveloppa*. p. 127. *Il demeura sans voix*, ajoûtez *étendu à terre*. p. 147. *& qui gagna*, lis. *& qui la gagna*. p. 160. *qui étoit de six vingt mille chevaux*. lis. *qui étoit de six vingt mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux*. p. 173. *Un Sacrifice pour lui*, lis. *Un sacrifice pour consulter les Dieux sur lui*. p. 492. *qui étoit alors Questeur*, lis. *qui étoit alors Préteur*. p. 562. *& qu'il les fasse*, lis. *ou qu'il les fasse*.

Tom 7.

P. 241. *& le boisseau de* lis. *& le boisseau de bled*. p. 456. *trente galeres*, lis. *cinquante galeres*. p. 573. *son fils Andreus*, effacez *Andreus*.

Tom. 8.

P. 247. *que je lui procurerai*. lis. *que je leur procurerai*. p. 251. *en passant par Bedriac*, lis. *en passant par Brexelles*.




ROMA
EMANUELE